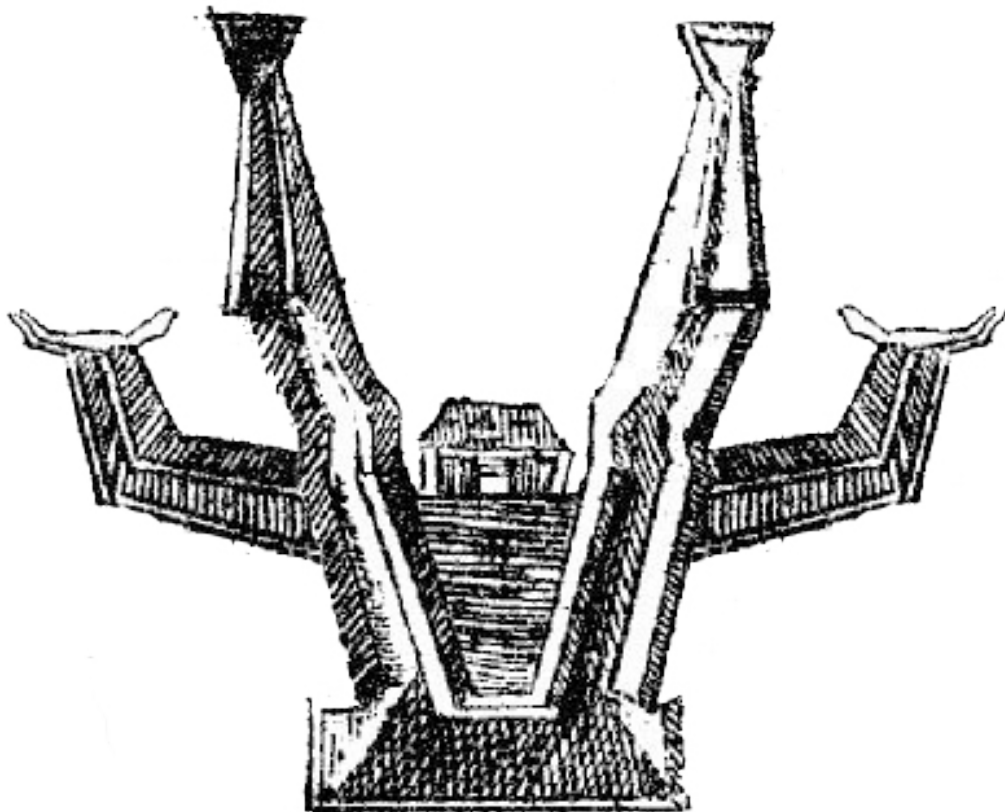


Paris
dans la Toile



**RECUEIL DE TEXTES ANARCHISTES CONTRE
L'INFORMATISATION DU MONDE (1987-2021)**

Pour toute commande :
prisdanslatoile@riseup.net

Avril 2021

Ce recueil a été publié, puis enrichi et actualisé, à l'occasion de discussions publiques en solidarité avec l'anarchiste B. actuellement incarcéré sous l'accusation d'incendie d'antennes-relais.

SOMMAIRE

- 6.....Du centre à la périphérie
- 7.....Désintégrer le contrôle
- 8.....Sabotage des systèmes informatiques
- 11.....La bonne technologie
- 13.....Il suffirait pourtant d'un rien
- 14.....Plus il y a de machines expertes, plus les humains sont idiots
- 15.....Enchaînés par le réseau
- 17.....La télématique souterraine
- 17.....Sur la communication
- 19.....Contribution barbare
- 21.....De court circuit en black-out social
- 23.....Ce qui se trouve en haut, peut tomber très bas
- 24.....Synopes
- 25.....Court-circuit des élections ? Deux pylônes de transmission RTBF et VRT incendiés la veille des élections
- 26.....Flux et reflux
- 30.....Technologie et vision en tunnel
- 31.....Tout paralyser
- 33.....Les chaînes technologiques d'aujourd'hui et de demain
- 35.....Désarticuler le monde de l'autorité
- 36.....Poké-blues
- 37.....Le bip bip quotidien
- 38.....Pris dans la toile
- 39.....Contre le smartphone
- 40.....Le contrôle technologique
- 42.....Transformer l'homme
- 44.....Silence ! Les antennes crament
- 46.....Station F : un incubateur de l'exploitation et du contrôle à l'air cool
- 47.....Technopolis
- 51.....Données capitales
- 53.....Quand les déserts de béton deviennent intelligents
- 56.....Ville prison
- 59.....Imaginaires
- 60.....Dans les rangs de l'ennemi
- 61.....Ce qui veut donc dire ?
- 62.....Allô, allô?
- 65.....Fermer le clapet
- 67.....La servitude volontaire à l'ère digital
- 67.....La coupure est possible
- 69....Psychodélits

71.....Attaque !
72.....Cellnex, le roi trop méconnu des pylônes de télécommunication
74.....5G : le réseau de la domination
80.....Quelques trous dans la toile : réflexions hors-réseaux
83.....Elle arrive !
85.....Dans la prison à ciel ouvert
86.....Un petit pas pour l'homme
87.....Sortir les idées d'Internet
90.....À propos d'antennes relais qui flambent et d'une obsession pour le complot
92.....Aucune normalité
93.....Le bel art du sabotage
94.....Chaînes et bracelets
94.....Une propagation différente
95.....Le monde selon Pac-man
96.....Tracer, tester, isoler
96.....Quand, si ce n'est maintenant ?
99.....L'imaginaire technologique
100.....Qui a peur de l'avenir ? Commentaires sur la 5G
101.....Une par jour. Les antennes continuent à flamber
103.....Chaud devant !
104.....L'attaque contre nos sens
107.....Fantôme
108.....L'épopée du numérique
110.....Pourquoi je suis contre la 5G
110.....Signaux de fumée
112.....Quelques réflexions sur les attaques d'antennes relais !
113.....A l'assaut de l'existant
116.....La tyrannie de la flexibilité
119.....A distance du monde
121.....En regardant les étoiles
122.....A l'aube d'une ère nouvelle
125.....Vive le télétravail
126.....Une missive suggestive
127.....Nyctalopes
128.....Déconnexion
130.....Technomonde: une nouvelle cible débarque dans l'hexagone
131.....Les œillères du monde
132.....Et si les stocks...
133.....A propos de servitude technologique volontaire

CRONACA SOVVERSIVA

BROCCIA L'ANTENNA

«Sporo Blitz alla»

In questa pagina del giornale documentiamo, con favore, il diffondersi della pratica dell'attacco ai ripetitori TV ed alle antenne della telefonia mobile che, ultimamente, stanno proliferando come funghi in ogni angolo del paese. Sia che si tratti di azioni di protesta contro l'elettrosmog oppure contro il deturpamento del paesaggio o contro le menzogne dei mass media il fatto che sempre più individui si occupino direttamente di difendersi dalle nocività del potere, senza mendicare l'intervento delle "autorità competenti", non può che fare piacere a chi desidera liberarsi dello stato e di tutti i suoi prodotti mortiferi.

Dopo l'antenna Tim distrutta giorni fa, attentato in Appennino

Nuovo incendio doloso ko ripetitore della Rai

GIARICA MONASTRA

ANCORA un rogo, ancora un mistero. Dopo l'antenna Tim distrutta venerdì notte a Calizzano, ieri il secondo episodio viene registrato in questa zona. Un altro incendio che questa volta ha messo fuori uso un ripetitore della Rai nell'Appennino magliocco, a Piana della Ritoranata nel comune di Frazzese. Le fiamme hanno distrutto la capanna porta-antenna sulla base del ripetitore che pilota una serie di altri ripetitori sparsi fra Palatiano e Santoro-Marradi. Tutta la zona fino alla tarda serata di ieri non ha ricevuto i tre canali Rai. Le fiamme hanno danneggiato anche un ripetitore Omnitel recentemente acceso a quello della Rai e con questo la comunicazione telefonica dei cellulari del gestore sono rimaste a lungo interrotte.

L'allarme scattato per la segnalazione degli utenti della zona che non avevano segnale

La zona è impervia Danneggiato dalle fiamme anche un impianto Omnitel

11 aprile Torre del Lago incendiato ripetitore wind
12 aprile Querceta incendiato ripetitore wind

CALEZANO: ECOTERRORISTI IN AZIONE

Attentato incendiario alle antenne Fuoco e slogan contro l'elettrosmog

Dal fronte della repressione

Il 27 aprile si è tenuto a Bolzano un incontro per fronteggiare il "terrorismo ambientalista", con la partecipazione dell'ineffabile Frattini che ha suggerito la sua risposta per tutti i mali: "aumento dell'intelligence sugli obiettivi sensibili, tralicci, antenne, dighe". Immane la partecipazione di esperti americani, tra i più attenti e "impanicati" sull'argomento. L'obiettivo sarebbe quello di creare un organismo stabile di vigilanza su di un fronte che a quanto pare inquieta sempre più governi e multinazionali, vedi Monsanto tra i promotori dell'iniziativa.

L'impianto Tim bruciato nel giorno scorso

SOS SCIENZA

LONDRA nuova grana per il governo: gli animalisti stanno mettendo in ginocchio i centri ricerca

Il governo inglese è tutto...
Londra, nuovo scontro con i...
animalisti, che stanno mettendo in ginocchio i centri di ricerca...
Londra, nuovo scontro con i...
animalisti, che stanno mettendo in ginocchio i centri di ricerca...

Du journal anarchiste italien *Pagine in rivolta*, n° 13, mai 2001, à propos d'incendies d'antennes relais.

DU CENTRE À LA PÉRIPHÉRIE

L'attaque avant tout. Comme discriminant, comme mot de passe, comme projet concret. Dans les faits. Même dans de petits faits. Pas dans les bavardages. Même si ce sont des bavardages habituels sur les grands systèmes. Si nous devons nous rencontrer, qu'on se rencontre à partir de cela. Dans les faits, contre les grands projets, les grands temples de la mort, les structures visibles de loin et qui attirent l'attention de tout le monde, même de ceux qui font tout ce qui est possible pour faire semblant de ne pas comprendre. Sur cela, nous sommes tout à fait d'accord. Mais pas seulement sur ça.

Tous les jours, dans nos parcours balisés, contraints par le capital et ses intérêts, nous rencontrons des cibles peu visibles. Ce ne sont pas les grandes cathédrales qui reflètent leur signification sur l'écran géant des moyens d'information de masse, mais ce sont les petits terminaux d'un monstrueux projet de contrôle et de répression, de production et d'enrichissement pour les patrons du monde. Ces petites cibles passent souvent presque inaperçues. Parfois nous les utilisons aussi, sans s'en apercevoir. Mais à partir du petit ruisseau, mince et inoffensif, se construit, à force d'affluents, le grand fleuve sale et tour-

billonnant. Si nous ne pouvons pas bâtir un barrage sur le fleuve, parce que nos forces ne sont pas suffisantes, qu'on réduise au moins l'afflux d'eau, en coupant une partie de ces petits apports. Cela, nous pouvons le faire. Aucun contrôle répressif, si dense qu'il soit, ne pourra jamais s'assurer de chaque élément de l'ensemble du projet productif. La dispersion dans le territoire est l'une des conditions de la production capitaliste.

Voilà, elle peut devenir le point de départ d'une stratégie d'attaque. Une stratégie facile, qui n'exclue pourtant pas d'autres interventions plus consistantes et, considérées en elles-mêmes, plus significatives.

Mais n'oublions pas que la signification des petites attaques est donnée par leur nombre et cela est possible parce qu'il ne s'agit pas d'actions très complexes, au contraire, la plupart du temps, ce sont des faits décidément élémentaires. Nous pensons que c'est le moment d'aller du centre vers la périphérie.

ProvocAzione, n. 3, mars 1987

DÉSINTÉGRER LE CONTRÔLE

Détruis les scénarios fascinants de la société télématique. Science et technologie sont deux armes de manipulation de l'existant.

Sélectivité, standardisation et uniformisation des modèles sociaux sous ses coordonnées, qui ont amené au triomphe de la vie inorganique et artificielle du moyen électronique. Il n'y a plus rien d'humain dans l'organisation sociale informatisée.

Le pouvoir cybernétique est la matérialisation de la domination absolue de la machine dans la vie des hommes réduits à des automates esclaves d'une prothèse au cerveau permanente : *l'ordinateur*.

Cette expérimentation biotechnologique hallucinante mène à la perte de toutes facultés critiques, d'autoréflexion, de capacités analytiques, et d'écriture : pour nous faire devenir les nouveaux analphabètes de la mentalité flexible, façonnable et fonctionnelle au projet technologique du capital et de l'État, qui se présente en apparence dénué d'aspects totalitaires, tandis qu'il transforme la réalité sociale en un lieu où toutes les déshumanisations sont possibles.

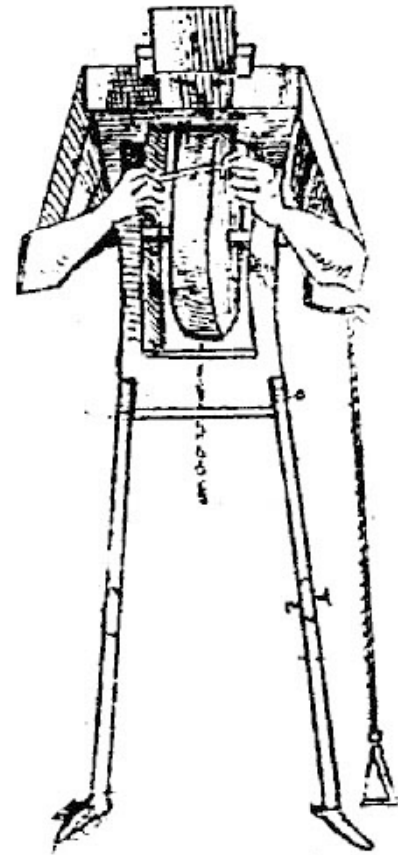
Court-circuite son système informatique mastodonte et capillaire, basé sur la manipulation terroriste de millions d'images et de messages esthétiquement attirants qui créent de la télé-dépendance, du conditionnement, du contrôle et du consensus envers les appareils de domination.

La société camoufle *le grand ennemi de l'homme : le travail*, en offrant une image de l'usine entièrement informatisée et automatisée dans ses cycles productifs, sans classe ouvrière, alors que cet assassin anonyme voyage sereinement avec des formes encore plus bestiales dans la précarité sociale du « submergé » enfermé dans les nouveaux scénarios économiques, politiques, sociaux et culturels, que le capital et l'État sont en train de mettre en place, en redessinant la carte sociale de sa domination à l'aide de la technologie.

Anéantis le spectacle du consensus promu par les technobureaucraties, qui simulent une prise de possession éphémère de la part des individus, basée sur la redécouverte des valeurs vulgaires d'un néolibéralisme hédoniste, où l'on oppose à l'inexistante autonomie individuelle de chacun le jeu du pouvoir qui brise toutes les différences irréductibles des individus en mille partialités.

La domination se fonde sur l'interdiction permanente de la prise de possession directe par les individus de leur totalité.

Toutes les inégalités sociales sont couvertes par un interclassisme de masse actif, qui consiste à mobiliser les exploités contre leurs propres intérêts de classe, les invitant à collaborer avec les patrons et avec les institutions, et ainsi à adhérer au mécanisme de production et de reproduction en série des modèles sociaux dominants.



Libère tes désirs de la nécessité des contraintes technologiques.

Attaque le projet actuel des dominateurs, qui consiste à créer deux sociétés parallèles et distinctes : celle des *inclus* privilégiés et celle des *exclus* opprimés et exploités de manière différente par rapport au passé.

Les prolétaires de l'ère informatique sont tous ceux qui vivent dans la condition d'exclus de tous processus de connaissances réelles, et qui sont donc contraints de subir la dictature anonyme de l'instrument électronique, des appareils technologiques qui à chaque moment de leurs vies les contrôleront, aliénant ainsi leurs existences.

La nouvelle condition de classe se présente sous les costumes d'une énorme société d'exclus n'ayant plus aucuns liens directs avec le monde productif du capital.

La seule alternative est la désintégration sociale de tous les scénarios hallucinants de la société ordonnée de la domination informatique.

Aliens

Affiche publiée dans *ProvocAzione*, n° 11, février 1988

SABOTAGE DES SYSTÈMES INFORMATIQUES

Les systèmes informatiques et les données qu'ils contiennent constituent aujourd'hui l'ossature du capital et de l'État. Il serait peut-être plus juste de les comparer à la circulation sanguine, mais ce qui est sûr, au-delà de ces renforts imaginatifs, c'est que le système économique, politique et social ne tiendrait pas sans ce réseau, qui prend des proportions toujours plus gigantesques et complexes.

Pour le moment, en considérant les problèmes qui les touchent pour encore beaucoup de temps, une coordination centralisée de l'ensemble informatique n'est pas pensable, il existe donc des systèmes très complexes qui ne restent pourtant liés entre eux que par certains de leurs aspects. La richesse de l'ère postindustrielle est justement la connaissance télématique, et celle-ci est accumulée, comme toute richesse, et uniquement transmise pour autant qu'elle garantisse la suprématie et la domination. On devrait peut-être considérer cette mentalité du capitalisme comme vieille, le fait est qu'elle est encore à la base du fonctionnement de la concurrence dans le domaine informatique.

Indépendamment de la pertinence, pour l'action révolutionnaire, d'attaquer et de détruire certains de ces systèmes ou, néanmoins, d'en endommager le fonctionnement de manière significative, il faut dire que les patrons de l'économie et de la politique se défendent aussi, et pour l'instant principalement, de la concurrence et du piratage, bien plus que du sabotage et de la destruction comme conséquence des soulèvements sociaux.

Il en découle que le chapitre des moyens de défense s'est beaucoup développé, bien plus que ne s'est développée l'idée et la pratique d'attaque révolutionnaire contre les systèmes informatiques.

Nous verrons dans ce supplément certains moyens de défense et d'attaque qui ont été étudiés et mis en acte.

Groupe de recherches sur la décodification

Le problème des équipements d'élaboration

Un système informatique complexe, comme celui de n'importe quelle structure économique ou politique, privée ou publique, occupe un espace assez considérable, et doit donc être installé dans un milieu aux caractéristiques particulières.

Certaines de ces caractéristiques concernent la température, la poussière, les conditions de tension électrique, etc., d'autres, au contraire, concernent les méthodes qui peuvent entraver ceux qui veulent rentrer dans le milieu en question pour détruire ou endommager le système informatique partiellement ou dans son ensemble.

Les protections sont de trois types :

- a) Protections externes : ce sont en règle générale des murs, des grilles ou d'autres obstacles qui isolent et qui entourent tout l'édifice où se trouve le calculateur. Il ne s'agit pas de protections très efficaces, même si l'utilisation de systèmes d'enregistrement vidéo et de vidéosurveillance peut empêcher ou retarder l'attaque d'une personne ou d'un petit groupe. Ces protections s'avèrent peu efficaces dans le cas de manifestations de masse ou d'émeutes.
- b) Voie d'accès : portes, égouts, conduits d'aération, tunnels de service, fenêtres, etc., sont en général fermés et dotés de simples systèmes d'alarme. Normalement, ce chemin d'accès est praticable uniquement si l'on est sûr de l'absence d'un signal d'alarme, autrement mieux vaut choisir une voie d'accès créée exprès, par exemple par le toit, ou à travers d'éventuelles communications avec d'autres bâtiments. Le problème des alarmes n'est pas si facile à résoudre pour ceux qui gèrent la sécurité

de ces structures. En effet, on ne peut pas exclure la possibilité d'une indication interne favorisant la neutralisation des alarmes. D'habitude, on préfère deux systèmes de contrôle des voies d'accès : l'un interne (les alarmes) et l'autre externe (des gardiens qui font des rondes).

- c) Protections particulières : certains objets à l'intérieur du local où se trouvent les systèmes informatiques sont davantage protégés. On crée ainsi des zones de sécurité maximales. Il peut s'agir de containers ou de voûtes. Les containers sont de véritables coffres-forts ou des armoires cuirassées contenant des enregistrements ou des documents, et ils peuvent résister au feu et à l'action d'un perceur de coffres. En général, ils résistent moins à la dynamite. À l'inverse, la voûte est une construction permanente réalisée à l'intérieur du local en question. D'habitude elle est réalisée en fer, en acier ou en béton armé. On y accède par une porte avec une structure en acier.
- d) Pièce de dépôt des enregistrements : il s'agit de pièces similaires au trésor des grandes banques, mais elles sont en général moins blindées. Elles sont plus grandes que les voûtes et ne sont pas très résistantes à l'effraction ni à l'explosion. Il s'agit en effet de pièces qui sont capables de résister au feu plus qu'aux effractions ou au sabotage à l'aide d'explosif. Dans ces pièces, on trouve de petites armoires résistantes au feu et aux effractions, dans lesquelles on place les bandes magnétiques et les disques.
- e) Zones fermées : ce sont des zones où l'accès est aussi contrôlé pendant le travail. Il s'agit de la salle du calculateur, des zones d'accès aux voûtes et aux pièces de dépôts des enregistrements. Seuls ceux qui possèdent un laissez-passer peuvent rentrer. Il s'agit

normalement de zones aussi protégées par des gardes armés.

Les systèmes de sécurité

- 1) Circuits électriques : il s'agit de systèmes qui se déclenchent à cause de la fermeture d'un circuit électrique. On en trouve dans n'importe quel point du parcours qu'une personne doit accomplir, et ils peuvent contrôler les ouvertures d'un local.
- 2) Cellules photoélectriques : elles révèlent le passage d'une personne ou d'un objet à certains endroits d'un local. Certains peuvent être neutralisés en dirigeant contre la cellule un rayon de lumière, d'autres au contraire ont besoin que ce rayon de lumière soit d'une certaine fréquence. Leur présence peut être identifiée en soufflant la fumée d'une cigarette sur le rayon lumineux, mais il existe des cellules particulièrement sophistiquées qui utilisent des rayons de lumière ayant une fréquence en dehors du spectre visible à l'œil nu.
- 3) Dispositifs qui captent les sons : il s'agit de micros qui révèlent les bruits ou les vibrations, même les plus faibles.
- 4) Dispositifs qui captent les ultrasons : il s'agit d'appareils qui sont divisés en deux parties, l'une génère les ultrasons, et l'autre les capte. En conditions normales, la quantité d'ultrasons est constante, face à une variation soudaine d'ultrasons, l'appareil déclenche l'alarme.
- 5) Dispositifs qui captent les variations d'intensités d'un champ électrique : ils fonctionnent en déclenchant l'alarme quand une personne ou un objet traversent un champ électrique.
- 6) Détecteurs d'aimants : comme avec les aimants on peut supprimer les enregistrements, c'est le moyen le plus fréquemment utilisé par les saboteurs. Ces capteurs indiquent la présence d'un aimant dans un périmètre de 9 mètres.
- 7) Lecteurs de cartes d'identité : ils sont placés aux entrées et commandent l'ouverture d'une porte, après avoir mis une carte magnétique ou avoir enregistré le code appartenant à la personne autorisée.
- 8) Télévisions à circuit fermé : elles sont placées dans les points intéressants à contrôler. En général, elles transmettent les images à un poste de contrôle. Depuis ce poste elles peuvent être orientées pour voir des zones différentes du local.
- 9) Détecteurs de vol : en marquant les objets qui peuvent être extirpés (bandes magnétiques, disques, etc.) avec un matériel spécial (comme cela est fait avec les livres en librairie), l'alarme se déclenche grâce à un instrument spécial placé près de la sortie.

Les incendies

Ils constituent le sabotage le plus facile à réaliser, et sont donc très présents dans les esprits de ceux qui organisent les systèmes de sécurité d'un ordinateur.

Les moyens les plus utilisés sont :

- a) Conduits d'air conditionné construit de manière à ne pas faciliter l'incendie ;
- b) Répartition des appareils de manière à réduire les dommages des incendies ;
- c) Les enregistrements ainsi que tout autre matériel inflammable ne doivent pas être conservés où se trouve le calculateur ;
- d) Disponibilité d'extincteurs manuels ;
- e) Installations anti-incendie automatiques ;
- f) Détecteurs de feu ;
- g) Interrupteur d'urgence ;
- h) Enregistrements fondamentaux placés dans des armoires ou des voûtes spéciales ;
- i) Les enregistrements de soutien doivent se trouver en dehors du bâtiment ;
- j) Toutes les copies des programmes doivent être à l'extérieur du bâtiment ;
- k) Prévision de plans pour l'installation immédiate d'un autre calculateur en cas de destruction complète du premier.

Les sabotages

Il n'est pas nécessaire que l'attaque soit commise directement contre le calculateur. Les dégâts peuvent être tout aussi graves, même s'ils sont indirects.

Souvent, la salle du calculateur est pratiquement inaccessible, avec des entrées fermées et soigneusement contrôlées. Idem pour ce qui concerne les issues de secours. Un sabotage violent, commis directement depuis l'extérieur (par exemple, avec de l'explosif), peut être pensé uniquement dans le cas limite (peut fréquent) où la salle possède une paroi qui communique avec l'extérieur.

À l'inverse, on peut considérer que les installations qui permettent un bon fonctionnement du calculateur sont plus exposées : l'installation de l'air conditionné, les transformateurs de courant, les lignes de communications, les centrales de dérivations etc. etc.

Dans les installations de climatisation de l'air, d'habitude les saboteurs peuvent introduire du gaz ou du liquide hautement inflammables, lesquels, une fois atteint le climatiseur, peuvent exploser et faire des dégâts tout sauf négligeables.

Les lignes de communications sont les choses les plus exposées. En général, elles sont protégées et aussi doublées, mais elles peuvent être identifiées et facilement détruites. Les liaisons sont insérées dans une petite armoire antieffraction, mais ce n'est pas insurmontable.

Souvent ces aspects collatéraux du calculateur sont camouflés mais ils ne peuvent pas être totalement protégés, de manière absolue. Les centrales de dérivations, par exemple, sont toujours sans protection, et les lignes qui partent de celles-ci ont une indication très claire, facilement reconnaissable.

Concernant l'utilisation d'aimants pour détruire et supprimer les enregistrements, il faut en dire quelque chose. Avant tout, il s'agit d'un sabotage « interne » qui n'est possible que pour les personnes qui travaillent à l'intérieur de la structure hébergeant le système informatique, ou

bien il doit s'agir de structures entièrement dénuées de protection. En plus, il faut considérer que pour supprimer les enregistrements il faut qu'un aimant permanent soit placé à moins de 16 centimètres de la surface de la bande magnétique que l'on veut supprimer. S'il s'agit d'électroaimants, même extrêmement puissants, la distance ne doit pas dépasser 30 centimètres. On voit donc que ce type de sabotage est moins facile que ce qu'il paraît à première vue. Il faut aussi noter que dans les complexes les plus importants, des détecteurs d'aimants sont toujours installés à la hauteur de l'ouverture de la proximité des dépôts de bandes.

L'utilisation, depuis l'extérieur, de puissantes radiations électromagnétiques, cause quelques dommages aux enregistrements, mais il s'agit de dégâts qui peuvent occasionner quelques erreurs dans l'élaboration des données ou dans la mémorisation, erreurs que les calculateurs sont désormais en mesure d'identifier et de corriger eux-mêmes. Néanmoins, la radiation doit être d'une intensité supérieure à 1 Volt/mètre.

Il est certain qu'une fois à l'intérieur, pratiquement au contact du calculateur ou des dépôts de bandes et de disques, le sabotage prend une toute autre direction et les moyens de protection sont pratiquement inutiles. Voilà pourquoi, au fond, ce qui importe le plus pour les systèmes de protection d'installations de ce type, c'est le contrôle de tous ceux qui ont accès au bâtiment en question.

Les inondations

L'eau peut être bien plus nuisible que le feu pour le calculateur. Les inondations peuvent détruire les systèmes et rendre les enregistrements inutilisables.

Voilà pourquoi les extincteurs à eau ne sont presque jamais utilisés dans la pièce du calculateur, alors qu'ils sont plus efficaces et moins chers que ceux à anhydride carbonique ou à Halon.

Une autre possibilité qui peut être choisie par l'inondation c'est celle des installations d'air conditionnée.

Les autres endroits d'où peut filtrer l'eau, particulièrement dans les installations placées dans des immeubles non isolés sont : le plafond, les ouvertures latérales, le sol (s'il y a des caves, etc.).

Les dégâts de l'eau ne concernent pas seulement le calculateur et les enregistrements, mais aussi les courts-circuits qu'ils peuvent engendrer dans toutes les installations.

Pénétrations électroniques

Les systèmes informatisés sont devenus toujours plus vulnérables à la pénétration électronique. Celle-ci peut utiliser aussi bien un simple intercepteur qu'un terminal sophistiqué ? Avec l'augmentation dramatique de l'utilisation des ordinateurs personnels et des terminaux domestiques (plus de trois millions, aux USA, en 1985) même un dilettante peut pénétrer la majeure partie des systèmes informatisés. Ceux qui veulent le faire peuvent intercepter la transmission des informations des lignes

d'un système, mais aussi s'emparer des fichiers d'un ordinateur central.

Interception

C'est le plus commun et le plus vieux des systèmes utilisés. L'appareil nécessaire pour intercepter d'autres lignes est facilement accessible, et il peut être obtenu dans n'importe quel magasin d'ordinateur, il s'agit de :

- un bon micro
- une radio AM-FM
- un enregistreur à cassettes
- un modulateur-démodulateur moderne
- un ordinateur terminal avec imprimante

Il suffit de se relier directement avec le téléphone, naturellement après avoir dépassé le code d'identification qui, certaines fois n'est pas impossible.

Mettre sous contrôle

On place un microphone dans une installation d'ordinateur. L'objectif est d'intercepter les communications orales entre le personnel. Le système est simple. La chose peut fournir des indications précieuses concernant le système informatique, son personnel, sa sécurité, les codes d'accès, etc.

Dissimulation

On entre dans le système en prenant l'identité d'un utilisateur autorisé. Les systèmes qui n'ont pas de manière d'identifier l'utilisateur et les installations isolées sont souvent vulnérables.

Pour accomplir le système de pénétration dit de « dissimulation » on peut recourir à une pression sur un utilisateur autorisé, ou bien relever les codes d'un document ou d'un rapport. Cela est souvent possible même dans les papiers jetés aux poubelles.

Lire en passant

L'entrée, une fois autorisée, peut aussi avoir une durée limitée dans le temps. Ainsi l'intrus peut éviter de rester longtemps, et identifier tout le contenu peu à peu, tant qu'il n'aura pas trouvé les informations qui lui semblent importantes.

Chercher dans les poubelles

Dans ce cas, on exploite les négligences du personnel qui devrait détruire les informations enregistrées.

Interception électromagnétique

On exploite la radiation générée par le processeur d'un ordinateur central, grâce au téléphone ou à d'autres récepteurs de micro-ondes. Ces interceptions sont difficiles à décrypter car les signaux peuvent arriver de manière confuse à cause d'un système de protection inséré dans le même système.

Saisir au vol

On exploite le retard ou l'erreur ou l'omission d'un utilisateur dans les procédures de contrôle, et cela pour capter les codes d'accès. Puis on adopte un système de dissimulation pour entrer et intercepter les communications.

Changement de code

Ce n'est possible qu'avec un complice à l'intérieur. En effet, on peut modifier, toujours grâce à un enregistrement ultérieur, le code d'une carte d'accès.

Entrée entre les lignes

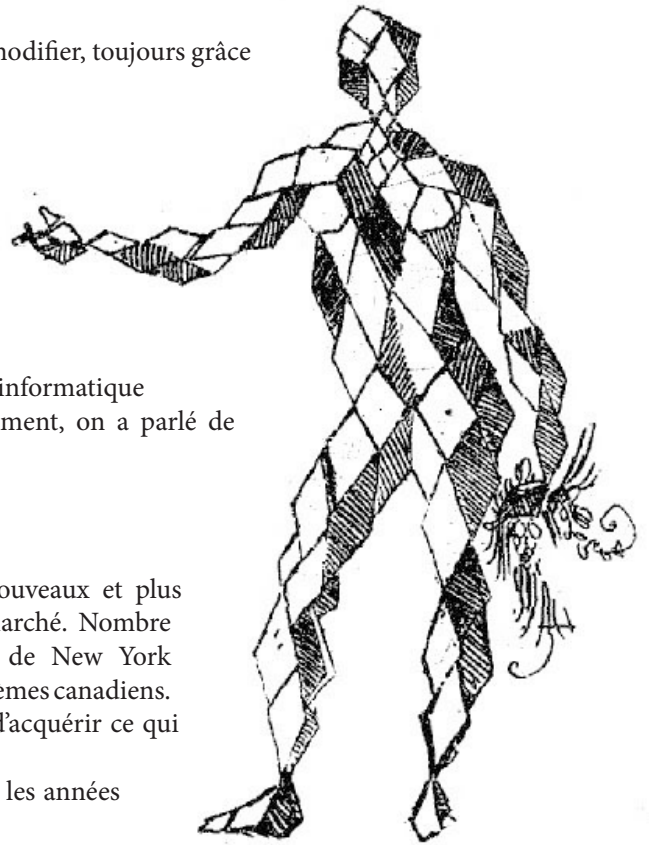
On relie le terminal non autorisé à un autre autorisé, puis, quand celui-ci pénètre dans le système, on l'éteint avec une grande facilité. Souvent, en effet, une fois insérée la communication, il y a des périodes d'inactivité qui peuvent être exploitées.

Cheval de Troie

C'est la méthode utilisée pour détruire ou endommager le système informatique que l'on veut attaquer. On y insère un programme killer. Récemment, on a parlé de « cancer » des ordinateurs dans ce sens.

Avec les développements de la technologie, des instruments nouveaux et plus sophistiqués d'interception électronique font leur entrée sur le marché. Nombre d'entre eux fonctionnent déjà. Certains étudiants d'un collège de New York démontrèrent cela quand ils furent capables de pénétrer différents systèmes canadiens. Les coûts de ces technologies baissent, il devient donc plus facile d'acquérir ce qui est nécessaire.

Le capital doit devra affronter des défis très sérieux et diffus dans les années à venir.



Supplément à la revue *Anarchismo*, n° 61, 1988

LA BONNE TECHNOLOGIE

La logique à trois francs, disons celle liée au bon sens commun, impose que pour faire une chose il faut des moyens adaptés. Voilà pourquoi il m'arrive de lire que les compagnons, qui comme moi non seulement partagent la nécessité mais aussi l'urgence d'attaquer et de détruire les réseaux télématiques, pensent qu'il faut « s'emparer des connaissances à propos des ordinateurs » comme premier pas pour attaquer tout le reste.

Je partage cette prémisse, dans le sens que la connaissance est toujours, ou presque toujours, un fait positif, à condition que l'on se rende compte de ce que l'on apprend et de comment on peut l'utiliser, en évitant de tomber dans les pièges, désormais existant, capables de nous faire exclusivement apprendre ce que nos ennemis veulent et non pas ce que nous voulons nous.

Le problème est difficile, mais il

peut être schématisé simplement, en partant de ce que l'on définit comme la limite de la « bonne » technologie. La quasi-totalité des thèses écologistes se fondent sur une prétendue solution à ce problème, ainsi que sur une identification tout autant présumée de cette limite. Or, tant que l'on reste dans cette perspective, l'usage de technologie moins nuisible est sûrement possible, et il ne viendrait à l'esprit de personne de suggérer un retour à l'âge de pierre. Mais les technologies ne sont pas toutes identiques, et il y a une grande différence, disons, entre celles qui visent au développement de l'énergie nucléaire et celles visant à la réalisation du réseau télématique, qui connaît désormais un développement très rapide.

Le secteur de la production nucléaire est un secteur à risque, qui représente un danger pour l'intégrité de tous, il

touche donc des intérêts qui peuvent, dans certaines limites, sensibiliser des couches de la population opposées entre elles, les exclus et les inclus. La peur de la guerre totale, en définitive, a conduit à un ordre du monde différent, qui se rabat sur des guerres partielles et sur une réduction progressive de l'arsenal atomique. Nous sommes ici face à un intérêt qui, bien que considéré de manière antithétique, est compris par les deux côtés de la barrière de classe.

Le secteur de la production télématique est sûrement lui aussi un secteur à risque, car il est en train de bouleverser l'ordre du monde tel que nous le connaissons, mais c'est un risque que les inclus éliminent peu à peu, éloignant les exclus, et proposant donc une interprétation différente des intérêts à défendre face à la diffusion des moyens télématiques. En d'autres mots, les conséquences dont nous

parlerons juste après, ne seront pas les mêmes pour tout le monde -- comme dans le cas de la mort atomique -- mais elles seront perçues et contrôlées par les inclus, tandis qu'elles seront inconnues pour les exclus, incontrôlables donc, et donc létales. Ce qu'au fond le nucléaire rapprochait dans un hybride social, la télématique le sépare, en érigeant un mur qui permettra une division en classes beaucoup plus rigide que celle que nous connaissons historiquement.

Mais quelles pourraient donc être ces conséquences ? Beaucoup se demandent quel mal y aurait-il dans l'informatique et dans les ordinateurs, pourquoi ce néoluddisme ? N'est-ce pas quelque chose de désuet Ses défenseurs ne risquent-ils pas, dans leur fureur sacrée, d'affecter aussi la bonne technologie, celle que nous pourrions utiliser après la révolution, ou plutôt celle que nous devrions utiliser aujourd'hui pour combattre contre l'ennemi de classe ?

Voilà les questions auxquelles il faut répondre.

La télématique a ouvert un nouveau monde, mais c'est un monde qui pour être géré et utilisé, technologiquement justement, nécessite une importante réduction des possibilités humaines actuelles, en termes d'intelligence, de capacité analytique, de connaissance de soi, d'autonomie individuelle, de réflexions et de projectualité. Aucune technologie n'est bonne en soi, cela dépend comment on l'utilise ; mais cette technologie est mauvaise en soi, et non pas en raison du fait que la technologie nucléaire était et est mauvaise (mauvaise pour tous), mais parce que la technologie télématique n'est mauvaise que pour les exclus. En effet, alors que toute la technologie, même celle dérivée du nucléaire, constitue une prothèse multiplicative de la capacité humaine, la télématique constitue au contraire une prothèse réductive de cette même capacité.

Pour se répandre au niveau des conquêtes du monde, la télématique doit éduquer l'homme à son usage. Ne pouvant pas atteindre les niveaux de l'individu, même ceux basiques du sens commun, elle doit l'abaisser aux siens, qui sont ceux de la machine. L'homme nouveau, que la télématique veut fabriquer, en masse et pour les besoins massifs d'une technologie de remplacement, est un homme doté d'une faible intelligence, de peu de capacités de communication, de possibilités imaginatives et créatives réduites, mais aux grandes capacités de mobilité, de réflexes, de décisions entre des éléments différents mais indiqués dans un cadre préconstitué bien précis.

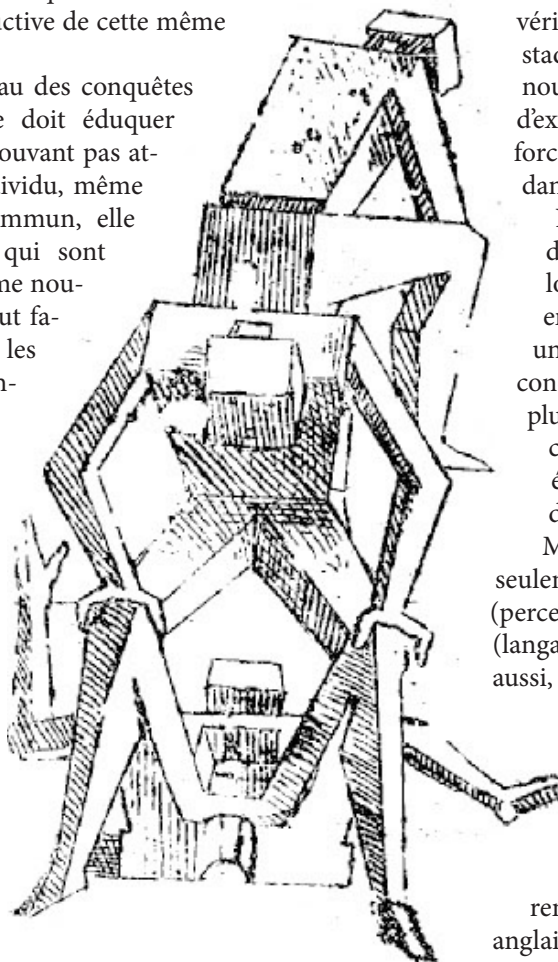
Pour faire cela, le projet télématique est en train d'évoluer

pour œuvrer à une profonde modification des capacités perceptives de l'homme. Maintenant, si on réfléchit un peu à l'importance fondamentale qu'ont pour nous ces capacités, nous nous apercevons de la situation dramatique qui se créerait dans un contexte social au sein duquel ce projet en arriverait à passer inobservé et à être totalement appliqué. Ce qu'ils sont en train de modifier sans que nous ne nous en rendions compte, c'est le rapport qui a toujours existé entre notre corps et la technologie, un rapport de prothèse, donc d'augmentation des capacités du corps. Voilà pourquoi un myope avec des lunettes voit mieux, et pourquoi en corrigeant opportunément les verres il peut aussi parvenir à voir comme un homme doté d'une bonne vue. À l'inverse, l'image digitale fournie par la télématique n'a rien à voir avec la réalité. Si nous voyons une maison avec nos yeux, nous déclenchons, à travers les processus mentaux de perception et de mémorisation, un système de reconstruction analogique complexe nous permettant d'affirmer que nous sommes bien face à une maison. Mais, si nous voyons une maison sur l'écran d'un ordinateur, ce sont les milliers d'impulsions lumineuses de la machine qui nous suggèrent une image qui ne rappelle en rien une maison, et pour y voir une maison il faut que nous soyons éduqués à le faire. C'est-à-dire que nous devons nous rabaisser au niveau de la machine.

Bien sûr, au début nous sommes amenés à nous rebeller et à trouver « étrange » l'image de la maison, mais tout réside dans l'écoulement du temps sans réaction. Peu à peu, au sein de notre conscience, émerge une nouvelle carte du comportement. Nous réagissons de manière différente face à ce dessin, et nous nous rebellons plus difficilement à l'idée qu'il s'agit véritablement de l'image d'une maison. À ce stade, l'ordinateur est en train de pénétrer en nous, la technologie n'est plus quelque chose d'extérieur, la main mécanique à l'immense force est une prothèse renversée qui pénètre dans notre cerveau et nous conditionne.

Nous sommes alors en mesure d'accepter une séquence d'images, même longue, et même une émission télévisée entière, l'échangeant réellement pour une reproduction de la réalité. Notre conditionnement télévisé ne nous permettra plus, dans les faits, une rébellion. Au contraire, avec une définition à peine plus élevée, le circuit intégré supprimera toute différence encore perceptible aujourd'hui.

Mais la télématique ne s'occupe pas seulement du problème de la réception (perception), mais aussi de la transmission (langage). Nous devons, de ce point de vue aussi, nous adapter à une réduction. Une sélection perpétuelle des patrimoines linguistiques est alors en acte à travers la technologie télématique, avec un grand nombre de mots qui deviennent complètement obsolètes, et sont oubliés, afin d'être remplacés par d'autres mots, souvent anglais, plus essentialisés.



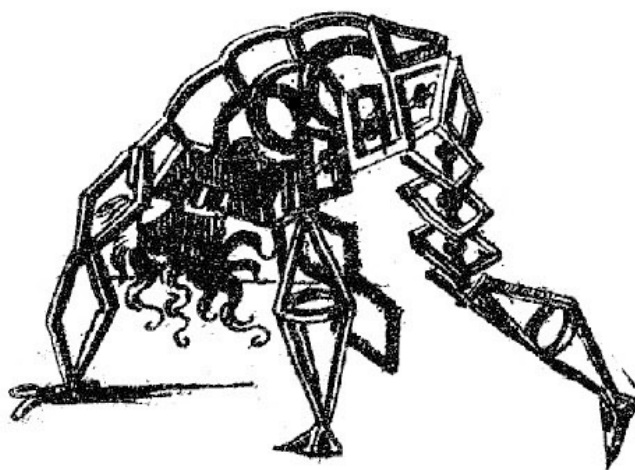
Ces dernières années, un problème central se pose donc dans l'histoire de la lutte contre l'ennemi de classe : se décider ou ne pas se décider à une attaque immédiate et diffuse contre les réalisations de la télématique. Cette décision doit être prise avant que le développement de cette technologie ne nous retire la capacité de se décider à lutter contre elle. D'ici à quelque temps, nous pourrions ne pas être en mesure de comprendre les effets généralisés de la télématique, et notre ignorance pourrait s'accroître parallèlement à la connaissance du moyen télématique lui-même, justement parce qu'une véritable connaissance de cette technologie n'est pas possible, et qu'elle n'est pas en elle-même vicieuse, c'est-à-dire soumise à l'acceptation de conditions d'assujettissement généralisée.

À propos de cette question de la connaissance des ordinateurs, une connaissance que l'on suppose nécessaire pour les combattre et pour contribuer à leur destruction, il y a des aspects peu clairs, que je voudrais souligner ici. En affirmant, comme cela a été fait, je me demande ce que l'on entend par la nécessité de « s'emparer des connaissances sur les ordinateurs ». À ce propos, je me permets de rappeler un fait que, bien qu'indirectement, j'ai moi-même vécu. Au début des années soixante, deux de mes amis, mathématiciens, tous deux assistants de statistique à l'université de Catania, attirés par une proposition intéressante subventionnée par l'Olivetti et coordonnée par l'Institut mathématique de l'Université de Pise, acceptèrent de déménager dans cette université pour participer à la construction du premier ordinateur complètement italien. Après quelque temps, eux ans il me semble, j'ai rencontré l'un des deux, qui me raconta ses tristes vicissitudes à Pise. Là, à un moment, l'ensemble du projet s'embourbait en raison de difficulté survenue dans la résolution de certains algorithmes plus complexes. Le directeur du projet avait eu la brillante idée de contourner la solution directe des algorithmes, qui demandaient beaucoup de temps et une bonne dose de créativité mathématique, en publiant une annonce dans la « *Settimana enigmistica* » et en sollicitant la collaboration des passionnés de la matière, lesquels, moyennant paiements, d'ailleurs modestes, se manifestèrent et résolurent les problèmes, comme on dit,

de manière indirecte, c'est-à-dire à travers les tableaux ou les matrices qui développent toutes les possibilités de la logique binaire. Un travail incroyablement long, mais aussi incroyablement stupide. Quand le calculateur Olivetti de la première génération fut prêt, il résolut aisément à lui tout seul les algorithmes en question.

La triste réalité de l'électronique c'est que, mis à part les aspects strictement techniques de ses composants, il n'y a presque plus aucune trace de problèmes cognitifs réels. De nombreux compagnons, peut-être attirés par le côté tape-à-l'œil des vols électroniques ou des sabotages à l'aide de virus, s'imaginent réaliser eux aussi ces belles entreprises, et donc en tirent la nécessité d'apprendre à connaître comment l'on fait ce genre de logiciels et ainsi de suite. À partir de là, on passe alors aux fantaisies plus ou moins sensées à propos de la validité des « cours » à fréquenter ou des manuels à « étudier ». Selon moi, le problème n'est pas différent de celui qui amène à conclure que bien que l'on puisse aussi fabriquer des explosifs dans sa propre cuisine, mieux vaut éviter de le faire : c'est plus rapide, et c'est moins dangereux de les acheter et d'apprendre, bien plus simplement, à les utiliser.

Provocazione n° 4, juin 1990



IL SUFFIRAIT POURTANT D'UN RIEN

Le système capitaliste postindustriel est entièrement basé sur l'utilisation de l'informatique. Mais la technologie est une « créature » fragile, extrêmement vulnérable. Il suffit d'un « petit » sabotage pour mettre en crise des systèmes productifs entiers et paralyser la vie d'une métropole.

Imaginons que nous soyons sans une ville – par exemple New York – dans laquelle une grande partie de la vie publique et privée se déroule grâce à l'utilisation de l'informatique, avec des systèmes hautement sophistiqués, garantissant une parfaite synchronie entre le déroulement de certaines fonctions économiques et les centres respectifs des stockages de données.

Imaginons maintenant une fin d'après-midi chaude et lourde, un après-midi près-festif ; les aéroports sont pleins de gens ; les climatiseurs fonctionnent à plein régime ; les néons des magasins et des enseignes publicitaires assurent un éclairage abondant des rues.

Tout à coup, la distribution de l'énergie électrique se bloque, peut-être que la centrale d'une des plus importantes sociétés de télécommunications américaines est allée en tilt ; il s'agit peut-être d'un sabotage.

Au même moment, dans la pièce des « commandes » de la « Salomon Brothers », dans le super appartement-terrace de Donald Trump et dans des centaines de milliers d'autres maisons, dans les magasins et dans les points névralgiques

de l'activité productive, le téléphone se tait, il ne maintient pas la promesse de la société télématique, celle de garder tout le monde en contact, partout et à tout moment.

En voyageant avec la fantaisie, nous pouvons aussi supposer que, tandis qu'un flot d'ingénieurs cherchent à comprendre ce qu'il s'est passé, la moitié de la ville devient folle. Trois aéroports sont fermés ; les contrôleurs des vols sont en contact par téléphone grâce à l'At&t et l'interruption des télécommunications ne permet plus l'échange d'informations sur le déroulé des vols dans leurs espaces aériens respectifs. Les communications avec les tours de contrôle de Boston et de Washington se bloquent elles aussi.

En Amérique, tout se fait désormais par téléphone : les courses, les billets d'avion, les opérations bancaires. On rencontre de nouvelles fiancées, on achète le billet pour le théâtre, on se connecte aux banques de données, on écoute les résultats des matchs et les cotations en Bourse. Beaucoup disposent chez eux de deux ou trois lignes téléphoniques, et bien souvent d'un « téléphone portable ».

Puis un jour, nous arrivons avec notre fantaisie, et nous bloquons le système, livrant à la merci de la technologie des milliers de personnes incapables d'avoir des rapports personnels directs, qui se promènent désormais dans les rues, dans les maisons et dans les aéroports tels des zombies.

Voilà ce qui s'est réellement passé le 17 septembre 1991 ; il ne s'agissait pas d'un sabotage, mais d'un simple black-out qui dura sept longues heures, interminables, au cours desquelles la métropole resta paralysée. En janvier de cette année un important « blocage télématique » avait déjà eu lieu, à cause de la coupure du câble à fibre optique qui relie New York à Newark, sectionné pendant des travaux routiers. Dans les deux cas, un petit accident a mis à

genoux la moitié de la ville. Un bon travail de sabotage pourrait paralyser une ville pendant des jours entiers, si l'on tient compte des centaines de câbles en fibre optique qui la traverse, facilement repérables, et donc attaquables en passant à travers les égouts, dont beaucoup portent la marque de la société de télécommunications.

Ceux qui continuent à « cligner de l'œil » aux technologies électroniques auront certainement su que jusqu'à la fin de l'année dernière, la société anglaise Agb, qui élabore les données de l'audience des Italiens pour le compte de l'Auditel, a présenté un nouveau système de relevé dénommé « compteur passif ». Il s'agit d'un œil électronique incorporé dans la vidéo, capable de déchiffrer l'identité du spectateur, et d'en enregistrer les comportements dans les moindres détails. En plus de distinguer si face à la vidéo il y a la mère, le père, la grand-mère, le petit-fils etc. etc., le « compteur passif » se rend compte si celui qui regarde les émissions est attentif ou bien s'il est distrait, s'il bavarde ou s'il s'est éloigné en laissant l'appareil allumé.

Ceux qui pensent pouvoir utiliser les très puissants systèmes électroniques à des fins autogestionnaires, sont déjà esclaves et serfs du contrôle télématique. Nous voulons aller au-delà, vers la destruction de la communication vidéo imposée, vers des parcours d'attaques contre ceux qui se rendent complices d'une vie informatisée, vers l'anéantissement des banques de données, vers la disparition des codes d'identification personnelle.

Nous souhaitons le chaos.

Groupe Anarchiste « Severino di Giovanni »,
ProvocAzione, n° 29, décembre 1991

PLUS IL Y A DE MACHINES EXPERTES, PLUS LES HUMAINS SONT IDIOTS

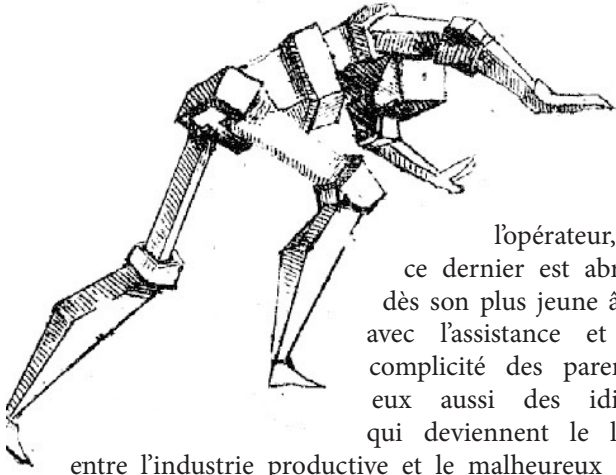
Quand, il y a plusieurs années, j'ai parlé de « Systèmes experts », je faisais référence aux risques d'un abaissement linguistique et culturel causé par la technologie télématique avancée. Puisque l'occasion se représente aujourd'hui, je voudrais plutôt aborder le sujet complémentaire, qui entre autres pour une question de place, ne fut pas approfondi à cette occasion. Ce second aspect est lié à la vitesse ?

Pourquoi l'homme veut-il être toujours plus rapide ?

Sa lutte avec l'espace, d'abord, semble être une lutte pour abattre les frontières trop étroites pour les ambitions extraordinaires de cet animal extraordinaire. Puis on découvre que les frontières ne s'abattent pas en augmentant la vitesse, mais qu'on ne fait que les déplacer. Et en les déplaçant, elles se raffermissent, elles deviennent plus consistantes. Avec la vitesse, les milliers de petits ruisseaux à travers lesquelles filtraient autrefois les contenus humains d'une vie encore dense de signification, bien qu'à l'intérieur de restrictions et d'angoisses pas moindres

que celles d'aujourd'hui, s'assèchent. Il n'y a plus de temps pour réfléchir, plus de temps pour prendre du recul, nous sommes tous les uns sur les autres dans une course pour arriver le premier sur la ligne d'arrivée, perpétuellement déplacée plus loin.

Tout cela en dehors de nous, au-delà de notre conscience. Dans cette dernière, les mécanismes de la raison et de l'intellect, assistés par le contrôle de la vitesse, semblaient jusqu'à peu capables de résister à l'assaut de la vitesse. Jusqu'à hier, il semblait possible de s'arrêter à la limite de ce seuil, d'accepter des temporalités à soi et non pas imposées par l'extérieur. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Toujours plus vite. La majeure partie des nouvelles techniques pédagogiques pour enfants est basée sur l'accélération des capacités de l'enfant à affronter et à résoudre des problèmes binaires, c'est-à-dire des problèmes présentant une solution positive et une négative, comme une lumière allumée/éteinte. Les jeux vidéo se basent sur ce principe et favorisent assurément la vitesse décisionnelle de



l'opérateur, si ce dernier est abruti dès son plus jeune âge, avec l'assistance et la complicité des parents, eux aussi des idiots qui deviennent le lien

entre l'industrie productive et le malheureux qui en subit les conséquences. Le produit qui en résulte est un névrotique qui ne pourra gérer ses tics et ses fixations qu'avec une grande difficulté.

À l'augmentation de la vitesse que nous pouvons qualifier d'externe, celle qui a pratiquement aboli l'espace en le remplaçant avec le temps réel, c'est-à-dire avec un éternel présent, correspond une autre vitesse que nous pouvons qualifier d'interne, liée aux temps de réactions face aux stimulus extérieurs. Pour permettre un usage optimal du moyen télématique, ces temporalités doivent forcément s'approcher de l'idéal abstrait du temps réel (la vitesse de la lumière).

Pour atteindre des niveaux de perfectionnements adaptés aux espérances de développement des instruments (notamment de ces instruments qui opèrent en parallèle, et qui sont définis comme des « systèmes ouverts »), des espérances qui ne sont pas loin de l'hypothèse, relevant pour l'instant uniquement de la science-fiction, d'une gestion totale de l'existant, tout cela doit rappeler à l'ordre toute tendance « différente » se présentant dans l'individu et dans la société.

Donnons un seul exemple, mais les lecteurs peuvent en trouver d'autres à leur guise. Prenons le concept de gâchis. Autrefois, la critique de ce concept se basait sur une hypothèse de nature économique et sociale. L'épargne, une utilisation justement dosée des ressources disponibles, le rapport entre épargne et investissement, la croissance de l'économie, le bien-être collectif et toutes les autres

fables avec lesquels ils nous ont cassé les oreilles jusqu'à peu. Désormais la musique a changé. La condamnation du gâchis est prononcée en termes d'algorithmes mathématiques, en termes de solutions optimales entre les différentes solutions possibles, en termes de problèmes gestionnaires, comme si chaque individu était une entreprise agissant dans un marché libre (et hypothétique). Alors que l'épargne était auparavant une vertu sociale, elle est aujourd'hui une solution mathématique que nous pouvons déléguer à la machine, sauf que pour s'emparer de la décision (suggérée) par la machine, nous devons nous abaisser à son niveau, c'est-à-dire que nous devons nous construire des désirs adéquats, des pensées et des projets alignés avec la solution mathématique possible qui nous sera présentée. Des problèmes de ce type, jusqu'à peu irrésolvables par l'architecture télématique linéaire, sont aujourd'hui accessibles à travers les structures parallèles fournissant des solutions en temps réel. Non seulement l'espace s'est raccourci, non seulement la vitesse a augmenté, non seulement notre conscience a été contrainte d'accélérer ses temps de réactions aux phénomènes externes, mais en plus de cela nos catégories morales fondamentales, que les derniers deux mille ans nous avaient bâties, sont au cœur d'une transformation rapide.

On ne va pas regretter (comment le pourrions-nous ?) l'effondrement des valeurs, mais nous faisons simplement remarquer les signes de danger que se manifestent par cet effondrement. Les causes qui sont en train de déterminer cet effondrement (pas encore définitif) sont-elles mêmes productrices d'autres valeurs, parfaitement adaptées aux nouvelles conditions de réponse de la conscience individuelle. Ces nouvelles valeurs seront encore plus réfractaires que celles d'avant aux possibles critiques parvenant de l'extérieur, qui elles seront vues comme venant d'une autre planète. De la même manière que l'on regarde aujourd'hui avec suspicion quelqu'un qui s'obstine à ne pas utiliser l'ordinateur, et qui préfère la vieille machine à écrire.

Réfléchissez à ce qui pourrait arriver à l'avenir.

Anarchismo, n° 74, septembre 1994

ENCHAÎNÉS PAR LE RÉSEAU

On parle de réseaux télématiques en permanence : à la télé, dans les revues spécialisées, dans les suppléments des quotidiens, dans les pages photocopiées des fanzines. Le monde des médias a atteint une synergie entre les technologies les plus disparates et les utilisateurs dispersés aux quatre coins de la planète. Il n'est pas nécessaire de transférer l'information en utilisant des disquettes ou d'autres supports magnétiques. L'évolution de la technologie des communications permet l'échange

automatique des données et le partage des ressources entre des ordinateurs même distants de milliers de kilomètres. Et tout ça en temps réel. Lignes de transmission, câbles, fibres optiques : un tapis de connexions s'étale sous nos pieds.

Des signaux électromagnétiques rebondissent du sous-sol aux satellites. Je parle : ma voix produit une oscillation de pression dans l'air. Un microphone module le courant électrique à l'image du son. Un lecteur sonore prenait

une trace digitale de l'énergie électrique, trace qui est enregistrée en tant que *fichier*, envoyé à un nœud du réseau, et acheminé vers la destination demandée, dans un coin quelconque du monde.

L'euphorie qui accompagne le développement des nouvelles technologies est compréhensible dans les milieux managériaux, universitaires ou dans les laboratoires. Cela peut surprendre de voir certains milieux qui se définissent « anticapitalistes » s'unir à ces élans de joie. Mais en y pensant un peu, cela n'est pas si étrange. Le mythe de la machine ne faisait-il pas partie de la cosmologie marxiste ? Je me suis posé la question tandis que je reprenais un essai de Hans Magnus Enzensberger de 1970 : *Jeu de construction pour une théorie des médias*. Entre banalités et considérations insignifiantes, l'auteur se fait l'interprète d'une attitude face aux mass media qui continue à trouver des épigones.

Le travail de Enzensberger ne manque pas d'un solide attirail théorique marxiste. Des affirmations du type : « c'est le caractère de masse des technologies de communication qui impose l'expropriation des mains bourgeoises – liées historiquement à l'invention du livre – et l'utilisation sociale des mass media », ou bien « le prolétariat de la libre société socialiste se chargera de rendre, pour la première fois, les médias productifs », semblent à nos jours de simples marques de folklore. Mais c'est quelque chose de bien mieux qui rend actuel l'écrit de l'auteur allemand. Dans une trentaine de pages, nous trouvons des considérations qui pourraient être partagées par de nombreux apologistes de la domination.

Par exemple : Enzensberger commence en déclarant sa croyance dans les possibilités d'interaction entre ceux qui transmettent et ceux qui reçoivent (feed-back), sur la connexion libre, sur la communication. Habermas aussi, un sociologue lié à l'école de Francfort, soutient dans la *Théorie de l'agir communicationnel* que les locuteurs peuvent construire une nouvelle société non structurée à travers le contact, la communication, la compréhension réciproque : mes mass media deviennent les artisans d'un nouveau monde, avec l'avantage que l'émancipation ne demande par la dette de sang des révolutions. Dans la même ligne, on retrouve les écrits – quoiqu'ils vaillent – de Vattimo, qui voit dans le dialogue et dans les mass media les lieux privilégiés dans lesquels exercé la *chance* et former le consensus.

« Les réseaux de communication peuvent offrir des modèles d'organisation politiquement intéressants » (Enzensberger, 1970). L'idée que des modèles de communications réticulaires, construits selon le principe de l'interaction, puissent être assumés comme un modèle pour une nouvelle organisation sociale fait de Enzensberger un précurseur des thèses de certains technophiles antagonistes.

On entend souvent parler de relations horizontales, libertaires, « rhizomathiques », en opposition avec la fonctionnalité verticale des systèmes hiérarchiques. Bien sûr, le réseau télématique est une organisation qui manque d'un centre directionnel. Il fonctionne s'il s'étend, si de nouvelles connexions et de nouveaux nœuds se forment. Maintenant, au-delà du fait qu'Internet, ou d'autres réseaux,

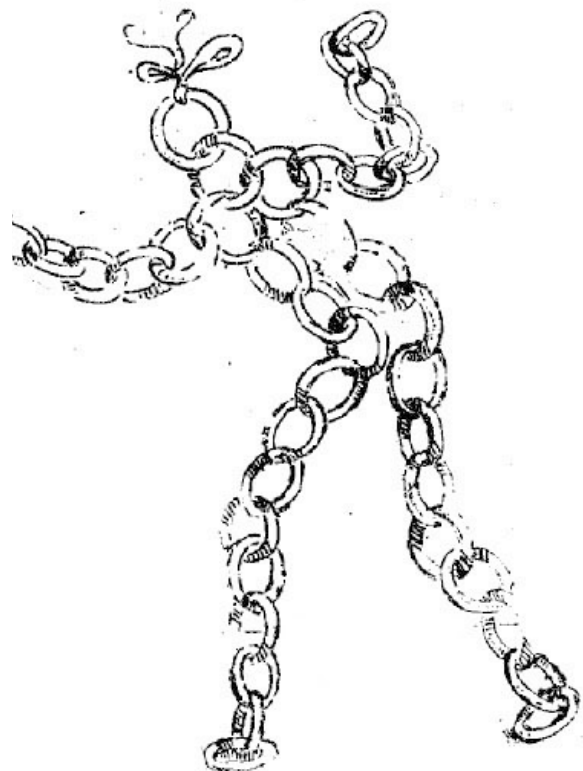
ont des unités fonctionnellement plus importantes – des nœuds qui constituent la dorsale du réseau, d'autres qui en coordonnent l'opérativité et fournissent une assistance technique et informative aux usagers – il faut dire qu'il n'existe effectivement pas de d'interrupteurs qui éteignent le système. Avec lui la hiérarchie ne disparaît pas, mais se dilue dans l'organisation. Le temps des *condottieri*, des leaders, est fini. Les techniciens et les administrateurs font un pas en avant. Le réseau devient une chaîne qui impose l'exclusion de certains et la participation, le consensus de ceux qui sont domestiqués. Une forme sociale qui exige de nouveaux adhérents, et qui ne fonctionne que si elle est utilisée en permanence.

Le réseau est une structure essentiellement flexible. Il réussit à amortir les coups. Il fonctionne jusqu'à un certain point, même s'il est lacéré, et peut se restructurer facilement. Cela pose aussi des problèmes sérieux à ceux qui agissent dans la perspective luddiste de la destruction. Quels coups peut supporter une société en réseau ? Où vaut-il mieux frapper ? Et comment ? Le sabotage n'a-t-il qu'une valeur symbolique ? Voilà des questions auxquelles nous devons chercher à répondre à l'avenir.

En attendant, la société cybernétique s'organise en réseau. L'art du contrôle ne requerra plus des chefs, des politiciens ou des flics. Ce que Enzensberger appelle, en faisant l'éloge des mass media, « industrie de la communication », saura donner ses fruits dans les prochaines décennies. Les machines à décerveler de Ubu se sont mises en marche.

Dans l'espace virtuel de la citadelle cybernétique il n'y a plus de maîtres. Il ne reste que des esclaves : ils ne trouvent personne pour leur donner des ordres, mais ils font toujours les mêmes courbettes.

Canenero. Settimanale anarchico, n° 10, 13 janvier 1995



LA TÉLÉMATIQUE SOUTERRAINE

Dans un futur proche, disons d'ici dix ans, la majorité des informations qui voyagent aujourd'hui par ondes, voyageront par câbles. Avec le temps, les transmissions par ondes pourraient même entièrement disparaître.

Ces câbles seront en fibre optique et se diviseront entre ceux de type terrestre et ceux qui sont sous-marins. En parallèle, les raccordements terrestres par des câbles en cuivre seront encore employés, et peut-être même renforcés. Les câbles de fibre optique permettent de charrier des quantités d'informations très largement supérieures.

Aujourd'hui déjà, 14 millions de familles en Allemagne reçoivent la TV par câble et un million et demi est relié par câble. En France, un million de familles est relié par câble. En Italie on en est encore aux commencements. Mais le point intéressant de la question n'est pas là. La connexion télématique relie entre eux des centres de production et de commercialisation, ainsi que les terminaux de consommation, c'est-à-dire les maisons des familles.

On parle beaucoup aujourd'hui de ces connexions, par exemple avec la banque, l'hôpital, l'université, les services publics, les commerces et ainsi de suite. Aux États-Unis

au moins six millions de personnes travaillent dans des entreprises et dans l'industrie mais sans jamais sortir de chez eux : la connexion se fait par câble.

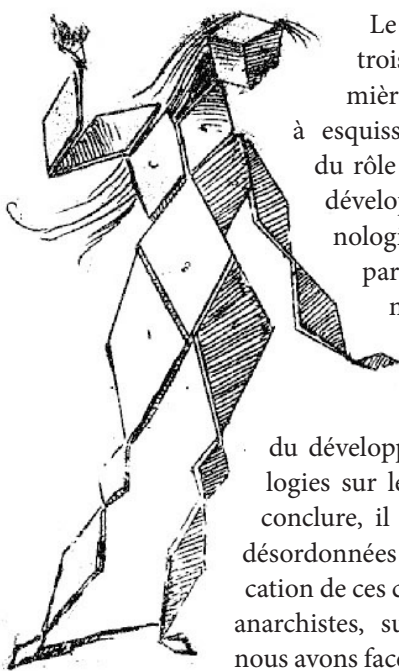
En substance, sans pour le moment vouloir rentrer dans les détails techniques, qui se révèlent par ailleurs très confus et approximatifs y compris dans les documentations qui devraient avoir un plus grand accès aux données (les centres de production et de recherche sont toujours très prudents sur ces sujets), il nous semble opportun de faire une réflexion qui reconferme ce que nous avons défendu y compris dans une époque lointaine.

La domination des télécommunications, en empruntant sa forme technologique toujours plus adéquate, se diffuse en réseau sur le territoire, c'est-à-dire qu'elle a pour objectif (nécessaire pour elle) de couvrir tout l'espace possible. C'est sur ce chemin obligé que nous pouvons l'attendre au tournant.

Canenero. Settimanale anarchico, n° 17, 3 mars 1995

SUR LA COMMUNICATION

Si nous voulons aborder ensemble la question de la possibilité d'intervention pour les anarchistes dans la conflictualité sociale, actuelle et à venir, il devient de parler des changements structurels de la société qui se sont produits ces dernières décennies, et nous nous concentrerons ici notamment sur le rôle qu'a eu le développement des technologies télématiques.



Le texte sera divisé en trois parties – dans la première nous chercherons à esquisser une brève analyse du rôle de l'information et du développement de la technologie de communication par rapport aux changements structurels de la société, la seconde partie abordera au contraire l'influence du développement de ces technologies sur le contexte social. Pour conclure, il y aura quelques notes désordonnées à propos de la signification de ces changements pour nous anarchistes, sur les possibilités que nous avons face à nous et sur quelques

questions qu'il est selon nous nécessaire d'approfondir ensemble ultérieurement.

La rapidité de circulation de l'information comme condition nécessaire pour l'existence des sociétés postindustrielles

De nombreuses analyses ont été faites par des compagnons, surtout dans les années 80 en Italie, sur les changements structurels de la société, d'une forme industrielle vers une forme qui était alors définie comme postindustrielle. Vu que notre intention n'est pas ici de rentrer dans le détail de l'analyse, mais plutôt de donner un cadre général, nous invitons les compagnons intéressés à approfondir davantage la question, où s'ils ne l'avaient pas encore abordé, à reprendre ces analyses déjà existantes en prenant en compte le contexte dans lequel elles ont été développées.

Il faut avoir à l'esprit qu'en parlant de changements structurels, nous ne parlons pas de changements absolus mais de tendances, nous nous fions donc à l'intelligence des compagnons invités à lire le texte qui suit dans cette optique.

Les changements structurels des dernières décennies ont permis au système capitaliste de dépasser les profondes perturbations qui explosèrent dans les années

60-70, des perturbations liées à des contradictions apparemment indépassables, qui donnaient l'impression à beaucoup de la possibilité d'une rupture révolutionnaire imminente et inévitable, chose qui, comme nous pouvons facilement le constater aujourd'hui, n'est pas advenue, car la restructuration qui a suivi a été capable de garantir au capitalisme la flexibilité nécessaire pour survivre et se développer. On passa du modèle des complexes industriels massifs et rigides, à celui de la production décentralisée et flexible, de la société de consommation massifiée à celle des consommations individualisées. Cette transformation ne fut possible que grâce au développement des technologies de (télé)communications modernes, qui ont permis d'un côté une accélération incroyable des processus informatifs, donc un processus de décentralisation du système productif en petite entité flexibles et éparpillées sur le territoire, processus qui a rendu l'accumulation et le stockage de la marchandise superflue (et donc aussi l'économie d'échelle), basée sur la concentration d'énormes complexes industriels et sur l'utilisation de machines coûteuses et peu flexibles, en créant ce que nous pouvons appeler une économie à flux tendus. Ce n'est pas un hasard si avec le développement du réseau télématique, la production « immatérielle », la production de services, s'est plus développée que la production de marchandise au sens classique.

L'accélération des processus informatifs est donc au centre des processus de restructuration de la société qui eut lieu au cours des dernières décennies et qui se poursuit de nos jours.

Le développement des technologies de communication et ses conséquences sociales

Le changement des structures productives de la société, rendue possible par le développement des technologies de communications a eu une énorme influence au niveau social. Ce phénomène est observable dans tous les domaines de la vie sociale, et notamment dans celui de la conflictualité. Si auparavant nous errions en présence de grands mouvements relativement homogènes de « classes », partageant des conditions de vie et d'exploitation, ou assez peu divergentes (exploitation organisée dans des grands complexes industriels et une vie dans des quartiers ouvriers), nous nous trouvons aujourd'hui face à un paysage beaucoup plus fragmenté, où la décentralisation productive a produit une différenciation quantitative dans les conditions d'exploitation (même si elles restent en substance identiques) et donc une plus grande incapacité de comprendre une exploitation commune et de se comprendre comme « classe », les exploités ayant toujours moins de points de repère en commun.

Non seulement les transformations produites par le développement des technologies de communication, mais les technologies elles-mêmes ont aussi transformé la manière de penser, de communiquer et de percevoir le monde. La communication instantanée et omniprésente

ainsi que la surabondance d'informations ont permis la sensation d'un éternel présent, dans un monde où il est possible de savoir quasi immédiatement tout ce qu'il se passe, aussi bien autour de soi que dans des lieux géographiquement distants. L'immédiateté de la communication n'a pas été non plus sans conséquences sur la qualité de l'information même : pour être instantanée, elle doit devenir synthétique, brève, simple, vidée de toute réflexion, réduite à la dimension factuelle. Même le langage a donc dû s'adapter à ce nouveau type de communication : simplicité, facilité de compréhension, aplatissement. Or, si le langage et la communication sont les moyens permettant le développement de la pensée et de la réflexion, et donc du désir, cela ne devrait pas nous étonner que l'amputation du langage et l'immédiateté de la communication aient aussi mutilé la capacité de penser, de réfléchir et de désirer. Nous ne devrions donc pas être étonnés par le déclin des idéologies, pas plus que par le déclin des idées et de la tension utopique, remplacées toujours plus par la création d'opinions et par la recherche de satisfaction des besoins immédiats. Tout horizon semble révolu face à l'éternité du présent.

Quelques réflexions désordonnées

Prendre en compte dans une perspective révolutionnaire des changements dans la réalité dans laquelle nous vivons ne signifie ni devoir renoncer, ni devoir adapter nos idées aux temps qui courent, en émoussant ses aspérités. Il s'agit plutôt de se demander comment il est possible de transformer cette réalité en changement en partant de nos idées, de trouver les points faibles qu'il n'est pas seulement possible, mais aussi souhaitables, d'attaquer.

Le déclin des grands mouvements de travailleurs du passé, qui ne doivent pas être regardés avec nostalgie, peut confirmer la validité dans ce moment historique, du choix de s'organiser par affinité et informellement. Il ne s'agit pas, comme certains le prétendent, de reconstruire ces communautés de lutte mastodontes, ni de reconstruire des liens qui ont été détruits par le développement du capital, mais de retrouver des manières d'attaquer ici et maintenant en partant de nos bases, de communiquer avec d'autres révoltes et d'approfondir le désordre existant, donc de trouver enfin une manière de parvenir à une rupture insurrectionnelle où tout sera possible, dans le bien comme dans le mal.

L'appauvrissement du langage nous met face à un problème très important : si notre capacité d'imaginer, de réfléchir, de penser et de désirer est réduite, comment pouvons-nous exprimer ce que nous ne pouvons pas imaginer, et imaginer ce que nous ne pouvons pas exprimer ? Comment et par quels moyens communiquer ?

Contribution envoyée à la *Rencontre anarchiste internationale* de Zurich (Suisse), 10-13 novembre 2012

CONTRIBUTION BARBARE

Lorsqu'on essaie de lire la réalité qui nous entoure, on se rend compte qu'on est en train d'assister au développement de transformations profondes du côté de la gestion du pouvoir politique et économique. De tels changements se répercutent également au niveau social. Il est donc nécessaire de se confronter aux transformations en cours, et d'en tenir compte dans nos analyses et nos perspectives d'attaque.

Le capital n'est pas en crise, mais, plus « simplement », les choix financiers des Etats ont créé des difficultés dans la gestion traditionnelle du marché, et ont produit, en général, une aggravation des conditions de vie des consommateurs-citoyens. Les contradictions développées par le capital ont contribué à déterminer des occasions d'affrontement dans certaines zones, plus ou moins sanglantes et à long terme, entre d'un côté les gardiens du pouvoir et ses structures, et de l'autre ces franges de la population lassées d'être exclues du confort promis par le faux bien-être de la société de consommation.

Face à cela, il est naturel de se demander quoi faire. Etre présents « ici et maintenant » est en effet à la base de notre désir de rupture violente avec tout système de valeurs, avec le capital et ses différentes facettes. Dans le cadre de ces réflexions et dans la définition de perspectives qui puissent nous orienter sur les chemins incertains et inexplorés de la révolte, nous pensons qu'il faut éviter de se confronter à la réalité avec des yeux remplis d'enthousiasmes faciles qui risquent de nous faire voir des insurrections à tous les coins de rue, des complices dans chaque indigné, des sujets révolutionnaires dans chaque exploité. En même temps, nous pensons qu'il est tout aussi dangereux de rester ancrés dans une sorte de réalisme pessimiste qui risque de nous immobiliser par les temps qui courent, de nous transformer en attentistes emprisonnés dans une logique de type déterministe.

Ce qui nous semble fondamental, c'est de se placer dans une optique d'observation lucide qui peut nous permettre de saisir les transformations en cours, d'identifier les aspects vulnérables de l'ennemi, afin d'évaluer au mieux quoi et comment attaquer.

Dans une condition mentale et matérielle où domine l'urgence d'en être (et non d'être), c'est-à-dire de définir son rôle à l'intérieur d'une possible conflictualité diffuse, on risque de perdre de vue la centralité de la question : la nécessité de partir de soi, de ses propres idées et perspectives anarchistes. Lorsqu'éclate une révolte spontanée, le problème des anarchistes n'est donc pas de chercher un rôle parmi d'autres rôles, de trouver la manière de se faire accepter par les autres, d'être agréables ou de cacher ses véritables désirs pour tisser des alliances. Il serait plutôt utile de déterminer des conditions d'attaque qui empêchent le retour à la normalité, d'expérimenter l'agir qui nous appartient, de trouver des objectifs que la spontanéité n'est à elle seule pas en mesure de trouver. Toute hypothèse insurrectionnelle est imprévisible et

indépendante de nous, mais en tant qu'anarchistes, et dans une optique de conflictualité permanente et de définition de projets insurrectionnels, nous pouvons par contre donner une contribution fondamentale lorsqu'elle se produit.

Le problème qu'il faudrait selon nous se poser, n'est pas tant comment se relier aux possibilités de révoltes dans la rue, de luttes sur un territoire et/ou spécifiques qui pourraient se radicaliser et se diffuser, mais plutôt comment continuer à agir et à attaquer, de manière pratique et théorique, à la lumière des transformations en cours à l'intérieur de la société et des mécanismes de domination.

Analyser les pratiques et les parcours de lutte par rapport aux objectifs est une étape fondamentale dans un discours visant à identifier les limites et les perspectives dans la théorie et la pratique de la subversion sociale. Afin de mieux toucher les différentes problématiques et propositions que nous voulons affronter ici, identifions quelques points et quelques sujets que nous voudrions porter à l'attention des compagnons.

Nous pensons qu'il est urgent d'aborder la question des modalités de communication entre compagnons. Le problème peut être affronté en distinguant deux aspects, celui des manières avec lesquelles nous décidons de communiquer, et celui de la valeur que nous accordons aux instruments que nous choisissons à chaque fois d'utiliser. Nous faisons en particulier référence à l'utilisation du réseau télématique [applications associant les télécommunications et l'informatique comme par exemple internet, NdT], et le rapport que nous entretenons avec lui. Notre utilisation de ces instruments, même de manière secondaire, est une donnée de fait, mais il n'en reste pas moins que ce n'est certainement pas pour cela qu'on peut les trouver utiles en cas d'insurrection ou les considérer comme un instrument fondamental dans la définition de nos perspectives, voire comme quelque chose dont on pourrait disposer librement.

Les systèmes de communication de type virtuel ont connu un développement incroyable ces vingt dernières années dans la société où nous vivons, et imprègnent toujours davantage la réalité et le système de relations entre les personnes. On ne peut nier que de tels systèmes sont lentement entrés dans nos vies, conditionnant même inévitablement notre manière de nous relationner avec les autres, avec ce qui nous entoure, et avec les instruments télématiques eux-mêmes. Tout cela s'est produit malgré le fait que chacun est conscient que l'irréalité virtuelle est fonctionnelle au pouvoir et constitue une de ses forces.

Au cours de la dernière décennie, les moyens traditionnels de faire circuler nos idées, comme par exemple les journaux, les tracts, les affiches ou les livres ont été réduits, et la diffusion des idées elles-mêmes a été presque entièrement déléguée à l'univers virtuel. Il est plus que jamais indispensable de dépoussiérer les vieilles formes

de rencontre et de communication entre compagnons, mais aussi d'en expérimenter de nouvelles, qui soient cette fois uniquement nôtres, et pas celles de l'ennemi. Il faut à nouveau se rencontrer et prendre le temps de le faire, même si c'est une chose toujours plus difficile à cause des rythmes imposés par la vie moderne, des rythmes qui sont plus ou moins volontairement devenus les nôtres.

On entend souvent des gens évoquer la possibilité d'exploiter les instruments télématiques dans des situations spécifiques, mais le fait de se retrouver face à face avec un usage presque quotidien d'internet, en particulier pour échanger des informations ou des idées, nous montre à quel point la réalité virtuelle parvient à conditionner de manière négative la façon même de se lier les uns aux autres. L'idée d'un bon usage de la réalité virtuelle dans une perspective révolutionnaire ne nous convainc pas, et nous pensons plutôt que prendre en considération une telle possibilité impliquerait de choisir des chemins qui n'offrent aucune garantie, parce que fonctionnels au capital et gérés par le pouvoir. La télématique et le développement technologique doivent au contraire devenir des cibles potentielles d'attaque.

Saboter la production

La machine du capital est alimentée par les structures de pouvoir (bureaucraties et institutions), les mécanismes de répression et de contrôle (prisons, tribunaux, forces militaires et de police, systèmes de surveillance), le travail, le consensus et la production. La critique radicale et les perspectives d'attaque doivent donc se développer à plusieurs niveaux, d'un point de vue aussi bien théorique que pratique. Le système de production et de consommation est en particulier ce qui lie et enchaîne directement les individus au capital et à ses différents aspects. La création de faux besoins détermine la soumission, plus ou moins consciente, à l'exploitation salariée et aux logiques du colonialisme économique. La production d'énergie, les complexes industriels et les usines plus ou moins délocalisées, la diffusion de marchandises sont à la base du fonctionnement de ce monde-là.

C'est notamment dans cette direction qu'il faut agir, sans attendre que ce mur de marchandisation, qui pénètre chaque aspect de l'existence, nous tombe inexorablement

dessus, pendant qu'on tente d'érafler sa surface plutôt que de s'en prendre à ses fondations, enterrant dans un même mouvement toute possibilité future d'attaque. Trouver, échanger et diffuser des informations pratiques et théoriques à ce propos, sur le repérage et l'utilisation d'instruments et de connaissances, est un des aspects qu'il nous semble indispensable de discuter et de développer.

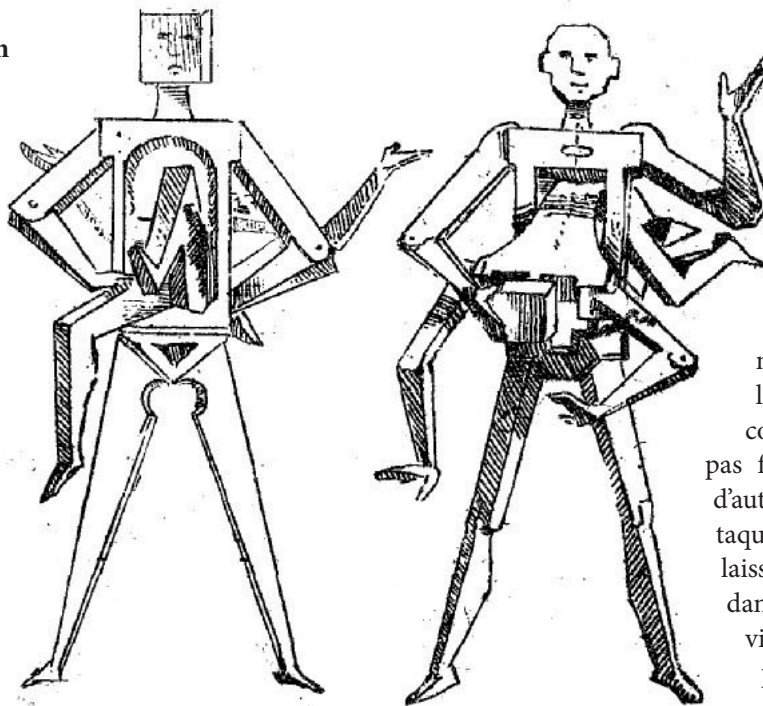
On pourrait se poser des questions sur comment agir et attaquer, mais il est tout aussi important de se demander contre quoi agir et quels sont les objectifs à identifier, en s'appuyant sur la prise d'initiatives plutôt que de s'enfermer dans des logiques de ripostes. Notre environnement pullule de lieux où le capital prolifère. De lieux qui ont été créés, ou ont changé radicalement ces dernières décennies. Prenons rapidement un exemple pour mettre facilement en évidence certains des changements auxquels nous faisons référence : pensons à la différence qu'il y a entre des archives papier et les bases de données. Avant, l'incendie de documents dans le bureau municipal de l'état civil, d'un lieu de travail ou dans un gros complexe industriel pouvait représenter une action destructrice concrète. Aujourd'hui non, vu que les informations ou les archives sont conservées

dans des bases de données, de petits

instruments électroniques qui courent le long de kilomètres de câbles. Ne faudrait-il pas en tenir compte? N'est-il pas évident que les changements de l'ennemi ont été radicaux et qu'on ne peut les ignorer, mais qu'il faut au contraire les approfondir et les connaître? Nous ne voulons pas faire ici une énumération d'autres possibles objectifs d'attaque, parce que nous préférons laisser à chacun l'imagination dans la recherche et la créativité pour définir ses propres perspectives de révolte.

Un autre point sur lequel il nous intéresse de porter

rapidement l'attention est la dimension internationale que doit prendre ou reprendre la perspective insurrectionnelle. Des occasions comme celle-là [à Zurich] permettent de se voir, de discuter, de se confronter entre compagnons de différents endroits, et peuvent constituer un point de départ pour l'approfondissement des relations futures, là où naît le besoin et là où on désire les approfondir. Mais la possibilité de tisser des rapports individuels ou entre différents contextes n'est pas l'objectif final, ce n'est qu'un préalable et un aspect de la dimension internationale à laquelle nous aspirons. Avoir des liens avec les compagnons qui vivent à l'extérieur ou s'échanger du matériel et des connaissances ne suffit pas en soi, il faut aussi que chacun



de nous sache se projeter dans une optique d'observation et d'action qui dépasse les frontières territoriales.

Pour être plus clair, on peut penser à ce qui est arrivé en Grèce ces dernières années, à l'insurrection de décembre, aux mille attaques disséminées sur tout le territoire, à la conflictualité à répétition contre les forces de l'ordre et les différents symboles et lieux du pouvoir, aux pillages de supermarchés et à tant d'autres actions qui nous ont réchauffé le cœur et enflammé l'esprit. Des feux qui sont pourtant rarement sortis de nos esprits pour emprunter une dimension concrète. Les raisons sont diverses et différentes les unes des autres. Manque de contacts ? Réalité trop éloignée de la nôtre ? Conditions internes difficilement déchiffrables ? Informations sporadiques et souvent exclusivement liées à des sources officielles ? Oui, certes, ce sont des raisons qui ont certainement compté. Mais la première d'entre elles, celle qui a été déterminante, est le fait que nous n'étions pas, et ne sommes pas, préparés, et donc que nous sommes incapables de saisir des occasions. Réussir à porter hors des frontières grecques une conflictualité permanente et des attaques ciblées, être capables de comprendre les contradictions que le capital développe un peu partout, être en mesure de contre-attaquer en ayant à disposition des informations et des instruments développés à l'avance, aurait pu faire la différence. C'est aussi en réfléchissant sur cette occasion manquée, mais on pourrait en citer beaucoup d'autres, qu'on peut comprendre à quel point il est nécessaire d'avoir

la capacité de porter notre regard au-delà de ce qui se trouve dans l'environnement immédiat de chacun d'entre nous, et d'être prêts, d'être préparés.

A force de vouloir « en être », à travers la manie de vouloir participer à la possibilité de propager l'indignation, on risque de s'égarer entre les provocations du capital et des trajectoires de rue qui ne sont pas les nôtres. Nous n'avons aucun monde à sauver, ni de consciences à conquérir, ni de verbes à diffuser. Bien que la créativité comme facteur d'imprévisibilité soit fondamentale, les perspectives et les objectifs ne peuvent pas sortir à l'improviste de quelque chapeau magique, on ne peut pas s'abaisser à une quête obsessionnelle de rôles, de nombres et de présences. L'exploration de nouveaux sentiers d'attaque, l'exploration de nouveaux moyens, instruments et techniques liés non seulement à nos objectifs, mais aussi aux contextes et aux forces disponibles, demeure d'une importance primordiale.

Il existe des possibilités infinies d'intervention dans un sens critique et destructif par rapport à la réalité qui nous entoure, et en ce sens, nous pensons qu'il est important d'étendre et de diversifier les pratiques de conflit en tentant de les rendre, à chaque fois, reproductibles.

Palerme, 31 octobre

Contribution envoyée à la *Rencontre anarchiste internationale* de Zurich (Suisse), 10-13 novembre 2012

DE COURT-CIRCUIT EN BLACK OUT SOCIAL

Les structures de la domination et de l'exploitation ne sont pas invariables. Elles changent et se transforment au cours de l'histoire pour des raisons liées à sa propension à se perpétuer, et donc en rapport direct et indéniable avec la conflictualité sociale. Si jusque dans les années 70 on pouvait percevoir de fortes tensions et des turbulences importantes dans la sphère productive, se cristallisant logiquement sur le terrain des grandes usines ou au moins avec tous les regards tournés vers là, aujourd'hui, dans la vieille Europe, la conflictualité semble s'être « déplacée » vers d'autres sphères. N'empêche que l'exploitation continue, au travail comme ailleurs, mais certes de manière différente, certes plus « décentralisée », certes mieux protégée contre d'éventuelles remises en question depuis « l'intérieur ».

Il s'agit donc aujourd'hui de continuer, d'actualiser et d'approfondir l'analyse des structures du pouvoir et de l'exploitation. Les vieux modèles ont déjà été abandonnés, même si certains continuent à croire à la constitution en force du « prolétariat » et à son affirmation au sein de la sphère productive. Une analyse « nouvelle » a déjà été entamée il y a des dizaines d'années, mais aujourd'hui, il semble qu'un pas supplémentaire s'impose.

Le fondement de l'exploitation, ou mieux, de sa perpétuation, réside dans la reproduction sociale. Il y a non seulement l'évidente recherche de pouvoir et d'accumulation, mais les conflits cantonnés à l'intérieur de sa logique reproduisent aussi l'ordre des choses. Force est de constater que le travailleur produit l'exploitation et que l'exploitation reproduit le travailleur. Tout comme le citoyen produit le pouvoir et que le pouvoir reproduit le citoyen. Les possibilités de briser ce cercle infernal ne se trouvent plus là où les vieux livres du mouvement révolutionnaire les situaient, ni dans une nouvelle version d'un processus lent et infini de prise de conscience, mais ailleurs. Et c'est cet ailleurs insurrectionnel qu'il nous faut analyser et expérimenter.

L'exploitation et donc la reproduction sociale ne suivent plus des lignes concentrationnaires comme elles ont pu le faire dans le passé. Finis les grands complexes industriels avec leur création d'ouvriers capables de se reconnaître entre eux ; finis les quartiers ouvriers où une communauté d'intérêts rendait possibles de virulents combats ; finies les grandes associations de lutte capables d'enthousiasmer et de mobiliser des milliers de gens. Aujourd'hui, l'exploitation s'est diversifiée et décentralisée à tel point

qu'elle rend impossible l'émergence d'un sujet collectif, d'un « prolétariat », sans que ceci signifie évidemment qu'il n'y aurait plus de « prolétaires ». L'exploitation ne tend plus à se concentrer dans une grande structure, mais à disséminer sur l'ensemble du territoire de petites structures, toutes reliées par des réseaux d'énergie et de communication qui permettent la production à flux tendu et une reproduction serrée de la domination. Si la société actuelle ressemble à une grande prison à ciel ouvert, ses barbelés seraient en fibres optiques et ses miradors seraient plutôt les relais de communication.

Si nous soulignons cette évolution, ce n'est pas par simple curiosité et envie de comprendre pourquoi la conflictualité sociale ne suit plus aujourd'hui l'ancien schéma bien ordonné de la lutte de classe entre prolétariat et bourgeoisie, deux blocs bien identifiables se disputant autour d'une forteresse, mais plutôt pour découvrir des axes d'intervention, des points où il est possible d'attaquer l'exploitation, et donc la reproduction sociale. Selon nous, ces axes se trouvent entre autres dans les infrastructures dont l'économie et le pouvoir dépendent. Cette infrastructure décentralisée et hautement complexifiée a rendu possibles les nouvelles formes d'exploitation (il suffit de penser à la nécessité actuelle d'être joignable à tout moment par portable dans la logique de la flexibilisation du travail), et c'est donc là que l'exploitation d'aujourd'hui peut être attaquée. Les câbles de fibres optiques, les réseaux de transport, l'alimentation énergétique, les infrastructures de communication comme les relais de portables : voilà tout un champ d'intervention qui est par nature incontrôlable, où il n'y a plus aucun centre à conquérir ou position à tenir, où la décentralisation implique par la logique des choses une organisation décentralisée, informelle, en petits groupes, de l'attaque.

De nombreuses personnes ont indiqué la vulnérabilité de ces infrastructures, mais il reste encore beaucoup de travail de clarification et d'indications à faire. On pourrait déjà commencer à accueillir et à approfondir les suggestions pratiques qui émanent de la conflictualité contemporaine. Au lieu de se focaliser sur les affrontements avec la police, on ferait mieux de regarder comment l'infrastructure est attaquée dans certaines émeutes dans les métropoles et leurs périphéries : sabotages de l'éclairage public, incendies de générateurs et de transformateurs électriques, sabotages d'axes de transports ferroviaires ou du réseau de transports en commun. Une analyse actuelle de la métropole ne saurait négliger par exemple l'importance des transports (dêtres humains, de marchandises, d'informations). Mais le travail de clarification ne peut s'arrêter là. On a besoin d'indications précises, d'analyses précises et de connaissances techniques précises.

Bien évidemment, la possibilité et la nécessité de l'attaque diffuse contre les infrastructures du pouvoir n'a que peu de sens si elle n'est pas intégrée dans une projectualité plus large. Même s'il est toujours bon et adéquat de saboter, il ne faut pas oublier que pour toute chose, il y a un avant, un pendant et un après. Si des fissures dans la normalité,

dans la reproduction sociale, offrent des possibilités, alors, il faut déjà les imaginer à l'avance. Que faire en cas de coupure d'électricité ? Que faire quand les transports en commun ne fonctionnent plus et génèrent un chaos incroyable au sein d'une ville ? En plus, il ne faudrait pas considérer toute cette question d'infrastructures comme quelque chose de séparé des autres terrains d'affrontement. Elle peut être intégrée dans n'importe quel projet de lutte. Si aujourd'hui la conflictualité est disparate et diffuse, sans terrain « central », il ne s'agit pas de retrouver ou de reconstruire une centralité qui unirait les hostilités diffuses dans un seul projet révolutionnaire, mais de créer et de jeter des ponts entre les différentes conflictualités. Une attaque précise contre les infrastructures a par exemple toujours des conséquences plus amples qu'un aspect du pouvoir. Dans une émeute, couper l'éclairage d'un quartier, ne sert pas seulement à rendre plus difficiles les avancées des forces de l'ordre, mais aura des échos bien au-delà de toute considération technique du moment. On ne vit pas pareil s'il fait sombre. Cet aspect est encore plus éclatant par rapport au réseau énergétique ; où les conséquences iront souvent bien au-delà du premier objectif imaginé.

Ensuite, il ne s'agit pas de prendre ces réflexions et suggestions comme des prétextes à une grande conspiration technicienne qui plongerait les villes dans le noir, ou plutôt, comme ce serait le cas aujourd'hui, dans un black-out d'informations et de communications. Ce qu'il s'agit d'élaborer, ce sont des projectualités, même modestes, qui indiquent cette possibilité d'attaque à tous ceux qui veulent lutter sur une base radicale, et donc pas aux seuls révolutionnaires. Aborder la question de manière militariste, prôner à nouveau la centralisation face à la dissémination, réfléchir le tout en termes d'« efficacité », revient à n'avoir strictement rien compris à ce qui a été dit. Ce qui est « nouveau » aujourd'hui, ce n'est par exemple pas la possibilité de s'attaquer à une centrale électrique pour plonger la ville dans le noir, mais la possibilité de s'attaquer partout au réseau électrique intégré et disséminé. Cette possibilité-là ne demande pas de grandes organisations ni de formalisations de la tension subversive, elle permet des attaques directes, simples et facilement reproductibles.

S'il est vrai que la stabilité de l'ordre établi est en train de séroder depuis quelques années, s'il est vrai que la disparition des vieux modèles de lutte et des organisations de médiation est suivie de nouvelles formes de conflictualité sociale, beaucoup moins contrôlables et beaucoup plus sauvages, il nous faudrait porter notre attention théorique et pratique sur ce qui pourrait contribuer à étendre ce marécage incontrôlable. Dans ce marécage, nul ne peut garantir que ce seront les idées anarchistes et la liberté qui l'emporteront, mais ce qui est sûr, c'est que c'est déjà un sol beaucoup plus fertile pour ces désirs-là.

Quelques sapeurs de l'édifice social

Contribution envoyée à la *Rencontre anarchiste internationale* de Zurich (Suisse), 10-13 novembre 2012

CE QUI SE TROUVE EN HAUT, PEUT TOMBER TRÈS BAS

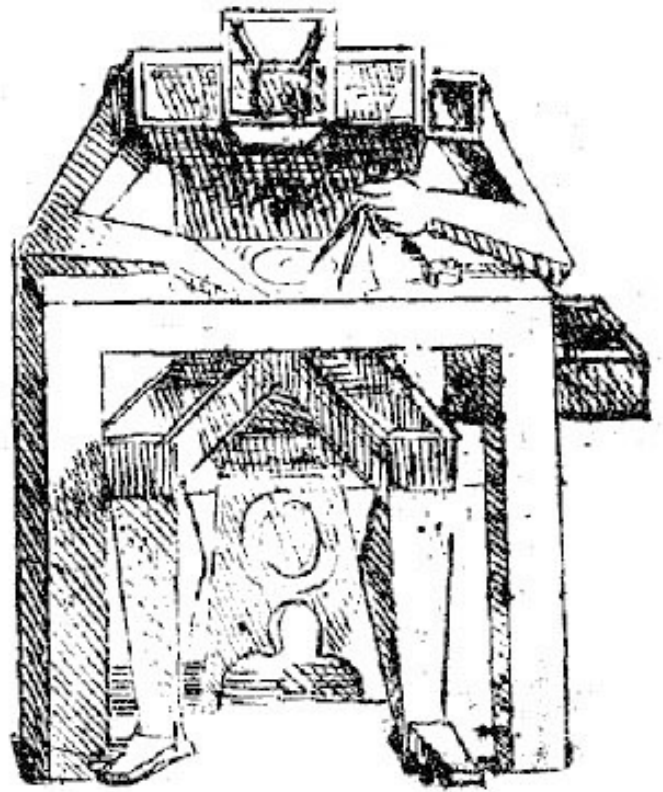
CONNEXIONS SANS FIL ET COLLIERS INVISIBLES

Le commerce des relais de portable est en pleine expansion à Bruxelles. Avant, on retrouvait surtout ceux-ci sur les bâtiments les plus hauts, mais il semble qu'aujourd'hui toute construction qui dépasse un étage est susceptible d'accueillir des antennes. Les opérateurs s'adressent aux propriétaires pour louer des toits. Et ces proprios aiment bien se faire un peu de fric en plus. De toute façon, eux ne seront pas emmerdés par les antennes car le plus souvent, eux, ils ne habitent pas là. Les cancers provoqués par les rayonnements, c'est bon pour les locataires.

Les opérateurs font tout pour augmenter la puissance de leur réseau. Alors, y aurait-il eu des plaintes à la suite de conversations téléphoniques perturbées ou interrompues à cause d'une mauvaise connexion ? Dans les régions les moins peuplées (par des humains et des antennes), on appelle sans fil malgré que les traits indicateurs du réseau ne s'allument pas tous. Le problème n'est pas là. Ici, on travaille pour l'avenir. Car ces entreprises sont convaincues que bientôt, nous aurons tous besoin d'un smartphone, et par conséquent d'une connexion ultra-rapide pour suivre tout en live, en temps réel, directement.

On assiste déjà quelque peu à ce phénomène. On voit de plus en plus de personnages (souvent en costard, près des institutions européennes – les eurocrates) qui s'agitent en tapant sur leur portable, ne regardent pas autour d'eux, ne fixent que leur écran, qui les connecte au monde ; la toile mondiale. Connexion permanente, communication directe. Le quotidien virtuel se constitue de banalités : des opinions sur ceci ou cela, le buzz de la journée, de la minute et « Regarde, celui-là a mis à jour sa photo de profil ! ». D'innombrables événements qui exigent tous une réaction : j'aime. Suivre en permanence – je suis –, tous spectateurs d'une réalité virtuelle. Dans le flux constant des messages, il n'y ni le temps, ni l'espace pour prendre du recul, pour se décider et orienter la vie réelle.

Les vieux téléphones portables portaient déjà en eux de vous rendre joignable à tout moment (pour qui ? Pour quoi ?) et de permettre un mécanisme de contrôle intégré (pour les employeurs, les parents - « où es-tu » - et pour les différents services de police). La nouvelle génération d'appareils a étendu ces exigences à l'infini virtuel. Une marée d'entreprises étudient et pilotent notre comportement virtuel pour nous refourguer leurs produits et services. L'accès à ces portables et aux « réseaux



sociaux » est une mine d'or pour la répression (« Qui est-il ? Où est-ce qu'elle est maintenant ? Qu'est-ce qu'il fait ces derniers temps ? Y-a-t-il une photo plus récente ? »).

Il y a quelque temps, il y a eu un peu d'agitation parce que les opérateurs veulent aussi développer les réseaux 4G (traduction : une meilleure connexion pour les appareils nouveaux qui coûtent la moitié d'un salaire mensuel). Les normes de rayonnement compliquent ce développement souhaité. S'en sont suivi immédiatement des menaces du monde commercial sur combien d'institutions et d'entreprises ne pourraient plus opérer à Bruxelles et combien ça serait mauvais pour l'économie (« oh, sainte économie, ils ne savent pas ce qu'ils font, pardonne-leur leur ignorance et donne-nous la rente quotidienne »). Un esprit attentif qui sait lire entre les lignes, découvre de belles possibilités dans une information si banale. Les réseaux de communication sont un rouage essentiel et, surtout, vulnérable dans la destruction et l'humiliation quotidiennes auxquelles se livrent l'économie et les puissants.

Hors Service. Journal anarchiste, n° 36, 1er mai 2013

SYNCOPE

La syncope est une suspension temporaire de l'activité cardiovasculaire et cérébrale qui provoque une perte improvisée et transitoire de conscience. Les effets peuvent être insignifiants, un étourdissement momentané, mais parfois ils peuvent être plus graves. Dans certains cas, si l'interruption de flux sanguin dans l'organisme humain se prolonge au-delà de certaines limites, c'est la mort qui survient. Parmi toutes les formes, la «syncope obscure» – celle qui est donc dépourvue de causes identifiées, logiques – est considérée comme la plus dangereuse. Parce qu'elle ne permet pas aux médecins, techniciens du corps, d'intervenir.

Le fonctionnement de l'organisme social est lui aussi irrigué par un système de flux. Flux de marchandises, de personnes, de données, d'énergies. Flux qui peuvent être suspendus pour les raisons les plus diverses. Une panne technique, par exemple. Ou bien un vol de matériel. Peut-être un sabotage. Lorsque cela arrive, les effets sont la plupart du temps insignifiants. Les prestations du service en question subissent une pause forcée, causant quelque inconfort, mauvaise humeur, désagrément. Puis tout revient à la normale. Mais si cette interruption de flux se prolongeait au-delà de certaines limites ? Si ces interruptions se multipliaient et s'entrecroisaient les unes les autres ?

Les marchandises et les personnes s'écoulent et courent le long des voies, d'asphalte et de fer. Les données et les énergies s'écoulent et courent le long de câbles, de cuivre et de plastique. Ces dernières années de turbulences – infestées par le besoin de popularité, par l'ambition d'être reconnus – ont façonné dans l'esprit de beaucoup de monde, de trop de monde, que le minimum requis pour effectuer un «blocage» était une large participation en masse. On peut bloquer lorsqu'on est beaucoup (et donc *il faut* être beaucoup, et donc *il faut* persuader beaucoup de monde, et donc...). Ce n'est pas vrai. Ce n'est qu'une possibilité parmi d'autres.

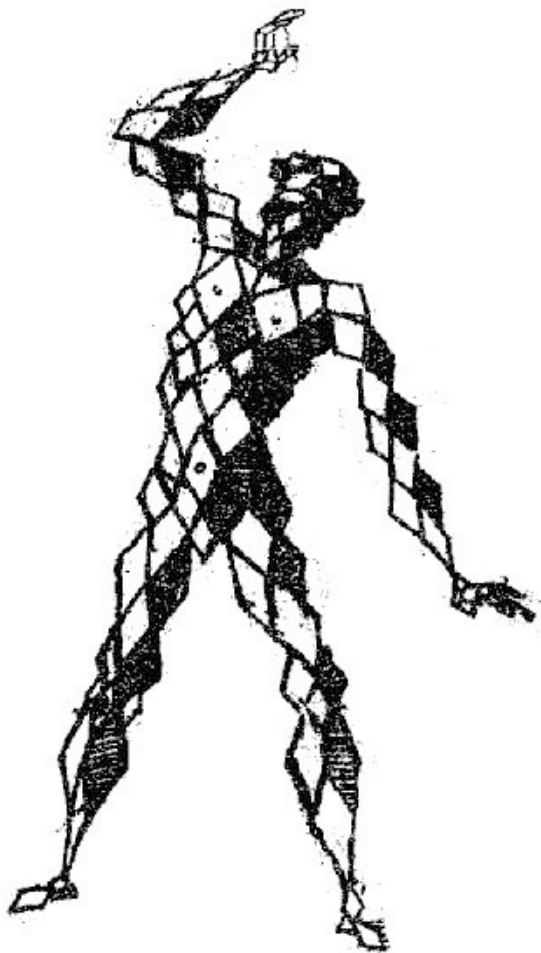
Pour bloquer une route, il n'y a pas toujours besoin de la concentration de centaines de personnes. Par exemple, il y a une dizaine d'années, quelques compagnons, et avec peu de moyens, ont fait mettre toute une vallée à la queue leu-leu. Par exemple, il y a quelques années, un banal incendie estival au bord d'une grande artère a fait disjoncter toute une métropole (c'était plus ou moins la période lors de laquelle, dans cette même métropole, plusieurs dizaines de compagnons faisaient un rassemblement pendant des heures sur une place pour protester contre le verdict d'un tribunal).

Un événement encore plus probable est l'interruption du trafic sur voie ferrée. C'est quelque chose qui arrive toujours plus souvent un peu partout en Europe, suite à des pannes ou à des vols. C'est une interruption inévitable. Avec tous ces transformateurs électriques, ces échangeurs, ces feux de circulation, ces câbles omniprésents à côté des voies sous des rigoles, à la merci de la négligence et de la rage, la possibilité qu'il leur arrive quelque chose devient pratiquement une certitude.

Et les câbles ? Ne recouvrent-ils pas l'ensemble du territoire, se dévidant dans mille directions, y compris les plus inattendues ? Ne les trouve-t-on pas toujours et partout, à côté de soi, au-dessus de sa tête ou sous ses pieds ? Là encore, il s'agit de transformateurs, d'échangeurs, d'antennes, de bouches d'égout, et ainsi de suite en inventoriant tout ce qui permet l'usage quotidien de machines en tout genre. Qui en permettent le fonctionnement quotidien. Qui permettent le quotidien. Même ce qui est synonyme de virtualité, internet, a besoin de câbles pour fonctionner. De câbles marins, ou plutôt sous-marins, mais qui finissent toujours par sortir à découvert sur les plages. C'est le cas de Jonah, le câble qui relie les maisons, les industries et les institutions (politiques, économiques et militaires) entre Israël et l'Europe. Et sa station d'atterrissage est ici, en Italie, à Bari.

Rêveries, bien sûr. Il ne faut pas détourner une imagination individuelle visant entièrement à se mettre au service des urgences collectives. Elle risquerait de *couper court* et prendre des libertés non approuvées par l'assemblée souveraine. Certainement. Sans aucun doute. C'est évident. Désolé. Restons-en là.

Paru sur *Finimondo*, 26 décembre 2013



COURT-CIRCUIT DES ÉLECTIONS ?

DEUX PYLÔNES DE TRANSMISSION RTBF ET VRT INCENDIÉS LA VEILLE DES ÉLECTIONS

SABOTAGE La veille des élections. Le cirque des opinions et du bombardement incessant de mensonges et de promesses touche à sa fin. L'électeur se prépare à faire son devoir de citoyen. Il se plaint, sans doute. Il se plaint que les politiciens n'ont plus d'idées, qu'ils sont tous pareils, qu'ils forment tous une grande mafia. Mais il va quand même aux urnes. Il va quand même choisir son maître et donner son approbation à ce que tout continue comme avant. Et ainsi, il devient complice des politiciens. Et ainsi, il devient aussi l'ennemi de ceux qui rejettent toute ce cirque, de ceux qui refusent d'avoir encore des maîtres ou des patrons, de gauche comme de droite, corrompus comme « intègres ». Il devient notre ennemi, l'ennemi de ceux qui aiment la liberté.

La veille des élections. Pendant la nuit, à Wavre, un énorme pylône de transmission appartenant à la RTBF est incendié. C'est le black-out total pour plusieurs émissions de radio, des émissions de télévision digitales sont perturbées. En Brabant Wallon et dans le sud de Bruxelles, il n'y a tout simplement plus de réseau de téléphonie et d'internet mobile de Base, car le pylône servait aussi de nœud entre des dizaines, voir des centaines, de relais de téléphonie mobile. Et ailleurs, à Veltem-Beisem près de Louvain, cette même nuit, un autre pylône de transmission, appartenant cette fois-ci à la VRT, est également saboté avec le feu. Là, sont surtout touchées quelques radios flamandes dont les émissions sont perturbées. Ainsi, la veille des élections, le jour des élections, des centaines de milliers de personnes se retrouvent pour une fois à l'abri du bombardement de données, de la frénésie de la communication moderne qui n'est qu'aliénation, du contrôle sur les cerveaux que les puissants exercent via leurs appareils de propagande.

Le jour des élections, on était tous supposés d'écouter la voix du maître qui nous parvient depuis l'internet, la télévision et la radio. On était supposé de parler toute au long de la journée des résultats des élections. Mais peut-être, grâce à ces sabotages, il y en a qui ont parlé d'autre chose, qui sait. Le sabotage provoque une rupture, une fissure dans la normalité. Quelque chose qui n'était pas supposée d'avoir lieu. Quelque chose d'anormal. Ce n'est pas pour rien que l'administrateur de la RTBF disait que « *Quand on attaque un média, c'est grave pour tout le monde. Je pense qu'on a voulu envoyer un signal nauséabond.* » Nauséabond, pour qui ? Nauséabond, c'est le mot qu'on réserverait plutôt pour le cirque des élections, pour le monde dans lequel on vit, pour le spectacle par lequel le pouvoir s'assure d'une adhésion de ses sujets en le présentant comme « un choix ». Nauséabond, ce sont les médias qui lavent les cerveaux, ce sont les journalistes qui transmettent la voix du pouvoir et légitiment toutes les atrocités commises au nom du pouvoir, de la guerre en passant par l'empoisonnement total de l'environnement aux assassinats policiers. Nauséabond, c'est que nous vivons dans une époque où les moyens de communications sont omniprésents, mais où plus personne ne sait communiquer, dialoguer, discuter, réfléchir, car tout le monde répète ce que les machines et les écrans leur disent.

Les anarchistes sont des ennemis de toute autorité, qu'elle soit étatique, capitaliste ou patriarcale. Ils sont pour la liberté et contre l'esclavage. Mais ils ne sont pas dupes.

Ils savent que l'autorité, ce ne sont pas seulement les politiciens, les capitalistes et les chefs. Ce sont aussi ceux qui obéissent, qui acceptent d'être exploités, qui suivent les ordres. Si on ne mettra jamais sur le même plan ceux qui exercent et ceux qui subissent l'autorité, ceux qui possèdent les industries et ceux qui sont exploités dans les usines, ceux qui portent l'uniforme et ceux qui se voient forcés à le respecter, on ne cessera pas d'indiquer que le seul chemin pour s'affranchir, c'est d'entrer en lutte, c'est de casser la cohabitation entre maîtres et esclaves.

On est probablement nombreux à se le demander. Comment ça se fait qu'à travers des siècles d'oppression et d'exploitation, le système capitaliste et le pouvoir étatique semblent toujours en bonne santé ? Pourquoi n'ont-ils pas été effacés de la surface de la planète, jetés dans les égouts comme toute pourriture ? Beaucoup de tentatives ont été faites, des tentatives d'insurrection et de révolution sociale. Mais aujourd'hui, il faut prendre acte du fait que la domination a réussi à *inclure* une grande majorité des exploités mêmes. A travers le fétichisme de la consommation, l'abrutissement généralisé, la décentralisation du pouvoir dans tous les sphères de la vie humaine, le capital et l'Etat semblent, pour l'instant, réussir à bloquer tout horizon autre que la reproduction de ce qui existe. Cette reproduction-là, la reproduction sociale de la domination, c'est probablement la cible principale de l'intervention révolutionnaire d'aujourd'hui. Si il y a parfois de révoltes, un mécontentement qui s'exprime dans la rue, des réactions virulentes contre une énième crime du pouvoir, il s'agit de cibler plus loin, plus profond, plus fondamental : il s'agit de cibler ce qui est supposé de garantir « le cours normale des choses ».

Pour retourner aux sabotages de pylônes de transmission de la RTBF et du VRT, on croit qu'ils fournissent quelques indications importantes quant aux méthodes de lutte à employer et aux champs d'intervention possibles. Si le monde technologique instille en permanence, 24h sur 24, la résignation et l'acceptation de notre « place » dans la société, la place de moutons qui consomment, travaillent et obéissent, il dépend en même temps de très nombreuses structures, disséminées partout autour de nous, qui sont assez faciles à saboter. Et aucune force militaire ou surveillance accrue ne pourrait jamais les protéger efficacement. Provoquer le court-circuit dans le quotidien fait d'abrutissement et d'exploitation revient à fissurer la couche de béton qui nous écrase tous et toutes. Il n'y a pas à attendre un moment magique où « les gens » prendront conscience de leur situation et descendront dans la rue. Toute attente joue en effet le jeu de la domination, qui jour après jour se construit et se consolide, dans le matériel (nouvelles prisons, nouveaux commissariats, nouvelles industries, nouveaux réseaux de contrôle) comme dans l'esprit (lavage de cerveaux, effacement de l'idée même de révolte, réduction de la vie à la marchandise). C'est depuis les fissures que les révoltés sauront provoquer qui pourrait surgir un autre horizon, un horizon de liberté et de révolution sociale.

Hors service. Journal anarchiste, n°45, juillet 2014

FLUX ET REFLUX

Métropoles

« Que signifient par exemple des phrases comme «la défense du quartier», «ma cité», «pas de police dans nos rues», sinon une appropriation de l'idéologie de la détention ? Comment peut-on définir «sienne» la taule qui a été construite contre nous ? Les quartiers sont le reflet de la détention à laquelle nous sommes condamnés, et des rapports qui nous ont été imposés. En tant que tels, ils appartiennent au pouvoir. Et de tout ce qui appartient au pouvoir, il n'y a rien à sauver. »

Bref voyage dans la prison sociale,
juillet 2009

On dit souvent que la ville est en train de devenir une grande prison à ciel ouvert, avec son urbanisme totalitaire et son architecture concentrationnaire où un bâtiment ressemble toujours plus à un autre. Grilles, sas, caméras, gardes armés, guichet où on justifie de son identité, couloirs impersonnels et portes closes configurent les HLM comme les hôpitaux, les tours de bureaux comme les universités, les usines comme les casernes, au sein d'un plus vaste espace quadrillé de check points à chaque carrefour névralgique (aéroports ou autres gares et places qui délimitent une zone pauvre d'une autre plus riche). Au fur et à mesure, la métropole parisienne est ainsi devenue un cadre géographique rigide parsemé d'entraves et de camps interconnectés, entrecoupé de systèmes de contrôle d'accès visibles ou intégrés, obligeant les indésirables à justifier en permanence leur légitimité à se trouver dans une zone réservée (au business, au shopping, au transit de marchandises, au stockage de main d'œuvre). Dans cet univers glacé où les rapports sont autant modelés par l'intégration citoyenne que par les flux organisés en zones d'affectation, la sensation de se retrouver enfermé dehors est toujours moins une métaphore de la critique radicale, et toujours plus la réalité de millions de pauvres.

En dehors des moments de fièvre, dans cet espace parisien où les interstices sauvages ont été considérablement amoindris depuis plusieurs décennies, la plupart des luttes urbaines de ces dernières années se sont généralement concentrées sur la solidarité active avec les derniers arrivés ou sur le phénomène de gentrification qui touche les quartiers dits populaires. Pour ne prendre que celui de Belleville à l'époque moderne, la première vague brutale date des années 50 à 70, lorsque les taudis et petits immeubles d'avant 1871 ont été remplacés par des copropriétés et des tours de logements sociaux, dont les nouvelles populations appartenaient déjà à des couches plus aisées que celles délogées (80% des anciens habitants de la Place des Fêtes ont été chassés entre 1958 et 1975). Depuis les années 80, Belleville subit une nouvelle gentrification, avec d'un côté la technique de rachat des vieux immeubles pour les laisser volontairement pourrir sur pied et justifier par la suite leur reconstruction, et d'un autre le remplacement de locataires pauvres par de petits propriétaires issus des classes moyennes. Ce n'est donc peut-être pas un hasard si c'est plutôt l'aspect nostalgique du vieux Paris populaire qui l'emporte jusque dans une partie de la littérature radicale, du livre sur la « destruction de Belleville » sorti à l'Encyclopédie des Nuisances en 1994 à l'article sur « Paris gentrifié Paris outragé » paru dans la dernière livraison de la revue Amer en 2014.

Pourtant, à ne voir que l'aspect « quartiers pauvres en péril (avec ses jardins ouvriers ou ses bars), on en est vite réduits à se faire les défenseurs de l'existant précédent —malgré tous les problèmes qu'il posait déjà—, sans plus parvenir à voir le caractère structurant de la métropole, à savoir qu'elle a toujours été bâtie contre nous et qu'il n'y donc a rien à en préserver. Peu à peu, la vieille tension entre la réappropriation d'un environnement aliéné et sa destruction par les insurgés s'efface au profit du premier terme, comme en témoigne le fait de retenir à présent plus volontiers de la

Commune de 1871 ses formes d'auto-organisation pourtant dominées par les républicains et les autoritaires (le paiement du racket locatif a par exemple été suspendu, pas aboli), plutôt que l'Hôtel de Ville ou le Palais de Justice livrés aux flammes. Et qu'on ne se méprenne pas ici sur l'ampleur de tels gestes qui visaient alors des lieux de pouvoir effectifs de l'ancien comme du nouveau pouvoir, car quelques décennies plus tard, en 1907, un Albert Libertad proposait encore dans des meetings publics de l'étendre aux usines comme aux logements infects, pour s'emparer des maisons bourgeoises (il fera deux mois de préventive à la Santé pour ces propositions).

Le problème qui se pose ici, c'est qu'à force de pragmatisme et de repli, il est facile de glisser petit à petit d'une défense piègeuse de l'existant à son apologie. Et si cela est assez fréquent en matière de luttes sur des questions environnementales (qu'elle était verte ma vallée avant le projet de train, qu'elle était humide ma zone avant le projet d'aéroport), oubliant que la colonisation et le quadrillage total de l'ensemble du territoire par l'Etat et le Capital ne datent pas d'avant-hier, cette logique ne tarde guère à gagner les luttes urbaines. Là où rien n'est d'évidence assez esthétique pour justifier une telle préservation, c'est du coup la consistance des rapports sociaux —pourtant eux aussi pleinement forgés par la domination quotidienne— qui mène à ces positions. Dans « nos quartiers », on pourrait ainsi défendre sans vergogne le petit commerce ou prôner l'interclassisme face aux méchants spéculateurs, y compris à partir d'un anticapitalisme autonome transformé en logique de territoire. Pour ne donner qu'un exemple de ce pas vite franchi, la brochure récente d'un collectif de lutte de l'est parisien n'hésitait pas à écrire que la ville qui répondait à ses besoins était composée de « la cantine d'un foyer, un taxiphone, une épicerie, les puces, le marché sauvage des biffins, un squat, un bar où l'on peut regarder un match

sans consommer, une épicerie, etc. », ou qu' « un propriétaire, un locataire et un squatteur peuvent avoir des intérêts partagés face à ceux qui spéculent sur la ville. »¹ Si cela peut sembler caricatural, il n'en demeure pas moins que l'absence même de perspective offensive – incluant notamment un regard destructif sur l'environnement urbain – conduit souvent à ce genre d'impasses, et ne permet en tout cas pas d'approfondir un dialogue au sein de la guerre sociale avec tous ces anonymes organisés sous forme de groupes affinitaires mobiles qui, comme en novembre 2005, étendent régulièrement leur horizon incendiaire non seulement aux bâtiments publics et autres zones industrielles, mais également aux repaires commerçants en tout genre. Au sein d'un espace comme la ville, organisé autour de la circulation marchande et du contrôle, il nous semble que c'est en s'en prenant directement à elle, plutôt qu'en spéculant sur le petit profit des uns contre le grand profit des autres, qu'on pourra mettre fin à cette logique.

Pour ce faire, au-delà de bâtiments spécifiques qu'on peut étudier pour y déceler des failles, au-delà des tentatives de « *débusquer des passages parmi les choses et des complicités entre les êtres* » comme le proposait la première partie de ce texte (*Points de passage*, voir numéro précédent), on peut même, une fois n'est pas coutume, baisser les yeux. On découvrira alors peut-être qu'une bonne partie de l'alimentation des infrastructures de cette grande prison à ciel ouvert transite par là. S'il ne fallait citer qu'un exemple, éclairage public, caméras de vidéosurveillance, transports en commun, conditionnement et distribution des aliments, distributeurs bancaires, réseau internet et de téléphonie mobile et même nombre de bureaux et d'administrations (portes et sas automatiques, appareils de reconnaissance biométriques, ordinateurs), sans même évoquer les commerces et leurs alarmes ou rideaux automatiques, dépendent entièrement des réseaux de distribution d'électricité...

Études

C'est en regardant où on met les pieds qu'on risque de s'apercevoir que le trottoir parisien est parsemé de plaques rondes, carrées, rectangulaires, noires ou grises, de fonte ou d'acier, isolées ou en couple, qui toutes portent d'étranges inscriptions. Une fois décryptées, on comprend vite que toutes ouvrent sur un autre monde, celui des réseaux souterrains. Forts de leurs 2400 kilomètres de galeries, les égouts de Paris doublent par exemple toutes les rues en sous-sol. Ils sont non seulement parcourus de canalisations, mais également truffés de réseaux de communication modernes installés les uns après les autres : poste pneumatique, téléphone et fibre optique (internet fait souvent l'objet de couloirs spécifiques moins profonds, mais pas toujours). Lors de l'installation de plus de 1000 caméras dernier cri dans les rues de Paris en 2011, basées sur la technologie de la fibre optique, n'importe quel flâneur un peu attentif pouvait ainsi se concentrer un peu plus loin que sur leur emplacement immédiat (la carte avait d'ailleurs été rendue publique par les flics) et tenter de trouver les nœuds qui les reliaient entre elles, selon des bouches d'égout qui restaient ouvertes plusieurs jours d'affilée.

Pour comprendre l'organisation de ces réseaux souterrains, on peut paradoxalement se fier au premier d'entre eux, la télégraphie ou poste pneumatique, qui a fonctionné pendant près d'un siècle (entre 1868 et 1984) dans les égouts de la capitale. Basé sur un système d'air comprimé et de vide, ce système permettait de faire circuler des tubes contenant cartes-télégrammes et lettres d'un bureau de poste à l'autre (130 en tout) à travers un réseau de tuyaux de 467 km de long. Des facteurs tubistes se chargeaient ensuite à pied, à vélo puis en vélomoteur d'acheminer en main propre le pli fermé à domicile. De l'intérieur de Paris, on pouvait ainsi envoyer un message écrit qui était délivré dans l'heure à son destinataire (jusqu'en proche banlieue). Initialement utilisé pour passer des ordres en Bourse, gérer des rendez-vous amoureux ou d'affaires dans la

bonne société, il a été réapproprié massivement à l'heure où le téléphone était loin d'être généralisé, jusqu'à 30 millions de plis transportés en 1945 et encore 419 000 en 1984, avant d'être remplacé par le télex ou les services postaux de livraison en moins de 24h puis les livreurs à scooter. A une époque aussi où la plupart des téléphones accessibles (dans les bars, restaurants ou hôtels) des quartiers populaires étaient sur écoute, les *petits bleus* – rapides et sûrs – permettaient également à la canaille de s'organiser par le biais de messages normaux et anodins mais codés.

Ce qui nous intéresse ici, c'est que comme pour les flux actuels, le pneumatique était déjà organisé sous forme de réseaux (plusieurs étoiles connectées entre elles, dont chaque centre était lié à la présence d'ateliers de force motrice), et que le pouvoir disposait du sien en parallèle. Ce réseau autonome, qui est toujours entretenu en cas de crise majeure, dessert cinq ministères (Défense nationale, Affaires étrangères, Intérieur, Départements et Territoires d'outre-mer, Postes et Télécommunications), l'Assemblée nationale, le Sénat, le Journal officiel et le Service des transmissions de l'Armée. Mais comme d'autres, il est composé de nœuds qui peuvent le mettre à mal, comme l'ont par exemple montré ces astucieux braqueurs qui ont réussi à quinze reprises entre 2006 et 2010 à brancher un puissant aspirateur sur fun d'entre eux – celui du réseau de tubes pneumatiques des supermarchés Monoprix qui collecte l'argent de chaque caisse jusqu'à un coffre central –, récoltant près de 600 000 euros au passage.

Au XXI^e siècle, l'Etat a planqué ses nouveaux systèmes internes derrière des noms poétiques comme Rimbaud (*Réseau InterMinistériel de BAsé Uniformément Durci*) pour les 4500 dirigeants reliés par téléphone, ou Isis (*Intranet sécurisé inter-ministériel pour la synergie gouvernementale*) pour son internet privé destiné à 1000 hauts-fonctionnaires ou militaires (deux cents ordinateurs dédiés sur trente sites à Paris, dont le principal est sous les Invalides, à côté de la Tour Mercure où se trouve le centre

¹ Collectif Prenons la ville, *L'En-Ville* (Montreuil/Bagnolet), avril 2013, p.43 & p.6

de l'Agence nationale de la sécurité des systèmes d'information, opérationnel depuis juin 2013). Pourtant, comme le précisait benoîtement un article du porte-voix de tous les pouvoirs lors de son inauguration, « *ISIS et son réseau de fibres optiques emprunte les «chemins» souterrains déjà tracés par France Télécom* »². Tout cryptés et sécurisés qu'ils sont, ils transitent comme les autres à l'intérieur de canaux particuliers... qui empruntent les mêmes égouts que les autres, même si ceux-là sont certainement un peu plus nauséabonds que d'ordinaire.

Explorations

« *Dans un futur proche, disons d'ici dix ans, la majorité des informations qui voyagent aujourd'hui par ondes, voyageront par câbles. Avec le temps, les transmissions par ondes pourraient même entièrement disparaître. Ces câbles seront en fibre optique et se diviseront entre ceux de type terrestre et ceux qui sont sous-marins... La domination des télécommunications, en empruntant sa forme technologique toujours plus adéquate, se diffuse en réseau sur le territoire, c'est-à-dire qu'elle a pour objectif (nécessaire pour elle) de couvrir tout l'espace possible. C'est sur ce chemin obligé que nous pouvons l'attendre au tournant.* »
Canenero (Florence), 3 mars 1995

Les rats et les cafards sont les véritables habitants de nombreuses villes comme Paris. Pourtant, ce ne sont pas les plus hostiles, en tout cas pas plus que les uniformes qui infestent les rues, pas plus que tous les marchands formels et informels qui prétendent en régir l'usage, et pas moins que l'armada de larbins qui prétendent administrer nos vies. Gardiens de parcs ou contrôleurs des transports, inspecteurs des poubelles ou vigiles de supermarchés, assistants sociaux ou concierges, patrouilleurs municipaux ou voisins vigilants, pions dans les bahuts ou maquereaux de quartier, services d'ordre ou videurs de bars, tous s'inscrivent dans un ordre placé sous le règne de la marchandise et de l'autorité. Un

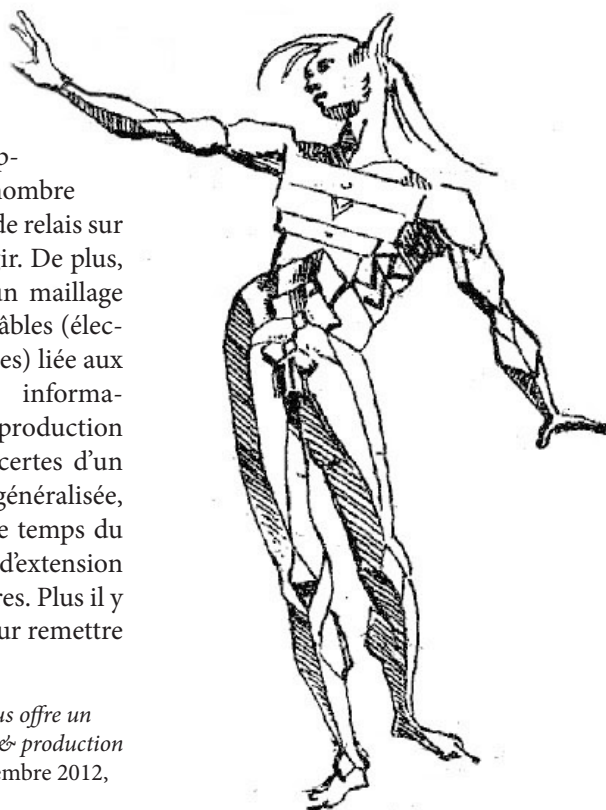
ordre qui ne fonctionne pas à travers la seule force, mais tout autant sur la participation volontaire de tous.

Interrompre le temps du capital pour ouvrir l'espace de la subversion, indispensable rupture de la normalité vers un possible bouleversement des rapports sociaux, signifie également comprendre comment il se matérialise. Bombardement d'informations, circulation effrénée de marchandises humaines plus flexibles que jamais, stocks en mouvement par containers entiers pour suivre une production à flux tendu³, consommation sans fin de biens aussi vite périssables qu'obsoletes, course à la nouveauté technologique et évasion éphémère dans des succédanés ludiques et culturels, l'utopie d'une vie sans temps mort d'il y a quelques décennies s'est transformée en survie à temps plein dans un océan de passivité. Mais comme cela a déjà été dit ailleurs, c'est aussi dans cette circulation accélérée et continue (de biens, d'informations, d'humains, de données) que réside sa fragilité, parce que sa réalité n'est plus uniquement concentrée dans quelques lieux névralgiques et surprotégés reliés entre eux, mais diffuse à travers tout le territoire, et à la portée de tous.

L'organisation en réseaux et leur interconnexion est certes censée garantir une souplesse en permettant la multiplicité de combinaisons et de trajets alternatifs en cas de blocages ou de pannes, mais elle suppose en contre-partie un nombre considérable de nœuds et de relais sur lesquels il est possible d'agir. De plus, la dépendance accrue à un maillage sans fin d'antennes et de câbles (électriques ou en fibres optiques) liée aux changements robotiques, informatiques et numériques de la production et du contrôle, introduit certes d'un côté une dépossession généralisée, mais rallonge d'un autre le temps du retour à la normale en cas d'extension des interruptions volontaires. Plus il y a besoin de spécialistes pour remettre

en fonction n'importe quelle structure endommagée, et plus aussi leur savoir est parcellaire, c'est-à-dire qu'il nécessite toute une chaîne de coopérations pour être efficace, et plus ces concentrés de technologies sont fragiles.

Sans même aller jusqu'à prendre en exemple un système complexe bourré d'électronique comme un véhicule moderne (locomotive de train/tram, navire marchand, engins agro-industriels) ou une unité productive robotisée, la simple réparation d'une ligne à fibre optique (internet, télévision numérique, caméras de vidéosurveillance, données bancaires, signaux de commande, datacenters) nécessite non seulement de réinstaller des longueurs de câble dans des emplacements parfois souterrains, mais surtout de microsouder fibre-à-fibre chaque portion à l'aide de connecteurs (un tel câble normal dans les égouts de Paris contient par exemple 288 fibres, ceux de fibre optique «noire» pour les entreprises en contiennent jusqu'à 864). Vu la durée de ces réparations et ses contraintes en terme de maintien du trafic métro et RER (travail nocturne entre 1h30 et 4h30 du matin), la RATP a par exemple choisi d'installer à la fin des années 90 des câbles d'a



³ Voir Soudain, *un inconnu vous offre un conteneur. Transport maritime & production mondiale*, Premier cahier, novembre 2012, 80p.

² *Le Monde*, 27 novembre 2007.

peine 36 fibres chacun, quitte à les doubler de chaque côté des voies, afin de collecter ses données en temps réel, dont les images de ses 6000 caméras. Moins de fibres donc, mais du coup plus de lignes de câbles et d'armoires de connexion...

Outre la durée et la technicité nécessaires en cas de coupure, ces tentacules technologisées souterraines désormais indispensables au fonctionnement du capitalisme moderne rencontrent également un problème de déperdition en cours de route, ce qui oblige notamment à installer des relais sur les lignes électriques ou des répéteurs sur celles à fibres Optique, créant autant de nœuds vitaux intermédiaires. Pour amplifier le signal, un câble internet sous-marin comporte par exemple une ogive d'un mètre sur trente centimètres – à un million de dollars l'une – tous les cent kilomètres, tandis qu'un câble internet sous Paris comporte un boîtier de raccordement tous les 300 mètres. De plus, afin de contrôler leur stabilité, de pouvoir déterminer la localisation précise d'un problème et de procéder à une intervention, toutes ces longueurs enfouies sont également pourvues de milliers de

regards, aérations, trappes et autres ouvertures (30 000 regards d'accès implantés tous les 50 mètres pour les égouts). Autant de dizaines de milliers de points d'accès impossibles à surveiller, pour qui sait observer.

Arracher du temps aux impératifs de la domination (travail, école, télévision, prothèses technologiques, etc.) ; transformer le temps social en un moment de rupture afin qu'il cesse d'être uniquement celui de la concurrence, des obligations et de l'ennui, et devienne celui d'une liberté qui permet imagination pratique et enthousiasme projectuel, discussion et auto-organisation ; disposer d'un temps différent et nécessaire par une rupture de la normalité du rythme quotidien du capital, tout cela n'est pas quelque chose d'abstrait. Qu'il s'agisse de se défendre, de survivre, de rendre des coups ou d'attaquer, l'expérience quotidienne d'une domination vécue sur sa propre peau nous fournit nombre d'indications sur cette réalité matérielle d'un temps vécu sous forme de flux continu à interrompre.

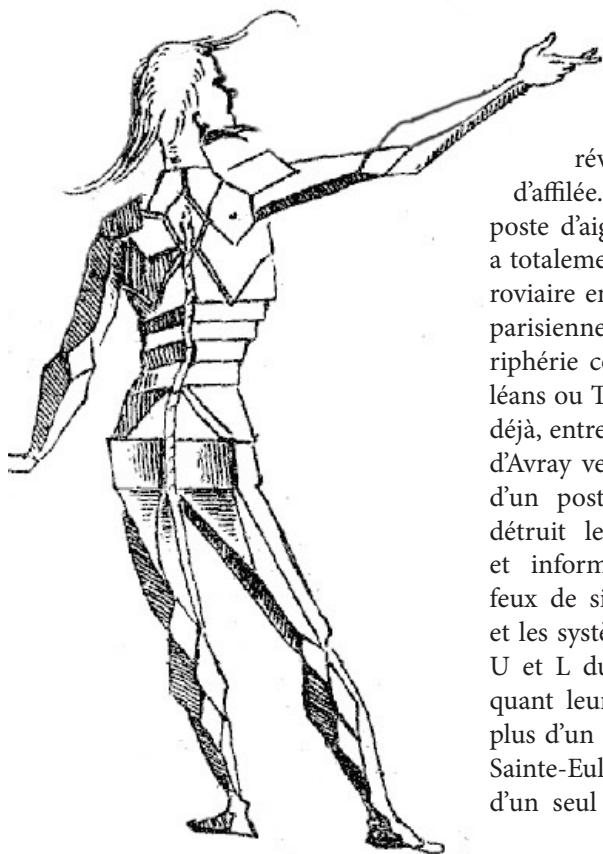
Lors de l'émeute d'un quartier de Valence (entre Lyon et Marseille) en juillet dernier, en plus de mettre hors-service telle ou telle caméra de vidéosurveillance, c'est le transformateur électrique du coin qui a été saboté, plongeant le quartier dans le noir, ce qui a offert plus d'agilité aux révoltés pendant trois nuits d'affilée. Le 23 juillet, l'incendie du poste d'aiguillage de Vitry-sur-Seine a totalement interrompu le trafic ferroviaire entrant et sortant de la gare parisienne d'Austerlitz (vers sa périphérie comme vers les villes d'Orléans ou Tours). Et le 23 février 2013 déjà, entre les gares de Sèvres et Ville d'Avray vers 4h du matin, l'incendie d'un poste-relais avait entièrement détruit les installations électriques et informatiques commandant les feux de signalisation, les aiguillages et les systèmes de sécurité des lignes U et L du RER de la capitale, bloquant leur fonctionnement pendant plus d'un mois. Le 28 août dernier à Sainte-Eulalie (Gironde), la section d'un seul câble stratégique de fibre

optique le long de la voie de chemin-de-fer a rendu muets la quasi totalité des nœuds de raccordement d'interne haut-débit (nommés DSLAM) de plusieurs réseaux concurrents (SFR, Free, Numericable) dans les cinq départements voisins : Creuse, Haute-Vienne, Corrèze, Dordogne et Lot. Enfin, au soir du premier tour de l'élection présidentielle d'avril 2007, les relais de télévision et de radio de Millau avaient été sabotés, interrompant dans cette zone rurale le flux du bavardage médiatique qui distille jour après jour la résignation et l'acceptation de notre place dans la société, celle de moutons qui travaillent, consomment, votent et obéissent. La grande foire aux opinions et le bombardement incessant de mensonges et de promesses des maîtres se sont tus, ouvrant peut-être un espace à d'autres types de discussions.

Perspectives

En réalité, les exemples pratiques d'antagonisme, la quantité d'infrastructures du capital et de l'Etat en métropole comme ailleurs, ou les connaissances sur leur localisation diffuse ne font pas défaut. Ce qui semble le plus souvent manquer est plutôt le fil ténu entre les idées et le regard, c'est-à-dire la perspective. Etrangement, les deux premiers termes sont pour leur part déjà liés entre eux par une même racine étymologique (*idein* signifiait d'abord « voir » avant de donner « idée »), peut-être parce que la capacité visuelle, la vision, renvoie à une faculté imaginative de préfiguration, celle du monde que nous voulons ou en tout cas ceux dont nous ne voulons pas, à commencer par l'existant. Et c'est ainsi que nous pourrions nous regarder vivre jusqu'à la mort avec de belles idées en attendant que d'autres, ou que beaucoup d'autres selon les goûts, se mettent en branle.

Avoir une perspective nous semble par contre quelque chose d'encore différent, quelque chose comme la projection d'un possible chemin à parcourir vers un objectif, qui pourrait par exemple se donner sous forme de rupture insurrectionnelle. Nourrir



des perspectives avec des analyses de la réalité changeante qui nous entoure et avec des projets de lutte, les alimenter en hypothèses subversives capables de débarrasser le terrain de la domination pour ouvrir celui de la liberté, est finalement aussi ce qui peut donner du sens à sa propre vie – une et unique –, sans tomber pour autant

dans l'idéologie ou dans l'activisme. Certes, pour qu'idée et action aillent de pair sans séparation ni grand écart, pour porter son regard un peu plus loin que la surface des choses, efforts, expérimentations et fantaisie sont sans doute nécessaires, mais n'est-ce pas également ce qui permettrait d'ouvrir de nouveaux chemins où la

passion de la destruction pourrait bien en même temps se révéler une passion créatrice ?

Un flâneur

Subversions. Revue anarchiste de critique sociale, n° 4, octobre 2014 (Paris)



TECHNOLOGIE ET VISION EN TUNNEL

La technologie est aujourd'hui un élément fort de notre quotidien. Elle accélère et facilite beaucoup de processus, ce qui la rend si populaire.

Les technologies sont présentes partout, que ce soit à la maison ou à l'extérieur, et elles se multiplient. En tout premier on pense naturellement au téléphone portable, dans toutes les poches, mais même sans ça il n'y a pas d'échappatoire. Pendant un trajet en métro par exemple, des écrans publicitaires attirent le regard des gens, et dans de nombreuses gares la presse à sensation télévisuelle est mise dans notre champ de vision. En plus de ça, les classiques utilisateurs/trices de Smartphones s'exposent de toute façon eux-mêmes aux flux d'informations et de sensations. Les écrans publicitaires et télévisions se chargent du divertissement et de nous tenir au courant des dernières nouvelles. Les Smartphones et autres ordinateurs les complètent et veillent également à un certain échange social sous forme de brèves.

Quand on doit travailler plus vite et de manière plus flexible, il est logique que les besoins – en l'occurrence immatériels – doivent être assouvis aussi plus vite et de façon plus flexible. Aussi, il est plus facile de se divertir avec son Smartphone que de se consacrer à ses pensées ou même de parler avec d'autres gens (inconnus). Pour occuper leur temps, les gens ne veulent pas prendre des

initiatives trop fatigantes et peuvent alors choisir quelque chose dans un programme (jeux, vidéos, blogs). Ainsi, avant c'était plutôt le programme télé qui accaparait la représentation du monde et des événements. Ensuite, ça a été les ordinateurs, si utiles, grâce à leur plus grande diversité, qui ont donné une raison de plus pour ne pas sortir de chez soi. Aujourd'hui, l'isolement et l'aveuglement sont même devenus transportables.

Ainsi, je vois tellement de gens marcher dans le quartier en regardant leur Smartphone, aveugles à ce qui les entoure, avec dans leur main la solution miracle aux besoins sociaux. Nous sommes en [2017], maintenant les rapports entre êtres humains sont faciles ! Sur Internet du moins... Tout le monde peut facilement sangloter d'auto-appâtissement sur ses problèmes les plus intimes sur des Chats, et peu importe ce que ça fait aux gens qui les écoutent. Peu importe s'ils peuvent compatir avec ces problèmes ou pas, par souci de facilité – il suffit de tapoter sur un clavier – ils manifesteront sûrement de la compassion. En plus, il y a la distance à l'autre grâce à laquelle tant de mots, qui ne peuvent être prononcés qu'avec courage, peuvent être tapés au clavier sans réfléchir. Il ne vient pas à l'esprit de la plupart des gens qu'une discussion réelle serait plus adaptée. Et si un conflit éclate véritablement, on peut se défilier rapidement sans risquer grand chose. Personne ne mettrait fin prématurément à un conflit important avec

des ami(e)s en se sauvant en courant, mais maintenant un simple clic suffit pour ça. « Loin des yeux loin du cœur » est ici la grande règle.

Les rapports humains se déroulant de plus en plus sur internet, les amitiés deviennent interchangeables. Tous ne peuvent pas l'exprimer avec des mots, mais beaucoup le ressentent. A travers l'isolement technologique germe une solitude accrue. Contre cela, beaucoup s'anesthésient ou se changent les idées, par exemple grâce à internet. La recherche d'un(e) partenaire promet aussi un certain soutien. Et comment on cherche un(e) partenaire ?!...

Avec le regard sur son Smartphone, on désapprend ou on oublie comment faire connaissance avec des gens en dehors des réseaux sociaux. Avec le regard sur son Smartphone, on essaie de faire connaissance avec des gens et de fuir la solitude. Donc sur des réseaux sociaux et des sites de rencontre. Un cercle vicieux toujours plus loin dans la solitude. Par ce décalage avec la réalité, les gens sont de plus en plus réduits à leurs photos de profil et à leurs conversations par Chat. Il est facile de cacher sa vraie personnalité dans un Chat, en adaptant continuellement les nouvelles à chaque personne. Et la façon dont on se montre sur les photos de profil reproduit toujours plus les critères de beauté fixés par la publicité. Il est possible que ce monde d'apparences déteigne aussi sur le monde réel avec ses modèles de comportement, ou même qu'il devienne le monde réel. Comme quand des utilisateurs de Facebook/What's App s'écrivent des pages et des pages sur leur Smartphone certains jours où ils ne prononcent par contre que quelques mots. Quand ils remanient continuellement des bouts de phrases et commencent à parler comme ça, par bribes, cela n'est pas sans conséquences sur le monde. On devient alors de plus en plus laconiques dans les transports en commun, les restaurants universitaires, les fêtes mais aussi dans les salles à manger. La vie se déplace sur Internet.

Jusqu'à ce qu'un jour même le plus ferme détracteur et ennemi des réseaux sociaux doive choisir entre des brèves usées et une solitude morbide (Pouvez-vous encore vraiment, vous les connectés permanents, distinguer le sentiment de solitude du fait d'être simplement seul ?).

TOUT PARALYSER

Le petit incendie d'un puits de câbles à « *Bahn-Nadelöhr* » la nuit du 7 juin 2016 dans le nord de Zurich a paralysé « *la moitié de la Suisse* »¹. Un petit incendie, que

1 Coupures de presse (NdT.)

« Les grandes lignes, les trains internationaux et les RER sont fortement perturbés autour de Zurich, en raison d'un incendie que la police qualifie d'intentionnel. Des milliers de pendulaires ont été affectés. Le trafic ferroviaire est paralysé mardi entre Zurich-Oerlikon et Zurich-Aéroport à cause de l'incendie intentionnel de câbles des CFF. Plus aucun train ne relie la ville à son aéroport. Il faut prendre le tram ou faire un important détour pour prendre l'avion. »

Pour empêcher ça, on doit se construire un environnement qui n'utilise les technologies que de manière limitée et critique.

Ça me dégoûte de voir partout des visages inexpressifs, courbés, le regard baissé.

Tu n'apprécies donc pas la capacité de communiquer par des mimiques ? Parfois, l'expression du visage apprend en effet que certains mentent quand ils disent que « ça va ! ». En regardant ton Smartphone, tu ne le verras jamais.

Tu t'en fous que tant de gens soient hypocrites sur Internet (ou de l'être toi-même) ? Car certains à qui tu as confié ta peine n'avaient peut-être tout simplement rien de mieux à faire que de feindre la compassion.

Tu ne tiens pas à la communication spontanée ? Tout le monde n'est pas sur Internet, ou n'y est pas facile à trouver. Dans la vie non-virtuelle, il y a des occasions de faire connaissance avec des gens directement. Ce sont les conversations avec des inconnus qui pourront te donner un aperçu plus profond de la vie réelle devant ta porte.

Débarrasse-toi des Smartphones et des réseaux sociaux toi aussi !

Nous pouvons renforcer la conscience de la communication avec notre environnement. Nous pouvons opposer quelque chose à ce monde de détachement, d'apathie et d'isolement.

Ne ressens-tu pas tout à coup toute la dureté de la solitude ? Tu te sens en cure de désintox parce que tu es habitué à être scotché en permanence à ton Smartphone ?! Et est-ce que ça en vaut la peine ?

Alors tu dois décider si tu préfères rester dans le monde illusoire facile et beau ou si tu veux vivre dans la réalité complexe.

Attacke !, janvier 2016

n'importe qui a pu allumer. « *Si on veut intentionnellement nuire un système, on trouvera toujours des manières pour le faire,* » précisait le porte-parole de Pro Bahn Schweiz,

« Le feu s'est déclaré à 3h dans un conduit de câbles des CFF, le long du tronçon reliant Oerlikon à l'aéroport. Tout indique que l'incendie est d'origine criminelle [le feu a été bouté en deux endroits], écrit la police municipale. Les flammes ont pu être rapidement éteintes, mais des installations techniques sont endommagées. »
« Le tronçon est resté bloqué jusqu'à 19h00 pour le trafic grandes lignes. Le trafic régional a été rétabli progressivement à partir de 20h00. »

l'association des navetteurs, sans bien sûr vouloir inciter à commettre de tels actes. Un effet décisif, facile à faire et impossible de surveiller tous les câbles et les puits où ces câbles se rejoignent... Bonne nouvelle donc pour tous ceux qui ont à cœur de saboter la machine économique dans laquelle on est tous contraints de tourner. Les médias ont essayé de présenter « les navetteurs » comme des sortes de victimes. Nerveux, stressés, en retard, ayant raté leur vol d'avion. Mais à quel point est-ce vraiment grave que le quotidien, pressé dans un train bondé, en route pour la journée tellement belle de travail, d'école, d'exams... soit quelque peu bousculé ? Nous ne croyons pas, comme les médias cherchent à le représenter, que les gens d'ici soient déjà tellement abrutis qu'ils n'arrivent pas à s'imaginer autre chose que la routine ordinaire. Joliment lisse, chaque jour pareil. Mais si c'était quand même le cas, il serait temps de les amener à réfléchir un petit peu. Car, contraint à rester sur la voie de l'habitude, le potentiel humain reste généralement dans l'impasse. Une impasse qui consiste en trains bondés, en trottoirs stressants et en activité mécanisée, avec comme panorama la grisaille du béton des murs et des rues. Une impasse où l'homme tourne frénétiquement en rond, pour gagner sa vie, afin de ne pas rester complètement sur le carreau. Emprisonné dans une machine, comme le rouage d'un mécanisme, qui bientôt ne l'utilisera même plus en tant que tel...

Au quotidien, qui devient si vite habitude, il ne reste alors guère de temps pour réfléchir. Quand on devient un être-condamné-à-végéter, on a certes du temps pour réfléchir, mais cela ne nous fait pas avancer, car dans une telle situation on est coupé de toute possibilité d'agir. La réflexion tourne alors en rond. Une interruption de la normalité, provoquée par un court-circuit, peut toujours être une source de lumière dans ce scénario. Une grande comme une petite. Ce qu'il faut, c'est de l'imagination et du courage. De l'imagination pour faire sortir la réflexion des méandres de l'habitude ; le courage pour agir en conséquence. Le sabotage – un moyen utilisé depuis des siècles par les exploités et les exclus afin de combattre la machinerie qui produit leur situation – suscite souvent le mécontentement chez ceux qui ont pourtant toutes les raisons pour (aussi) se réjouir des défaillances qui en résultent. Les esclaves heureux, ou tout simplement les peureux, qui défendent le cadre de l'habitude, alors que... Alors que l'habitude a toujours été le pilier le plus costaud de la servitude volontaire : celui qui préfère sauvegarder le joug même s'il était possible de s'en défaire sans danger. Si nous étions à l'inverse pas si bienveillants et si heureux que ça, mais plutôt opposés et obstinés contre les cages du quotidien, on pourrait probablement imaginer comment profiter d'une telle situation de rupture. Une telle situation chaotique peut en effet rendre beaucoup de choses possibles, ne serait-ce qu'en mettant par là en évidence à quel point beaucoup de gens s'accrochent sans grande raison à la normalité habituelle. Et si c'était vraiment vrai que les gens ne peuvent plus s'imaginer autre chose, alors

cela offrirait un terrain favorable supplémentaire pour répandre des idées anarchistes et défendre le sabotage et la révolte afin de stimuler la capacité d'imagination. Si les gens voulaient saisir cette occasion pour défendre à tout prix les structures et les institutions de la domination, et bien alors, malgré tout, une telle situation ne laissera au moins pas de place pour se tenir à l'écart. Car celui qui veut vraiment la liberté doit d'abord commencer par arrêter de demander la permission !

L'identification avec l'ensemble du réseau de travail et de contrôle peut très bien être répandue dans nos contrées, qui sait ? Au moins ce sabotage a-t-il pas mal essayé de le mettre en évidence. Mais je peux à peine m'imaginer que la réjouissance suite à une paralysie des transports ne soit pas du tout diffuse... même si elle reste aujourd'hui souvent silencieuse. « L'opinion publique » fonctionne comme une priorité, et vient vite faire passer le fait d'avoir raté un examen ou le début de la journée de travail ou d'école quasi comme une sorte de catastrophe personnelle... Comme si tous ces gens étaient partis joyeusement, le sourire enthousiaste aux lèvres, pour débiter leur magnifique quotidien. Oui, la psyché de l'animal de labour reste pour moi un mystère, et j'ai du mal à ne pas douter de son existence. Il est certes connu que de nombreuses personnes se mettent une immense pression intérieure pour être performantes et pouvoir fonctionner comme un rouage. Mais il est aussi connu que cette pression intérieure mène aussi vers des effondrements divers et variés comme la dépression, le burnout, le suicide,... Mais si on est fatigué de tout et qu'on est pas prêt nous aussi à intérioriser la pression que ce monde de travail et de consommation nous impose, mais qu'on cherche plutôt à s'en débarrasser le plus possible, alors le sabotage est un des moyens qui est bien plus à portée que ce qu'on croit généralement. Souvent le sabotage n'est pas trop compliqué à réaliser, il n'est pas nécessaire d'être un génie technique. Tout ce qu'il faut, c'est garder les yeux et les oreilles ouverts. Trouver un point faible, et allonger la main. C'est cela que prouve notamment le sabotage de début juin. Un petit incendie qui a paralysé « la moitié de la Suisse ». Il y a des milliers de raisons pour la paralyser, et ce sabotage aura certainement eu ses propres motivations. Je crois que le plus intéressant, ce n'est pas de spéculer sur ces motivations, mais d'attaquer ce monde de travail oppressant avec ses propres raisons, idées et possibilités.

Dissonanz, anarchistische Zeitung (Zurich, Suisse), n° 30,
22 juin 2016

LES CHÂÎNES TECHNOLOGIQUES D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

Le diable s'est installé dans un nouveau domicile. Et quand bien même nous serions incapables de le faire sortir du jour au lendemain, il nous faut au moins savoir où il se cache et où nous pouvons le débusquer, afin de ne pas le combattre dans un coin où il ne se réfugie plus depuis longtemps – et pour qu'il ne se paie pas notre tête dans la pièce d'à côté.

Günther Anders

Comment ne pas être frappé par la simultanéité de cette entreprise de ratissage de la forêt mentale avec l'anéantissement de certaines forêts d'Amérique du Sud sous le prétexte d'y faire passer des autoroutes ?

Annie Lebrun

À l'époque où un philosophe essayait de nous mettre en garde contre l'obsolescence de l'homme, résultant de l'industrialisme et du développement de technologies apocalyptiques telles que le nucléaire, il appliquait une méthode précise. Il pratiquait « une critique de l'extrapolation, de l'exagération », car ce n'était qu'ainsi qu'on pourrait se rendre compte de l'énormité des transformations en cours, dépassant largement notre capacité d'imagination. Il n'y a qu'une machine qui peut traiter une donnée telle que des centaines de milliers de morts, l'homme n'a, en fin de compte, pas la capacité de se le représenter, de se l'imaginer. Quelques décennies sont passées, les grandes luttes contre « l'apocalypse », rendue possible et tangible par la prolifération de technologie nucléaire, se sont éteintes, mais le monde n'a pas pris fin pour autant. L'exploitation a franchi de nouveaux seuils, inimaginables auparavant. L'idée démocrate d'un progrès qui bénéficierait à tous, avec certains décalages dans le temps, est démenti par le contraste entre les mélodies mielleuses des centres commerciaux et les cris de noyade de milliers d'indésirables dans la Méditerranée, entre le ronronnement des congélateurs et des frigos remplis et les bruits industriels dans les camps de production où galèrent des millions d'exploités, entre les rappels constants, mais « pacifiques » des appareils portables et les gémissements d'une faune et d'une flore génétiquement modifiées, contaminées, irradiées, stérilisées, standardisées, digitalisées. Malgré l'adhésion et l'enthousiasme démesurés de la plupart de nos contemporains, le paradis technologique reste une façade, cachant des cruautés qui, on s'en rend bien compte, ne sont pas nouvelles au sens que la cruauté a toujours accompagné l'homme dans son calvaire à travers les siècles, mais qui sont certes de nouvelles dimensions. Et ces nouvelles dimensions sont rendues possibles grâce au développement technologique.

Ce développement technologique n'est pas devenu « autonome » comme une certaine critique anti-industrielle le prétend. Il est totalement et complètement imbriqué dans les rapports sociaux existants, des rapports d'exploitation et de domination. Les technologies qui voient le jour aujourd'hui sont le fruit d'une certaine

société, tout comme cette société est à son tour modifiée ou transformée par l'introduction de ces technologies. Il n'y a donc pas un Mal transcendant qui s'amuse à nous pourrir la vie, le Mal est parmi nous, en nous. On le subit et on le produit. Une phrase un peu forte, on s'en rend compte, mais le développement technologique se réalise dans un certain contexte social ; c'est-à-dire, dans une société capitaliste et autoritaire. Si les « classes » n'existent plus (la conscience de classe et les conditions qui la favorisait telles que les grandes concentrations industrielles a fait l'objet d'attaques mortelles de la part du capital), les prolétaires existent bel et bien. En fait, il serait plus exact de parler de nouveaux fossés qui se creusent et qui structurent la société. D'un côté les inclus, ceux qui « jouissent » des « bienfaits » des technologies et du capitalisme et semblent se trouver toujours plus dans un monde à part ; et d'autre part, les exclus, ceux qui sont indésirables, ceux qui crèvent dans les mines de cobalt, le long des champs de soja génétiquement modifié, au bord des fleuves devenus des marées toxiques, les superflus. Les fossés qui les séparent deviennent chaque jour plus grands, au point qu'aujourd'hui, les ponts de communication sont en train de sauter les uns après les autres. Le langage technologisé en est un symptôme, la prétendue « irrationalité » et la haine sans bornes qui s'expriment lors d'explosions de rage en est une autre. Et il n'est pas du tout dit que les nouvelles mentalités et croyances fabriquées dans les laboratoires du pouvoir, suffiront à défendre le paradis technologique. La destruction de ce qu'on ne désire pas, de ce qu'on ne comprend pas (les exclus ne sont pas domestiqués à désirer et à comprendre le paradis des inclus) est alors bien plus logique que la recherche de l'intégration. Et c'est là qu'apparaît, sans plus d'ambages et d'artifices rhétoriques, devant les anarchistes et les révolutionnaires d'aujourd'hui, la perspective nécessaire : la *destruction*. Plus le système s'interconnecte, plus tout devient contaminé par le virus de la marchandise et de l'aliénation, moins il y a à sauver, mieux, il n'y a rien à sauver. Nous n'avons aucune tâche constructive, si ce n'est construire les conditions, les capacités et les imaginaires qui nous permettent de détruire. Ce concept de destruction ne comprend pas seulement l'attaque contre les structures et les hommes de la domination, elle est aussi une attaque contre les idéologies, les mentalités, les croyances. Comme disait Bakounine, « *Nul ne peut vouloir détruire sans avoir au moins une imagination lointaine, vraie ou fausse, de l'ordre de choses qui devrait selon lui succéder à celui qui existe présentement ; et plus cette imagination est vivante en lui, plus sa force destructrice devient puissante ; et plus elle s'approche de la vérité, c'est-à-dire plus elle est conforme au développement nécessaire du monde social actuel, plus les effets de son action destructrice deviennent salutaires et utiles* ». C'est-à-dire notre action destructrice doit aller de pair avec le développement, l'exploration, l'approfondissement d'imaginaires complètement différentes qui peuvent avoir un effet corrosif sur les croyances qui soutiennent ce

monde d'autorité et ses technologies. La tension utopique, le rêve, le désir de liberté, l'amour du sauvage et de la beauté, la poésie créatrice d'autres mondes fournissent l'oxygène nécessaire à notre feu destructeur.

Et le temps presse. La question n'est pas seulement que nous sommes esclaves des appareils, réduits à une servitude abrutissante et définitivement aliénés dans tous les domaines de la vie, c'est que les appareils nous transforment, que leur esprit vient d'abord nous habiter pour ensuite nous remodeler, nous refaçonner à leur image : nous devenons comme des mauvaises copies de l'appareil, essayant toujours de rattraper leur « perfection » et leur « rationalité ». L'homme qui en résulte n'est pas seulement une annexe de la machine, il devient machine. On pourrait espérer que la démarche se montrera infructueuse, que l'homme ne peut pas, en fin de compte, être réduit à une série d'algorithmes, que la rationalité des machines ne pourra jamais triompher ce qu'il y a d'absurde, d'imprévisible, de passionné, d'irrationnel dans l'homme. Mais c'est une maigre consolation en voyant nos contemporains. Elle n'est pas sans rappeler la vieille taupe de l'eschatologie marxienne, prédisant que les conditions du capitalisme creusent l'effondrement du capitalisme. Laisser creuser la taupe en attendant le déluge. Le prix d'une telle illusion grotesque se paie tous les jours. Le capital n'a toujours pas atteint ses limites dans l'exploitation, produisant des contradictions insurmontables, non, il les repousse constamment, inlassablement, et notamment à travers l'injection de technologie dans toutes les sphères physiques, mentales, sensibles. Le monde en



devient toujours plus petit, contrairement à ce que les fanfaronnades scientifiques affirment : les domaines de l'expérience humaine se réduisent à chaque introduction d'une nouvelle technologie, à chaque invasion technique dans un « mystère de la nature ». Prolonger l'attente ne serait alors qu'un suicide quotidien.

La destruction donc. Mais comment ? On ne peut pas se passer d'une certaine capacité d'orientation. L'essai qui suit cherche à survoler les domaines que la recherche se propose d'explorer dans les décennies à venir (nanotechnologies, biotechnologies, sciences cognitives, technologies de l'information) et de dresser la liste des avancées technologiques qui ont radicalement transformé le rapport à soi, aux autres et au monde ou qui s'annoncent. On pourrait dire qu'il est incomplet, mais son but n'est pas là. Il s'agit d'une incursion de reconnaissance sur le territoire de l'ennemi afin de disposer de quelques éléments supplémentaires pour orienter notre activité destructrice.

L'essai qui suit amène une question incontournable, c'est que la destruction nécessite, – outre des connaissances élémentaires de l'ennemi, ses réalisations et ses projets –, une connaissance et une disponibilité des moyens de destruction. C'est l'aspect constructif qu'on mentionnait : rechercher, expérimenter et ensuite, partager, les manières de s'attaquer à la bête technologique, à ses unités de production et à ses laboratoires, à ses mâts de télécommunications et à ses infrastructures énergétiques, à ses instruments de propagande et à ses fibres optiques. Il s'agit quelque part d'une nouvelle cartographie dont on a besoin, une cartographie de l'ennemi qui ne mentionne pas seulement les postes de police, les banques, les bureaux des partis et des syndicats, les institutions, mais sur laquelle on peut lire aussi tout ce qui alimente l'exploitation et la domination, tout ce qui nous enchaîne à ce monde.

Une telle cartographie peut nous armer dans n'importe quelle situation. Qu'on soit en présence d'un calme plat ou d'un mouvement de révolte, qu'on soit impliqué dans une lutte spécifique ou qu'on intervienne pour saboter une nouvelle étape dans les guerres que mènent les Etats, elle servira à mieux regarder, à mieux cerner nos possibilités d'action. Il n'est pas dit que lors d'un mouvement contre une restructuration de l'exploitation, il soit impossible d'indiquer les relais de téléphonie portable comme des infrastructures nécessaires à la flexibilité du travail ; tout comme il n'est pas dit que l'affrontement entre enrégés et policiers dans un quartier ne puisse pas s'étendre au sabotage des infrastructures énergétiques. « *Abandonner tout modèle pour étudier les possibles* » disait le poète anglais, abandonner les modèles obsolètes d'un affrontement symétrique, abandonner toute médiation politique ou syndicale, pour étudier les possibilités de porter le conflit là où le pouvoir ne veut surtout pas qu'il advienne.

Avant-propos du livre *Les chaînes technologiques d'aujourd'hui et de demain*, édition Entropie, 2016.
Rééditer par les éditions Tumult sous le même titre en 2019.

DÉSARTICULER LE MONDE DE L'AUTORITÉ

Un mois est passé depuis l'attaque de l'antenne de Zurich—Waidberg, un mois de silence suspicieux du côté des médias et des autorités. Ce n'est que la semaine dernière qu'ont commencé à sortir les premiers détails, et on apprend par les médias que l'antenne en question n'était rien moins que le système radio d'urgence de la police de Zurich, qui devrait entrer en fonction au cas où le système radio normal ne fonctionnerait plus. Les câbles à la base de cette antenne ont été livrés aux flammes, causant des centaines de milliers de francs suisses de dommages, et la mettant hors service «pendant plusieurs jours», et on apprend aussi qu'un mandat d'arrêt international a été émis contre le compagnon recherché.

A la lumière de ces nouveaux faits, le silence qui a suivi ce sabotage ne nous surprend pas, parce qu'avec cette attaque, ce qui a été touché est un nerf à vif qui a mis dans l'embarras l'ensemble des forces de police de la ville de Zurich, en mettant en évidence sa vulnérabilité. Qu'aurait-il pu arriver si, à ce moment-là, pour une raison quelconque, il y avait eu une panne du système radio de la police ? Sans pouvoir utiliser la radio pour communiquer, transmettre des ordres et des informations, la police de Zurich se serait probablement retrouvée sérieusement limitée dans sa capacité à se coordonner et à réagir, créant une situation favorable pour quiconque a des comptes à régler avec cette société. Mais faisons un pas supplémentaire. Et si cela s'était produit lors de moments de tensions sociales, comme par exemple au cours des émeutes de Bellevue d'il y a quelques années ou celle d'Europa-Allee ? Sans pouvoir se coordonner, les forces de l'ordre se seraient retrouvées avec de sérieuses difficultés pour reprendre le contrôle de la situation et garantir un retour à la normalité. Ces émeutes, au lieu d'être des émeutes éclair de quelques heures, auraient peut-être eu assez d'oxygène pour se diffuser à travers l'espace et le temps. Même leur caractéristique aurait pu se transformer en quelque chose de *différent* : en créant une cartographie difficilement contrôlable par les autorités à cause de leur incapacité à se coordonner, elles auraient pu ouvrir de nouveaux espaces de réflexion. Europa-Allee, et ensuite ? Que voulons-nous ? Comment voulons-nous vivre ? Des questions qui auraient trouvé des réponses pratiques et immédiates sur le moment. Le problème de la gentrification, par exemple, est lié au problème de la richesse, de ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, et sans la protection des forces de l'ordre, l'expropriation de la part de ceux qui n'ont pas aurait pu être une réponse. La révolte pourrait même aller bien au-delà du seul problème de la gentrification, mettant en cause la propriété privée, et avec elle une des racines mêmes de la société de l'autorité.

Face aux injustices et aux abus de cette société, nous nous sentons souvent impuissants. Au fond, transformer la société est un objectif quasi impossible, alors, que peut

faire une simple personne ? Sans trop y réfléchir, nous nous abandonnons à des traditions, des rituels, des identités collectives et des répétitions d'actes simplement parce que c'est ce qui s'est toujours fait.

La quantité de personnes descendues dans la rue, des dégâts causés et des flics blessés deviennent les paramètres de mesure du succès ou pas d'une manifestation. Nous ne voulons pas admettre que mesurer uniquement le côté quantitatif n'est rien d'autre qu'une illusion que nous nous créons pour continuer à réitérer les mêmes rituels. La logique du «dix aujourd'hui, cent demain» nous empêche de regarder au-delà de notre nez, de voir que quelque chose d'autre peut être fait, que même un petit acte peut changer plus drastiquement une situation que la répétition permanente de recettes «qui ont fait leur preuves». Nous pensons qu'il est nécessaire de développer la capacité de regarder *au-delà* de tous ces rituels et de ces habitudes commodes qui atrophient notre capacité d'imagination, afin de trouver *également d'autres* manières d'agir.

Le silence qui a suivi cette attaque a donc été la feuille de vigne qui a tenté de couvrir une vérité simple : la supériorité numérique et en armement ne comptent pas beaucoup face à l'intelligence et à l'ingéniosité humaines. Un nœud de câbles livré aux flammes *au bon endroit et au bon moment* par une personne singulière ont le pouvoir de désarticuler une armée entière, de transformer une situation qui peut sembler statique en quelque chose de *nouveau, de différent et d'imprévisible*. Maintenant, si on pense au fait que la société dans son ensemble ne peut fonctionner que grâce à la présence d'infrastructures qui permettent la circulation des flux, des informations, de l'électricité, des marchandises, des personnes, etc., au fait que ces infrastructures sont présentes *partout* dans l'espace physique, c'est un monde entier de possibilités d'*agir et interagir* qui s'ouvre sous nos yeux.

Ces derniers mois, on a vu comment [un petit feu, au bon endroit peut aussi paralyser « *la moitié de la Suisse* », comment les câbles d'une antenne brûlée peuvent mettre hors d'usage une partie du système de communication de la police : qu'aurait-il pu arriver si ces sabotages s'étaient produits à des moments particuliers en interagissant avec d'autres événements ?

L'État, l'économie et l'autorité ne sont pas du tout abstraits et intouchables, il suffit d'en trouver les points faibles, il suffit d'un peu d'esprit et d'imagination.

Pour qui sait où regarder, le roi est nu et vulnérable.

Au compagnon en fuite, nous souhaitons bonne chance, où qu'il soit.

Dissonanz, anarchistische Zeitung (Zurich, Suisse), n° 34,
17 août 2016

POKÉ-BLUES

Troisième semaine de juillet. Je suis frappée par la vitesse du retour à la normale. Comme si le risque terroriste ne faisait qu'ajouter une couche de dépossession et d'angoisse à celles planant déjà au dessus de nos vies (rendues précaires par le fonctionnement quotidien du capitalisme, menacées par les pollutions industrielles tous azimuts...) : le fait qu'une centaine de personnes aient été tuées à moins de deux cent kilomètres ne semble pas perturber les activités des uns et des autres, entre loisirs, travail et consommation(...). Les discours des tenant-es du pouvoir, qui se prétendent les « seuls-remparts-contre-la-barbarie » et exigent notre adhésion à leurs mesures sécuritaires (sous prétexte d'une protection toute relative) aurait-il mangé tout l'horizon ? Ces décalages entre la torpeur estivale et l'omniprésence des uniformes de tous poils (jusque sur les plages!!!), la banalité des activités quotidiennes et la menace terroriste sous-jacente, le calme relatif et la violence « ordinaire » des rapports sociaux, le durcissement sans fin des conditions de vie et l'indifférence générale a de quoi rendre chèvre. La découverte du phénomène « Pokémon » ajoute à ce tableau anxiogène la petite touche qui me fait péter un boulon.

Il pleut. Kiosque à musique, une trentaine de visages plongés sur des smartphones s'échangent astuces et bons plans. L'un d'eux rappelle que la sortie de « Pokémon » a été retardée suite à l'attentat de Nice: c'est la seule allusion au monde extérieur. Après la généralisation du téléphone portable (qui a introduit le fait d'être filmés, photographiés, joignables H24...), après celle de Facebook et des autres réseaux sociaux (qui pourraient rendre obsolète l'idée même d'intimité), ce jeu banalise le fait d'être géolocalisable en permanence. Son plus innovant : mélanger l'utilisation de la 4G, de l'appareil photo et du GPS pour superposer une dimension virtuelle à l'environnement physique dans lequel se déplacent les « dresseur-euse-s ». Et hop ! Une fois encore des technologies développées par et pour l'armée basculent dans le domaine civil par le biais des « loisirs », parvenant à généraliser des couches de surveillance que le pouvoir aurait eu du mal à rendre acceptables autrement. Ne pas participer à cette grande communion des connectées te rend au mieux « has been » au pire suspect... Des millions de personnes, toujours plus focalisés sur leurs écrans (ce qui a déjà occasionné de nombreux accidents) pullulent dans les parcs où ils et elles effectuent des trajectoires identiques, inspectant les buissons à la recherche des petites créatures censées apparaître sur leur téléphone. Ce jeu qui « offre » à ces zombies une évasion dans une réalité virtuelle plus funky (quitte à ce qu'elles aient toujours moins de prises sur ce qui les entoure) et rassemble des individus sur des critères absurdes rend un peu plus lointaine la possibilité de rencontres basée sur des idées et/ou des colères partagées.

Rien de nouveau. L'État et le capitalisme marchent main dans la main pour vendre aux citoyens-consommateurs des « divertissements » (grands événements sportifs compris)

calibrés pour désamorcer une partie des frustrations et des tensions liées aux vies de merde qu'ils nous imposent, et qui pourraient bien leur péter à la gueule, sinon. L'application, qui modifie les itinéraires et les habitudes de milliers de « dresseur-euse-s » vient offrir à ces crapules une occasion supplémentaire de transformer la ville afin de toujours mieux la contrôler (modification des flux piétonniers, changement des populations présentes à certains endroits, création de nouveaux points de rassemblements...).

L'envahissement de tous les domaines de notre vie par la technologie, difficilement évitable à l'échelle individuelle, est particulièrement palpable en ville. Politicien-ne-s et urbanistes en font l'élément vedette des prochaines transformations de Marseille, entre « ville sécurisée » et « ville intelligente » (« safe », « smart » city). Pas besoin de lire la propagande de ces chacals pour voir sous chacun de ces slogans de nouvelles couches de rénovation urbaine et d'expulsion des indésirables, de surveillance et de contrôle, d'aliénation et de dépossession. Leurs promesses ne font rêver que celles et ceux qui « réussissent » (beurk) dans ce monde de compétition et d'exploitation, qui ont le fric de vivre dans leurs quartiers innovants ou rénovés, et que le costume de cobayes ou de figurant-es évoluant dans un décor aseptisé ne dégoûte pas. Pour tous-te-s les autres (pauvres, révolté-es refusant de s'insérer...) la « ville du futur » a tout d'une prison à ciel ouvert... À titre d'exemple, la mairie prévoit de faire passer le nombre de caméras de 870 à 1000 fin 2016 puis 2000 fin 2020, et de leur adjoindre un logiciel de traitement des images qui (parole de flics) devrait permettre de « détecter les comportements suspects » (bruit trop fort, attroupement...) et même de « reconnaître et suivre les individus dangereux-se-s » (les fichés S par exemple).

Il n'y a pas de « bonnes » innovations, de technologie neutre, ni de « progrès » à attendre de celles et ceux qui voudraient nous faire vivre encagés-es. Pas plus que d'en-dehors (même virtuels) à ce monde régi par l'autorité. Attaquons sans attendre tous ce(ux) qui voudrai-en-t décider de nos vies à notre place, réduire nos intelligences, éteindre nos imaginations et entraver nos désirs de liberté ! Les outils que la domination déploie pour contrôler, espionner notre quotidien et dissuader toute révolte fonctionnent grâce à des dizaines de branchements, câbles, nœuds (trappes). Les flux énergétiques qui les irriguent, les laboratoires de recherche qui développent de nouvelles technologies et les installations qui leur permettent de fonctionner, les entreprises qui se font du beurre sur notre mise au pas forcée ne sont pas des algorithmes mais des entités palpables, disséminées sur tout le territoire et vulnérables en tant que telles.

Que crève le meilleur des mondes !

Du pain sur la planche, n° 4, septembre-octobre 2016

LE BIP BIP QUOTIDIEN

Bip, lorsqu'on prend le métro avec son passe navigo. Bip, lorsqu'on accède à son lieu de travail. Bip, lorsqu'on va manger au resto U ou à la cantine de son collège/lycée (parfois au lieu d'une carte on passe avec ses empreintes palmaires). Bip, lorsqu'on va à la bibliothèque. Bip, lorsqu'on rentre dans son immeuble.

Quand on ne bipe pas on pianote, sur l'écran tactile de son smartphone, de sa tablette, ou le clavier de son ordinateur. Pas une seconde de notre journée ne se passe sans interaction avec ces technologies, qui se substituent aux interactions en face à face avec des gens, remplacés par des contacts virtuels de réseaux sociaux, qui nous laissent dans la froideur de notre solitude, bien réelle, elle.

On a presque oublié que lorsqu'on veut parler à quelqu'un on peut aller chez lui et frapper à sa porte. On a presque oublié ce que c'est de communiquer en face à face, avec des émotions, des rires, des colères, qui se lisent sur nos visages, le ton de notre voix, le tremblement de nos mains. On a presque oublié qu'il n'y a pas si longtemps ces machines ne faisaient pas partie de nos vies, et qu'on n'était pas enfermés dans ce monde digitalisé, qui essaie de contrôler de plus en plus notre quotidien. Et que les

gens vivaient, s'aimaient, communiquaient, se tenaient au courant de l'actualité, sans ces technologies envahissantes.

Dans le métro on se sent parfois comme un intrus, à faire partie des rares personnes à ne pas être aspirées par son petit écran et des écouteurs dans les oreilles, oubliant qu'il y a des gens autour. Et c'est en s'enfermant ainsi sur nous-mêmes que l'on ne voit pas l'évolution de la société avec les technologies. Par exemple, dans les taules, dans les collèges/lycées, aux frontières, dans certains lieux de travail, la biométrie fait maintenant partie du quotidien (empreintes digitales, forme de la main, traits du visage, dessin du réseau veineux de l'œil ..). Il faudra être imaginatifs pour contrer de tels systèmes de contrôle omniprésents dans nos vies qui auront leur tâche facilitée par le tout nouveau fichier de *titres électroniques sécurisés* qui devrait conserver dans une base centralisée les données biométriques des détenteurs d'un passeport et d'une carte d'identité nationale. Et à cela s'additionnent les caméras des villes, les GPS des smartphones et des voitures, les bracelets électroniques, et des tas d'autres machines qui n'attendent qu'à être lancées sur ce marché juteux ...

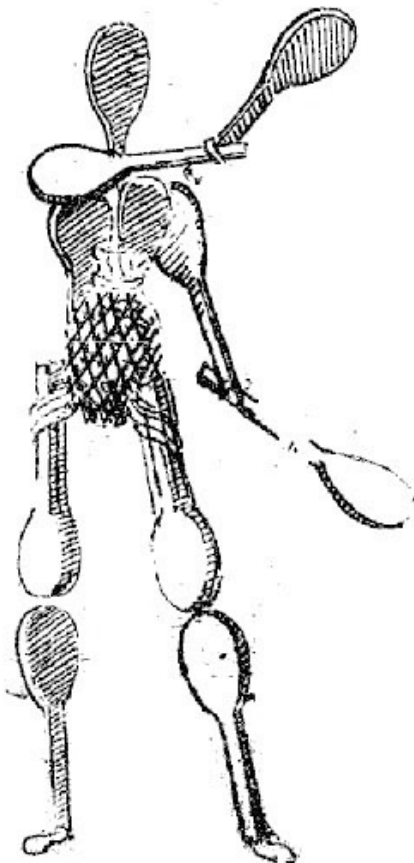
Les murs se resserrent de plus en plus, chacun acceptant plus ou moins dans son quotidien ces super moyens de flicage, oubliant qu'on peut se débrancher aussi, qu'on n'en meurt pas (ni socialement), et que la fameuse « neutralité » des technologies n'existe pas, que nous avons déjà perdu de nos façons d'interagir, de communiquer, de penser. Nous sommes, pour la plupart, réduits à une servitude aux machines, et déjà définitivement aliénés dans tous les domaines de la vie.

Et si nous réapprenions à vivre sans les machines ? Et si nous coupions le fil du virtuel pour nous reconnecter les uns avec les autres, tisser des complicités dans le concret, combler ce vide créé par nos atomisations ? Reprendre contact avec le temps, l'espace, les autres, tout ce qui par l'interaction froide avec les machines a été relégué au second plan.

Et si nous blasphémions ouvertement contre la religion de la connectivité ? Et si nous faisons la guerre à ce paradis technologique qu'on nous vante et qui ressemble plutôt à un cauchemar sorti tout droit de la science fiction ?

Et si nous détruisions les machines ...

Blasphème. Journal mural anarchiste de Paris et sa région, n° 2, novembre 2016



PRIS DANS LA TOILE

En quelques décennies, le monde entier a été recouvert par différentes nouvelles toiles. Internet, réseau de téléphonie mobile & co... Avec quelle rapidité cette toile allait se développer, à quel point elle se tisse de manière toujours plus serrée... quasiment personne n'aurait osé le prédire. Les câbles en fibre optique tirés comme des veines sous les villes, les signaux vibrant dans l'air à toujours plus haute fréquence, les antennes, les modems, les portables, le wifi, le home monitoring, les objets « intelligents », les smart cities...

Aujourd'hui, on parle de manière inflationniste de réseaux sociaux, de mise en réseau, de toile, etc. Ces concepts se frayent un chemin dans le vocabulaire des entreprises, de la politique, de groupes d'intérêts et de cercles d'amis... en réalité, on en entend parler presque partout. Cela correspond à une transformation complète des théories sur l'organisation, ce qui ne devrait pas surprendre, puisqu'en même temps l'ensemble de la société se restructure sur de nouvelles bases.

Mais quel est le but d'une toile ? C'est clair : une araignée tisse sa toile pour attraper des insectes qu'elle peut ensuite dévorer vivants. Un pêcheur a besoin de filet pour attraper des poissons. Alors à quoi sert le magnifique nouveau réseau qui s'étend sur le monde entier, élaboré par différentes entreprises et institutions étatiques et dont le développement semble sans fin ? Et bien, ceux qui le tissent et le financent visent avant tout à une chose : *le Capital*. Tout ce qu'attrape ce réseau se transforme en informations sous forme de zéros et de uns, en informations potentiellement exploitables représentant davantage de capital pour les « up to date ».

Ce réseau se déploie depuis maintenant quelques décennies, et beaucoup y voient encore un bon potentiel de développement. Pourquoi ne pas intensifier son extension au-dessus de l'architecture urbaine ? Le faire pénétrer dans les appartements ? Ou même à l'intérieur des corps humains ? Cela fournirait bien plus d'informations encore. De l'information détaillée, de l'information supposément susceptible de refléter l'ensemble de la réalité, ce qui équivaldrait à encore beaucoup plus de capital. Du capital sous forme de sécurité, de contrôle, de vitesse, de prévisions et de prévisibilité...

La restructuration actuelle destinée à perpétuer le capitalisme provoque aussi des changements dans les rapports sociaux. Cela se dessine depuis longtemps. On renonce de plus en plus à certaines choses aujourd'hui quelque peu démodées, même si cela pourrait bien sûr changer encore à l'avenir. Dans la famille, à l'école, au travail, les comportements personnels directement et ouvertement autoritaires se transforment au fur et à mesure que la relation humaine directe et non médiée passe en tant que telle progressivement à l'arrière plan. Ils cèdent régulièrement la place à la logique de réseaux collaboratifs, des réseaux « transparents » constituant dans le meilleur des cas une maille productive supplémentaire dans la grande toile. La domination en devient de plus en plus impersonnelle, et il est toujours plus difficile

de voir selon quel algorithme nous sommes en train de danser, comment il a été programmé et qui contrôle le programme... Comme des mouches dans une toile d'araignée, nous voilà bien englué-e-s, à la différence près que selon toutes les apparences, il semble que nous ayons été privé-e-s de l'instinct de nous faufiler et de tout simplement essayer de nous échapper en volant. Souvent, nous ne savons même plus ce que *voler* veut dire.

A mon avis, en tant qu'anarchistes, nous ne devrions pas accepter si facilement le discours des réseaux etc. La toile est un filet pour attraper, dans lequel on s'empêtre et duquel on peut à peine sortir. Nous devrions bien plus baser nos luttes sur une organisation souple, une libre association pouvant toujours et directement être déliée par celles et ceux qui y participent à partir du moment où cela fait sens, et préférer le rapport non médié, refusant les normes sociales et toute hiérarchie, au-delà des algorithmes et des programmes.

Et pendant que manifestement beaucoup tombent littéralement comme des mouches dans la toile, appâté-e-s *ad nauseam* par des images scintillantes, des commodités et des gadgets faciles, nous ferions mieux de réfléchir à comment passer à travers les mailles du filet, comment en briser les fils, jusqu'à ce que l'ensemble de la toile se déchire !

Dissonanz, anarchistische Zeitung, n° 43, Zurich (Suisse),
16 février 2017



CONTRE LE SMARTPHONE

C'est omniprésent, c'est allumé en permanence, peu importe où nous sommes et ce que nous faisons. Ça nous informe sur tout et tout le monde : ce que font nos amis, quand part le prochain métro et quel temps il fera demain. Ça se préoccupe de nous, ça nous réveille le matin, ça nous rappelle les rendez-vous importants et ça nous écoute en permanence. Ça sait tout sur nous, quand nous allons nous coucher, où et à quel moment nous nous arrêtons, avec qui nous communiquons, qui sont nos meilleurs amis, quelle musique nous écoutons et quels sont nos passes-temps favoris. Et tout ce dont ça a besoin, c'est un peu d'électricité de temps en temps ?

Lorsque je flâne dans le quartier ou que je prends le métro, j'observe presque tout le monde et personne ne tient pas plus que quelques secondes sans mettre la main dans sa poche d'un geste brusque : rapidement le portable est sorti, ici un message envoyé, là un mail checké, là-bas une photo likée et de nouveau rangé, courte pause, et c'est reparti, ça joue vite fait, ça survole les infos du jour et ça regarde encore ce que font tous les potes aujourd'hui... ?

C'est notre compagnon lorsqu'on est aux chiottes, au taf ou à l'école, et ça aide apparemment contre l'ennui pendant qu'on attend ou qu'on travaille, etc. Est-ce peut-être une des raisons du succès de tous ces appareils technologiques qui nous entourent, que la vie réelle est si sacrément ennuyeuse et monotone qu'un écran de quelques centimètres carrés est presque toujours plus passionnant que le monde et les gens autour de nous ? C'est comme une addiction (en tout cas il y a des gens qui ont des syndromes de manque...) ou ça fait même déjà partie de nos corps sans que nous ne sachions plus nous orienter, sans que nous ayons en tout cas le sentiment qu'il nous manque quelque chose; c'est même devenu plus qu'une aide ou un jouet mais une partie de nous qui exerce également un certain contrôle à notre rencontre, auquel nous nous adaptons, par exemple à travers le fait que nous sortons de chez nous seulement une fois après avoir entièrement chargé la batterie ? Le Smartphone comme première étape visant à brouiller les différences¹ entre l'humain et le robot ? Lorsque nous voyons ce que nous prophétisent les technocrates de toutes sortes (Lunettes Google, puces implantées, etc.), il semble que nous soyons presque en passe de devenir des Cyborgs, des gens avec des smartphones implantés que nous contrôlons par nos pensées (jusqu'à ce que nos pensées soient en fin de compte elles-mêmes contrôlées un jour ou l'autre). Que les porte-paroles de la domination, les médias, nous montrent uniquement les aspects positifs de cette évolution n'est pas étonnant, mais c'est choquant que pratiquement personne ne remet en question cette vision des choses, même pas par principe. C'est probablement le rêve le plus excitant pour tout dominant

¹ *Verwischung*, du verbe *verwischen* : brouiller, flouter, effacer... Il est difficile ici de retranscrire en un mot l'idée qui ressort du texte original, c'est-à-dire que les frontières entre l'humain et le robot se brouille, se confondent. Puisqu'il est question ici d'une « première étape », je pense qu'il est quand même important de garder le caractère transitoire, le processus qui conduira peu à peu à l'homme-machine.

: de pouvoir surveiller les pensées et actions de tout le monde tout le temps et intervenir immédiatement à chaque perturbation. D'autoriser les braves travailleurs à s'amuser un peu (virtuellement) en signe de récompense pendant que quelques-uns se remplissent les poches.

Le contrôle et la surveillance ont également atteint un tout autre niveau par les énormes quantités de données qui sont si facilement mises à disposition de tout et de tout le monde à n'importe quel moment de la journée. Cela va désormais bien plus loin que de placer des téléphones portables sur écoute ou de passer au crible des messages (comme lors des émeutes de Londres de 2011). En ayant accès à une quantité incroyable d'informations, les services de renseignement sont en capacité de définir un statut qui est « normal ». Ils peuvent dire pour nous quels lieux de séjour sont « normaux », quels contacts sont « normaux », etc. Bref, ils peuvent établir immédiatement et quasiment en temps réel si des gens dévient de leur manière d'agir « normale ». Cela donne un pouvoir énorme à certaines personnes, qui sera utilisé à chaque fois qu'il y aura la possibilité de profiter de ce pouvoir (c'est-à-dire de surveiller les gens). La technologie fait partie du pouvoir, elle en résulte et en a besoin. Il faut un monde où des personnes ont vraiment beaucoup de pouvoir pour produire et rendre possible des choses comme le Smartphone. Toute technologie est le fruit du monde d'oppression actuel, en fait partie et le consolidera.

Rien n'est neutre dans le monde actuel, tout ce qui est ou a été développé jusqu'à présent sert à la fois à étendre le contrôle et à faire du fric. Beaucoup d'innovations des dernières décennies (comme le GPS, l'énergie nucléaire ou internet) sont même directement issues de l'armée.

La plupart du temps, ces deux aspects vont de pair, mais le « bien-être de l'humanité » n'est sûrement pas une raison pour développer n'importe quoi, et surtout pas quand c'est développé par l'armée.

Il est possible qu'en prenant l'exemple de l'architecture cela illustre mieux quelque chose d'aussi complexe que la technologie : prenons une prison vide et désaffectée, que devrait-on faire avec ce bâtiment, sinon le démolir ? Son architecture à elle-seule, ses murs, ses miradors et ses cellules comportent déjà le but de ce bâtiment : à savoir enfermer les gens et les détruire psychologiquement. Y vivre serait pour moi impossible, simplement parce que le bâtiment porte déjà en lui l'oppression.

C'est la même chose avec toutes les technologies, qui nous sont présentées comme un progrès et quelque chose nous facilitant la vie. Elles ont été développées avec l'intention de gagner de l'argent et de nous contrôler et porteront toujours cela en elle. Peu importe combien de supposés avantages t'apportent ton smartphone, ceux qui s'enrichissent en collectant tes données et en te surveillant en profiteront toujours plus que toi.

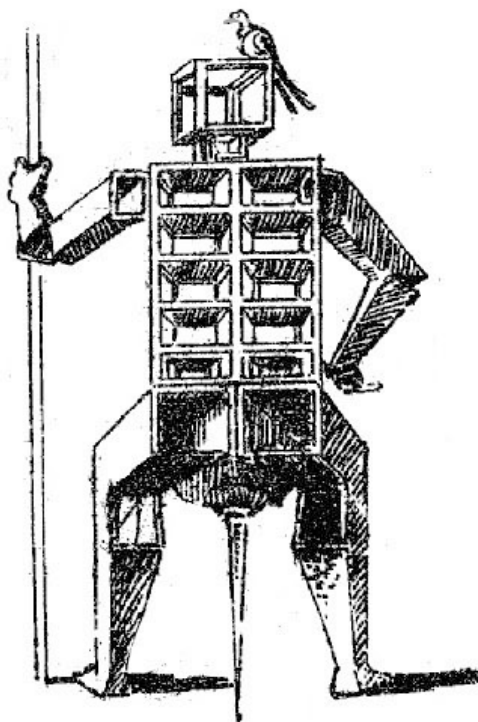
Si autrefois on disait « le savoir, c'est le pouvoir »², aujourd'hui on devrait plutôt dire « Les informations sont le pouvoir ». Plus les gouvernants en savent sur leurs moutons, plus ils peuvent les dominer – En ce sens, la technologie dans son ensemble est un puissant instrument de contrôle pour prévoir et de fait empêcher les gens de se retrouver et d'attaquer ce qui les oppriment.

Ces smartphones semblent après tout exiger un peu plus que juste un peu de courant...

Dans notre génération qui du moins avons connu le monde sans smartphone, il y a peut-être encore quelques personnes qui comprennent de quoi je parle, qui savent encore ce que c'est que de tenir une discussion sans regarder son portable toutes les trente secondes, de se perdre en se baladant et donc de découvrir de nouveaux endroits ou de débattre de quelque chose sans se faire immédiatement donner la réponse par Google. Mais il n'est pas question pour moi de revenir dans le passé, même si ce ne serait de toute façon pas possible, mais plus la technologie s'immiscera dans nos vies, plus il sera difficile de la détruire. Et si nous étions une des dernières générations encore capable d'arrêter cette évolution de l'humain en passe de devenir des robots complètement contrôlés ?

Et si, tôt ou tard, nous ne pouvons plus annuler cette évolution ? Au vue de l'histoire, l'humanité a atteint un nouveau stade avec la technologie. Un stade où elle est capable d'anéantir toute vie humaine (énergie atomique) ou de la modifier (manipulation génétique). Ce fait souligne une fois de plus la nécessité d'agir aujourd'hui pour détruire cette société. Pour ce faire, nous devons nous retrouver avec d'autres gens et communiquer nos idées.

² De la locution latine : *Scientia Potentia Est* ; attribué au philosophe anglais Francis Bacon. Cependant, la première trace écrite de cette expression se trouve dans l'édition latine du *Léviathan* de Thomas Hobbes.



d'un monde différent, parvenir ?

La communication directe entre individus autonomes est la base de toute rébellion commune, elle est le point de départ des rêves partagés et des luttes communes. Sans une communication inaltérée, une lutte contre ce monde et pour la liberté est impossible.

Par conséquent, débarrassons-nous des smartphones et rencontrons-nous en face à face dans l'insurrection contre ce monde !

Devenons incontrôlables !

P.S : tout le monde devrait savoir que nos portables et smartphones sont déjà utilisés pour nous surveiller. Alors quand vous décidez de passer à l'acte, laissez-les à la maison et ne parlez pas lorsqu'ils sont dans le secteur.

Fernweh, n° 24, Février 2017

LE CONTRÔLE TECHNOLOGIQUE

Il est difficile de saisir le niveau d'incompréhension dans lequel nous sommes presque tous en ce qui concerne l'un des principaux objectifs de la technologie, le contrôle.

Le pouvoir, à tous niveaux, cherche à connaître les réactions des dominés, des préférences alimentaires aux niveaux moyens d'instruction des choix politiques en général aux orientations spécifiques (la droite et la

gauche sont désormais obsolètes), des choix d'habillement à la distribution des revenus, tout comme tant d'autres choses rapidement enregistrées et tout aussi rapidement éliminés par la recherche statistique.

De gros efforts et de nombreux investissements ont été consacrés pour comprendre ces flux d'orientations et pour les maintenir sous contrôle, les empêchant de formuler des

demandes excessivement précises et peu prévisibles. Ainsi quand sont apparus (plus ou moins) à l'improviste des comportements jamais observés auparavant, comme dans le cas de mai 68 par exemple, non seulement, le pouvoir a rapidement cherché à les analyser, mais en examinant de manière approfondie le phénomène, s'est aperçu rapidement que les nouvelles tendances n'étaient pas tout

à fait hors de contrôle et qu'il suffisait d'ajuster un peu le contrôle sur la circulation de certains modèles de fonctionnement prédominants pour que tout retourne vers la soi-disant normalité.

La présence massive de la technologie dans n'importe quel aspect de la vie sociale contemporaine n'est pas pleinement comprise si nous n'analysons pas le vieux dualisme entre humanisme et technique. Cette séparation s'est tout d'abord affaiblie puis a complètement disparu à cause de l'affaiblissement du niveau de culture générale moyen. D'un côté les études techniques, même au niveau universitaire, forment principalement des ouvriers spécialisés malgré leur diplôme, alors que le secteur humaniste, qui devrait faire la différence d'un point de vue culturel, poussant les techniciens à dépasser leur environnement mécano-technique fermé, s'est appauvri au point de produire à peine quelques lettrés. Il y a encore quelques exceptions, quelques centaines de personnes particulièrement suivies par le pouvoir, utilisées pour améliorer leurs systèmes de recherche et leurs projets de contrôle.

En soi, l'accès à la technologie dans le domaine culturel a favorisé l'appauvrissement général, puisque pour certaines utilisations de la recherche, excluant donc la simple exécution des projets, il n'y a pas besoin de grandes exigences culturelles mais seulement de compétences techniques spécifiques. Dans ces conditions, il est devenu extrêmement difficile, voire impossible, de comprendre l'intrusion de la technologie dans toute la vie de l'homme contemporain. Notre cerveau rendu débile nous pousse à penser qu'en éteignant simplement le téléphone portable de service ou en évitant les circuits de vidéosurveillance, nous pouvons nous opposer à un processus qui à non seulement d'autres potentialités mais aussi bien d'autres intentions.

La construction de nos goûts ou les évolutions de notre (très) individuel (pour ainsi dire) érotisme, sont des systèmes technologiques de contrôle beaucoup plus sophistiqués que le clignotement des néons des supermarchés. La technologie applique son système de choc basé sur le contrôle de

manière de façon à faire parvenir un message oppressif et global, le tout accompagné par une incapacité toujours plus forte à se rendre compte des limites et potentialités de ce projet indétectable. Le contrôle est un principe métaphysique à la base de la cohabitation, dont la réponse, nécessaire pour se sentir vivant et non l'objet encastré sur le flanc de n'importe quel distributeur automatique, est abandonnée pour toujours par l'acceptation d'une condition qui n'est pas en soi durement répressive. L'aspect technologique du contrôle est donc destiné à créer une condition morbide qui réduit au minimum les réactions capables de créer des poches de non-contrôle, inadmissibles pour le mécanisme même qui a déjà intégré dans le champ de la vie quotidienne. Nous n'avons pas devant nous un interlocuteur posté sur une console sur laquelle cliquer sur le bouton droit ou gauche, mais un projet autoproduit qui englobe tous les conflits imaginables entre les différents capitaux* [*investissements humains, Ndt] toujours en compétition.

Face à cette présence omniprésente et à sa tendance naturelle à s'emparer de la totalité de la vie en société, il serait simpliste et inapproprié de considérer le contrôle comme l'objectif principal, presque exclusif, de la technologie. Au fond l'objectif tacite de la technologie dans sa complexité, entendu comme un ensemble qui comprend tous les sous-systèmes possibles composés des capitaux individuels* [idem] en compétition les uns contre les autres, est celui de réduire le contrôle à un niveau toujours plus acceptable et d'augmenter sa mutualisation à travers une série de processus de standardisation du potentiel technologique lui-même.

L'attention du contrôle peut bien être réduite une fois que le goût et les choix dans la mode ont été standardisés, que tout le monde aspire au même modèle, homme et femme, pas celui que l'on voit dans les catalogues ou les défilés de mode, mais bien au-dessus, appauvri et modulé de manière accessible et acceptable, si bien que les réponses divergentes se retrouvent pulvérisées vers des objectifs minimaux et sans contenu subversif réel, le tout automatiquement enclenché par la technologie dans son

ensemble. Si la lutte contre le pouvoir mise en œuvre de manière fictive vis à vis de symboles linguistiques, de choix gastronomiques, de panneaux publicitaires, de graffitis, de genre et de tout le reste, et l'attaque subversive contre le pouvoir concret, devient un cirque où les pulsions se retrouvent au minimum modelées sur des modes uniformisantes qui sévissent désormais partout, la technologie pourra réduire ses projets de contrôle total, par ailleurs facilités par les découvertes scientifiques les plus avancées. Cela signifie que, de manière générale, que tout ce qui peut être fait aujourd'hui n'est pas fait, mais que la technologie produit ce dont elle a besoin pour rendre sa présence globale dans la vie de chacun d'entre nous, sans gaspillage et sans fuites en avant.

Ces réflexions ouvrent une perspective d'attaque que nous pourrions voir d'une façon différente de ce qui a pu se faire par le passé. Les structures physiques elle-même, qui rendent possible le cauchemar technologique dans son ensemble, pas localement mais globalement, restent la pierre angulaire du programme en question. Et avec elles, bien sûr, les hommes qui travaillent dans les différents services, avec quasiment aucun contact les uns avec les autres, qui contribuent à la mise en œuvre de ces projets au nom du profit du capital unique. Deux objectifs sont donc clairement apparus, même s'ils ne sont pas nécessairement les plus importants dans les pensées des révolutionnaires pour réduire les conséquences immédiates de la technologie en action.

Et ensuite? Voilà une question que l'on pourrait se poser aujourd'hui. Le processus technologique ne s'arrête pas au réseau de câbles et de raccords souterrains et aériens, comme la cathédrale plus ou moins en plein désert, que nous avons identifié depuis longtemps, et dont nous parlons fréquemment, il va beaucoup plus loin.

Il est facile de comprendre que le réseau bancaire universel est l'un des éléments essentiels du fonctionnement technologique du monde, c'est tellement évident que ça ne vaut guère la peine de le souligner. Nous sommes tous immergé dans le système bancaire

mondial, sans quoi aucun d'entre nous ne pourrait survivre ou devrait avoir recours à des pratiques que peu d'entre nous sont en mesure de réaliser par manque de moyen ou à cause d'un des effets implicites du système technologique lui-même. A ce sujet, la circulation monétaire rend possible la distribution des biens, et de celle-ci dérive la possibilité de consommer, et c'est ainsi que vont les choses dans ce moment historique, de notre vie. Non sans surprise nous découvrons maintenant que notre vie est une vie de merde parce que nous l'avons livrée depuis longtemps aux griffes des prothèses techniques produites par le conflit entre capitales* sur un champ de bataille qu'il n'est pas faux de considérer planétaire. Ceci pour ne prendre qu'un aspect, certainement pas secondaire, mais parmi les plus importants car directement lié à la relation producteur-consommateur. Et les banques ont toujours été l'une des cibles privilégiées pour l'attaque par les révolutionnaires qui ne se limitent pas à vendre des mots aux coins de la rue.

Prenons un autre aspect de la structure technologique, la construction de l'érotisme individuel. Chacun de nous est conscient de ses propres pulsions sexuelles et les considère au combien personnelles, on réfléchit peu dessus, lorsque l'on en parle avec quelqu'un on le fait avec une certaine pudeur et le reste nous connaissons bien. Mais nous sommes peu à avoir réfléchi sur le fait que le modèle érotique moyen que nous connaissons tous grosso modo, déduction faite de certaines

exceptions, est une construction technologique. La circulation des idées et, par extension le niveau culturel moyen, ainsi que la possibilité d'entrer en contact avec d'autres êtres humains et éventuellement d'instaurer avec eux des possibles rapports érotiques, sont administrés par la technologie, c'est même une des activités les plus fortes que cette dernière met en œuvre car d'autres activités étroitement liées au consumérisme en découle. Et là se pose un problème sérieux. Comment faire pour attaquer un processus répressif aussi intime et aussi imprégné à l'intérieur de nous-mêmes? Là encore, il existe de nombreuses manières d'attaquer. Au fond, pourquoi un défilé de mode, une boutique de lingerie, un producteur de films porno, un restaurant géré par un chef culinaire, devraient-ils être considérés comme moins responsables qu'un pylône haute tension? Soit nous commençons à poser ces questions et à penser de manière globale le problème de la technologie, soit nous ne réussons jamais à faire un pas en avant contre un ennemi qui nous maîtrise.

Continuons, mais le discours pourrait aller bien plus loin, l'école, pour toucher un point douloureux, aux niveaux supérieurs, est un des éléments final où le processus technologique consiste à produire la matière première nécessaire à la phase que nous ne pouvons même plus définir comme post-industrielle. Quel que soit la façon dont on la considère, il faut une main d'œuvre qui sache lire, mais ne soit pas trop cultivée. Mille stratagèmes ont été imaginés pour

obtenir ce résultat magnifique, jusqu'au détournement des soi-disant mouvements révolutionnaires du passé qui, une fois les pauvres demandes initiales satisfaites, n'ont rien su faire d'autre que demander, et ont été aspirés, par le vortex de la collaboration. Le déclin culturel dans les écoles sert de moyenne mondiale pour tous les autres secteurs sociaux. L'emploi désormais a besoin de serviteurs ingénus divisés en petits groupes isolés où les petits chefs répètent le spectacle syndical du passé, désormais totalement dépourvu de sens. Là encore, l'attaque, comme elle se faisait par le passé, ne devrait pas être un grave problème. Il n'y a pas de cibles privilégiées, toutes les cibles liées à l'école sont bonnes, car cette dernière est mauvaise, soumise, inutile, ridiculement stupide. Peut-être que les plus bas niveaux assument encore le rôle irremplaçable de l'alphabétisation, mais aux niveaux supérieurs, il ne fait aucun doute quelle pourrait très bien en être brûlée.

La technologie mérite un examen approfondi, que nous ne pouvons pas effectuer correctement ici, pour des raisons d'espace. Nous préférons reporter cela aux prochains numéros de notre journal. Si ce que nous disons a un sens, nous attendons également de savoir ce que pensent les compagnons qui nous lisent.

Ernesto Pris

Negazine, n° 1, 2017

TRANSFORMER L'HOMME

Les rêves que chérissaient les mouvements révolutionnaires a toujours, d'une façon ou d'une autre, impliqué l'émancipation des êtres humains. Que ce soit en les libérant de leurs chaînes pour qu'ils développent leur pleine individualité, en changeant les conditions pour qu'ils puissent enfin déployer leurs pleines facultés de penser, d'aimer, de sentir, de vivre, ou en les débarrassant de cet ignoble comportement : l'obéissance dans la servitude. Ce rêve n'a jamais été univoque, mais plutôt divers, influencé par une résistance aux mœurs et aux coutumes de chaque époque et territoire, inspiré par les

désirs singuliers. Quand il a été transformé en programme rigide, les pires horreurs en sont sorties, mais cela n'a jamais pu éclipser définitivement l'ardeur avec laquelle on a combattu pour ce rêve.

L'ennemi n'est pas resté sourd face à ces aspirations révolutionnaires. En rapport dialectique, les luttes qu'elles ont inspirées et les combats qui ont été menés en leur nom ont à leur tour poussé la domination à s'adapter continuellement pour mieux pouvoir se défendre. Mais le fait que ces ruptures insurrectionnelles aient tourné en

tragédie ne saurait dissimuler le fait que les cavaliers de la liberté qui parcouraient les plaines de l'Ukraine après 1917 ont touché du doigt une qualité exceptionnelle de la vie, que pendant l'été 1936, la révolution sociale a pris des ailes, qu'à maintes reprises, en Amérique-Latine, la révolution est repartie à l'assaut du ciel. Jusqu'à nos jours mêmes, où malgré la confusion généralisée et les défaites sanglantes, la peur a laissé place à l'espoir de tout changer dans le monde arabe. Mais en face, la domination déploie une formidable capacité d'adaptation et d'absorption. Non pas parce qu'elle dispose de meilleurs généraux ou que son arsenal de défense dépassera toujours, et de loin, celui des révolutionnaires, mais parce que la domination est un rapport social. On la subit comme on la reproduit. Il n'y a que dans les moments où on s'apprête à lui infliger un coup destructeur que nous échappons à cette coresponsabilité de la continuité de la domination.

Mais il y a plus. Le rêve dont on parlait, a dans le passé été suffisamment amputé pour qu'il devienne digérable par le capital. Sans faire le tour de l'histoire, on pourrait jeter un regard sur les décennies précédant la nôtre. La charge subversive des années 70, marquant un assaut important contre le monde de la marchandise et de l'Etat, portait un rêve et des désirs. Ces désirs étaient peut-être même bien plus vastes que ce que d'autres époques révolutionnaires ont pu exprimer. Le rejet de la famille, l'exigence de créativité et de développement individuel, le refus de la marchandise inerte et nuisible, l'art comme réalisation de la vie, la destruction du travail en tant qu'activité séparée... Tout cela avait un fort potentiel pour ébranler les fondements de la société capitaliste-étatique. Mais l'adaptation mise en œuvre par la domination suite à l'échec du mouvement révolutionnaire, encore trop rongé par l'autoritarisme et la politique, a été insolite. Les conditions matérielles qui rendaient possible la cohésion d'une partie du prolétariat devaient être détruites. Les exigences qu'il pouvait énoncer, écrasées. Et ainsi en allait-il, et notamment à l'aide des nouvelles technologies. En effet, elles ont permis la vaste restructuration qui a débuté dans les années 80 : le démantèlement des grands complexes industriels et leur diffusion sur le territoire, l'exploration et l'exploitation du « secteur tertiaire » des services, la diversification de la production de masse standardisée en une production de masse différenciée, l'exploitation du « temps libre » en le rendant productif. En même temps, tout ce qui n'était pas encore accaparé par la marchandisation technicienne le sera graduellement. Les activités n'ayant, au sens strict, rien ou peu à voir avec la production ou la reproduction, ont été transformées, sous couvert de « temps libre », en marchandises. Même la gratuité, camouflant quelque peu la démarche aux yeux des incrédules, a été mise au service de la domination. Il suffit d'observer la tendance de mise à disposition gratuite de différents appareils technologiques, d'abonnements de télécommunication, de services, d'accès aux informations (et même parfois de transports pour faciliter l'accès aux temples de la consommation). La « gratuité » des premiers n'est explicable que parce qu'en quelque sorte elle génère plus de profit (sous forme d'informations, par exemple) que sa « vente » au sens littéral.

Tout cela a généré un nouveau paradigme de l'humain. Nouvelles mentalités, nouvelles croyances, nouvelles soumissions. L'humain d'aujourd'hui et du futur sera flexible, informé, multiforme, différent. Il est supposé dépasser tout ce qui fait obstacle à la marche radieuse de la domination. D'anciens clivages, dans le temps nécessaires au maintien de l'ordre et à la division du travail, sont de plus en plus dépassés. Même des clivages autour desquels des luttes importantes ont été menées, ou heureusement, sont encore menées, comme les luttes contre le patriarcat, le racisme ou le colonialisme, sont concernés : ces luttes partielles qui ont parfois pu recouvrir des aspects radicaux peuvent également être recyclées et intégrées dans le consensus démocratique sous forme de nouveaux créneaux et identités. Le nouveau modèle de l'humain démultiplie et joue avec les différences et les profils, y compris jusqu'au genre.

Le paradigme du nouvel humain ne s'adresse pourtant pas à toute personne vivant sur cette planète, sinon comme modèle inaccessible. Il s'adresse exclusivement aux inclus, il est l'idéologie des inclus. La domination ne s'oppose pas à la conscience progressiste. Les hipsters travaillant dans les espaces ultra-équipés de Google (qui, d'ailleurs, a aboli les horaires fixes de travail, vu que la productivité de l'individu ne coïncide pas forcément avec la rigidité des horaires) peuvent très bien se sentir concernés par l'environnement, la faim dans le monde, les victimes de la guerre ou encore les réfugiés qui se noient en Méditerranée. Ils ne seront probablement pas d'accord avec la division patriarcale des tâches, avec la relégation de la femme à la procréation, avec la gestion hiérarchique rigide plutôt que participative, avec le racisme des camps lui préférant le cosmopolitisme niveleur de la marchandise. Ces inclus seront d'autant plus difficiles à considérer comme des ennemis à abattre qu'ils se présenteront comme bienveillants, tolérants, ouverts, engagés, tout l'inverse des « barbares rétrogrades » à la Daech.

Pour les exclus, le monde qui s'annonce est bien plus sombre. L'époque des belles promesses de bien-être, la petite décennie entre la chute du mur et la destruction des tours jumelles à New York, est désormais révolue. La domination n'a plus aucune raison de continuer à supporter par des soutiens financiers en tout genre de larges couches d'indésirables dans le paradis occidental afin de désamorcer toute subversion susceptible de lui être fatale. Bientôt, le fossé entre inclus et exclus atteindra une telle profondeur qu'il n'existera plus aucun langage commun entre celui qui vit dans les pavillons d'une quelconque entreprise technologique de la Silicon Valley, combinant travail et fitness, cinéma et supermarché bio, créativité et communication, et le Mexicain qui galère dans les boîtes à sueur entourant sa bulle dorée. Comme le disait déjà quelqu'un, « d'un côté les inclus, ceux qui "jouissent" des "bienfaits" des technologies et du capitalisme et semblent se trouver toujours plus dans un monde à part ; et d'autre part, les exclus, ceux qui sont indésirables, ceux qui crèvent dans les mines de cobalt, le long des champs de soja génétiquement modifié, au bord des fleuves devenus des marées toxiques, les superflus. Les fossés qui les

séparent deviennent chaque jour plus grands, au point qu'aujourd'hui, les ponts de la communication sont en train de sauter les uns après les autres. Le langage technologisé en est un symptôme, la prétendue "irrationalité" et la haine sans bornes qui s'expriment lors d'explosions de rage en est une autre. »

Dans le monde technologisé, la notion d'espace/temps est profondément bouleversée. Si les technologies constituent un rempart contre le développement d'une conscience révolutionnaire, c'est notamment parce qu'elles viennent modifier la notion du temps et de l'espace en nous catapultant dans l'a-historique, un présent éternel. Quand on ne peut plus se battre pour ce dont on a été *privé* (comme cela a été le cas dans la première phase de l'industrialisation), avec le souvenir réel de quelque chose de plus libre, de plus désirable, même si cela relevait, certes, aussi du « mythe », les racines du combat se transposent forcément vers le domaine de la pensée. Et la pensée, amputée comme elle l'est aujourd'hui, perd sa capacité à créer l'imaginaire, le rêve nécessaire à tout mouvement révolutionnaire.

« L'homme ne peut construire à l'extérieur de lui-même ce qu'il n'a pas avant tout déjà conçu à l'intérieur de lui-même », mettait en garde un rêveur. Pour construire un monde sans autorité, il faut d'abord le concevoir. Pas le programmer, le schématiser ou le mesurer. Non, juste le concevoir, dans le double sens du mot : le penser, c'est le féconder. Mais pour concevoir un monde, il faut disposer d'autre chose en nous même que le reflet de ce monde-ci. Et c'est précisément l'intérieur de l'humain qui est aujourd'hui la cible, assaut après assaut, du monde

technologisé. On ne peut combattre le « nouvel humain », « l'homme nouveau », ce zombie privé de vie intérieure, flexible, connecté, – et qui couve en chacune et chacun de nous, autant révolutionnaires et récalcitrants qu'on se croie – sans concevoir, en notre for intérieur, un monde, un imaginaire, un rêve qui se distingue qualitativement du monde-cage dans lequel on survit. Cet imaginaire intérieur ne saurait rester cloisonné dans nos cerveaux et nos cœurs, sous peine de s'asphyxier de chagrin : il doit aussi envahir le réel. Et au-delà des luttes à entreprendre, des actions à envisager, des conflits auxquels participer, ou plutôt, en intimité avec eux, c'est la question de *l'éthique pratique* qui se pose. Refuser autant que possible, et jusqu'à l'impossible, l'invasion de l'électronique, ne pas cultiver la dépendance aux outils technologiques, ne pas s'adapter à l'ère de l'instantané. Continuer à lire des livres, ces objets voués à l'obsolescence ou à un culte réservé à quelques élites. Ne pas contribuer à l'appauvrissement du langage, ce créateur de mondes. Sous aucun prétexte n'accepter ou justifier l'intervention de la technologie. Peut-être que ces quelques énoncés feront rire, mais sommes-nous sûrs que ce ne sont pas les rires de celles et ceux qui se savent déjà vaincus ? D'autres diront qu'ils ne se battent pas pour la liberté pour être ensuite bombardés d'axiomes moraux et rigides. Mais, au fond, ne s'agit-il pas là d'une excuse pour évacuer une question pourtant fondamentale : qu'est-ce que c'est la liberté ? Qu'est-ce que *la pratique de la liberté* ?

Extrait de *Voyage vers l'abîme. Réflexions éparses sur le techno-monde*, Hourriyah cahiers anarchistes internationalistes n°4, avril 2017, p.67-76.

SILENCE ! LES ANTENNES CRAMENT...

Si le silence fait peur, c'est peut-être parce que l'absence de bruits familiers tend à nous rejeter sur nous-mêmes. Quand on avance dans l'obscurité silencieuse, il n'est pas rare qu'on se parle à nous-mêmes, qu'on siffle un petit refrain, qu'on réfléchisse à haute voix pour ne pas se retrouver en proie à l'angoisse. Cela n'est pas facile et peut même exiger un peu d'exercice, car nos cerveaux ont été conditionnés pour identifier silence avec danger, obscurité avec risque. C'est l'angoisse que provoque le vide, le sentiment de se trouver au bord de l'abîme et de ne pas être capable de détourner les yeux du gouffre qui s'ouvre devant nous. Pourtant, ce sont aussi à ces moments-là qu'on a tendance à se trouver au plus près de soi-même, sans intermédiaire, avec une présence de l'esprit et de l'émotion bien plus affirmée.

Difficile de trouver encore du silence ou de l'obscurité dans le monde moderne. Les bruits industriels nous accompagnent toujours, les appareils émettent en permanence leurs sons électroniques, et sinon il y en a presque toujours un pour remplir le vide avec des bavardages

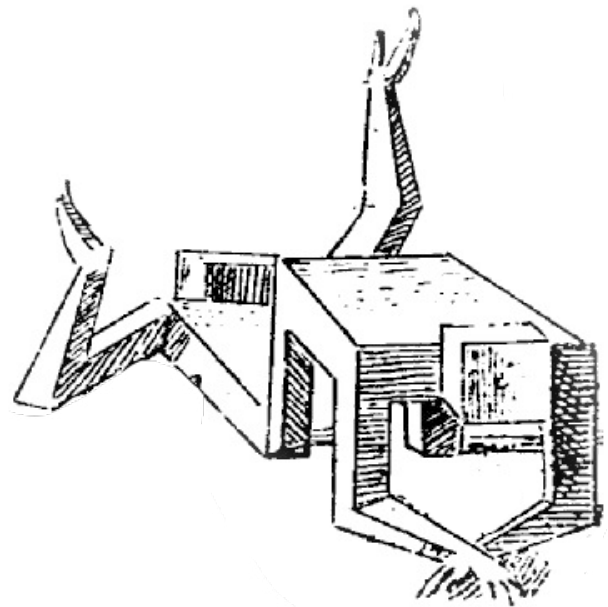
aussi imbuables que superficiels. Aujourd'hui, la peur du vide, l'angoisse du silence est entre autres sublimée par la connectivité permanente. Jamais seul, jamais en silence, jamais devant l'abîme. Et donc, jamais face à face avec nous-mêmes. Les appels et les voix de « l'intérieur », tout cet univers que constituent l'imagination, la conscience, la sensibilité, la réflexion, sont rendus muets, ignorés, aplatis et remplacés par le bombardement continu d'informations, de bruits, de messages électroniques, de rendez-vous, de sommations à la consommation, de rappels à l'ordre. Ainsi, le monde moderne est en train d'achever l'univers intérieur de l'individu. Avec l'intérieur anéanti, l'être humain va se retrouver dans des conditions idéales pour accepter l'esclavage, voire pour embrasser l'esclavage sans même disposer de capacités de compréhension de l'état dans lequel il se trouve. Pris dans la toile.

Tout cela n'est certes pas nouveau. L'histoire de l'oppression n'a pas commencé avec le smartphone. Il n'y a pas si longtemps, le conditionnement de l'esprit humain se faisait surtout à travers une galaxie de camps. Le camp

de travail qu'est l'usine, le camp d'éducation qu'est l'école, le camp de contrôle que sont l'autorité familiale et les lieux de culte. N'empêche que malgré les fils tissés entre toutes ces structures de la domination, il restait encore, relativement parlant, beaucoup de vide. Et ce vide allait alimenter la révolte dans les camps, et inversement. Le prisonnier qui se mutine a, malgré tout, les yeux rivés sur l'horizon au-delà des murs, peu importe si son imaginaire de cet horizon peut nous plaire ou pas. Si les camps de tout type n'ont certes pas disparu, la restructuration capitaliste et étatique en cours, notamment à travers l'implantation toujours plus vaste de technologies, vise, au-delà d'une exploitation plus accrue et d'un contrôle encore plus totalitaire, à l'élimination de tout vide. L'adage de la connectivité permanente est au cœur de cette symphonie mortifère. Connecté, on est toujours un peu au boulot, un peu en famille, un peu au supermarché, un peu au concert. Relié, on est toujours exposé aux injonctions du pouvoir, aux sommations de consommer, aux yeux du contrôle. Nous sommes entièrement à disposition du capital, nous sommes les esclaves qui portent des colliers invisibles.

Quelqu'un disait que si la société est une prison à ciel ouvert, les guérites modernes doivent bien être ces antennes et relais de communication qui contrastent partout avec le ciel bleu, et les barbelés les fibres optiques et les câbles électriques. En effet, pour celles et ceux qui rêvent d'enrayer la reproduction de la domination, il semble être primordial qu'ils et elles arrivent à regarder ailleurs et autrement. Ce n'est pas que le commissariat du coin ne devrait plus attirer l'attention de l'ennemi de l'autorité, ou que la vitrine de la banque ne mériterait pas d'être fracassée, ou que le tribunal ne devrait pas recevoir des visites enragées, mais c'est aussi vrai que la domination a diffusé sur le territoire une vaste quantité de structures relativement petites et peu protégées dont toujours plus de choses, pour ne pas dire presque tout, dépendent. C'est dans ces petites choses que la toile invisible qui nous enferme et qui permet la restructuration du capital et de l'État se matérialisent. C'est là que peuvent être attaquées les artères de la domination qui irriguent les champs de l'exploitation et de l'oppression ; c'est là que peuvent être réduites au silence les prothèses technologiques et leurs bavardages asservissants.

C'est ce qui s'est passé quand un feu a détruit les installations techniques et les câbles de France 3, le 21 avril 2017 à Vanves (Hauts-les-Seines), perturbant les émissions. C'est ce qui s'est passé quand des mains anonymes ont coupé un câble téléphonique Orange dans le Morbihan, le 4 mai, quinze minutes avant le débat présidentiel, privant des milliers de téléspectateurs et des centaines d'entreprises de leur connectivité. C'est ce qui s'est passé sur le Monte Finonchio dans le Trentin en Italie quand en solidarité avec des anarchistes emprisonnés, plusieurs relais et cabines de gestion de la radio, de la télévision, de la téléphonie mobile et de la communication militaire ont été détruits par le feu le 7 juin, le lendemain de la condamnation d'une compagne anarchiste pour un braquage de banque par le tribunal d'Aix-la-Chapelle en Allemagne. C'est ce qui s'est passé le 12 juin à Hambourg



où une antenne-relais du métro a été incendiée. C'est ce qui s'est encore passé quelques jours plus tard quand des noctambules ont brûlé un émetteur de télévision et une antenne de téléphonie mobile à Piégros-la-Clastre dans la Drôme le 15 juin, précisant par la suite que « les pylônes qui poussent un peu partout sont des points névralgiques et vulnérables parce que ce sont des points de concentration des flux et parce qu'il suffit de quelques litres d'essence pour les endommager gravement ». Et, le 23 juin, c'est à Vilvorde en Belgique qu'une antenne-relais est détruite par un incendie volontaire.

Ces quelques exemples, sans doute loin d'être exhaustifs et tous tirés des dernières semaines, montrent qu'un peu partout, la coupure est possible. Il faut dire aussi qu'à l'inverse des autoritaires qui ne peuvent concevoir le bouleversement du monde qu'à travers la prise des temples du pouvoir et la gestion de masses importantes, en une sorte de symétrie impossible avec un ennemi bien mieux équipé, nous, anarchistes, mettons en avant l'agilité de petits groupes, les capacités de l'individu, la diffusion des hostilités plutôt que leur centralisation, des rapports interindividuels de réciprocité, de confiance et de connaissance. Une telle manière de s'organiser nous paraît bien plus intéressante pour attaquer l'ennemi toujours plus tentaculaire et dépendant de l'interconnexion entre toutes ses structures. Face à la dissémination sur le territoire d'une vaste quantité de petites structures de transmission, rien n'est plus adapté qu'une myriade de petits groupes, agissant en autonomie, capables de se coordonner entre eux quand cela fait sens, pratiquant de façon diffuse le vieil art du sabotage contre les artères du pouvoir. Dans le silence qu'ils imposent aux machines, dans la perturbation qu'ils infligent au « temps réel » de la domination, on se retrouvera face à face avec nous-mêmes. Et cela est une condition incontournable pour une pratique de la liberté.

*Paris sous tension, journal anarchiste sur Paris
et au-delà, n° 10, juillet/août 2017*

STATION F : UN INCUBATEUR DE L'EXPLOITATION ET DU CONTRÔLE À L'AIR COOL

« Créativité, innovation, diversité, intelligence, connectivité, dynamisme, futur »... voilà quelques uns des mots scintillants affichés par les capitalistes modernes, entrepreneurs du présent et du futur, jeunes et moins jeunes aux sourires hypocrites et aux regards scrutant la moindre nouvelle occasion de spéculation et de profit. Le 29 juin, le nouveau souverain Macron a inauguré *Station F*, un énorme « incubateur » de start-ups, dans le 13^{ème} arrondissement. Dans la nouvelle langue créée par ces chacals en costard, les start-ups sont des entreprises qui ont moins de dix ans et développent une technologie ou un concept commercial « hautement innovant ». La *Station F*, l'« incubateur », est un gigantesque campus qui héberge les services nécessaires à la création et à l'accompagnement de ces entreprises : bureaux, conseil, formation et un restaurant ouvert au public, 24 heures sur 24. Une extension de *Station F* ouvrira par la suite à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), avec 100 logements proposés aux entrepreneurs. Cet énorme projet est conçu et financé par le patron du numérique, de la communication et de l'immobilier, Xavier Niel, propriétaire, entre autres, de *Free*, de l'hôtel Coulanges de la place des Vosges, actionnaire du journal *Le Monde* et d'un grand nombre d'autres entreprises. Un milliardaire impliqué par ailleurs dans des grosses affaires d'exploitation de la prostitution... Un gourou et un modèle pour tous ces entrepreneurs qui seront accueillis et nourris sous les ailes protectrices de *Station F*, espérant devenir les patrons de demain. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que l'un des partenaires principaux de ce nouveau temple du patronat soit l'*École de Hautes Études Commerciales (HEC)*, qui depuis sa fondation en 1881, a formé des générations et générations d'exploiteurs, responsables directes de la répression sanglante des luttes des travailleurs, de la traite des esclaves, des vieux et des nouveaux colonialismes, d'innombrables guerres et génocides, de désastres nucléaires, du pillage de la terre... Bref, une Haute École destinée à former ceux qui profitent d'une société gouvernée par la loi de l'argent.

Mais non – diront-ils – le monde a changé, rien n'est plus comme avant. Aujourd'hui fini le temps des patrons et des exploités, aujourd'hui l'économie devient de plus en plus *cool*, n'est-ce pas ? *Station F* a d'ailleurs été présentée par les médias comme un centre de formation innovant, « ouvert à tous », diplômés ou pas, dont le but est de « chercher des entrepreneurs à des endroits où personne ne va en chercher », de mélanger « jeunes de banlieue » et riches diplômés. Ce qui est mis en avant par les missionnaires de la start-up est justement le fait que « tout le monde peut réussir », le vieux rêve du capitalisme : consacre ta vie à l'entreprise, au travail, à la recherche du profit et un jour tu seras grand et puissant. Ce qui compte c'est la motivation, la mentalité de « fighter », bref, la disponibilité à exploiter jusqu'au bout ses propres forces, être « flexible », mettre

tout son temps, ses particularités et ses relations au service de sa carrière...

Par ailleurs, ces jeunes et brillants créateurs de start-ups n'ont pas seulement une foi aveugle dans l'économie, ils affichent aussi une certaine conscience sociale et écologique et prétendent que leurs innovations technologiques augmenteront notre bien-être et sauveront la planète ! Les nouveaux horizons du business sont en effet la robotique, l'informatique, la génétique, les nanotechnologies, les neurosciences... Sous l'impulsion du capital, la recherche technologique avance à des rythmes impressionnants au sein de tous les secteurs de la production et des services : l'agroalimentaire, la médecine, l'industrie, les transports, la communication, l'éducation, l'art. La technologie envahit chaque fois plus nos existences, nos relations sociales, notre alimentation, notre manière de penser et de sentir, à tel point qu'on pourrait sans doute affirmer qu'elle est en train de transformer l'animal humain, avec des conséquences qui commencent déjà à être perceptibles. Il y a une dizaine d'années, le gourou d'*Apple* lançait sur le marché son bijou, le « téléphone intelligent ». Aujourd'hui une grande partie de l'humanité passe la moitié de son temps à glisser son doigt sur un écran, dans une interaction virtuelle permanente qui rend chaque fois plus obsolète la communication réelle, en face-à-face. Il y a une dizaine d'années, une start-up créait la plateforme *Facebook*. Aujourd'hui deux milliards de personnes sur la planète versent sur internet une quantité énorme de données sur leur vie, leurs idées, leurs habitudes, leurs mouvements, leurs sentiments et leurs émotions. Il y a vingt ans, le premier mammifère cloné de l'histoire, la brebis Dolly, était présenté au monde entier. Aujourd'hui, la plupart des grandes entreprises alimentaires et pharmaceutiques manipulent la matière première de la vie afin de créer des êtres vivants plus performants pour le marché (animaux d'élevage, plantes OGM ou ultra-sélectionnées, clones de bactéries génétiquement modifiées pour produire des substances pharmaceutiques...). Il y a une dizaine d'années apparaissaient les premiers marqueurs de radio-identification (RFID), une méthode pour mémoriser et récupérer des données à distance en utilisant des radio-étiquettes comprenant une antenne associée à une puce électronique. Aujourd'hui, ces technologies d'identification microscopiques, sous la forme de puces, sont déjà installées dans des millions d'objets et d'animaux et une société allemande a récemment mis au point des dispositifs permettant d'installer ces puces dans la peau humaine. Objets, animaux et parties du corps deviennent ainsi des transmetteurs de données numériques, dans un monde où l'hyper-connectivité est synonyme de profit, d'efficacité et d'optimisation.

Tout cela n'est pas le produit de la méchante

multinationale de service, de laboratoires militaires secrets et hyper protégés, de « savants fous ». Ou, du moins, pas seulement. Encore une fois, il faut souligner que *ces innovations technologiques sont souvent le produit de petites entreprises qui se présentent comme « sympathiques » et même « engagées »*. Grâce à leurs puces, leurs drones, leurs logiciels d'intelligence artificielle, leurs plateformes numériques, leurs casques de réalité virtuelle, ces entreprises offrent aux clients la possibilité d'avoir des données précises sur le fonctionnement de leur corps, de contrôler leur consommation énergétique et ainsi « réduire le gaspillage », de prévoir leurs déplacements, de « partager » les transports, de voyager dans le temps et dans l'espace... Bien que connexion et contrôle constituent un binôme indissociable, les consommateurs semblent être bien contents de vivre dans ce système où tout devient calculable, prévisible, contrôlable, artificiellement reproductible par la techno-science. Les données numériques constituent une source de spéculation infinie pour les entreprises et fournissent un pouvoir de surveillance sans précédent à l'État, mais le bon citoyen affirmera, encore une fois, qu'« il n'a rien à cacher » et, au contraire, que la numérisation du monde est synonyme de transparence, de « démocratie digitale », d'autonomie et de décentralisation... Il insistera, au mieux, sur l'importance de préserver la vie privée, tout en continuant à garder

son GPS et ses puces, ses technologies intelligentes et sa vie sociale virtuelle. Cette acceptation massive de la technologie rend suspect tout individu réfractaire : des caméras intelligentes pullulent partout dans la ville avec le consensus de la plupart de la population et le fait de ne pas avoir de portable, ou tout simplement de ne pas avoir de smartphone et de ne pas utiliser *Facebook*, constituent déjà des comportements considérés comme « bizarres » et « suspects ». Dans de telles conditions, on peut se demander si dans un futur proche il y aura encore des individus capables ne serait-ce que de formuler une critique vis-à-vis de la technologie et de l'économie. Quelles marges restera-t-il pour survivre en dehors de l'hyper-connectivité et du flicage constant de nos vies ? Le pouvoir est en train d'« incubé » des nouvelles technologies pour élargir les frontières de l'exploitation à la plus microscopique forme vivante, transformer l'existant en un énorme supermarché, perfectionner les mailles du contrôle à travers des puces et l'intelligence artificielle, et abrutir chacun et chacune par l'assistance permanente des machines. Dans ce contexte, il devient urgent de propager les refus, et d'agir pour briser les chaînes de cette smart-prison à ciel ouvert.

Paris sous tension, journal anarchiste sur Paris et au-delà, n° 10, juillet/août 2017

TECHNOPOLIS

Pertuis, à quelques kilomètres au nord d'Aix-en-Provence, est une petite ville tranquille baignée de soleil. Ni la proximité du centre d'études nucléaires de Cadarache ni le pipeline qui traverse la commune pour relier les raffineries de Fos-sur-Mer au centre de stockage de Manosque ne semble inquiéter ses habitants. C'est d'ailleurs là, dans une zone d'activité semblable à toutes les autres, que se trouvent les bâtiments d'un fabricant de matériel électronique : *Elyctis*. Cette petite entreprise réalise quasiment tout sur place. Du bon vieux *Made in France* quoi, du fait maison qui engendre toute la fierté de son dirigeant et fondateur, Alexandre Joly. C'est qu'en moins de 10 ans, il en a fait du chemin depuis qu'il a monté sa boîte ! Il peut même se vanter en jeans-chemise décontracté qu'« hormis la pose des composants électroniques qui est externalisée, tout est réalisé en interne, l'électronique, l'optique, le logiciel, la mécanique, l'assemblage et le test final. Nous partons de la matière première

pour arriver au produit fini. » Et quand il parle de produit fini, ce M^ossieur névoque pas les autres spécialités locales, comme les vins, huiles d'olives et autres pommes de terre AOC, mais bien la sienne, dont il porte aujourd'hui la lourde responsabilité sur ses humbles épaules. C'est que notre ingénieur vient de doubler son chiffre d'affaire en 2017 grâce à une idée de génie : un scanner-lecteur mobile et électronique de documents d'identité, dont il a eu l'intuition après le 11 septembre, et qui s'insère dans un smartphone ou une tablette. Sa petite invention permet de lire automatiquement la bande de chiffres et de lettres située en bas des papiers d'identité (dite MRZ, *Machine Readable Zone*), tout en décryptant en même temps les éléments d'information biométriques contenus dans leur puce sans contact (RFID), et ce, aussi bien dans les transports (aéroports, trains) qu'en extérieur. Après avoir équipé le ministère de l'Intérieur grec et la police des

frontières ukrainienne en 2016, puis le Kirghizistan en 2017 pour son élection présidentielle, le petit bijou de technologie en identité numérique commercialisé par *Elyctis* vient de remporter le gigantesque marché français de flottes de terminaux nomades sécurisés dénommés NEO (côté Police) et NEOgend (côté Gendarmerie). Mais on y reviendra.

Il existe aussi beaucoup d'autres belles histoires de *Made in France* trop méconnues des cœurs enflammés qui parcourent nos belles provinces. Tenez par exemple, celle d'une amitié de vingt ans entre deux potes qui se targuent d'avoir « commencé leur belle aventure en parcourant le pays dans une 4L de La Poste achetée une bouchée de pain aux enchères ». Depuis 1993, leur trait de génie à eux, désormais grisonnants, bedonnants et encravatés, est d'avoir développé dans de nouvelles matières (mousses thermoformées capables d'absorber l'énergie) des coques de protection sur-

mesure destinées aux professionnels. *Mobilis*, la petite entreprise de François Picot et de Gérard Truffier-Blanc les oblige certes toujours à se déplacer entre le siège social et de recherche situé à Chavanod (Haute-Savoie) et leur unité de production implantée à Méreau (Cher), mais ça valait le coup. Car après avoir commencé en fournissant de tristes commerciaux en grandes surfaces qui cherchaient à protéger leur ordinateur ou leur téléphone portable, les voilà désormais qui vous soient des ministres dans les salons dorés, et qui équipent les ingénieurs de chez Total sur leurs plateformes offshore, les policiers new-yorkais, et même les parachutistes de l'armée française. Bon, pour se développer il a bien fallu sous-traiter une partie à Guangzhou (Chine) en exploitant à vil prix plus d'ouvriers, mais le haut de gamme personnalisé pour les forces de l'ordre est resté au pays, rassurez-vous. Et devinez quoi, *Mobilis*, spécialiste ès-protection et transport *made in France* d'outils informatiques mobiles, vient à son tour de remporter le gigantesque marché français de flottes de terminaux nomades sécurisés dénommés NEO (côté Police) et NEOgend (côté Gendarmerie). Mais on y reviendra.

D'autres belles réussites injustement oubliées du grand public savent quant à elles se faire plus discrètes. Ainsi en est-il des descendants de l'imprimerie Oberthur de Rennes, pourtant premier éditeur de l'annuaire téléphonique et fournisseur exclusif de l'almanach postal au XIXe siècle, dont les activités s'élargirent subitement en 1940 à l'impression des billets de la Banque de France. Mise en liquidation en 1983 puis scindée en plusieurs entités distinctes, deux branches continuant à s'occuper de calendriers, d'agendas et de reliure, c'est en réalité la troisième d'entre elles qui revêt une importance digne de figurer dans notre valorisation du savoir-faire hexagonal. Après les billets de banque toujours imprimés sur son site de Chantepie près de Rennes, jusqu'à devenir aujourd'hui le troisième imprimeur mondial de ce genre de biftons, *François-Charles Oberthur Fiduciaire* (FCOF), puisque c'est son petit nom, s'est ensuite spécialisée dans les chèques, les jeux à

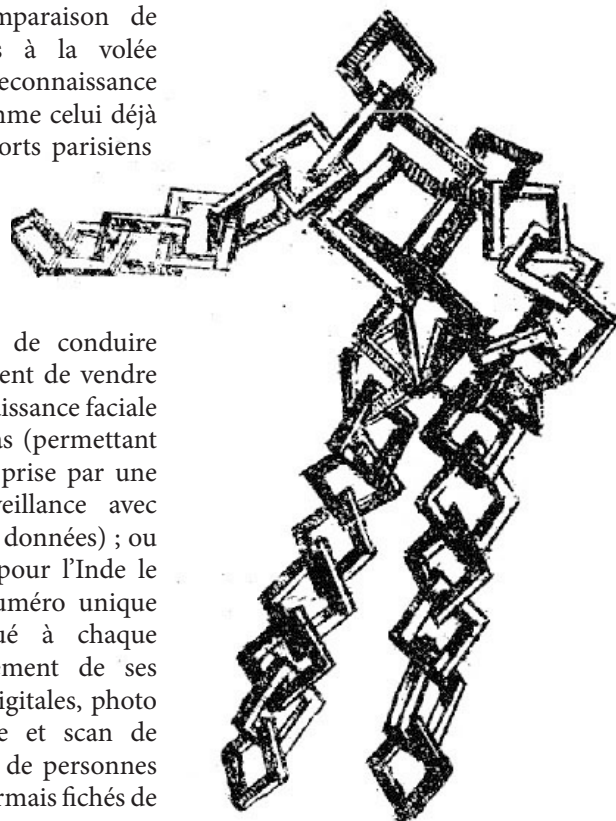
gratter et enfin les cartes SIM, Vitale et autres Pass Navigo, avant de revendre en 2011 à un fonds d'investissement toutes ses activités regroupées dans *Oberthur Technologies* (OT). Celles relatives aux puces et à l'identité, pour ne rien vous cacher. Et puisqu'une *telle success story* ne s'arrête pas toute seule, OT a fusionné en mai 2017 avec Morpho, filiale du groupe aéronautique civil et militaire Safran, elle aussi dédiée à l'identité et la sécurité, pour finalement devenir le groupe OT-Morpho, rebaptisé *Idemia* depuis la fin de l'année.

Ouf, mais tout ça pour en arriver où, si ce n'est un peu de culture patrimoniale à bon compte ? Eh bien, rien moins qu'à une multinationale spécialisée dans la gestion de l'identité et de l'identification criminelle à travers les e-documents (papiers d'identité électroniques, cartes à puce et SIM), dans l'identification (biométrie, iris etc) et dans la détection (explosifs, narcotiques et produits chimiques).

Dans le domaine commercial de l'identité en ligne, c'est *Idemia* qui développe des technologies permettant de valider une transaction grâce à ses empreintes digitales, sa photo ou son profil cardiaque, plutôt qu'avec des codes et des mots de passe. Dans le domaine policier, c'est *Idemia*, fidèle collaborateur officiel du FBI ou d'Interpol, qui propose des systèmes de comparaison de données biométriques à la volée (empreintes digitales, reconnaissance faciale ou de l'iris) comme celui déjà présent dans les aéroports parisiens et marseillais ; qui propose des systèmes de comparaison d'ADN en moins d'une heure ; qui gère l'émission des permis de conduire aux Etats-Unis ; qui vient de vendre son système de reconnaissance faciale à la police des Pays-Bas (permettant de comparer la photo prise par une caméra de vidéosurveillance avec celles de leurs bases de données) ; ou qui a conçu en 2010 pour l'Inde le projet *Aadhaar*, un numéro unique à 12 chiffres attribué à chaque individu après enrôlement de ses données (empreintes digitales, photo biométrique du visage et scan de l'iris), soit 1,2 milliard de personnes et 99% des adultes désormais fichés de

la sorte. Depuis trois ans, il n'est donc pas étonnant que la carte *Aadhaar* soit devenue obligatoire en Inde pour créer un compte en banque, ouvrir une ligne téléphonique, souscrire une assurance, recevoir le versement des aides sociales, des pensions ou des bourses d'étude (tout cela implique désormais de poser ses doigts sur un lecteur d'empreintes pour vérification, ou de plonger ses yeux dans des jumelles à reconnaissance d'iris). Et puisqu'il ne peut s'arrêter en aussi bon chemin, le gouvernement indien pousse maintenant la population à utiliser le paiement par biométrie grâce à la création du système bancaire *Aadhaar Pay*, afin de réduire l'usage si peu transparent de l'argent liquide. Alors, quand les projets de l'État et du capital fusionnent enfin dans un contrôle technologisé généralisé, qui est-ce qui sabre le champagne ? Peut-être les ingénieurs *Idemia* des centres de recherche & développement d'Osny, Issy-les-Moulineaux et Pessac, ou ses salariés des usines de Saint-Etienne-du-Rouvray, Vitré ou Meyreuil ? Qui sait ?

Mais au fait, quelqu'un sera-t-il encore étonné d'apprendre qu'*Idemia* vient également de remporter le gigantesque marché français de flottes de terminaux nomades sécurisés dénommés NEO (côté Police) et NEOgend (côté Gendarmerie) ?



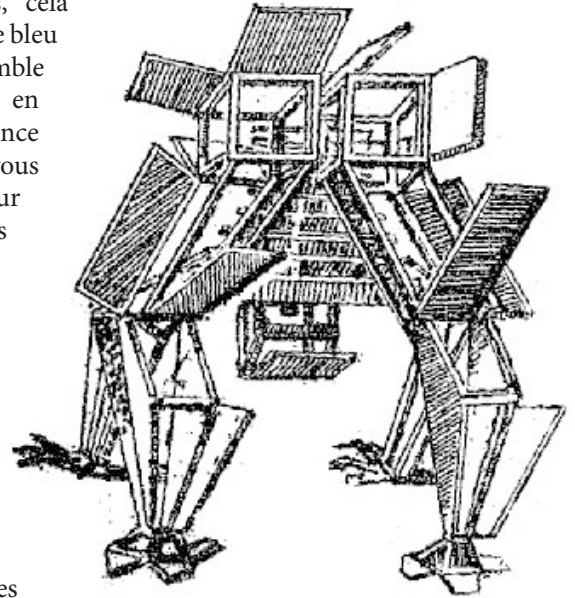
On y vient. A côté d'*Elyctis* en fournisseur du lecteur optique mobile de documents d'identités, de *Mobilis* en créateur de coques et protection d'écran sur-mesure et d'*Idemia* en concepteur des cartes micro-SD sécurisées pour les terminaux, il ne manquait plus que le nom du fournisseur des 18 300 tablettes et 67 000 smartphones destinés aux forces de l'ordre, ainsi que celui de l'opérateur réseau, puisque le logiciel lui-même a été conçu par l'État dans son agence ANSSI sur une base Android de *Google* modifiée à l'aide de *Secdroid*. C'est donc la célèbre marque *Sony* (avec ses smartphones *Xperia X* et ses tablettes *Xperia Z4*) et surtout celle qu'on trouve à chaque coin de rue, *Orange (Business Services, OBS)*, qui viennent compléter ce marché à 53 millions d'euros lancé en 2016 par la police et la gendarmerie nationale. Un marché devenu opérationnel avec la livraison depuis fin janvier 2018 et jusqu'en mai prochain de dizaines de milliers de terminaux rodés depuis trois ans dans plusieurs régions-tests.

Si NEO, qui signifie simplement *Nouvel Équipement Opérationnel*, ne change pas fondamentalement la donne, il est toutefois significatif de l'accélération du contrôle permis par la technologie et de ses conséquences en terme de resserrage des mailles du filet.

A tout moment, fournir une pièce d'identité récente lors d'un banal contrôle permettra à la flicaille de scanner sa bande MRZ et de lire sa puce RFID, afin de vérifier par comparaison immédiate avec la base de donnée du fichier officiel, non seulement l'authenticité de sa suite algorithmique, mais également sa validité (nombre de points du permis ou son retrait). De même, ce terminal portable permettra à n'importe quel uniforme s'ennuyant en patrouille de jouer avec les plaques d'immatriculation qui l'environnent, de contrôler une arme ou un téléphone en cliquant bêtement sur sa petite application FOVeS (*Fichier des objets et des véhicules signalés*, avec les catégories « *numéro de série ou numéro IMEI/volé ou non/sous surveillance ou pas* »). En plus

de chasser les faux-papiers, cela revient donc à équiper chaque bleu individuellement de l'ensemble des fichiers à sa disposition, en permanence, avec peu de latence et de façon simultanée. Et on vous passe l'appli carte GPS qui leur montre la localisation de faits divers ou accidents récents, là où se trouvent leurs autres collègues pour coordonner vite fait bien fait des barrages routiers et des courses-poursuites, ou l'appli dédiée aux « *interventions ferroviaires* »...

Très concrètement, NEO permet de contrôler tous les passagers d'un bus par simple passage de n'importe quel papier (carte d'identité, passeport, permis de conduire, carte de séjour, carte grise) sous leur smartphone sans avoir besoin de tous les récupérer, puis, sans avoir à consulter les différents autres fichiers un par un par radio, de savoir immédiatement pour chaque papier s'il existe et correspond à la base de données, si son titulaire en possède d'autres, et si celui-ci ne fait pas l'objet d'une fiche de recherche justice, police ou Schengen, d'une fiche S ou de radicalisation (clic « *Personne* » ou « *BDSP-rens* », *Base de Données de Sécurité Publique-Renseignements*), et même d'afficher le résultat du *Fichier de traitement des antécédents judiciaires* (TAJ). Et puis tant qu'on y est, de nombreuses autres applis connectées sont déjà en cours de développement, comme par exemple de pouvoir prendre des clichés anthropométriques (corpulence, proportions et composition du corps humain) ou de faire mouliner des programmes de « *criminologie prédictive* » à partir du big data généré par tous les terminaux, afin d'orienter au mieux les patrouilles en leur proposant à J+1 des cartes de délits « *probables* » (des tests sont déjà en cours dans le Nord en matière de cambriolages et dans l'Oise en matière de vols de voitures). Face à ce genre de dispositif, on remarquera que le fait de *cultiver l'imprévu* permet non seulement déjà aux individus rebelles de se saisir de toute l'autonomie nécessaire en terme d'espace, d'objectif et de temporalité, mais constitue aussi le petit grain de



sable qualitatif qui échappera toujours à la statistique des grands nombres.

Aux yeux du pouvoir, il semble qu'être espionnés à tout bout de champ par ses boules haut perchées ou qu'être flashés par les laisses électroniques de citoyens-délateurs ne soit pas encore suffisant : en plus des 10 000 caméras-piéton annoncées au buste des pandores d'ici 2019 (opération « *Vas-y, chope la cam' !* »), les 110 000 tablettes et smartphones NEO déployés d'ici 2020 risquent de finir par encombrer totalement notre champ de vision. A moins bien sûr que nous puissions faire quelque chose pour y remédier... car lorsque le contrôle néo-policier devient simple comme cliquer sur le bouton photographique d'un smartphone ou sur ses applis, avec interrogation directe d'une banque de données à distance, c'est bien dans l'interaction entre le réel et le virtuel que réside la principale fragilité de leur architecture.

Dans les rues des grandes villes ou dans les transports, il n'était pas rare qu'un contrôle d'identité avec vérification radio dure un bon quart d'heure voire bien plus, tout simplement parce que le point d'engorgement se situait soit au niveau des quelques fréquences spécifiques attribuées aux forces de l'ordre, soit au niveau de l'agent à contacter au poste. Ou en tout cas, faute de lâcher

l'affaire par exemple pour un appel plus urgent, que le contrôle visuel de la pièce leur semblait parfois suffisant (depuis fin 2016, il existe un fichier des cartes d'identité/passeports, dit TES, *titres électroniques sécurisés*). Ces dernières années, certains policiers d'intervention (type BAC de jour) utilisaient déjà plus fréquemment des téléphones portables pour tenter de contourner l'obstacle de la saturation-radio, qui peut encore être aggravé lorsque pour une raison ou pour une autre, un ou plusieurs relais ne fonctionnent plus. Cela fait bien sûr partie du jeu, et toutes les infrastructures critiques intègrent la notion de résilience (capacité d'un système à surmonter une altération de son environnement), en diversifiant les chemins d'approvisionnement en énergie ou en ondes, grâce à des réseaux plus « horizontaux » sous forme de boucles multiples, les uns pouvant relayer les autres. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas que certains nœuds au carrefour de réseaux demeurent plus critiques que d'autres. Prenons donc au hasard, à titre d'illustration, le cas des communications liées au contrôle.

Jusqu'à présent, la gendarmerie utilisait le réseau *Rubis*, composé de 420 relais radio (ondes situées dans la plage des 70 MHz adaptée aux zones très étendues), tandis que la police utilisait de son côté le réseau *Acropol*, composé de 1 100 sites relais (ondes situées dans la plage des 400 MHz qui se caractérise par sa capacité de pénétration et de propagation dans les milieux fermés). Tous deux sont depuis quelques années à la fois numériques et cryptés, et fonctionnent selon la norme technologique *Tetrapol*, développée par Airbus-EADS, norme qui s'est imposée dans beaucoup d'autres pays européens en concurrence avec *Tetra*, plus récente. Ce n'est donc peut-être pas tout à fait fortuit si ce type d'infrastructures est régulièrement visé, comme avec l'incendie en juillet 2016 à Zurich-Waidberg (Suisse) d'une antenne-relais de secours pour la police, ou avec cette autre antenne, de type *Tetra*, calcinée le 1er janvier dernier à Elsterberg (Allemagne). Tant qu'ils auront besoin de structures physiques, il restera toujours possible d'en neutraliser certaines, voire même d'imaginer comment un effet boule

de neige pourrait conduire à leur saturation sur une plus vaste échelle.

Avec le déploiement de ses terminaux NEO, qui interrogent en permanence l'intranet des forces de l'ordre, l'État entend contourner cette relative fragilité quantitative en introduisant plus de souplesse : NEO utilisera ainsi en priorité les réseaux 3G/4G (ou Wifi) classiques d'*Orange*, mais pourra toujours rebasculer en cas de besoin sur le système *Tetrapol* (ce dernier devenant au fur et à mesure un système de secours). Cette nouveauté intervient pourtant bien tard, à un moment où les réseaux 4G introduits en 2011 commencent déjà à pointer leurs limites en terme de débit (la capacité technique venant alimenter de nouveaux usages comme le *streaming*, et réciproquement, la vidéo constituant aujourd'hui 60% du trafic Internet fixe et mobile aux Etats-Unis), à tel point qu'un opérateur comme *Orange* vient de raccourcir son délai d'introduction de la 5G de 2025 à 2020. Deux tests grandeur nature d'antennes 5G vont ainsi être réalisés de mi-2018 à mi-2019 à Lille et Douai conjointement avec *Ericsson*, tandis que les autres opérateurs investiront Lyon, Bordeaux, Nantes, Le Havre, Saint-Étienne, Montpellier et Grenoble. En générant un flux exponentiel de données échangées par la police, il n'est donc pas certain que le recours massif à NEO résolve la question de la saturation, si ce n'est que la multiplication d'antennes ordinaires utilisées offre en même temps plus de prises et d'effets cascades. Qu'il s'agisse de plusieurs antennes de proximité mises hors-service par une tempête en bouchant le flux de celles qui restent debout (comme avec *Xynthia* en 2010), ou de relais plus importants dont la coupure peut même entraîner des black out sur de vastes zones, cette technologie rencontre nombre d'interruptions possibles. Pour preuve, le sabotage d'une grosse antenne à Orbeil (Puy-de-Dôme) fin août 2017 qui a coupé les réseaux de téléphonie mobile de tout le bassin d'Issoire jusqu'aux portes de Brioude, celui de Saint-Laurent-sous-Coiron (Ardèche) en juillet 2017 qui a rendu muette toute l'Ardèche et une partie de la Drôme, tandis que celui des pylônes de TDF et de téléphonie mobile en juin à

Piégros-la-Clastre (Drôme) avait déjà provoqué de telles perturbations.

Ceci dit, ce ne sont pas les uniques infrastructures auxquelles NEO-le-gourmand va avoir recours : si le cloud privé où ses uniformes stockent leurs documents (photos, notes et PV pris sur le vif pour servir ensuite aux enquêtes) sont situés dans des data centers, il lui faut également une plateforme gestionnaire qui extrait et recoupe toutes les données utilisées ou recueillies par les applications (c'est le SAP HANA qui a été retenu), et surtout l'ensemble des prestations d'*Orange Business Services* qui assure la connectivité avec les plus de 84 000 cartes SIM *Orange* de NEO, s'occupe de la formation d'une partie des utilisateurs et aussi de la maintenance des équipements.

Dans une série télévisée d'anticipation, on a pu voir il y a quelque temps un inspecteur de police fort démuni et incapable de tirer avec son arme de service, parce que cette dernière n'était plus standardisée mais reliée électroniquement à sa petite personne, afin qu'aucun méchant ne puisse s'en emparer. L'arme n'était pas enrayée, mais tout simplement déconnectée. Dans notre monde bien réel et toujours plus techno-dépendant, il est somme toute logique que l'État choisisse de déléguer toujours plus de pouvoir, et donc de confiance, à des machines et à leurs flux fragiles. Cela a d'ailleurs bien dû faire rire en Inde les petits malins qui ont capturé et répliqué empreintes digitales et iris à l'aide d'un appareil photo à haute résolution pour créer de faux papiers, ou ceux qui ont bloqué toutes les transactions bancaires de l'*Aadhaar Pay* dans une région rurale du pays en coupant son antenne 2G.

Savoir regarder au-delà des uniformes, c'est peut-être aussi cela : être disposés à embrasser un horizon où ils seraient absents ; d'où ils seraient absents parce qu'on aurait réussi à les entraver dès maintenant. Par dégoût ou par désir.

Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 2, 15 février 2018

DONNÉES CAPITALES

Début janvier 2018, la presque totalité du réseau de Proximus, le plus grand opérateur de télécommunications de Belgique, est tombé en panne. Plus de télévision digitale, et de grosses difficultés d'accès à internet. La panne a duré plusieurs jours. Très avare en informations, Proximus finira par annoncer sommairement qu'il s'agissait d'une « *coupure de courant dans un centre de données à Bruxelles* », précisant encore que les groupes électrogènes d'urgence ne se sont pas mis en route pour parer au manque de courant.

Cela rappelle un autre cas. En novembre 2017, peu après 7h du matin, le centre de données d'OVH, leader européen de l'hébergement internet, a soudainement perdu ses deux alimentations à Strasbourg. Les deux câbles électriques, de 20 kVA chacun, ne donnaient plus de jus. EDF qualifiera sommairement la coupure comme « *un défaut sur les câbles souterrains* ». Les deux groupes électrogènes présents sur le site du centre de données, qui auraient dû démarrer immédiatement pour prendre le relais d'EDF, sont restés désespérément à l'arrêt. Cette panne a rendu inaccessibles des millions de pages internet, dont celles des grands noms des médias, du e-commerce, des banques,... et a duré encore plus longtemps à cause d'un « *bug informatique* » qui a coupé toutes les connections avec les autres centres de données d'OVH, situés à Roubaix.

Alors, *curiosité oblige*, surtout quand on considère combien l'économie, les institutions ou l'industrie du spectacle ne sauraient fonctionner sans être « connectés » en permanence, que sont donc en réalité ces désormais indispensables centres de données, ou *data center* en anglais ?

Avec l'explosion d'internet et des bases de données numériques, nombre d'entreprises et d'institutions ne pouvaient plus compter sur leurs propres serveurs, installés au sein de leurs sites, pour stocker toutes les données et garantir ainsi tant le fonctionnement numérique interne à la structure que l'accès externe pour leurs clients, fournisseurs, sites de production

ou de stockage, sans compter leurs flux d'échanges financiers. C'est ainsi que des centres de données, des sites dédiés au stockage numérique, ont vu le jour. Si certaines grandes entreprises disposent de centres entièrement à elles, comme Google, Amazon ou Facebook, la plupart des autres entreprises et institutions font appel à des centres de données extérieurs. En effet, vu

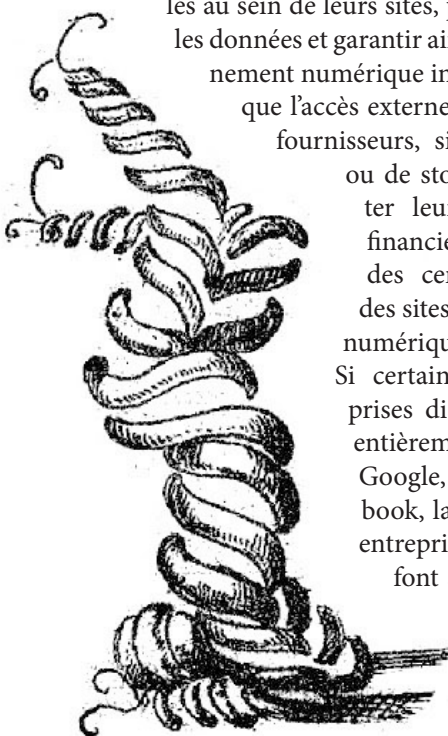
l'augmentation du flux de données, on pourrait dire que toute entreprise de taille moyenne et plus a désormais recours à ce genre de service. Pour ce qui est des centres de recherche, des universités et des grandes écoles, elles disposent dorénavant et déjà de leur propre centre situé sur les campus, tout en sachant que l'Etat français vient en plus de lancer en 2017 un appel d'offre pour créer 13 data centers régionaux et 4 data centers nationaux dédiés spécifiquement aux activités universitaires.

Un centre de données se présente donc comme un lieu où se trouvent différents équipements électroniques, des ordinateurs, des systèmes de stockage et des équipements de télécommunications. Et juste pour avoir une idée, on dénombre en France environ 190 de ces centres¹.

Si auparavant les données d'une entreprise ou d'une institution étaient préservées dans des caves sous forme de tonnes d'archives papier, et que leurs secrets se gardaient dans un coffre-fort, toutes se trouvent aujourd'hui (majoritairement) dans des banques de données numériques, situées physiquement dans ces centres de données. Pas de surprise alors que ces structures, disséminées à travers tout le territoire, ne fassent pas une grande publicité de leur existence. Sur place, à l'exception des plus connues, on ne trouvera souvent qu'une toute petite indication du nom de l'entreprise qui gère le centre, et ne comportant généralement pas la mention « *centre de données* ». S'il s'agit la plupart du temps de constructions relativement grandes, en béton, avec pas ou très peu de fenêtres, certains de ces centres ont aussi été aménagés dans des anciennes galeries de mine, des bunkers de l'armée, des champignonnières, de vieilles forteresses, des caveaux d'églises abandonnées, voire sur un étage dans un immeuble ou tout en haut d'une tour de bureaux. Notons encore qu'il existe aussi des centres de données modulaires, aménagés dans des conteneurs, qui peuvent être déplacés ou installés rapidement.

Les centres de données ne peuvent pourtant pas être construits n'importe où, principalement pour trois raisons : ils ont besoin d'une connexion physique à Internet, d'une importante alimentation électrique (l'ensemble des 200 data centers situés en France consomment déjà plus de 3% de l'électricité du pays –une tranche nucléaire–, avec une estimation de 15% d'ici dix ans) et de la disponibilité d'une source de refroidissement, en général avec de l'eau. Remarquons que ces trois éléments ne sont pas des éléments qui se trouvent uniquement sur le site même du centre, mais qu'ils doivent être acheminés vers lui : câbles

¹ A titre d'exemple, *Online*, la filiale cloud d'Iliad (une des plus grosses au niveau mondial), possède seulement quatre datacenters (deux à Vitry-sur-Seine, un à Paris-Porte de Versailles et un à Amsterdam), et se prépare à en ouvrir un cinquième au second trimestre 2018, de 10 000 m² et 22 MW à Saint-Ouen-L'aumône.



en fibre optique, câbles d'électricité et tuyaux d'eau (souvent pompée d'un fleuve ou d'un lac situé à proximité).

Vu leur importance stratégique, les centres de données sont des lieux très sécurisés. Parcourons-en rapidement quelques éléments clé dont ils sont souvent – pas toujours – équipés :

* Protection du site : vidéosurveillance, détecteurs de mouvement, présence d'un vigile ou alerte vers une société de sécurité privée, enceintes, des murs résistants à l'explosif, limitation du nombre de vitrages (et s'il y en a, en verre anti-déflagration et donnant seulement sur les parties administratives et d'accueil du centre), détecteur de métaux et scanners infrarouge à l'accueil.

* Sécurisation d'accès au site et à l'intérieur du centre : identification de tout visiteur ou employé par badge, et presque toujours par empreinte digitale, par la rétine ou l'iris de l'œil. Sas de sécurité, zones d'accès restreint, portes coupe-feu, système anti-incendie par micro-gouttelettes ou gaz inerte.

* Redondance (capacité de continuer à fonctionner en cas d'incident) : groupes électrogènes d'urgence et onduleurs avec batteries massives, deuxième système de climatisation d'urgence, au moins doublage de tout ce qui vient de l'extérieur en termes de câbles d'alimentation électrique en moyenne tension, de fibres optiques et acheminement d'eau pour le refroidissement.

Concernant les liaisons en fibre optique, celles-ci sont donc au moins doublées (pour garantir une redondance) et suivent deux trajets géographiquement distincts. Il s'agit souvent de liaisons dédiées, donc utilisées uniquement par le centre de données, reliant ce dernier aux structures de distribution de l'internet.

Une seule entreprise au monde, Uptime Institute, est accréditée pour délivrer une certification des centres de données. Il existe quatre catégories :

* Tier I : Infrastructure non redondante, une seule alimentation électrique, climatisation non redondante.

* Tier II : Les éléments de production de froid ou d'électricité sont redondants, mais la distribution d'électricité et de froid n'est pas redondante.

* Tier III : Tous les composants sont maintenables sans arrêt de l'informatique

* Tier IV : Tolérance aux pannes. Aucune panne n'arrête l'informatique (réponse automatique). Absence de SPOF (*Single Point of Failure*, un point qui peut à lui seul causer une paralysie).

En février 2015 au Danemark, un centre de données modulaire de *RemTech* a été ciblé par une attaque incendiaire. Les assaillants ont pénétré dans le module et y ont aspergé une importante quantité de liquide inflammable. Pendant 60 minutes, le feu a fait rage, détruisant tous les câblages ainsi que la pièce dédiée à l'alimentation électrique. Par contre, les serveurs mêmes, installés dans une pièce construite avec des matériaux anti-inflammables, n'ont pas été endommagés. Le feu a littéralement ravagé tout ce qui se trouvait *autour* de cette pièce coffrée. Si ce data center n'a physiquement pas perdu ses archives, elles ont en tout cas été indisponibles pendant

plusieurs jours.

Notons cependant pour compléter ces informations sommaires qu'il existe actuellement deux systèmes techniques de climatisation pour refroidir les ordinateurs et les serveurs (produisant facilement une chaleur de 70 degrés lorsqu'ils ne sont plus refroidis) et maintenir la température ambiante à l'intérieur de ces chambres fortes autour de 20 degrés. L'un consiste à les réfrigérer avec d'énormes quantités d'eau qui passent à l'intérieur du centre. L'autre système, dénommé « *air cooling* », utilise uniquement de l'air, acheminé par de grands ventilateurs, souvent installés sur les toits de ces bâtiments.

En 1891 paraissait en français un curieux petit ouvrage. Portant comme seule mention « *Imprimerie Internationale Anarchiste, Londres* », son titre était pour le moins évocateur : *L'indicateur anarchiste*. La petite brochure n'était pas une dénonciation d'espions, ni une mise en garde contre les infiltrations et les mouchards, mais un manuel pour fabriquer des engins incendiaires, des bombes et des munitions. *L'indicateur anarchiste* ne se contentait pas d'expliquer les *comment* de la cuisine subversive, mais offrait aussi, comme son nom le laisse entendre, des suggestions sur ce qu'il y avait à faire. Dès maintenant, mais aussi afin de précipiter l'insurrection et de brûler les ponts avec le vieux monde lorsque la rupture sera sur le point de déchirer la société. C'est ainsi, immanquablement, que *L'indicateur anarchiste* attirait l'attention des anarchistes sur la « mémoire » de la domination, une mémoire sur papier conservée soigneusement dans les archives, comme pilier de l'ordre constitué.

Écoutons la voix détonante de cette brochure: « *Brûlez toutes les paperasses administratives, partout où elles se trouvent. Au feu, les titres de propriété, de rente, d'actions, d'obligations, les hypothèques, les actes notariés, les actes de société, etc. Au feu, le grand livre de la dette publique, ceux des emprunts commerciaux et départementaux, les livres de banques, de maisons de commerce, les billets à ordre, les chèques, lettres de change, etc. Au feu, les papiers de l'état-civil, du recrutement, de l'intendance militaire, des contributions directes et indirectes. Au feu, ces papiers malsains, titres d'esclavage de l'humanité...* »

Quand on sait que les data centers sont vitaux pour l'économie et le commerce, mais qu'ils sont également devenus cruciaux pour les archives de la domination du 21e siècle (l'Etat détruit nombre de documents originaux après leur numérisation et les conserve souvent uniquement sous forme de données lorsqu'ils ont directement été produits de la sorte), la curiosité devient facilement un peu plus qu'un *vilain défaut*.

Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 3, 15 mars 2018

QUAND LES DÉSERTS DE BÉTON DEVIENNENT INTELLIGENTS

SURVEILLANCE INTELLIGENTE ET TECHNICISATION DE LA VILLE (NOVEMBRE 2017 - ALLEMAGNE)

La manière dont Munich a changé ces dernières années a laissé ses traces : les loyers qui grimpent chassent les pauvres et les indésirables hors de la ville pendant que s'érigent l'un après l'autre des immeubles de luxe... Cette restructuration s'étend bien au-delà de simples projets de construction et le terme « gentrification » ne saurait refléter toute cette réalité. L'afflux de riches et de nouvelles activités économiques et industrielles s'accompagne d'une hausse de moyens pour la police et la Justice ainsi que d'une extension des infrastructures de transport et télécommunication. Néanmoins, la restructuration militarisée de la métropole ne reste pas sans réponse : on voit de plus en plus de vandalisme et d'incendies contre des voitures et des bureaux de compagnies immobilières, comme sur des chantiers ou contre des sociétés de construction. Cette rage semble aussi s'étendre aux maisons et appartements de luxe et, de temps à autre, aux voitures de gardiennage et de police qui les protègent. Pendant ce temps, de nouvelles couches de peinture toutes fraîches brillent sur les façades lustrées ; les journaux annoncent des récompenses pour toute info qui pourrait aider l'enquête sur les incendies ; et les pelleuses déferlent sur les derniers espaces non encore aménagés. Ce texte a été publié il y a quelques mois pour s'interroger sur le moteur de cette restructuration et sur la direction qu'elle prend. L'industrie des technologies, en pleine expansion, recrute de plus en plus de jeunes cools, tout en confinant les exclus dans une position isolée, rouages inconscients de la machine économique urbaine. Pour ne pas se limiter à des hypothèses sur les possibilités de révolte que nous laisseraient les scénarios du pouvoir, soyons clairs quant à qui et quoi attaquer, ici et maintenant.

Toujours plus loin, toujours plus

haut, toujours plus vite...

... le capitalisme fait tout son possible pour connaître à nouveau des périodes où les profits grimpent en permanence. Il doit ainsi sans cesse optimiser son modus operandi afin de conquérir de nouveaux marchés de niches. Parallèlement, la surveillance des citoyens – les consommateurs stressés – se poursuit : leur quotidien est soumis à toujours plus de surveillance, de quantification et d'injonctions.

Lorsque tous les recoins de la planète, tous les êtres humains, toutes les matières premières et toutes les espèces seront intégrées à la logique d'exploitation de l'économie, lorsque chaque individu considérera tous les autres comme des concurrents dans la course aux profits, alors, de plus en plus de nouveaux domaines pourront se prêter au jeu de l'accumulation de capital. Aujourd'hui, chaque pan de la vie sociale doit se soumettre à des exigences de performance. Le déploiement d'internet et des technologies de l'information à grande échelle et l'omniprésence des puces informatiques permettront de « parfaitement » planifier notre vie quotidienne. Non seulement cette évolution technologique représente un marché de millions et de millions d'« objets intelligents », mais implique également une marchandisation lucrative de l'archivage, de l'analyse et du traitement de millions de données produites par leurs utilisateurs. En effet, la « smartification » s'insinue dans tous les aspects de nos existences : les technologies « intelligentes » ne sont pas uniquement utilisées dans la sphère privée ou professionnelle, elles s'inscrivent également dans un contexte de mobilité accrue, dans tous les domaines des communications et dans celui de la fourniture d'énergie. L'environnement social dans son ensemble – et l'espace urbain en particulier – se transforme en un champ d'appareils et de processeurs allumés en permanence,

connectés au wifi et collectant des données non-stop. À cela s'ajoute le fait que de plus en plus d'appareils analysent automatiquement toutes ces données afin d'adapter leurs actions en temps réel. L'internet des objets et la prétendue intelligence artificielle font partie intégrante de la ville : dans la circulation, les centres commerciaux, dans chaque maison, chaque feu de signalisation, dans les lieux de vente, l'éclairage public, les caméras, les réfrigérateurs.

Urbain, écolo et branché

L'être humain est réduit à l'état de producteur de données sur pattes. Ses excréments informationnelles, ses choix d'utilisateur sont constamment recueillis et efficacement analysés. Cela est censé nous simplifier la vie, puisque nous n'avons plus rien à faire par nous-mêmes, sinon savoir utiliser un smartphone et tout organiser au moyen d'applications. Pourtant, n'oublions pas que tant la vente et l'exploitation des données par l'intermédiaire de dispositifs connectés, que la récupération de ces données effectuée à chaque mise à jour de logiciel constituent le fonds d'une nouvelle accumulation de richesses à la faveur d'une poignée d'entreprises dans le secteur des technologies de l'information et de la communication (TIC). Un nouveau mode de vie voit le jour, une nouvelle organisation moderne du quotidien « indéniablement » attrayante, associés à un certain style qu'au départ seuls les riches peuvent s'offrir, mais qui à terme finira par s'imposer au reste de la société. En toute logique, les quartiers réservés aux riches sont façonnés selon ce modèle et le promeuvent. « Urbain, écolo et branché ! » : voilà comment sont décrits non seulement ces quartiers riches, mais aussi la ville dans son ensemble, pour attirer les entreprises en TIC ou comme label d'une exposition sur les nouvelles technologies.

Les gouvernements et la police

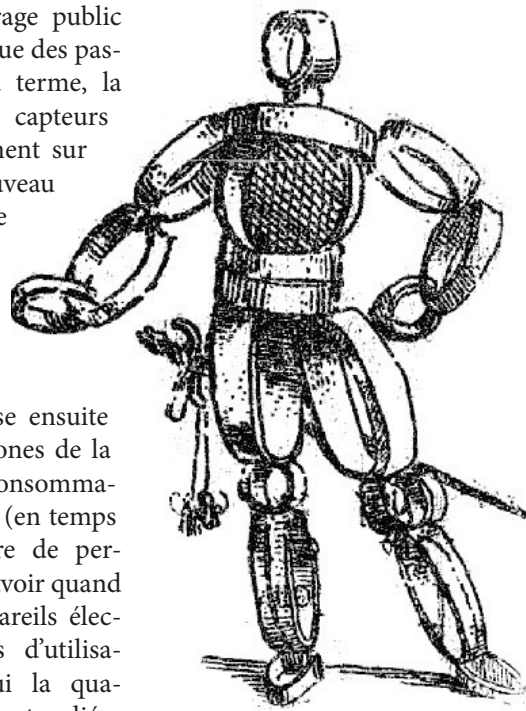
s'intéressent particulièrement à l'échange permanent de données. Il permet, en effet, d'avoir une vue d'ensemble sur l'ennui quotidien dans lequel la société est plongée : quelles-sont ses habitudes, ses règles, ses manies ? Les individus au comportement singulier, ceux qui ne suivent pas les tendances ou les évitent à dessein ne sont pas les seuls à sortir du lot. C'est l'intégralité de la population qui fournit une image très précise de ses déplacements et de ses activités. Il est ainsi plus aisé de la gérer et de la superviser. À long terme, cela permettra non seulement de repérer les moutons noirs, mais également de contrôler et de gouverner indirectement des foules immenses. L'exploitation des données sous forme de statistiques devient un instrument d'administration et de contrôle de millions de personnes, qui permet aussi, si on l'utilise comme outil de pronostic et de prévention, de les manipuler. La smartification du quotidien vise à la fois la prospérité économique des géants de l'informatique, l'optimisation du travail, la prévention du crime, une gouvernance sans frictions, ainsi qu'une administration invisible, décentralisée, renvoyant une image de conscience écologique.

Plus intelligents ensemble ?

Jetons un œil au projet de l'Union européenne « Smarter Together » qui envisage de mettre en pratique le concept de ville intelligente dans certains quartiers de Vienne, Lyon et Munich. À Munich, ce sont les quartiers de Neuaubing-Westkreuz et de Freiham qui sont visés, à savoir pas moins de 50 000 habitants, ainsi que ceux qui emménageront par après. Outre le fait que ce projet met en avant son respect de l'environnement et son ouverture aux initiatives citoyennes, il soutient aussi la mise en place d'un système de voitures et de vélos en libre-service appartenant à MVG (service municipal de transport de Munich) et l'augmentation conjointe de la vente en ligne de tickets MVG. Dans ces conditions, presque tous les aspects de la mobilité en ville s'en verront

modifiés. De plus, l'éclairage public s'allumera seulement lorsque des passants seront détectés ; et à terme, la vidéosurveillance et des capteurs wifi s'inviteront certainement sur les lampadaires. Ce nouveau réseau wifi constitue le noyau dur du concept de smart city. Par ailleurs, les habitations de ce quartier seront équipées de compteurs connectés (ce système vise ensuite à être étendu à d'autres zones de la ville) afin de mesurer la consommation d'énergie d'un habitat (en temps réel), d'estimer le nombre de personnes qui y vivent et de savoir quand et dans quelle pièce les appareils électroniques sont en cours d'utilisation. Puisque aujourd'hui la quasi-totalité des activités sont reliées à des appareils électroniques, une surveillance individuelle, continue et en direct est théoriquement possible. Ce projet est un projet de surveillance de la population à très grande échelle qui se caractérise notamment par la surveillance des rues ainsi que par la refonte et l'accélération de la mobilité.

Le fait que ce projet rénove des quartiers dont la valeur augmentera par la suite montre bien que Munich est dans une optique de placement de capitaux : tous les aspects de la vie y deviennent théoriquement sujets à la marchandisation. Les entreprises qui développent et tirent les bénéfices du projet (SWM, MVG, Siemens, Fraunhofer, TUM, Securitas, Toshiba...) et celles qui investissent les moyens pour les réaliser (IBM, Google, Siemens, Microsoft, Amazon, Telekom, Bosch) combinent opportunément leurs intérêts et ceux de la ville où elles ont leurs sièges – Munich. Pas à pas, la pression en faveur de la smartification de la ville aura pour conséquence de la transformer en une nouvelle Silicon Valley, un laboratoire et un moteur économique. Il devient clair que le profil des habitants dans ces quartiers s'en verra modifié, en même temps que les infrastructures. La gentrification s'accélérera considérablement en raison de la présence d'employeurs attractifs et smart qui séduiront les jeunes cadres



dynamiques et autres sales bourgeois bossant dans l'informatique. La liste des charmes de la smartification ne s'arrête pas là : de nouveaux quartiers branchés verront le jour pour nos jeunes cadres, ainsi que de nouvelles façons de vivre et de travailler dont la principale caractéristique sera la flexibilité (soit la fusion entre temps de travail et temps libre, bureau et maison, amis et collègues, ainsi qu'une plus grande mobilité entre les villes). Quant aux start-ups high-tech locales, elles bénéficient du soutien financier de la ville et de l'État. Et de son côté, l'introduction du train de vie branché AirBnB-Deliveroo-smoothie vient noircir le tableau de sorte que tous les habitants pauvres devront, lentement mais sûrement, quitter les lieux. Enfin, l'espace, évacué, sera en mesure d'accueillir les nouveaux riches et leurs lofts. Ainsi, en plus du profil des habitants, la principale façon de vivre, d'habiter et de consommer la ville changera dans l'intérêt des plus riches, des plus branchés et des plus cools.

Total control

Les concepts actuels de domination, incarnés, par exemple, dans la ville intelligente, ne peuvent se passer de la technologie. Elle est indispensable non seulement du

point de vue économique et parce qu'elle est un moyen de contrôle parmi d'autres, mais aussi, elle présente un aspect idéologique non négligeable : en effet, la technologie est perçue comme une solution miracle. Elle est un moyen et une fin en soi, un système dont l'implantation permanente lui procure un pouvoir omnipotent. Les données sont une véritable mine d'or pour produire des statistiques, et il faut garder à l'esprit que même les recoins les plus cachés de nos vies produisent des données exploitables. Une telle surveillance est rendue possible grâce à l'interconnexion des systèmes informatiques, l'accroissement de leur puissance de calcul et à leur miniaturisation. La numérisation, quant à elle, permet de faire concorder les données entre elles, puisque grâce aux processeurs et à internet, chaque fichier n'est plus qu'une suite de chiffres. Ainsi, conformément à la logique de domination, les ordinateurs dissèquent ensuite ces données, les filtrent, puis établissent des statistiques pour enfin dessiner les contours d'un environnement où régulation, punition, sélection et optimisation sont désormais possibles. La présence permanente de cette mécanique ne peut générer que de la domination, car elle est en mesure de tout enregistrer, de tout percevoir et est susceptible d'influencer tout le monde – idéalement de façon préventive.

Le pouvoir de la technologie se cristallise moins en la figure du technocrate – un spécialiste qui est le seul à avoir en sa possession la connaissance, la permission et, finalement, un certain sentiment de responsabilité de perpétuer ou de transformer la ville technologique – qu'en la ville tangible elle-même. Fibres optiques, antennes, puces et réseaux sont installés partout – et ont, par conséquent, un caractère totalitaire – dans notre environnement physique, ce dernier étant, de surcroît, doublement dictatorial dans le sens où il nous dicte quoi faire, mais aussi où son pouvoir est total. Il s'agit d'une dictature régée par une coercition douce, mais incessante, chacun se

trouve continuellement sous pression pour rester connecté et disponible, recevoir des ordres, exécuter des ordres, obéir, puis passer à la tâche suivante, à la prochaine échéance. Accoutumé à la présence de micros dans ses poches, chacun se livre sans réserve – d'ailleurs, celui qui tenterait de cacher quoi que ce soit paraîtrait fort suspect – et ignore par là même que tous ses mouvements, toutes ses relations et conversations sur internet sont enregistrées, analysées, calculées et prédites.

L'environnement technologique constitue progressivement le moyen privilégié par lequel l'État exerce sa fonction principale : le contrôle social. L'exercice de ce pouvoir dépend moins d'une personne en uniforme que de l'intégralité et de l'omniprésence d'un réseau compartimenté (la compartimentation étant un des principes de mise en réseau autonome), ce qui implique que ceux qui le font fonctionner s'occupent davantage de son entretien et n'ont guère de pouvoir décisionnel. Et à travers la production constante de données, leur réquisition jamais remise en question, il est évident que la technologie accroît le pouvoir. Un pouvoir qui a toujours été de nature totalitaire puisqu'il s'efforce sans relâche de s'immiscer dans tous les aspects de l'existence et dans chaque être vivant (jusqu'à s'octroyer le droit de vie ou de mort – mais il n'est pas nécessaire de pointer du doigt les nanotechnologies ou les technologies nucléaires pour comprendre ce qu'implique le totalitarisme technologique). Ainsi, le projet de ville intelligente est un pas décisif vers l'installation des nouvelles technologies partout dans l'espace urbain, et par conséquent dans notre quotidien et sur le pas de nos portes. Il convient alors de tisser une toile technologique toujours plus serrée pour que tous nos faits et gestes puissent être épiés. Aujourd'hui déjà, on prépare le terrain pour élargir le projet de ville intelligente au-delà des frontières de certains quartiers-pilotes, et via un processus de contrôle et d'épuration, les éléments non productifs, indisciplinés et

défaillants sont chassés, créant par là même le cadre idéal pour engendrer sans soucis le maximum de profits.

Docile ou indomptable ?

Alors que le contrôle social en ville cherche à nous faire avaler sans broncher chaque nouvelle tendance technologique et chaque projet apportant une plus-value, nous devons, au contraire, saisir l'opportunité de remettre en question chacune de ces tendances et chacun de ces projets et de les rejeter en bloc collectivement. Nous devons donc trouver des stratégies pour revendiquer la rue : ensemble, nous devons les envahir afin qu'elles deviennent incontrôlables, qu'elles se remplissent de créativité, d'insoumission et d'actions offensives en réaction contre la ville capitaliste. Revendiquer la rue, c'est aussi s'attaquer à tout un arsenal de surveillance, aux instruments de contrôle et de gestion et aux canaux qui transportent nos données. La technosociété et les technologies en perpétuelle expansion sont tributaires de l'information et des ingénieurs, mais aussi des fibres optiques, des antennes, des systèmes d'alarme et des tableaux électriques, de leurs câbles et canaux. Pourquoi ne développerions-nous pas les compétences nécessaires qui mettraient fin à cette technocratie hostile à la vie en sabotant ses mécanismes et son infrastructure, son contrôle social et sa domination technologique ? La petite brèche que nous ouvrons s'élargira ensuite ! Explorons les nouvelles possibilités et les nouveaux chemins qui s'offrent à nous ! Attaquons le projet de la ville qu'ils tentent d'édifier, rendons les rues incontrôlables et court-circuitons la société technologique !

Contre la smart city ! Contre la ville technocratique et ses larbins !

Sabotons le contrôle social !

Avalanche. Correspondance anarchiste. n° 13, avril 2018

VILE PRISON

C'est une petite chose de Crien, un simple petit boîtier électronique. C'est un détecteur à infrarouge ou à ultrasons connecté par RFID ou GSM comme il s'en multiplie à tous les coins de rue (ou de sentiers comme dans la haute vallée de l'Aude ou sur la montagne Sainte Victoire) depuis quelques années déjà. C'est en même temps un instrument de mesure destiné à capter la pollution, la circulation, le bruit, le poids des déchets, la météo ou encore la présence de passants, et un appareil programmé selon les algorithmes du pouvoir pour interagir avec ces derniers. Ce peut être à la fois un détecteur de mouvements et un régulateur d'intensité lumineuse. Ce peut être un mouchard sophistiqué qui emprunte les traits de banals lampadaires.

A Paris, un inconnu sort d'une pénombre que les néons des vitrines n'accrochent pas, l'œil aux aguets. Il regarde droit devant lui, prêt à se faufiler dans le dédale urbain, à tourner quelques mètres encore pour se fondre à nouveau dans le décor. Quelque chose cloche pourtant au fur et à mesure de sa progression : si la lumière des lampadaires faiblit certes derrière son séant, elle l'enrobe aussi sans discontinuer d'un halo entêté à chacun de ses pas pressés. C'est un peu comme si le projecteur mobile de la ville-prison avait soudain jeté son dévolu sur sa fragile silhouette. Il peut bien se trouver au sud, au nord ou à l'ouest de la capitale (square René-Le-Gall/13e, boulevard de Courcelles/17e ou rue Antoine-Bourdelle/15e), que cela n'y change rien. Ce n'est pas un mauvais rêve : les éclairages publics de ces rues ont été fraîchement équipés de détecteurs de présence, d'ampoules à LED et de circuits électroniques, qui suivent de leur intensité tout promeneur nocturne, comme des phares lançant une alerte silencieuse aux caméras de vidéosurveillance. Plus sombre devant, plus sombre derrière, mais avec un flux de spots

braqués sur toi et qui refusent de te lâcher. Une sorte d'ombre chinoise inversée qu'on peut observer de loin et de partout. Ce dispositif « intelligent » a pris indifféremment pour prétexte d'économiser de l'électricité, de protéger les chauve-souris ou les cyclistes, en adaptant la force lumineuse des lampadaires à la progression des passants, incarnant d'un jour nouveau la métaphore des lucioles qu'on ne voit que trop parce que le reste est gris comme la pacification. C'est une petite chose de rien, certes, de ridicules capteurs de présence infrarouges installés au sommet d'un mât, mais qui te placent en pleine lumière quand tu voudrais vaguer à d'aimables pérégrinations nocturnes,

Pour mieux pouvoir observer les étoiles ou réaliser quelques menues économies sur une énergie dont l'industrie et la guerre sont autrement plus voraces, le pouvoir n'a bien sûr pas choisi d'éteindre complètement son éclairage métropolitain, il l'a juste adapté, parce qu'il répond avant tout à un impératif d'ordre. Ce fut d'abord l'arrêté d'Henri II en 1558 qui promulgua dans la capitale du royaume un arrêté contre « *les larrons, voleurs, effracteurs de portes* », en ordonnant d'allumer des falots (paniers de fer remplis de résine et d'étoupes, suspendus à des potences de bois) à chaque coin de rue et au milieu des plus longues d'entre elles, de 10 heures du soir à 4 heures du matin pendant 6 mois dans l'année. Puis ce fut Louis XIV en 1667 avec son fameux « *netteté, clarté, sécurité* », qui fit installer près de 2800 lanternes en quelques mois, entretenues par les bourgeois du cru, fonctionnant chaque année du 20 octobre au 31 mars, y compris les soirs de pleine lune. Par la suite, les passages successifs de l'éclairage public d'une chandelle à carreau à une lanterne à réverbère et à huile, puis au gaz et enfin à la fée électricité –avec la lampe à incandescence

aujourd'hui remplacée par des LEDs dotées de capteurs–, fut moins une préoccupation des autorités envers les chiroptères ou les couche-tard distraits, qu'un perfectionnement dans la surveillance, le contrôle et la traque des indésirables, afin de protéger le sommeil et les biens des riches.

Cette lumineuse expérimentation parisienne est à l'image de la nouvelle génération de caméras de surveillance qui est en train d'arriver dans les zones rurales moins denses, où les caméras publiques à détecteur de mouvement n'auront besoin d'enregistrer que les égarés diurnes de passage, mais en étant adaptée à une zone massifiée et nocturne : chaque noctambule, piéton ou vélotracte, formera autant de petits points mis en valeur sous toutes les coutures puis passés à la loupe des yeux de l'État sur les écrans de contrôle de la ville. Si la surveillance est bien sûr la base de ce genre de dispositifs, cet objectif n'est cependant plus le seul, puisque ces nouveaux lampadaires interactifs sont également des émetteurs et des producteurs de données, qui recensent au détail chaque déplacement, alimentant nuit après nuit le moloch d'une *smart city en devenir*.

Le terme en vogue et volontairement flou de *smart city* se réfère à tout ce qui peut être digitalisé et connecté dans la gestion et la planification d'une ville. Il s'agit à la fois d'une nouvelle source de productivité et de profit pour le capital, et de contrôle ciblé au sein d'une masse pour l'État, tant il semble clair que lorsque tout (y compris ses habitants) sera traduit en données et sera connecté dans une ville, tout et chacun deviendra traçable et visible pour les entreprises et les institutions. Les projets de *smart city* sont ainsi principalement d'ordre gouvernemental (le plus souvent, une digitalisation de la bureaucratie

pour la rendre plus efficace), ou du domaine des transports et de l'énergie (il semble y avoir une préférence pour des sujets qui sont déjà pensés en termes de flux et de nœuds). Quant au domaine de la sécurité (l'intégration de différentes formes et plateformes de surveillance, ainsi que l'introduction de nouvelles technologies comme la reconnaissance faciale et l'analyse par logiciel des comportements et des situations), si elles sont moins mises en avant, c'est certainement pour éviter que la *smart city* ne soit d'emblée associée aux images dystopiques de Big Brother (bien que des Etats comme Singapour, la Chine ou plus près d'ici les Pays-Bas et le Royaume-Uni en testent les possibilités sans trop de retenue).

Pour garder notre exemple des lampadaires interactifs qui font la fierté de la société Evesa, cet « *assemblage de plusieurs technologies pour détecter différents types d'usagers, car même le riverain qui descend ses poubelles doit être repéré* », il nous faut dépasser le petit bout de la lorgnette. Dans un premier temps, une fois ces mouchards répandus à plus grande échelle, pourra se développer la possibilité d'établir des statistiques précises sur l'utilisation de chaque rue et bout de trottoir, afin d'optimiser –comme ils disent dans leur technolange– le ramassage des poubelles, les places de parking, les feux de circulation, les zones de chalandise (tel magasin de telle chose à tel emplacement), ou encore les maraudes de taxis et les patrouilles de police. Et comme on ne peut oublier que beaucoup de données sont d'abord offertes sous forme d'auto-flicage par les usagers de smartphone et d'objets connectés, quelques start-up comme *Quantmetry* (spécialisée en algorithmie) et *Dataiku* (spécialisée en analyse et construction/gestion de plateforme de big data) se sont empressées dès 2017 de recouper les données du réseau de téléphonie mobile SFR (nombre de personnes présentes par rue et vitesse de leur déplacement) avec celles de la mesure du trafic piéton et routier fournies par la mairie de Paris à

l'aide de boucles électromagnétiques dans la chaussée, et ce à l'échelle de tout un arrondissement (le 13e), afin d'y mettre au point ces fameux lampadaires à détecteurs de mouvement. A leur tour, et c'est le deuxième temps, ces derniers cracheront jusqu'en 2019 le détail de chaque déplacement individuel dans toute sa singularité, permettant encore d'alimenter, d'affiner, d'étendre, de croiser et de complexifier la base de donnée globale, et ainsi de suite.

La *smart city* ne peut pas être affrontée point par point en contestant la pertinence de ceci ou cela, mais doit être appréhendée comme une immense machine qui produit, recoupe, extrapole et génère en retour des millions de données dans tous les domaines, permettant un maillage à visée totale de toute expression de vie sur un territoire, afin de pouvoir rationaliser les flux (de marchandises au quotidien comme de militaires en cas de troubles), de lancer une alerte ciblée, de retracer la source d'un problème et d'y remédier le plus vite possible. Ce n'est ni plus ni moins qu'un projet de contrôle et de gestion adapté à une société de masse, destiné à réguler et développer des réponses à toutes les failles et autres anomalies statistiques sélectionnables à volonté à partir de normes elles-mêmes flexibles et manipulables à l'envie (c'est le plaisir de disposer de *big datas* que de modifier les paramètres d'interrogation de la base de donnée). Capteurs de bruits, de mouvements, d'ondes, d'horaires, de chaleur corporelle, de température, de sons ou d'utilisation de l'espace public comme privé (si Linky ou le GPS embarqué d'office dans les voitures neuves depuis 2017 vous disent quelque chose) : une fois brassés dans la grande moulinette du data capté à tous les coins de rue et de ses applications, aucun ne manquera à l'appel dans un futur proche pour resserrer davantage les filets de l'exploitation, du contrôle et de la dépossession généralisée de nos vies.

Il n'est donc pas surprenant que des Bouygues, Suez, Mastercard ou EDF soient aussi partie prenante

du concours annuel à projets *Datacity* lancé par la ville de Paris et l'incubateur de start up NUMA (le coup de lampadaires-balances est un des dix projets retenus de 2017). Ou que malgré toutes les restrictions liées aux mesures « anti-terroristes » qui n'en finissent plus, un petit avion ait été autorisé à survoler à basse altitude Paris et ses abords pendant quatre mois jusqu'au 30 septembre prochain. Cet avion qui appartient à la société *Aerodata* (de Lille), doit numériser à l'aide de caméras les 180 000 bâtiments de la capitale, données complétées par les géomètres de *Geosat* (basée à Bordeaux), chargés de leur côté d'effectuer des relevés de rues au sol avec un laser-scanner, avant que le tout ne fasse l'objet de la première carte en 3D de Paris, réalisée par *Luxcarta* (basée à Nice). Cette maquette 3D à trois millions d'euros sera l'une des données fondamentales permettant d'exploiter finement toutes les autres, en étant mise à disposition de tous les requins des start-up pour stimuler le décollage d'une *smart city* plus envahissante que jamais.

Il n'en va pas autrement dans le domaine de la sécurité, si bien que les différentes autorités lancent régulièrement leurs propres «hackathons» pour permettre aux informaticiens, mathématiciens et autres ingénieurs d'exploiter leurs précieuses données : suite à celui nommé *Nec Mergitur* de janvier 2016, la Préfecture de police de Paris et la ville ont par exemple sélectionné parmi 400 participants la start-up *Etaonis* qui aidera les flics à « *filtrer l'information, fiabilisée et géolocalisée, depuis les réseaux sociaux* » ou *Repaire*, qui élaborera un service grâce auquel les forces de l'ordre pourront accéder aux plans de tous les bâtiments en 2D et 3D. De son côté, le ministère de la Justice n'est pas non plus en reste, avec par exemple son «hackathon» de janvier 2018 proposant à la centaine de participants d'imaginer la plateforme numérique de la future *Agence nationale du travail d'intérêt général*, destinée à « *améliorer le suivi de l'exécution de la peine afin de veiller à ce que la sanction soit*

effective »... Ceci est bien entendu rendu possible grâce à la digitalisation complète des données de ce ministère, de l'ensemble des jugements rendus et des données sur les condamnés jusqu'à une stricte future interconnexion avec les structures où ces travaux forcés devront être accomplis. Et puisqu'on en est là, rappelons que d'avril à juin 2017, les cours d'appel de Douai et de Rennes ont été autorisées à travailler avec la start-up *Predictive*, lauréate d'un précédent concours, qui lui a permis de digitaliser la jurisprudence des cours d'appel et de cassation, soit des centaines de milliers de documents, afin de faire tourner son logiciel qui établit les chances de succès d'un dossier judiciaire et évalue le montant probable des indemnités.

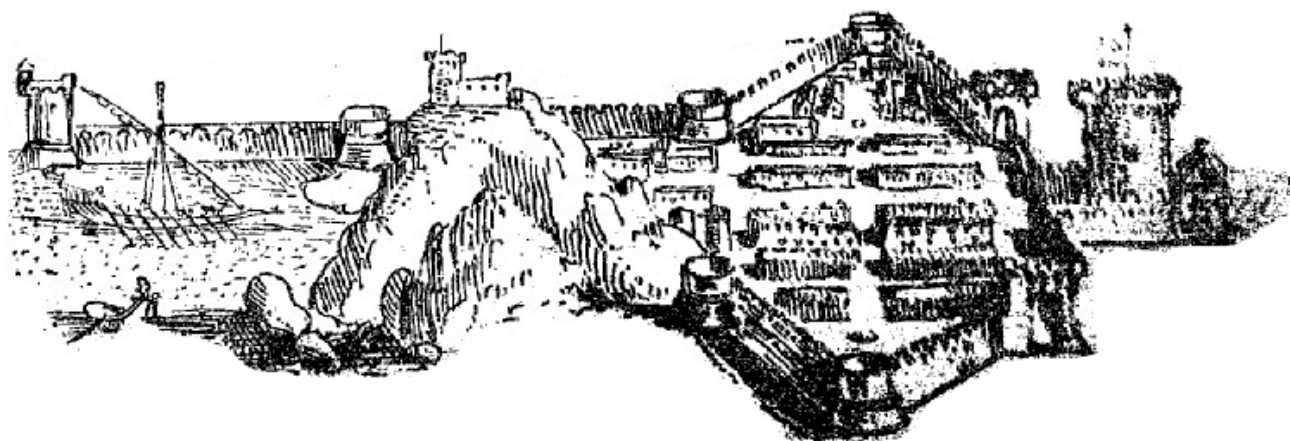
Avec la récente expérimentation grandeur nature de « *cet outil d'aide à la décision pour les juges pouvant aussi être un moyen de désengorger les tribunaux* », l'Etat s'engage ici dans l'autre facette du big data : l'extrapolation du futur à partir de la somme des occurrences passées, en utilisant l'intelligence artificielle pour anticiper et prédire des événements, soit la dite justice prédictive qui a comme un air de *Minority Report*. Au même titre d'ailleurs que les forces de l'ordre qui entendent orienter leurs patrouilles à partir de la somme d'éléments générés par leurs nouvelles tablettes NEO, pour gonfler leurs stats de flagrants délits (notamment sur les cambriolages ou les vols de voiture). Ou que le quartier d'affaires de la Défense à Paris, qui regroupe les sièges de nombreuses multinationales, et a inauguré en janvier 2018 son « hyperviseur », une intelligence artificielle récoltant et analysant les données des 14 000 balises et 321 caméras déployées sur la dalle.

Tout ceci plaide plus que jamais pour sortir des sentiers battus en cultivant l'imprévu et la singularité, l'imagination et la détermination, loin de la statistique des grands nombres, comme nous l'apprennent ces inconnus qui ont réduit en cendres des voitures de matons devant les prisons de Fresnes ou de Valence les 31 mai et 5 juin dernier. Ou comme nous le montre le *Groupe Volcan Détruire la domination de réseau*, qui a incendié un nœud composé de huit câbles de 10 000 volts passant sous le pont Mörschbrücke de Berlin le 31 mars de cette année.

En plus de priver 400 commerces d'électricité pendant de longues heures, cette attaque a notamment paralysé de parc de biotechnologies voisin et coupé internet sur de longues distances, vu que d'importants réseaux de fibre optique (notamment militaires) passaient aussi par là. Dans son communiqué, le groupe n'a pas manqué de préciser : « *Il faut l'intervention de ceux qui ne veulent plus rester spectateurs. Par exemple, à travers des attaques contre le fonctionnement des métropoles. Par exemple, à travers des sabotages des structures qui permettent cette destruction [de nos vies], en attaquant les infrastructures, l'intelligence artificielle, la Smart City, l'Industrie 4.0 – les formes de surveillance de toutes sortes.* »

Pour en revenir à nos candélabres interactifs, face à ce genre de problèmes très contemporains, l'éminent Dr A. Lonzi, ophtalmologue en prospective urbaine trop tôt disparu, affirmait que toute demie-mesure en la matière était vaine (dénicher et neutraliser les différents capteurs, y compris d'images, un à un), proposant plutôt de se rendre directement du côté de leur source. A titre de traitement curatif, il suggérait que le regard pourrait par exemple se tourner vers le quartier de la Planoise à Besançon, où l'incendie du transformateur électrique avait plongé les yeux de l'État dans le noir en mars 2015 lors d'une émeute, ou encore vers la ville de Niort, où de nombreuses armoires électriques qui alimentent l'éclairage public de plusieurs rues ont été régulièrement sabotées en mars 2018. A titre de traitement préventif par contre, vu qu'il est bien connu qu'il est tout aussi important de prévenir que de guérir, il ajoutait que le regard pourrait par exemple se tourner vers toutes ces petites structures diffuses et décentralisées nommées start-up, qui pullulent à droite à gauche pour rendre toutes ces données fonctionnelles à la domination. C'est en tout cas ce qu'en disait le bon docteur A. Lonzi, dont l'acuité n'était certainement pas *artificielle*.

Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 6, 15 juin 2018



IMAGINAIRES

Alger, 20 juin. Ici comme dans d'autres anciennes colonies se déroule le sacro-saint exercice du Bac, qui vient consacrer des années de sélection et de docilité. Des centaines de milliers de lycéens vont s'acharner à se muer en perroquets des plus fidèles pour régurgiter ce que le pouvoir a tenté de leur inculquer. Cette fois, la nouveauté ne réside donc pas dans la formation d'esclaves-citoyens adaptés aux besoins de la domination, mais dans une *innovation* policière : deux fois par jour du 20 au 25 juin, les autorités algériennes ont en effet décidé de débrancher internet dans tout le pays, avec pour prétexte d'éviter « la triche » aux examens. Cela rappelle qu'en 2011, l'Égypte voisine avait déjà été le premier grand pays à couper quasi totalement l'accès à Internet sur son territoire de manière intentionnelle, en plein cœur du soulèvement qui avait abouti à la chute de la dictature de Moubarak.

Il y a quelques années, suite à des textes expliquant que les dispositifs d'information et de télécommunication (internet, téléphonie mobile) n'existaient qu'en fonction des nécessités de la marchandise et du contrôle, et qu'ils constituaient à ce titre un objectif intéressant de la ville-prison, quelques camarades s'en étaient indignés.

Ce soir je pense à vous : rien de ce qui est *télématique* n'est fait pour nous – subversifs et autres cueilleurs d'étoiles. Tout, des téléphones portables aux réseaux sociaux a été pensé et bâti – et peut donc à tout moment se retourner – contre nous, comme autant de dépendances qui nous éloignent de possibilités réelles d'auto-organisation et de communication directe.

Paris, 15 juillet. Avec la fête nationale de la veille et la finale du mondial de football, le pouvoir en profite pour faire de la ville un laboratoire géant du contrôle. Loin, bien loin des Champs-Élysées où toute l'horreur patriotarde s'exprime en grande pompe, les transports urbains ont par exemple été supprimés préventivement par la préfecture de police : plus de bus dans la capitale ni dans l'ensemble des trois départements limitrophes (qui comptent tout de même 4,5 millions d'habitants). Plus de tramways pour faire le tour de Paris, de nombreuses stations de métro fermées. Il y a quelques années, suite à des textes expliquant que les transports publics n'existaient qu'en fonction des nécessités de la marchandise et du contrôle, et qu'ils constituaient à ce titre un objectif intéressant de la ville-prison, quelques camarades s'en étaient indignés.

Ce soir je pense à vous : rien de ce qui est *public*, c'est-à-dire à l'État, n'est fait pour nous – improductifs et autres trouble-fête. Tout, de l'aménagement des quartiers jusqu'à la circulation en leur sein a été pensé et bâti – et peut donc à tout moment se retourner – contre nous, comme autant de frontières invisibles qui filtrent les indésirables.

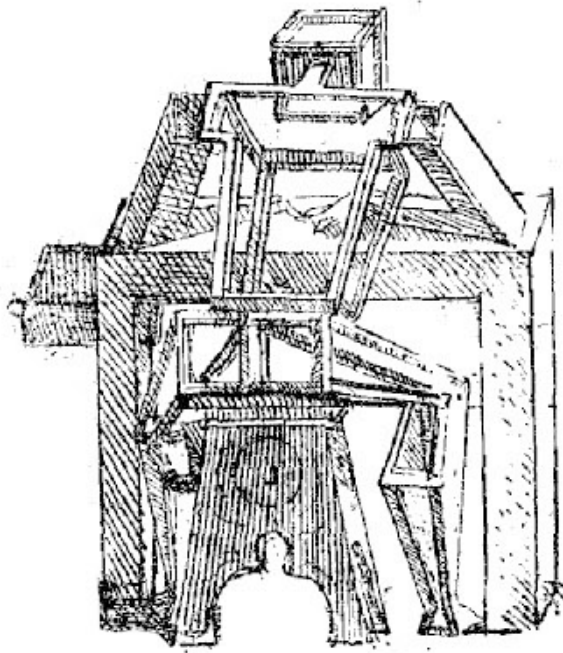
Dans un monde en restructuration permanente, où les

guerres reviennent frapper aux portes de l'Europe tandis que les mailles du filet de l'exploitation et du contrôle se resserrent à l'intérieur des frontières ; où les technologies de pointe pénètrent nos gènes et cartographient nos cerveaux tandis que les ravages de l'environnement en font une catastrophe permanente ; où émotions et sentiments, rêves et langage sont toujours plus médiés par des prothèses algorithmiques, *rien n'est plus certain*. Notre degré de dépossession est devenu tel que le pouvoir dispose à tout moment de possibilités énormes dans tous les domaines de la vie, pour nous renvoyer à notre misère de sujets nus. Tout couper est alors bien le *minimum* que l'on puisse faire, si on veut arracher du temps et de l'espace à la domination pour expérimenter la liberté.

Dans ce monde désormais sans assurance, en prenant un peu de recul, reste pourtant une petite certitude, absolue et contingente : celle que nous n'avons qu'une seule vie, et que nous mourrons tous un jour. Une unique certitude donc, qui offre dans ce tourbillon ni espoir ni réconfort, mais une étrange indication. Celle que malgré tous les obstacles dressés devant nous, si nous connaissons la fin du chemin, il n'y a que cette dernière qui soit inéluctable. Ni les méandres, ni les occasions, ni même les sources qui le bordent ne sont tracés d'avance. Contre la résignation et le fatalisme du temps, pour reprendre sa vie en main en conjuguant idée et action, cultiver quelques qualités supplémentaires comme l'imagination et la détermination pourrait être un bon début.

Face à l'esclavage des plantations d'Amérique, l'imagination n'a-t-elle pas bâti le *chemin de fer clandestin*, réseau d'évasion à grande échelle vers le Mexique et le Canada, l'action directe n'a-t-elle pas tenté de forcer le destin à travers l'insurrection de *Harpers Ferry*, l'auto-organisation et la détermination n'ont-elles pas fait surgir des *quilombos* au cœur de la jungle brésilienne ? Plus près de nous, dans les conditions d'exploitation et de misère qui étaient déjà le sort commun à tout immigré, n'est-ce pas un mélange d'audace et de fantaisie qui a conduit un anarchiste italien à projeter de supprimer d'un seul coup la classe dirigeante de tout un État américain (en empoisonnant leur repas), ou qui a permis à un jeune chômeur malvoyant de tenter de provoquer un choc salutaire face à la montée du nazisme en incendiant le *Reichstag* allemand ?

Plus près de nous encore, enfermés dans une immense prison à ciel ouvert nommée bande de Gaza, face à l'une des armées les plus redoutables du monde, possédant des armes de guerre parmi les plus modernes et sophistiquées, que pouvaient bien imaginer des individus privés d'espoir, de moyens et de tout avenir ? Suite au massacre du 14 mai, jour de l'installation de l'ambassade américaine à Jérusalem, où soixante manifestants ont été tués et plus de deux mille blessés par les balles des snipers israéliens pour s'être approchés trop près des barbelés de la frontière, des centaines de cerfs-volants et de ballons artisanaux avec un



petit engin incendiaire attaché au bout de leur ruban se sont envolés. Le vent a soufflé vers le territoire israélien, et c'est là que depuis un mois retombent ces cerfs-volants, c'est là qu'ont surgi les flammes malgré les drones et les bombardements (24 incendies cerfs-volantés en moyenne, tous les jours de ces dernières semaines). Plusieurs centaines d'hectares de champs et des maisons de colons sont partis en fumée, provoquant des centaines de milliers d'euros de dégâts.

Et nous, quels sont les cerfs-volants que nous souhaitons faire s'envoler ? Quel imaginaire enflammé et singulier voulons-nous explorer face à la raison du plus fort, sans autre certitude que de suivre jusqu'au bout *notre propre chemin* contre toute autorité ?

Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 7, 15 juillet 2018

DANS LES RANGS DE L'ENNEMI

Des invitations. Voilà ce qui nous est parvenu de certaines parties de l'Europe. Ces derniers temps, des antennes militaires ont été incendiées d'abord en Suisse, puis en Allemagne, en passant par la Belgique et la France, jusqu'à arriver ici, en Italie ? Des invitations oui, mais de quel type ? On peut accepter une invitation, ou bien la refuser, tout dépend de quoi il s'agit. Quand l'invitation fait ressurgir la sensation d'un présent de révolte, qui peut le refuser ? Ceux qui adulent ce monde, ainsi que ses faux critiques. Pour ceux qui pensent que ce monde n'est pas à ajuster mais à renverser jusqu'à ses fondations, faire taire les communications de ceux dont l'objectif est de maintenir l'ordre semble bel et bien une invitation à vivre dans un espace qui brise en mille morceaux le temps mort de la survie.

Quand on accepte une invitation, il y a un laps de temps entre son acceptation et sa mise en pratique, c'est-à-dire vivre cette invitation avec ceux qui te l'ont envoyé. Alors imaginons ce qu'il pourrait arriver si pour une quelconque raison, le système radio militaire de la police était endommagé. Si la police ne pouvait pas communiquer, n'ayant plus la possibilité de rédiger des ordres de déplacements via radio, et si sa capacité d'organisation était réduite à zéro, quel scénario nous tomberait dessus ? Et que serait-il advenu si dans divers moments de tension sociale comme par exemple le chaos de l'automne passé en Belgique, le premier mai français, les révoltes contre l'assassinat d'Afro-Américains de la part de la police aux États-Unis, à Brennero, à Milan ou à Crémone en 2015, le

15 octobre 2011 à Rome ou durant les journées de révolte de Gênes en 2001, que serait-il advenu donc si les troupes du pouvoir n'avaient pas pu se coordonner entre elles ? Sans la possibilité de communiquer, les forces de police auraient eu d'énormes difficultés à reprendre le contrôle de la situation et à ramener la funeste normalité du quotidien.

Si le chaos dans le rang de l'ennemi durait plus longtemps, quels scénarios s'ouvriraient pour les rebelles ? Plutôt que de durer quelques heures, la secousse pourrait-elle se prolonger ? Le caractère d'une révolte aurait-il plus de possibilités de se généraliser ? Sans la coordination policière à devoir défendre certains points stratégiques, y aurait-il plus de possibilités pour ceux qui voudraient expérimenter l'ailleurs ? Pour ceux qui ont déjà réfléchi vers où porter leur regard, quand le roi est nu, les passions les plus effrénées ont bien plus envie d'en venir à couteaux tirés avec ce qui les enchaîne.

En faisant taire le calme et l'influence politique des faux ennemis militants de l'ordre, voilà que les invitations venant des têtes brûlées à bloquer la réalité devraient être acceptées : non pas pour la réussite garantie d'une belle soirée d'anarchie, mais pour les possibilités démesurées de tout ce qu'il pourrait advenir.

Un indésirable

Frangenti, n° 31, 9 novembre 2018

CE QUI VEUT DONC DIRE ?

« Les civilisations de masse ont élevé le bruit au rang d'écho collectif. Nous en sommes au point où le bruit rassure. Le bruit a, en effet, plusieurs mérites non négligeables. Il crée une sorte de fausse unanimité et, du même coup, abolit l'individu, engourdit la conscience. Il est cher, pour cette raison même, à l'oreille de la société. Il noie toute signification cohérente dans le chaos d'un parler indistinct. Le bruit est le langage actuel de l'Humanité. »

Georges Henein, *L'esprit frappeur*

Le phénomène a désormais pris une telle dimension qu'elle suscite de fortes préoccupations chez ceux qui n'en sont pas atteints. Il est littéralement en train de se propager aux quatre coins du globe, comme une pandémie. Selon les statistiques rédigées par on ne sait qui, notre péninsule est la plus frappée en Europe, suivi de la Turquie (ex-æquo avec l'Espagne). 80 % de la population en serait affectée, un nombre vertigineux. Les spécialistes l'appellent *analphabétisme fonctionnel* : la capacité de lire et d'écrire accompagnée de l'incapacité à comprendre la signification de ce que l'on lit et écrit. Ses symptômes sont donc immédiatement perceptibles par ceux qui en sont exempts : manque d'idées, absence d'esprit critique, peu de connaissance, un lexique limité, au maximum quelques opinions confuses ramassées ici ou là. On ne saisit pas le sens général d'un discours, mais seulement quelques détails particuliers. Les analphabètes fonctionnels sont ceux qui, quand le doigt montre la lune, rotent en toute bonne foi des commentaires banals sur l'ongle.

Un célèbre intellectuel italien disparu il y a quelques années aurait probablement relié le phénomène à « l'invasion des imbéciles » déchaînée selon lui par les réseaux sociaux, qui donnent au premier qui clique la possibilité d'aérer son estomac. Face à des hordes de personnes un smartphone dans les mains qui errent dans les rues, il est difficile de lui donner tort. Mais si cela est vrai, ça ne l'est qu'en partie. Autrement on ne pourrait pas expliquer pourquoi déjà au milieu du siècle dernier un écrivain italien aux fureurs juvéniles reportait une correspondance curieuse, provenant de Nice, apparu dans un journal indien de Calcutta. L'auteur y dénonçait la décadence des peuples occidentaux, lesquels « après avoir été pendant des siècles les possesseurs de la plus haute intelligence créatrice et jugeante, donnent désormais l'impression d'un abrutissement total et presque peureux, qui devient chaque année plus visible et plus grave ». Parmi les principales causes alors évoquées pour expliquer ce phénomène, il vaut la peine de rappeler les trois premières :

1) les hebdomadaires illustrés, qui s'occupent « presque seulement des scandales mondains, des délits et des bizarreries, avec une prédominance excessive des photographies sur les idées et sur les discussions critiques » ;

2) le cinéma « qui abrutit systématiquement la grande masse des couches moyennes et prolétaires avec des spectacles de bestialité féroce, de sentimentalisme idiot,

de faux luxe et en général de vie imbécile, artificielle et prétentieuse. Le cinéma aide aussi au remplacement dangereux du *penser* par le *voir* » ;

3) le sport, avec son exaltation de « valeurs purement physiques et musculaires sur les valeurs morales et intellectuelles ».

C'est-à-dire que l'idiotie se répand quand l'image prend la place de la parole, quand le récit prévaut sur la critique, et quand les réflexes remplacent les réflexions. Alors, si des considérations similaires ont été faites déjà en 1951, l'arrivée de la télévision d'abord et d'internet ensuite pouvaient-elles interrompre cette situation, enravant une telle décadence ? Évidemment que non, à travers leur capillarité les grands moyens d'information de masse l'ont encore plus consolidée et aggravée. Il suffit de se brancher sur n'importe quelle chaîne télévisée, il suffit de naviguer dans un quelconque portail virtuel, pour s'en rendre compte. Il nous est partout offert de la pure animation programmée pour un public de décérébrés, sollicités 24 heures sur 24 pour s'intéresser au flirt de Machin et de Bidule, pour protester contre un penalty non accordé, ou pour partager le dernier selfie de la personnalité de service.

Mais ce serait une erreur de mettre au même niveau les effets néfastes du tube cathodique et les produits dévastateurs du réseau télématique. Internet a permis de briser toute barrière spatio-temporelle entre reproduction et réception de l'idiotie. Alors que l'ancien public télévisuel absorbait passivement les différents spectacles qui lui étaient servis à une heure préétablies, le nouveau public télématique peut participer directement et constamment au bourdonnement de fond de la civilisation moderne. L'idiotie s'autoreproduit ainsi à travers ce qui est considéré comme une opportunité démocratique enthousiasmante, se diffusant également dans les milieux qui devraient lui résister.

Comme a dû l'écrire un des observateurs les plus avisés concernant la montée du nazisme et de sa langue mensongère : « Tout ce que je sais sur la duperie, toute mon attention critique ne me sont, à un moment donné, d'aucun secours. À chaque instant, le mensonge imprimé peut me terrasser s'il m'environne de toute part et si, dans mon entourage, de moins en moins de gens y résistent en lui opposant le doute ».

Pour avoir une idée des résultats pratiques obtenus par cette grande entreprise de décervelage, il suffirait de considérer la réaction à certains faits divers récents. Prenons par exemple la disparition de l'administrateur délégué de la Fiat. Le chœur médiatique en deuil a atteint des termes vraiment embarrassants, presque ahurissant. Il y en a qui l'ont défini « le manger philosophe » qui citait Oscar Wilde, comme s'il n'existait aucune différence entre l'entrepreneur qui voulait augmenter le profit de l'entreprise sous le capitalisme (« Quand tu es administrateur délégué, tu dois oublier le concept de bonheur ») et le poète qui voulait faire grandir l'esprit de l'homme sous le socialisme « Car l'acceptation de la propriété a fait un tort véritable à l'individualisme, et l'a rendu nébuleux par suite de la

confusion entre l'homme et ce qu'il possède. [...] Elle lui a donné pour but le gain et non la croissance. Par suite, on a cru que le point important était d'avoir, et l'on a ignoré que le point important, c'était d'être ». Il y en a qui s'en sont rappelés comme « un visionnaire de l'industrie », en imaginant peut-être ses monologues poétiques de leader seul aux commandes (un truc du genre : « j'ai vu des choses que vous, humains, ne pourriez pas vous imaginer : des usines d'automobiles réparties au large des bastions d'Orion, et j'ai vu les chaînes de montage briller dans l'obscurité à côté de la porte de Tannhäuser. Et tous ces profits seront investis dans le temps, comme la sueur dans un sauna. Allez, au travail » ?). Et il y en a qui ont carrément salué en lui « le héros des deux mondes »... comme si ce chef d'industrie au service de la classe dirigeante internationale était l'héritier naturel de Garibaldi.

Voilà, que de telles commémorations disproportionnées aient pu être exprimées sans trop d'hilarité, devenant un écho collectif, et que ce soient au contraire les quelques voix discordantes qui aient créé un scandale, en dit long. Tout comme sont significatives les considérations

exprimées par la Cour d'Appel qui vient tout juste de confirmer l'acquiescement des carabinieri et des policiers accusés de la mort de Giuseppe Uva, advenue en 2010. Massacré de coups dans une caserne pendant des heures, avec des ecchymoses sur tout le corps, sa mort a été reliée à la malheureuse rencontre entre le « stress » et une pathologie cardiaque. Il n'y aurait donc aucun « lien casuel » entre coups reçus par Uva et sa mort. Une vérité procédurale qui prendra place aux côtés d'autres sentences similaires. Après le « malaise actif » de Giuseppe Pinelli, après le « projectile par ricochet » qui termina sans la tête de Carlo Giuliani (sans oublier la « défaillance structurelle » de l'avion de ligne qui chuta à Ustica), voilà maintenant le « stress » de Giuseppe Uva...

Les analphabètes fonctionnels sont effectivement les citoyens modèles de tout État : ils lisent, ils écoutent, ils répètent et ils ne comprennent pas.

Finimondo, 4 août 2018

ALLÔ, ALLÔ?

« Les civilisations de masse ont élevé le bruit au rang d'écho collectif. Nous en sommes au point où le bruit rassure. Le bruit a, en effet, plusieurs mérites non négligeables. Il crée une sorte de fausse unanimité et, du même coup, abolit l'individu, engourdit la conscience. Il est cher, pour cette raison même, à l'oreille de la société. Il noie toute signification cohérente dans le chaos d'un parler indistinct. Le bruit est le langage actuel de l'Humanité. »

Georges Henein, *L'esprit frappeur*

Pour approcher le sujet aussi complexe que désespérant qu'on appelle souvent « la perte du langage », peut-être pourrions-nous partir d'un quelconque exemple. Quoique très souvent utilisé, ce n'est pas toujours une façon de procéder des plus honnêtes. En choisissant les exemples, on peut en effet facilement fausser le raisonnement ou plutôt amener le lecteur ou l'interlocuteur à des conclusions qui existaient déjà préalablement dans la tête de celui qui écrit ou parle. Partir de l'exemple, de ce qu'on appelle communément « un fait », relève souvent de la déduction logique marchant sur un pied : on choisit le « fait » pour arriver plus facilement à une conclusion. Le raisonnement deviendrait alors caduque si un autre « fait » était pris comme point de départ. Remarquez que les discussions ou dialogues tournent souvent en rond justement à cause de ces procédés-là : un fait est soulevé pour « prouver » une thèse, un autre est soulevé pour la contester, et ainsi de suite... A la fin, la discussion stagne, car elle ne parvient pas à passer le seuil vers un dialogue en réciprocité sur les idées, ce qui est bien autre chose qu'un

duel de faits, toujours interprétables et ré-interprétables à volonté, acrobaties du langage aidant.

Ceci dit, allons-y gaiement. Disons que des anarchistes se retrouvent sur une place quelconque pour y distribuer des tracts, contenant un texte avec un langage concis, parlant de quelque chose qui s'est passé (une révolte, une belle action directe, l'annonce d'un projet du pouvoir, une répression particulière, peu importe), analysant tant bien que mal le contexte dans lequel cette chose s'est déroulée et arrivant, parfois à coups de slogans un peu prêt-à-porter mais pas toujours, à proposer sur cette place un raisonnement ou une évocation de leurs idées générales contre ce monde et sur la vie. Est-on vraiment sûr qu'un tel tract puisse encore être compris ? Car pour arriver à une « compréhension » (à titre contre-informatif, pour soulever les cœurs et les bras, pour chercher des complicités, pour identifier l'ennemi, peu importe), certains éléments de base sont tout de même nécessaires. Ce qui pour l'un est un « fait qui est arrivé », ne l'est pas forcément pour l'autre, parce qu'il ne peut relier l'évocation de ce fait avec rien de ce qu'il a vu sur youtube et suivi sur son mur facebook. En ce qui concerne l'analyse de ce fait, quelques instruments de la raison sont également indispensables – on peut difficilement saisir une analyse *uniquement* avec le ressenti –, comme des procédés logiques ou une certaine capacité à la conceptualisation, afin de pouvoir passer d'un fait à un contexte ou de pouvoir relier entre eux deux faits singuliers. Une telle lecture visant à la compréhension d'un simple tract, tout en étant bien sûr différente selon chaque individu, requiert en outre un minimum de temps et une certaine concentration. Enfin, pour effectuer le

saut de l'analyse vers le domaine des idées, ce sont des exigences encore plus extravagantes qui se posent à l'individu : imagination, abstraction, créativité, capacité de raisonnement,... En somme, est-on *vraiment* sûr que notre tract puisse encore être compris ?

Par le passé, malgré leur nombre souvent restreint, les anarchistes ont produit des quantités incroyables de papier. Tracts, journaux, revues, brochures, livres. À côté de l'agitation à l'oral, tous des moyens écrits pour bousculer les certitudes, nourrir les esprits, secouer la pensée, briser les chaînes de la superstition et des préjugés, propager l'idée étaient de mise. En comparaison, les socialistes et les communistes, malgré leur nombre souvent bien plus massif, ne s'y sont pas attelés de façon si persistante et si grandiose que les anti-autoritaires. Bien sûr, la lutte contre l'analphabétisme n'a pas été menée seulement par les anarchistes. Socialistes, progressistes, philanthropes et à partir d'un certain moment, même les religieux s'y sont mis. Enfin, avec la nécessité grandissante du capitalisme de disposer d'une main d'œuvre légèrement plus instruite, avec la tendance de l'État à renforcer toujours plus sa prise sur les individus afin de les transformer en « citoyens » notamment à travers l'éducation scolaire, et, pourquoi pas – nous ne sommes pas de pieux croyants au seul déterminisme économique – avec une certaine volonté libérale d'émanciper les « pauvres d'esprit », l'analphabétisme n'a plus été considéré comme une vertu par la domination, mais comme une plaie. Évidemment, savoir lire et écrire n'est pas une capacité « neutre ». Elle est intrinsèquement liée au langage, qui est à son tour « créateur de mondes ». Les campagnes d'alphabétisation et de scolarisation de la quasi totalité des populations européennes n'ont ainsi pas donné le résultat tant attendu par les anarchistes du siècle passé : plutôt que des esprits libres et émancipés, ayant leurs idées propres et étant munis de facultés de raisonnement et d'imagination, ce qui est ressorti des écoles et de leurs casernes fut en général des êtres obéissants et endoctrinés.

Si cela n'a pas empêché qu'éclatent de grands soulèvements contre l'existant – la voix du ventre, de la misère et de l'oppression ayant ses raisons propres –, le manque d'esprits libres et d'individualités a tout de même constitué une limite énorme lorsque de nouveaux pouvoirs sont arrivés : l'adhésion populaire aux fascismes, l'acceptation de la dépossession des soviets par les bolchéviks ou de la participation de la CNT au gouvernement pour transformer la révolution en guerre, ne s'expliquent pas seulement par des rapports de force ou de basses considérations tactiques. Face aux logiques du quantitatif et de l'efficacité, la liberté d'esprit individuelle est ce qui permet à la fois de conserver un regard critique, y compris sur ce qui nous est proche au-delà toute idéologie, et ce qui permet d'ouvrir les portes vers d'autres mondes, vers d'autres possibilités que celles dictées par les besoins matériels, techniques ou militaires. Une petite qualité indispensable pour approfondir ici et maintenant l'agir contre ce monde, comme pour éviter les chausse-trappes de la facilité et de la reproduction du pouvoir, une fois mis au pied du mur des grands bouleversements sociaux.

Et si ce problème était déjà présent au siècle dernier, à

quoi donc peut-on s'attendre aujourd'hui, dans le monde actuel, où la voix et l'imaginaire du pouvoir ne sont plus seulement dotés d'écoles, mais aussi de téléviseurs dans tous les foyers, de téléphones intelligents dans chaque poche, d'un bombardement incessant de flux de « faits » et d'« informations » ? À rencontrer des esprits libres et émancipés ?

Le fait que la capacité de lire et d'écrire ne disent, au final, plus grande chose, est démontré par ce qui s'appelle désormais l'« *illettrisme fonctionnel* », soit la capacité de lire et d'écrire accompagnée d'une incapacité à comprendre la signification de ce qui est lu et écrit. Si on veut bien une seconde oublier notre horreur des statistiques – mais qui semblent cependant confirmer notre vécu quotidien –, ce phénomène serait en train d'inonder le monde en prenant des proportions de pandémie. En France, plus de 60% des adultes seraient concernés, tandis qu'en Italie et en Espagne, les taux frôleraient les 80%. Stupéfaction, car cela voudrait dire que moins d'une personne sur deux serait encore en capacité non pas de lire, mais de saisir la signification d'un discours, d'une analyse, d'une idée. En est-il vraiment ainsi ? Difficile à dire. Mais lorsqu'on constate quotidiennement que les idées anarchistes ont, encore moins que par le passé, peu d'imaginaires collectifs auxquels faire appel pour en faciliter la compréhension, la « *perte du langage* », la perte du « *langage de la rébellion* », devient indéniable. Comment dialoguer, échanger, discuter, approfondir, nourrir l'esprit, exacerber l'imagination quand la personne en face ne saisit pas le sens général de ce qui est dit, mais ne retient au mieux qu'un détail particulier (ce qui, dit en passant, est un syndrome qui se manifeste aussi de plus en plus souvent dans les assemblées anti-autoritaires) ? Quand il n'existe pas de monde intérieur auquel rattacher ce dont nous voulons parler ? Quand le langage est parfois dénué de vocabulaire, ou quand ce dernier devient essentiellement fonctionnel ? Quand en plus de tout cela, en matière d'idées mêmes vagues et générales, viennent se mêler les grands trafiquants de sens comme les prédicateurs religieux, les confusionnistes youtubeurs, ou les abrégiateurs de telle ou telle application (de type snapchat ou whatsapp, pour être clairs) ? Quand la place du dit et du mot a été refoulée au seul profit de l'image ?

Lorsqu'un phénomène prend une telle ampleur, notre esprit sceptique ne peut pas se contenter de le renvoyer à la vaste liste de la bêtise humaine. C'est toute la différence entre une bagarre entre deux personnes qui se tapent dessus pour une raison qui peut nous échapper, et des millions de personnes qui s'entretuent lors d'une guerre. La première situation peut provoquer un haussement d'épaules, c'est un accident courant sur le chemin de la vie, ni plus, ni moins. La deuxième situation nous incite par contre forcément à vouloir sonder les raisons de cette guerre, les intérêts, les mécanismes qui sont en jeu. Alors, dans un monde où prime la valeur de « l'information », comment est-t-il possible que l'obscurantisme dans sa version « *illettrisme fonctionnel* » semble devenir la nouvelle norme ? De la même façon que l'introduction des technologies de l'information et de la communication s'était présentée dans les années 80, et avait effectivement été pensée, comme un dépassement de l'antagonisme de classe dérivant d'un

certain modèle du capitalisme industriel (les grandes usines, les grandes concentrations de prolétaires vivant dans des conditions similaires, facilitant la possibilité de l'émergence de communautés de lutte s'opposant à la classe bien délimitée des patrons), et était donc *un projet de la domination*, la destruction du langage autre que celui fonctionnel à l'État et au capital, relève aussi à notre sens d'un projet. S'il est impossible de prévenir –c'est-à-dire d'empêcher qu'elles ne se manifestent– les fièvres de rage contre le vide absolu de ce monde ou contre sa férocité sanglante, il reste bien sûr possible de prévenir l'émergence, la propagation, la contamination d'idées révolutionnaires et émancipatrices.

Par le passé, des anarchistes étaient envoyés en Guyane pour le seul fait d'avoir distribué un tract (en vertu des lois scélérates). Des journaux étaient saisis, leurs rédacteurs ou administrateurs jetés en prison. L'État sévissait en censurant, en compliquant la diffusion, en enfermant les propagateurs et les agitateurs de l'idée. Aujourd'hui, non seulement il peut continuer de faire cela selon ses besoins (y compris en Europe ; c'est une constante de la répression que de prendre en ligne de mire celles et ceux qui animent des locaux, des publications, des initiatives), mais il dispose également en plus d'instruments formidables pour couper, *de l'autre côté*, la potentielle réception du message. En détruisant la capacité humaine de comprendre la signification, le sens d'un énoncé, la domination mine aussi la potentialité que sa rage, sa révolte se fasse idée, vision, rêve. Créateur de mondes, le langage –oral ou écrit– est un des véhicules, que cela nous plaise ou non, par lequel passe « l'élévation individuelle de l'esprit ». Et pour détruire la domination, nous n'avons pas seulement besoin de dynamite et de révolte, mais aussi de cette « élévation »-là.

Pour en revenir à notre exemple initial, il est de moins en moins sûr que notre agitation écrite puisse encore être comprise, en tout cas, pas à elle seule (et encore moins lorsqu'idée et action ne s'alimentent pas en vases communicants). Doit-on alors y renoncer, doit-on se résigner au projet de la domination d'abrutissement de l'esprit humain ? Certes, on pourrait. Mais tant qu'on y est, allons alors jusqu'au bout. Plus de livres (de toute façon, il y en a déjà tellement, cela suffira bien aux poignées d'anarchistes qui tentent encore de s'appropriier leur contenu), plus de revues et de bulletins (à quoi bon la théorie ?), plus d'occasions pour échanger et débattre (il n'y a que les flics qui s'y intéressent), limitons-nous aux faits et au concret. Et la clameur de notre agitation se muera en susurrements, et les susurrements en silence, et le silence achèvera, enfin, l'idée. Histoire terminée. C'est une pente fatale.

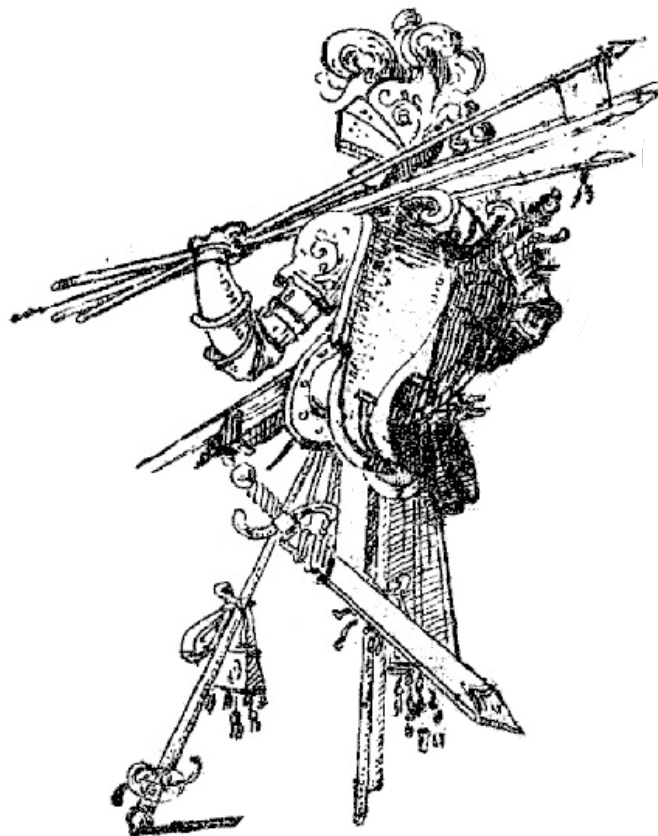
Par contre, tout en préférant l'illuminée qui essaye avec ténacité d'abattre des moulins à vent au petit comptable qui y voit peu d'efficacité et surtout des illusions, nous ne pouvons pas ne pas prendre en compte cette destruction progressive du langage. Si nous refusons les solutions, de plus en plus préconisées jusque par certains anarchistes (les gauchistes n'avaient, eux, pas hésité une seconde) qui consistent grosso modo à s'adapter au « niveau » de ce monde – transformant l'idée en image, réduisant l'analyse à quelques slogans prémâchés, répétant des banalités en

croyant employer un langage « clair et concis » – quel avenir reste-t-il à l'agitation anarchiste ?

En relisant les publications du passé, on y trouve non seulement l'amour pour l'idée et un langage qui est justement « créateur de monde », mais aussi, assez souvent, un langage « clair et concis » qui n'a pas le goût amer de la platitude. La confusion était bien sûr aussi répandue parmi les anarchistes, mais on cherchait inlassablement à la dépasser plutôt qu'à l'entretenir. On nous rétorquera que cela correspondait à un monde aujourd'hui révolu, un monde où on luttait avec acharnement, où notre sang coulait souvent, tout comme celui de nos ennemis, où des imaginaires collectifs accompagnaient les accès de fièvre. C'est vrai, et on ne peut pas ressusciter un passé qui ne reviendra de toute façon plus.

Mais en quoi cela devrait-il empêcher notre agitation de continuer à caresser les mêmes élans de vie : combattre les lieux communs et les préjugés du temps, renforcer les capacités de raisonnement et la sensibilité des individus, identifier l'ennemi et esquisser des suggestions sur comment le frapper, casser les portes du réalisme pour inciter à s'aventurer dans les vastes plaines, les océans tempétueux et les montagnes majestueuses de l'idée, *de l'utopie*. Ne serait-ce que parce qu'y renoncer ne ferait qu'apporter de l'eau au moulin du projet d'abrutissement de la domination.

Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 8, 15 août 2018



FERMER LE CLAPET

QUELQUES RÉFLEXIONS APRÈS LA LECTURE D'UNE « NOUVELLE APPROCHE DE LA CULTURE DE LA SÉCURITÉ »

Initialement sans attirer davantage mon attention, un texte pourtant assez curieux est apparu en avril 2018 sur un site de langue anglaise. Un parmi tant d'autres dans le flux ininterrompu du grand réseau, me disais-je, où de toute façon les conneries sont débitées à volonté et à prix libre. Mais à ma grande surprise, cet automne je vis réapparaître ce même texte sur maints nouveaux sites anarchistes. Non seulement en anglais, mais aussi traduit en français, italien, espagnol, etc... J'ai alors pensé, bienveillant, « *sans doute me suis-je trompé, ce texte doit bien apporter quelque chose, si d'autres compagnons tiennent tant à le faire circuler* ». Ainsi j'ai lu, pour de vrai cette fois-ci, ces deux pages reprises et traduites par des compagnons un peu partout. Et on peut dire que c'est plutôt significatif de ce qu'une partie du mouvement anarchiste est devenu aujourd'hui, en réfléchissant plus à comment s'adapter aux nuisances technologiques que à comment s'en débarrasser.

Je vous parle de ce texte qui porte comme titre une phrase si évocatrice qu'on la dirait directement extraite d'une publicité pour un projet domotique de maison connectée, dans le style *Alexa* (l'intelligence artificielle d'*Amazon* qui permet de commander les objets avec la voix) : « *Ne jamais éteindre son téléphone* ». Un texte qui se veut aussi rien moins qu'« *une nouvelle approche à la culture de la sécurité* » (cette phrase-là semble par contre plutôt extraite du dernier discours d'un quelconque chef de l'antiterrorisme). L'auteur(e) nous y explique sommairement et en restant ouvert à tout « *complément* », que vu que « *nous* » utilisons « *tous* » en permanence des *smartphone*, et que comme ces derniers récoltent plein de données (non seulement d'interception mais aussi sur où nous nous trouvons, etc. lorsqu'il est effleuré par une main désireuse d'interactions – ce que l'auteur réunit à juste titre sous le terme de « *métadonnées* »), il ne faudrait surtout pas provoquer d'anomalies susceptibles d'attirer l'attention. Et donc *Ne jamais éteindre son téléphone*. Passons d'emblée sur le fait que les anarchistes sont déjà une anomalie en soi qui attire inévitablement l'attention, et que c'est de là que devrait en réalité partir toute réflexion critique sur la répression (y compris en matière d'incognito ou de clandestinité, lorsqu'on tente d'échapper, d'une façon ou d'une autre, au fichage). Car à l'inverse d'un questionnement sur comment sortir et briser les cages technologiques, la proposition de l'auteur(e) revient, involontairement ou pas, à les accepter. Vu qu'on est dedans, mieux vaut alors se comporter comme n'importe quelle bête enfermée, n'est-ce pas ? C'est-à-dire utiliser les réseaux sociaux pour se faire des amis, twitter sa haine du monde ou accepter d'être harcelé en permanence par son patron (ou par son partenaire, ses amis)... *Surtout n'éteignez jamais votre téléphone !* Ce genre de petits désagréments n'ont pourtant pas échappés à l'auteur(e), qui nous met alors en garde que de toute façon « *ne pas utiliser son smartphone de manière*

générale et abandonner toute activité sociale sur internet – cela demande une motivation sérieuse. » Et vu que ça c'est du lourd, que c'est du « *sérieux* » bien au-delà de toute possibilité humaine, le texte nous suggère à la place une alternative légère comme la résignation : « *Connaitre votre modèle de données et s'assurer qu'il apparaisse ordinaire est plus facile.* ». Trop facile, non ?

Mais combien de choses suis-je prêt à accepter de la sorte ? Combien de barreaux supplémentaires à notre cage de verre nous faudra-t-il encore cautionner ? Bien sûr, cela demande une « *motivation sérieuse* » de refuser, ou en tout cas de limiter drastiquement, l'usage des outils de contrôle mis en place par le pouvoir comme le *smartphone*. Et ce n'est d'ailleurs pas pour rien. La domination – toujours plus réalisée à travers les technologies – ne tombe pas du ciel, c'est un *projet du pouvoir*, un projet qui est imposé aux sujets autant de force que par adhésion. Un projet destiné à détruire, ou sinon à limiter, la possibilité de la liberté une et entière. Il n'est donc pas « *facile* » de s'y soustraire, et désolé pour ceux qui pensaient que tout n'était que grande fête et explosions de joie. C'est vrai que cela demande nécessairement des efforts, et même du « *sérieux* ». Un peu comme la volonté de subvertir ce monde d'autorité, en somme, plutôt que de s'y adapter et se faire engloutir par lui.

« *Mais qu'est-ce qu'il râle encore celui-là ?* », pourraient se dire les quelques lecteurs de ce bulletin. « *Et lui, qu'est-ce qu'il propose alors de mieux que d'utiliser de manière intelligente et consciente la si facile technologie ?* » Tout d'abord, je m'en excuse d'avance, mais pour des conseils techniques détaillés, il faudra aller voir ailleurs. C'est-à-dire, au fond de vous-mêmes, de votre propre expérience et de votre intelligence. La seule chose que je propose, c'est de ne pas partir d'un terrain déjà balisé : l'utilisation du *smartphone* ne devrait en aucun cas être généralisée parmi nous. Si vous trouvez que cela fait « *vieux jeu* » comme le prétend ce texte en posant, en deux phrases, ce qu'aurait été la « *culture de sécurité* » des années 80 puis des années 90 (dont la description édifiante ressemble à un manuel abrégé pour activistes édité par *Greenpeace*), ne comptez pas sur moi. *Je ne mange pas de ce pain-là.* Je ne marche pas dans une « *utilisation* » plus « *smart* » de « *mes* » métadonnées récoltées par un objet qui m'est imposé par la domination, je leur ferme le clapet. Je ne marche pas dans l'apologie des « *messages cryptés* » par des ordinateurs qui restent toujours des objets développés et imposés par la domination (dont il faut se défier avec ou sans cryptage, et qui sont à détruire avec le reste). Je ne veux pas de logiciels « *plus libres* », car il ne peut rien y avoir de libre dans le monde numérique. Je refuse la place énorme que prennent les communications numériques

dans les rapports et les échanges, en lui préférant ce bon vieux face à face humain comme les moments non médiés de solitude. Et je refuse surtout la mentalité que ces objets, ce monde technologique, produisent à grande échelle : *une mentalité de flexibilité, de présence permanente, de changements de dernière minute, d'incapacité à tenir sa parole, d'incapacité à soutenir une conversation quelque peu « sérieuse » qui dure plus de dix minutes.* Est-ce que je suis « vieux », « obsolète », « dépassé » ? Est-ce que je ne comprends « plus rien » ? Pourquoi pas, mais je pense que sans toutes ces prothèses je pourrais encore suffisamment comprendre ce monde pour savoir où il est possible de l'attaquer, et je crois pouvoir puiser assez d'expériences pratiques (chez d'autres humains comme dans la mienne) et de réflexions analytiques pour avoir quelques petites idées sur comment éluder la surveillance, sans avoir à m'encombrer d'un smartphone *qu'il ne faudrait, en plus, jamais éteindre.*

Cela m'a également fait venir à l'esprit une autre réflexion (que, soyons clairs, je n'adresse pas à l'auteur(e) de ce texte) qui pourrait donner lieu à de longues méditations douloureuses et amères. Savez-vous que dans l'histoire – à part les quelques-uns pris en flagrant délit –, une très grande partie d'anarchistes qui ont purgé d'importantes peines pour des délits spécifiques (des attaques notamment), ont été condamnés sur une base bien autre que celle de la simple surveillance, au sens classique du terme. Ils et elles ont été condamnés soit parce que des proches à eux bavardaient trop (les bavardages, ragots,



vantardises et bêtises arrivent assez facilement aux oreilles des pandores, je vous le garantis), soit parce qu'eux mêmes bavardaient trop, mais surtout, parce que des gens autour d'eux se sont mis à balancer pour gagner un pauvre pécule, échapper à une condamnation ou alléger la pression des flics (notamment en cas d'une certaine fragilité liée à des addictions ou des traumatismes...).

Et sinon, il y existe toujours cette espèce vile et infâme des mouchards et des indicateurs qui se nichent assez facilement dans des milieux où ça parle beaucoup pour ne rien dire, où ça cause hors de propos, où les idées sont retenues moins importantes que la posture et les bons rapports entre les uns et les autres. Oui, chers compagnons, de nombreux anarchistes sont tombés à travers l'histoire non parce qu'ils avaient fait des erreurs, disons, opérationnelles, non parce qu'ils ne savaient pas éluder la surveillance, non parce qu'ils ont fait l'objet d'un « montage » associatif quelconque (à la mode depuis toujours, « *l'association des malfaiteurs* » est la condamnation la plus facilement obtenue par les ennemis déclarés de l'État), mais parce qu'ils ont été balancés ou trahis. Par des parents ou par des amis, par des compagnons en détresse ou par des « ennemis politiques » – ou piégés par les mouchards et les indicateurs qui restent une très importante source de renseignements, y compris à cette époque de communications numériques totalement contrôlées.

Pour finir, au-delà de son contenu, j'aimerais dire quelque chose sur les propres « *métadonnées* » d'un tel texte. Cela en dit long qu'il ait été repris et traduit par de nombreux sites anarchistes. Cela en dit long sur l'importance que les smartphones, internet et la communication numérique ont pris dans la vie, non seulement des « gens », mais aussi des anarchistes. Sans surprise. En fin de compte, nous sommes aussi des exploités parmi d'autres, donc aussi un reflet de ce qu'est la société d'aujourd'hui avec tout ce qu'elle véhicule de détestable. En fin de compte, l'auteur a peut-être eu raison de partir de là : la réalité de l'anarchiste accroché à son smartphone, en train d'envoyer des messages (cryptés ou non, on s'en fout), de révolte comme d'amitié, au monde et à ses potes. Mais, et ce n'est pas une nouveauté, peut-être que dans ce cas le premier pas à effectuer en matière de « *sécurité* » consiste d'abord à mettre en miettes une telle réalité. Après, on pourra commencer à réfléchir sur comment il est possible d'élucider la surveillance des fins limiers de l'État.

Au fond, briser les cages technologiques n'est pas une proposition qui ne s'adresse qu'aux « autres », mais à nous aussi.

Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 13, 15 janvier 2019

LA SERVITUDE VOLONTAIRE À L'ÈRE DIGITALE

La vie virtuelle permet à tout individu singulier de participer activement à son exploitation, au contrôle le plus totalisant de soi, de son image et de sa vie, tout comme de celles qui l'entourent. Chacun peut participer sur les réseaux sociaux à la toile globale des connexions et à se sentir partie prenante de l'immense communauté de Facebook, Instagram, Twitter...

Tout est gratuit sur les réseaux sociaux, car ce que l'utilisateur vend en échange de l'utilisation de la plateforme, c'est lui-même. La coercition, la rançon, la tromperie sont déjà en train de devenir des moyens obsolètes. À quoi sert-il d'extorquer à quelqu'un des informations quand celui-ci les offre spontanément lui-même de sa propre volonté ? Si dans le passé, le pouvoir s'obtenait grâce au nombre de produits, de terres, d'esclaves, d'argent et d'actions boursières en sa possession, aujourd'hui, en plus de tout cela, un des moyens fondamentaux pour obtenir le pouvoir est la possession de données, en grande partie recueillies grâce à l'utilisation d'internet.

Récemment, un « même » (proposition, style ou action qui se propage à travers Internet, souvent par imitation) lancé sur le web par un utilisateur d'Instagram invitait à poster une photo de soi prise dix années auparavant, à côté d'une photo récente. Il a fallu peu de temps avant que ce jeu ne devienne un phénomène global. En quelques jours, plus de 430 000 personnes ont publié leurs photos sur le web, les mettant potentiellement à la disposition de tous. Probablement aucun d'entre eux n'imaginait que ces millions d'images pouvaient être utilisées par la reconnaissance faciale pour former ses algorithmes, rendant ceux-ci capables d'identifier une personne en partant d'une photo d'elle prise longtemps auparavant. En effet, un des problèmes essentiels pour rendre efficace une intelligence artificielle tient dans la possession de suffisamment de données précises, comme des photos

personnelles pouvant être datées. Il n'y a d'ailleurs pas de quoi s'étonner étant donné que Facebook applique déjà depuis 2015 la reconnaissance faciale sur les photos publiées par des utilisateurs, justifiant cela par leur protection face à ceux qui décideraient de publier leurs photos sans leur autorisation.

La reconnaissance faciale est une arme fondamentale entre les mains de l'État, permettant d'appliquer de manière toujours plus invasive et toujours plus efficace une surveillance de masse. Pour preuve, la diffusion toujours plus capillaire de dispositifs de ce type. En effet, dans le monde il y a 626 millions de caméras de surveillance accessible par la reconnaissance faciale ; 97 millions ont été vendus en 2017, et on estime que le marché des logiciels de reconnaissance faciale représente environ 9,6 milliards de dollars, avec une croissance annuelle de 21,3 %.

Si big brother semble aujourd'hui devenir toujours plus puissant, notamment grâce à l'efficacité et à la capillarité de ses tentacules virtuelles qui flottent dans l'air du web, et si le réseau répond effectivement aux exigences de communication, tout n'est pas perdu. Peut-être que l'attention de ceux qui voudraient en voir les membres amputés à la racine devrait se tourner vers le monde réel. Dans le passé, quelqu'un à rappeler que pour se propager, le réseau dépend toujours plus d'un support matériel constitué de câbles, d'antennes et de nœuds de raccordement et de propagation de données, qui peuvent être attaqués et détruits. Peut-être que ce qui semblait auparavant inatteignable se trouve aujourd'hui à notre portée. Et si un jour nous découvriions qu'au fond, ce colosse inimaginable avait des pieds d'argiles ?

Frangenti, n° 35, 1^{er} février 2019

LA COUPURE EST POSSIBLE

Si le silence fait peur, c'est peut-être parce que l'absence de bruits familiers tend à nous renvoyer à nous-mêmes. Quand on avance dans l'obscurité trop silencieuse, il n'est pas rare qu'on se parle, qu'on siffle un petit refrain, qu'on réfléchisse à voix haute pour ne pas se trouver en proie à l'angoisse. Cela n'est pas facile et peut même exiger un peu d'exercice, car nos cerveaux ont été conditionnés pour identifier silence avec danger, obscurité avec risque. C'est l'angoisse que provoque le *vide*, le sentiment de se trouver au bord de l'abîme et de ne pas être capable de détourner les yeux du gouffre qui s'ouvre devant nous. Pourtant, ce sont aussi à ces moments-là qu'on a tendance à se trouver au plus près de soi-même, sans intermédiaire, avec une présence de l'esprit et de l'émotion bien plus affirmée.

Difficile de trouver encore du silence ou de l'obscurité dans le monde moderne. Les bruits industriels nous accompagnent en permanence, les appareils émettent sans cesse leurs sons électroniques, et sinon il y a presque toujours quelqu'un pour remplir le vide avec ses bavardages aussi imbuables que superficiels. Aujourd'hui, la peur du vide, l'angoisse du silence est entre autres sublimée par la connectivité permanente. Jamais seul, jamais en silence, jamais devant l'abîme. Et donc, jamais *face à face avec nous-mêmes*. Les appels et les voix de « l'intérieur », tout cet univers constituant l'imagination, la conscience, la sensibilité, la réflexion, la rêverie sont rendus muets, ignorés, aplatis et remplacés par le bombardement continu d'informations, de bruits, de messages, de rendez-vous,

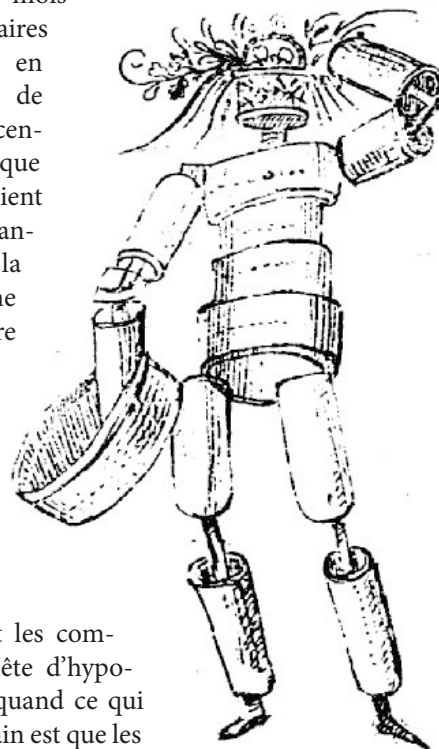
d'injonctions à la consommation, de rappels à l'ordre. Le monde moderne est ainsi en train d'achever l'univers intérieur de l'individu. Une fois ce dernier anéanti, l'être humain se retrouvera dans des conditions idéales pour accepter l'esclavage, voire pour embrasser l'esclavage sans même disposer de capacités de compréhension de l'état dans lequel il se trouve. Pris dans la toile.

Certes, tout cela n'est pas nouveau. L'histoire de l'oppression n'a pas commencé avec le smartphone. Il n'y a pas si longtemps, le conditionnement de l'esprit humain se faisait surtout à travers une galaxie de camps. Le camp de travail qu'est l'usine, le camp d'éducation qu'est l'école, le camp de contrôle que sont l'autorité familiale et les lieux de culte. N'empêche que malgré les fils tissés entre toutes ces structures de la domination, il restait encore, relativement parlant, beaucoup de vide. Et ce vide, ces interstices, permettaient d'alimenter la révolte dans ces camps, contre ces camps, et inversement. Le prisonnier qui se mutine a, malgré tout, les yeux rivés sur un horizon qui va au-delà des murs, peu importe que l'imaginaire de cet horizon nous plaise ou pas. Si les camps de tout type n'ont certes pas disparu, la restructuration capitaliste et étatique en cours, notamment à travers l'implantation toujours plus vaste de technologies, vise, au-delà d'une exploitation plus accrue et d'un contrôle encore plus totalitaire, à l'élimination de tout vide. La soif de connectivité permanente est au cœur de cette symphonie mortifère. Une fois connecté, on est toujours un peu au boulot, un peu en famille, un peu au supermarché, un peu au concert. Relié par des laisses électroniques, on est sans cesse exposé aux injonctions du pouvoir, cerné de sommations à consommer, nus aux yeux du contrôle. Nous devenons entièrement à la disposition du capital, nous devenons des esclaves qui portent des colliers invisibles.

Quelqu'un disait que si la société est une prison à ciel ouvert, les guérites modernes doivent certainement être ces antennes et relais de communication qui font partout obstacle au ciel bleu, et les barbelés toutes ces fibres optiques et ces câbles électriques. Pour celles et ceux qui désirent enrayer la reproduction de la domination, il devient ainsi primordial qu'ils et elles arrivent à regarder *ailleurs et autrement*. Ce n'est pas que le commissariat du coin ne devrait plus attirer l'attention de l'ennemi de l'autorité, ou que la vitrine de la banque ne mérite pas d'être fracassée, ou que le tribunal ne devrait pas recevoir de visites enragées, mais il est aussi vrai que la domination a diffusé sur le territoire une vaste quantité de structures relativement petites et peu protégées dont toujours plus de choses, pour ne pas dire presque tout, dépendent. C'est dans ces petites choses que la toile invisible qui nous enferme et qui permet la restructuration du capital et de l'État se *matérialisent*. C'est là que peuvent être attaquées les artères de la domination qui irriguent les champs de l'exploitation et de l'oppression ; c'est là que peuvent être enfin réduites au silence les prothèses technologiques et leurs bourdonnements asservissants.

Car la coupure est non seulement nécessaire, mais elle est aussi possible. Le 11 février 2019, à Mérey-Vieilley dans les environs de Besançon (Doubs), un relais téléphonique a été mis hors service par un incendie ravageur. Le pylône situé en pleine forêt s'est soudain embrasé, léché par des flammes tout sauf accidentelles. Un prestataire chargé de la gestion de ces pylônes de téléphonie mobile dans la région a même livré cette confidence : « *Cet acte a mis neuf autres relais hors-service. Pour donner un ordre d'idées, ça représente plusieurs dizaines de milliers de communications impactées, tous les jours.* » Plusieurs mois

seront nécessaires avant une remise en service complète de l'antenne. Et cet incendie vient rappeler que trois autres avaient déjà détruit des antennes autour de la capitale bisontine depuis septembre : à Chappelle-des-Buis, à la Jourande, à Amagney. « *Pyromanes, anarchistes, vengeance vis-à-vis d'un opérateur ?* » annoncent les commentateurs en quête d'hypothèses policières, quand ce qui est par contre certain est que les nœuds de cette toile sont à portée de main de tout un chacun,



et peuvent être déchirés avec les *étoiles* pour complices. C'est d'ailleurs aussi le cas dans d'autres régions, où les pylônes de télécommunications sont pris pour cible par des saboteurs : dans le Cher (quatre entre le 26 et le 30 novembre 2018), en Alsace, dans le Midi, en Gironde (Casseuil, 24 décembre), dans le Gard (Bernis, 23 décembre), en Vendée (Saint-Julien-des-Landes, 11 décembre), en Île-de-France (Villeparisis, 12 novembre), en Isère (Grenoble, 29 janvier), pour ne citer que les plus récents... Viennent s'y rajouter les habiles sabotages de ce qui relie par voie souterraine ces tours, centraux téléphoniques et centres de données : les fibres optiques. Parfois tout simplement en tranchant ses câbles, parfois en incendiant les armoires de raccordement qui en constituent les relais locaux au niveau d'un quartier, d'une zone industrielle ou commerciale... Et s'y rajoutent encore différents autres sabotages de flux de transport (ferroviaires comme autoroutiers) et d'énergie, comme en Île-de-France, dans la Drôme, les Hautes-Alpes, l'Hérault, l'Ain, le Nord,... Une identification de ces nœuds technologiques désormais vitaux pour l'État et le capital qui passe bien sûr également

au-delà des frontières, puisque ces pratiques viennent régulièrement perturber les flux, notamment en Italie, en Belgique, en Allemagne ou encore en Suisse. Un compagnon anarchiste vient d'ailleurs d'être incarcéré dans ce pays le 29 janvier, accusé en plus de l'incendie d'une dizaine de camions de l'armée en septembre 2015, de celui qui a détruit une antenne-relais dédiée aux services de police de Zurich en juillet 2016.

Ces quelques exemples, sans doute très loin d'être exhaustifs et tous tirés des seuls derniers mois, montrent en tout cas qu'un peu partout, *la coupure est possible*. Elle est possible de façon autonome, en temps de calme relatif mais aussi en périodes plus intenses où la rage montre ses dents, comme c'est le cas ces derniers temps dans l'Hexagone. Au sein de la guerre sociale, toute cette myriade de sabotages diffus et permanents contre les infrastructures de télécommunication, de transport, d'énergie peut ouvrir un panorama plus vaste encore pour celles et ceux qui savent qu'ils se battent en territoire hostile et n'entendent pas baisser la tête.

Nous nous trouvons déjà derrière des lignes ennemies qui nous encerclent, alors pourquoi pas agir en conséquence ? Désorganiser les forces adverses plutôt que se mesurer avec elles dans un affrontement symétrique. Frapper et disparaître, pour réapparaître ailleurs et frapper encore, plutôt qu'occuper des forteresses particulièrement propices à la répression. A l'inverse des autoritaires qui

ne peuvent concevoir la tentative de bouleversement du monde qu'à travers la prise des temples du pouvoir et la gestion de masses importantes, en une sorte de symétrie biaisée avec un ennemi bien mieux équipé, et si nous, anarchistes, développons plutôt l'agilité des petits groupes, les capacités de l'individu, les rapports interindividuels de réciprocité, de confiance et de connaissance, vers une diffusion des hostilités plutôt que vers leur centralisation et concentration ? Une telle manière de s'organiser nous paraît bien plus intéressante pour attaquer un ennemi toujours plus tentaculaire mais qui reste dépendant de l'interconnexion entre tous ses instruments et bâtiments. Face à la dissémination à travers le territoire d'une vaste quantité de ces petites structures de transmission d'ondes, d'énergie ou de données, rien n'est plus adapté qu'une constellation de petits groupes, agissant en toute autonomie, capables de se coordonner entre eux quand cela leur fait sens, pour s'exercer de façon diffuse au bon vieil art du sabotage contre les artères du pouvoir.

Dans le silence que ces sabotages imposent aux machines, dans la perturbation qu'ils infligent au « temps réel » de la domination, on se retrouvera face à soi-même. Et cela est une condition incontournable pour une pratique de la liberté.

Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 14, 15 février 2019

PSYCHODÉLITS

Le fait que l'intelligence soit contagieuse est une vérité sur laquelle ont toujours parié les indomptables rêveurs d'autres mondes. Mais dans l'impitoyable calcul de probabilités, inutile de cacher que c'est une vérité bien différente qui s'en sort le mieux. Parce que, malheureusement, la stupidité est elle aussi contagieuse – et ses délais de diffusion sont infiniment plus rapides.

Lire est plus épuisant qu'écouter ou regarder, réfléchir pour comprendre est plus long que mémoriser pour répéter, formuler une idée singulière est plus difficile que partager une opinion commune. Les nazis l'avaient bien compris, eux qui soutenaient que plus le nombre de personnes à gouverner est important, et moins le niveau de propagande qui leur est adressée doit être élevé. Pour contrôler des millions d'êtres humains, pour obtenir le consensus ou l'indifférence face aux pires infamies, il faut en faire des imbéciles. Il ne faut pas fournir les instruments nécessaires pour développer une conscience, une sensibilité, un savoir, mais bien au contraire les leur arracher. Parce qu'on ne roule pas un peuple et qu'on ne l'enchaîne pas avec des raisonnements grands et nobles, mais avec des banalités basses et misérables.

Dans l'Allemagne nazie composée d'une population de 90 millions d'habitants, c'est principalement à la radio que revenait cette tâche. Les journaux n'étaient en effet pas suffisants ; l'acquisition, le temps et la concentration exigés par leur lecture, le profit individuel, constituaient autant de limites. À l'inverse, il suffit de tourner un bouton, et voilà que les oreilles de familles entières d'un immeuble, de clients présents dans un magasin, de passants qui traversent une place, pouvaient être remplies de slogans et de phrases toutes faites – plus crétinisante les unes que les autres – au même moment et sans effort, martelées en permanence pour qu'elles se logent au fin fond des esprits, des bouches et des cœurs de tous. Voilà comment, en l'espace de quelques années, a été littéralement produit « le peuple des télécommandés », pour reprendre la définition d'un critique de l'époque, qui restait stupéfait en découvrant comment « une bonne partie de l'humanité actuelle ne désire absolument pas la véritable parole, mais aspire à être quotidiennement entourée par le bourdonnement des oiseaux de proie psychiques ».

Des décennies se sont écoulées depuis, et le progrès technologique a fourni de nouveaux moyens formidables

aux ingénieurs de l'âme, qui entre-temps ont augmenté en nombre et en capacité, pour poursuivre « le processus de mutation de l'espèce humaine en une sorte de chose ».

Aujourd'hui le totalitarisme techno-démocratique de la marchandise est planétaire, et il soumet des milliards de personnes, en les gardant fixés devant des écrans télématiques petits et grands (selon les statistiques, en 2016 il existait 7,5 milliards de cartes SIM téléphoniques ; pour donner une idée, en 2018 les utilisateurs mensuels de Facebook étaient 2,2 milliards, et ceux de Instagram 1 milliard) et en les sollicitant 24 heures sur 24 à s'intéresser à des sujets toujours plus idiots, avarés et mesquins.

Et, étant donné que tout est permis aux bouffons de la cour, ici en Italie ce sont des comiques qui ont rendu caractéristiques et populaires, dans une forme anesthésiée, ce changement. Si vers le milieu des années rebelles que furent les années 70'au beau milieu de l'ère de la télévision, le personnage de l'employé servile qui considérait le cinéma d'avant-garde comme « une merde incroyable » faisait fureur – quintessence de la nullité, il ne voulait que du foot, des supporters endiablés et des rots libres –, dans les années 2000, à l'ère de l'internet, c'est la figure du « *bimbominkia*¹ » qui fait fureur, elle qui ne sait même pas ce qu'est le cinéma d'avant-garde et pour qui un échappement d'air incessant est une manière de s'exprimer au quotidien. Tout cela alimente sérieusement les sombres présages concernant l'avenir de l'humanité. Bien qu'un tel dépérissement intellectuel généralisé soit destiné aux masses, cela n'empêche pas qu'elle implique aussi les soi-disant élites. Le résultat, c'est que c'est justement au moment où la puissance destructrice des moyens techniques dont dispose l'être humain est la plus importante, rendant plus que jamais nécessaire et urgent une intelligence en mesure de saisir la dangerosité inhérente à leur utilisation, que la stupidité de ceux qui s'assoient dans la salle des commandes toujours plus nombreuses et sensibles est elle aussi plus importante. L'actuel roi Ubu états-uniens, celui qui considère que le réchauffement climatique est un bluff des sales écolos visant à contrecarrer le merveilleux développement industriel, en est un parfait exemple.

À cet égard, certains faits récemment survenus ici en Italie sont eux aussi significatifs. Prenons par exemple ce qu'a déclenché le chef de meute de la Ligue du Nord aux crampes d'estomacs des grégaires du parti. Dans une véritable compétition d'encouragements endiablés et de rot libre, en quelques jours certains représentants des institutions (ceux qui représentent le peuple !) sont passés de « policiers, torturez les manifestants ! » à « hommes, allons les violer ! » jusqu'à « femmes, ouvrez les cuisses ! ». Les démissions auxquelles certains d'entre eux ont été contraints n'arrêtent pas, et encore moins n'invertissent, ce glissement dans le gouffre de l'infamie. Car il s'agit d'un glissement structurel, ni épisodique ni circonscrit.

C'est une des conséquences les plus atroces et inattendues de la misère du présent, à faire regretter la classe politique

du passé. Face au groin baveux des racistes de la ligue on éprouve presque de la nostalgie pour l'expression rigide des mafieux du parti de la Démocratie Chrétienne, qui avaient au moins le bon goût de ne pas exhiber en ricanant leurs mains pleines de sang.

De la même manière, la débâcle subie par la liberté de pensée avec l'arrivée du troisième millénaire est significative, alors que le libéralisme de l'opinion règne sans partage. Si en 1997 le président de la République (ex-magistrat) défendait encore formellement la liberté de parole contre la liberté de fait, en juillet 2001 le Président de la Chambre des députés (ancien dauphin d'un fasciste fusilleur de partisans) n'avait déjà plus de scrupules à censurer carrément la pensée avec un contresens mémorable : « notre État est un État démocratique où personne n'a le droit de penser qu'il existe des suppressions de liberté ». Pourtant, il devrait être évident que la liberté n'existe que dans le dissensus. La liberté se manifeste dans la possibilité de critiquer, de protester, de prendre une autre voie. Ne pas avoir le droit de penser, peu importe quoi, indique déjà une suppression de liberté. La liberté d'obéir, d'applaudir, n'existe que dans le langage mensonger de la dictature. Aujourd'hui, en pleine idiocratie, une pensée (« on ne peut pas faire la révolution sans tuer ») proférée en privé (mais intercepté par des mouchards) et qui plus est par des tiers, est utilisée publiquement pour justifier l'arrestation de dizaines d'anarchistes dans le Trentino. Coupables de quoi ? D'avoir accueilli chez soi quelqu'un qui a exprimé à haute voix un raisonnement logique absolument évident ? *Non, on ne peut pas faire la révolution sans tuer*. Tout comme on ne peut pas faire une omelette sans casser des œufs. Et alors ? Faire de telles observations ne signifie ni être un tueur ni un chef. Une telle banalité ne peut être considérée comme une preuve à charge que par des inspecteurs *bimbiminkia*, elle ne peut être balancée en une que par des journalistes *bimbominkia*, elle ne peut indigner que des citoyens *bimbominkia*. Psychodélit créé par la force de l'ignorance.

Jusqu'à quel point l'homme et sa dignité sont-ils devenus obsolètes, quand ceux qui prétendent exercer rien de moins que la Justice trouvent suspect et criminel le fait de chercher à défendre sa vie privée contre une curiosité permanente, harcelante et manifeste (non pas hypothétique) ? Faire le métier de flic ne suffit pas, il faut avoir une tête et un cœur de flic pour ne pas comprendre que toute intrusion dans la vie privée d'autrui est insupportable. Autrement, pourquoi 1984 est-il considéré comme un roman sur une société totalitaire cauchemardesque ? En fin de compte, ses habitants étaient *libres* d'obéir au régime ; en fin de compte, s'ils ne faisaient *rien de mal* ils n'avaient alors rien à craindre de cette surveillance incessante ; en fin de compte, pour éviter de finir dans la chambre 101 il leur suffisait d'approuver chaque décision venue d'en haut. Quel degré d'idiotie est nécessaire pour ne pas comprendre que ce sont ceux qui prétendent gouverner les autres qui devraient être transparents, s'ils veulent espérer que l'on croit en leurs intentions désintéressées, étant donné que la transparence de comportements demandée à ceux qui sont gouvernés n'est qu'un contrôle policier totalitaire ? C'est vrai que, submergés quotidiennement par des

1 Néologisme formé de *bimbo*, qui signifie « enfant » et de *minchia* qui signifie « bite », désignant dans le langage internet un pré-adolescent (ou quelqu'un se faisant passer comme tel) particulièrement stupide, immature et ennuyant.

programmes télévisés qui les habituent à lorgner l'intimité d'autrui et menacés par des inquiétudes télématiques de partage, la prétention policière à un contrôle omniprésent devient presque acquise.

Puisque tout se tient avec tout, c'est littéralement *tout* qui est en train de pourrir sous nos yeux et nos nez, rendant l'air léthal. La mesquinerie politique s'accompagne de la laideur sociale, qui s'accompagne de l'avarice économique, qui s'accompagnent de la misère affective, qui s'accompagnent de la dévastation écologique, qui s'accompagnent de la médiocrité artistique, qui s'accompagnent de l'inaptitude philosophique, qui s'accompagnent de...

Cette pente est longue, quel type de *chose* l'espèce humaine

est-elle devenue ? S'accrocher à leur obsolescence humaine est un doux réconfort, mais pas un grand stimulant. Résistance sans attaque. Pour remonter cette pente – ou plutôt, pour la dépasser et viser les étoiles – interrompre l'approvisionnement de l'ignorance est le minimum que l'on puisse projeter et commencer à entreprendre.

Finimondo, 26 février 2019

ATTAQUE !

Chaque matin, la sonnerie du réveil m'arrache de mon sommeil. Premier acte : j'allume mon téléphone portable.

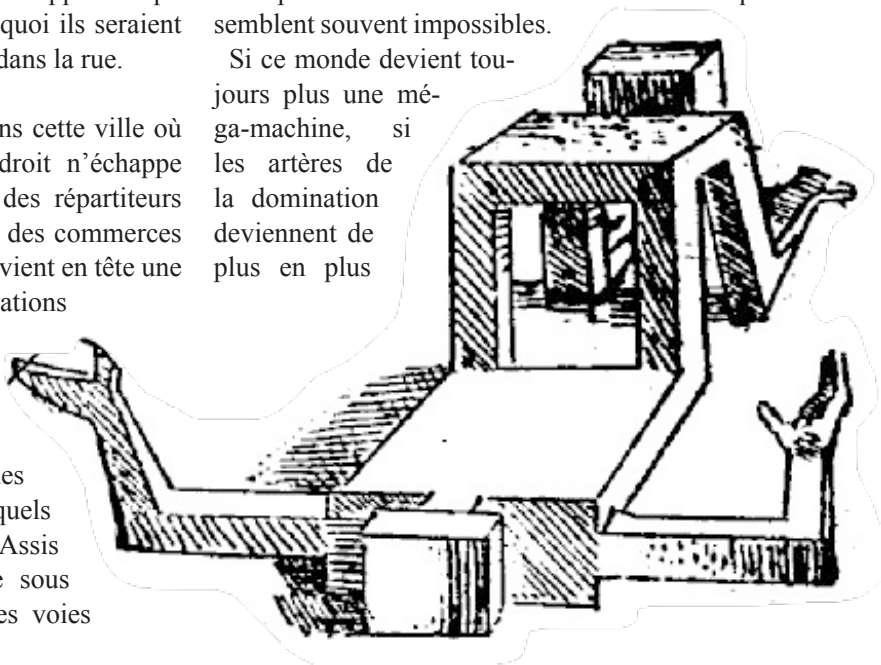
Avec les satellites, les nœuds de communication, les antennes etc, mon portable se synchronise avec ceux de tous les autres. Nous vivons la même vie en même temps. Connecté à internet, quelque chose d'invisible me transperce, mon téléphone envoie et reçoit en permanence. Une fois que le rythme de la nuit est tué par la sonnerie et que je me synchronise avec le monde connecté, un autre temps domine. Le staccato des émissions en direct, de la disponibilité ininterrompue, celui de la mise à disposition permanente, des emplois du temps et des rendez-vous, des plannings et des impératifs. Deuxième acte : je débranche mon portable de sa prise. Sans électricité, il ne serait rien, juste du plastique et de la ferraille avec quelques éléments faits de métaux rares. Cet appareil peut fonctionner à l'aide de spécialistes et grâce à une production d'électricité dépendante du nucléaire et du charbon, à un réseau mondial, à cette infrastructure critique qui garantit jour après jour notre quotidien, protégée par la police et l'armée. Après avoir utilisé divers appareils qui ont eux aussi besoin d'un réseau – sans quoi ils seraient complètement inutiles –, je pose un pied dans la rue.

Marchant le long des lampadaires – dans cette ville où l'obscurité n'existe plus, où aucun endroit n'échappe à la vue –, des boîtiers électriques et des répartiteurs téléphoniques, des sucettes publicitaires, des commerces avec leurs systèmes de surveillance – me vient en tête une pensée évidente : l'électricité sert les relations fondées sur la propriété à travers des milliers de kilomètres de câbles en fibre optique et en cuivre qui ne se trouvent qu'à 50 centimètres en-dessous de mes pieds ; je passe aussi sur des plaques qui donnent accès à des puits au fond desquels reposent les artères du monde moderne. Assis dans le train, me saute à l'esprit que sous les rigoles en béton courant le long des voies

serpentent à nouveau des câbles, et que des systèmes de signalisation sont installés à peu près tous les 100 mètres : sans tout cela plus rien ne marcherait, le capital humain comme les biens morts ne parviendraient plus là où ils sont censés être consommés ou produire une plus-value.

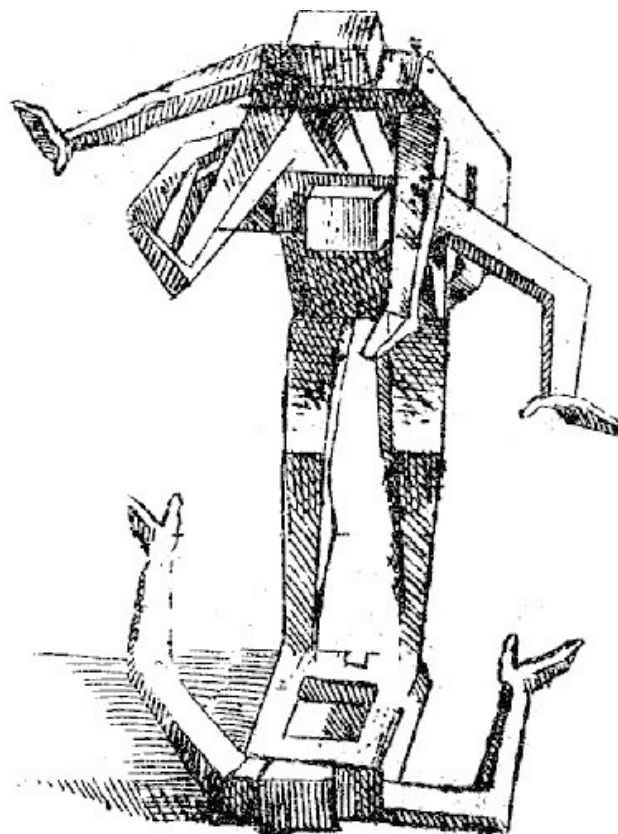
Abandonnant mon observation de fourmi, je regarde en hauteur et aperçois sur les toits les antennes pour la radio, pour internet, pour le téléphone, ainsi que pour les ondes radio... dont celles de la police. Le maintien de la misère quotidienne a ses canaux, il faut les interrompre pour que les gens puissent transformer leur quotidien. La communication de ceux qui défendent la propriété dans les rues – les flics et l'armée – passe par les antennes sous lesquelles nous défilons du matin au soir. Lorsqu'une antenne-radio tombe, qu'un faisceau de câbles se consume à petit feu, qu'il y a la moindre coupure dans un câble en fibre optique ou à travers le cuivre des réverbères, apparaît tout à coup une zone d'ombre, un moment de confusion pour ceux qui n'ont pas appris et ne veulent pas apprendre à agir et à penser de façon autonome, qui obéissent et attendent toujours ordres et directives, mais cela peut aussi permettre à d'autres de faire des choses qui semblent souvent impossibles.

Si ce monde devient toujours plus une méga-machine, si les artères de la domination deviennent de plus en plus



subtiles et qu'elles recouvrent tout le territoire de leur toile, nous devons – pour attaquer – être en mesure de tourner nos regards loin des choses les plus apparentes et tenter d'incorporer notre analyse des évolutions actuelles au sein des perspectives que nous voulons nous donner. Plus le monde est tissé de mailles, plus il est vulnérable aux perturbations. Ces nœuds de communication et les connexions entre eux, que l'on peut trouver partout et peu protégés correspondent aux points sensibles à couper. A un moment où même l'air brûle, cela n'a aucun sens de mettre le feu là où les flammes dansent déjà et où tous les regards sont fixés. Le silence radio, la coupure des communications, l'interruption des chaînes de commandement – et bien plus encore – sont les possibilités que l'on peut trouver avec un regard de créativité et d'analyse lorsqu'on cherche des objectifs à attaquer.

Feuer den Knästen, mars 2019



CELLNEX, LE ROI TROP MÉCONNU DES PYLÔNES DE TÉLÉCOMMUNICATION

Avant aux amateurs, les antennes de téléphonie mobile ne sont pas seulement à détruire, elles sont aussi à vendre ! Et c'est même du gros business.

En 2018, Altice s'est séparée de ses 10 200 antennes SFR pour 2,5 milliards d'euros, en les revendant au consortium Hivory, qu'elle possède avec le fonds d'investissement américain KKR. En échange, SFR s'est engagé à relouer à Hivory ces antennes auparavant possédées en propre pendant vingt ans. Le bien connu TDF¹, qui possède les plus beaux emplacements du pays de par sa gestion initiale des relais de radio et de télévision herziennes, cherche

¹ Si les 13 900 pylônes de TDF étaient bien en vente depuis février 2019, ses actionnaires ont annoncé fin juin qu'ils y renonçaient faute d'offre satisfaisante. Achetés 3,5 milliards d'euros en 2013, ils en voulaient 6 milliards, mettant en avant... les jeux olympiques de Paris en 2024 qui seront filmés en UHD (ultra haute définition) ! Prix trop élevé, même pour Cellnex qui était bien sûr sur les rangs, proposant d'en racheter 60 %. De toute façon, comme on s'est peut-être dit à Plougastel (Finistère) le 11 octobre, à Traubach-le-Haut (Alsace) le 22 septembre ou à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche) le 24 août, pour ne citer que les plus récents, leur valeur calcinée d'usage dépasse largement leur valeur d'échange !

également depuis 2019 à vendre ses 13.900 pylônes estimés à 3,5 milliards d'euros, tandis qu'Iliad (Free) vient de réussir en mai de cette année à fourguer les siens, pas moins de 10 700 antennes de téléphonie mobile situées en France, Italie et Suisse, contre 2,7 milliards d'euros à une entreprise espagnole trop peu connue, Cellnex.

Depuis quelques années, Cellnex est devenu un mastodonte espagnol des infrastructures de télécommunication qui rachète à tour de bras des milliers de pylônes de téléphonie mobile et de droits de gestion de leurs sites stratégiques à travers toute l'Europe. Elle a ainsi dépensé près de 10,8 milliards d'euros pour ce faire depuis 2015. Le marché est plutôt simple : pour les opérateurs qui les avaient historiquement implantés, cela génère du cash immédiat afin de continuer leurs lourds investissements dans la fibre, la 4G et la 5G, et de l'autre côté cela fait une belle rente permanente pour Cellnex qui les leur re-loue en retour. Cellnex finance ses achats par des prêts bancaires et des augmentations régulières de capital, auxquelles souscrivent les fonds d'investissements, de pension ou les banques d'affaires, parce que les pylônes de téléphonie mobile constituent pour eux... un placement rassurant. Selon un quelconque

expert cité par un magazine économique (La Tribune), « ces acteurs recherchent des activités qui rapportent du cash de manière régulière et sur le long terme. Les tours télécoms constituent, sous ce prisme, des actifs très alléchants. Dans 25 ans, il y aura toujours de la téléphonie mobile, et on aura forcément besoin de ces pylônes. Le placement dans les infrastructures existantes est d'autant plus sécurisant qu'aujourd'hui, construire un pylône, dans une grande ville comme dans un village isolé, est de plus en plus difficile. » C'est en tout cas ce qu'ils espèrent du fond de leurs bureaux cossus, même si la coûteuse flambée d'antennes qui commence à se développer en Europe (Allemagne, Italie, France) depuis quelques années risque de les faire tomber de haut, du moins c'est tout le mal qu'on leur souhaite.

De 2014 à 2018, le chiffre d'affaires de Cellnex a plus que doublé, grimpant de 436 à 901 millions d'euros, tandis que son parc de tours télécoms est quant à lui passé d'une quinzaine de milliers de sites en 2015, essentiellement implantés sur son marché domestique espagnol, à quelque 53 000 sites répartis en Italie, France, Royaume-Uni, Pays-Bas, Suisse et Irlande. C'est aujourd'hui le 2e plus gros propriétaire et gestionnaire de pylônes de téléphonie mobile en Europe, derrière Vodafone (60.000 mâts) et devant Orange (19.600 mâts).

Des achats massifs...

Pour donner une idée, et dans l'ordre chronologique inversé, Cellnex a racheté depuis ses débuts il y a sept ans :

- les 7.400 pylônes de téléphonie anglais d'Arqiva (le TDF anglais) pour 2,3 milliards d'euros en octobre 2019
- les 546 pylônes irlandais de Cignal pour 210 millions d'euros en septembre 2019
- l'exploitation des 220 pylônes et sites anglais de grande hauteur de British Telecom pour 100 millions de livres en juin 2019
- les 7.900 pylônes français et italiens d'Iliad (Free) et 2.800 pylônes suisses de Salt pour 2,7 milliards d'euros en mai 2019
- les 2.200 pylônes suisses de Sunrise pour 500 millions de francs en mai 2017
- les 30 pylônes et sites à longue portée et grande capacité du hollandais Alticom pour 133 millions d'euros en septembre 2017
- les 3.000 pylônes français de Bouygues Telecom pour 580 millions d'euros en 2016/17
- l'entreprise Shere Masten et ses 464 pylônes aux Pays-Bas et 540 au Royaume-Uni pour 393 millions d'euros en octobre 2016
- les 261 pylônes hollandais de Towerlink Netherlands en juillet 2016
- les 7.400 pylônes italiens de Wind pour 690 millions d'euros en 2015
- l'entreprise italienne TowerCo, qui gère l'ensemble

des pylônes de téléphonie mobile du réseau autoroutier transalpin en 2014

- 1.900 pylônes espagnols à Telefónica et Yoigo en 2013
- 1000 premiers pylônes espagnols à Telefónica en 2012.

En tout, Cellnex possède par exemple en Espagne près de 8 800 sites (un site représente une ou plusieurs antennes sur un toit ou un pylône) dont 3000 émetteurs de radio-télévision numérique ; en Italie plus 10 000 sites exploités sous les noms de Galata (8000 pylônes), Towerco (500 infrastructures assurant la couverture du réseau à l'intérieur des tunnels, le long des routes et autoroutes) et CommsCon (1500 nœuds multi-systèmes 4G dans les métros, stades, gares, centres commerciaux...); en Angleterre plus de 8 300 pylônes et sites, en France plus de 11 000, et 5000 en Suisse sous le nom de Swiss Towers.

... en vue de la 5G

Cellnex fait le calcul qu'avec le prochain déploiement de la 5G, la valeur de ses infrastructures ne peut qu'augmenter, comme en témoigne son accord avec Bouygues Telecom, pour se déployer sur 2.200 nouveaux sites (dont des « toits-terrasses ») entre 2017 et 2020 « dans des zones à forte densité de population, situation idéale pour le déploiement futur de la 5G ». Construire un pylône coûte en moyenne un peu moins de 100.000 euros, selon la Fédération française des télécoms, et il faut ensuite ajouter entre 100 et 200.000 euros supplémentaires pour le raccordement électrique et l'installation des antennes, à proprement parler, à leur sommet. Ce qui donne déjà une petite idée du prix de leur destruction incendiaire, lorsque les flammes conduites par les câbles jusqu'à leur sommet parviennent à endommager/fragiliser suffisamment sa structure d'acier. Mais leur valeur n'est pas que technique, et grâce à Cellnex on comprend qu'elle est aussi commerciale : la transaction de mai 2019 avec Iliad (Free) fait ressortir un prix moyen de 350.000 euros par antenne en France, comparable au prix obtenu par Altice (SFR) dans sa transaction de 2018.

La 5G, prévue pour 2020 en France, va nécessiter une massification des réseaux. A ce stade, 273 pylônes 5G ont été installés pour des expérimentations, selon l'ANFR, mais chaque opérateur devra la déployer sur 3.000 sites en 2022, puis 8.000 en 2024 et enfin 12.000 en 2025, selon la feuille de route du gouvernement (soit un peu moins de nouveaux pylônes, puisqu'il est parfois possible techniquement de mettre la 5G sur ceux accueillant déjà la 4G). Pour rappel, une antenne 5G s'identifie comme étant un petit rectangle blanc de 80 cm de haut sur 40 cm de large, pesant 45 kg (photos jointes), et dont les trois principaux constructeurs proprement dits sont Huawei, Ericsson et Nokia.

Dans la sécurité aussi...

Comptant parmi ses actionnaires principaux la famille Benetton et les fonds souverains de Singapour et d'Abou Dhabi, Cellnex n'est pas qu'un simple exploitant de pylônes, sites et tours de téléphonie mobile. Elle multiplie les investissements et partenariats dans les technologies et applications 5G (notamment l'Internet des objets, IoT, et le déploiement de la 5G italienne avec Fastweb à Rome, Gênes, Bari et Matera), mais s'occupe aussi de sécurité nationale : « projet pilote dans le domaine des communications de sécurité et de secours » avec 5G Barcelona (Espagne), déploiement des réseaux européens réservés à l'armée et la police TETRA ainsi que création de « drone anti-incendie à technologie 5G permettant de réduire les temps de réponse, de suivre

la situation à distance et d'optimiser les ressources à utiliser pour l'éteindre ». Bon, en même temps, quand on est propriétaire de dizaines de milliers d'antennes, c'est logique de s'inquiéter de leur possible brusque disparition par de viles flammes.

Si quelqu'un a envie d'exprimer à Cellnex Telecom ce qu'il pense de ses activités hautement nuisibles, elle a inauguré son nouveau siège pour la France en septembre 2017 dans la ville de Sèvres (Hauts-de-Seine, 92310) au 1, avenue de la Cristallerie (partagé avec sa filiale Towerlink).

Paru sur *sansattendre*, octobre 2019

5G : LE RÉSEAU DE LA DOMINATION

Le projet de numérisation totale de la société se poursuit, à des rythmes toujours plus frénétiques dans les pays technologiquement les plus avancés, et la 5G promet d'en être un élan propulsif crucial.

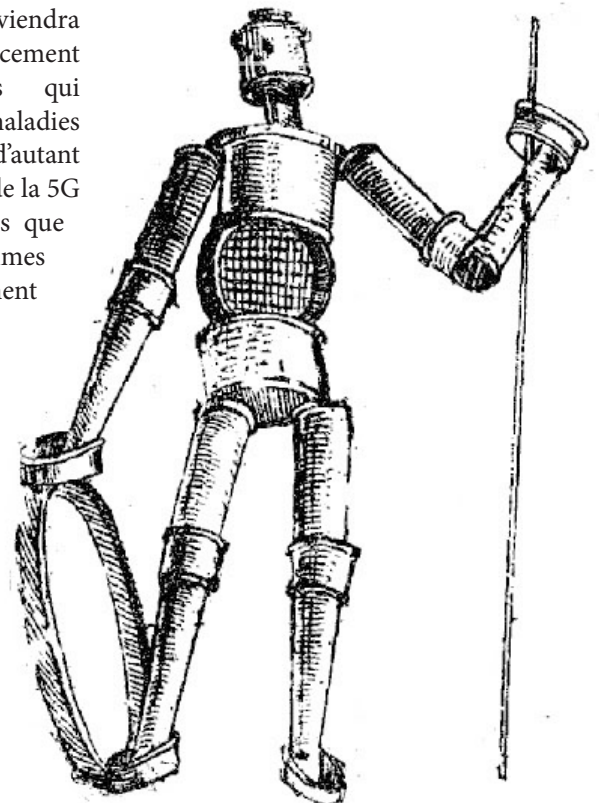
Par «5G», nous entendons l'internet de «cinquième génération», caractérisé par une vitesse et puissance de transmission de données qui peut être jusqu'à 100 fois supérieure au modèle précédent.

Si la 5G est déjà en vigueur dans certains pays comme la Suisse, les États-Unis, la Corée du Sud et la Grande-Bretagne, en Italie elle a commencé à être expérimentée depuis 2018 dans les premières villes italiennes avec l'installation des nouvelles antennes, où en sont prévues des dizaines de milliers. À ce jour, l'Italie se classe au deuxième rang en Europe, après la Suisse, en ce qui concerne la diffusion du réseau de nouvelle génération. Le terme d'expérimentation, d'ailleurs utilisé en premier lieu par ses promoteurs, est très à propos : la 5G est une véritable expérimentation à ciel ouvert dont nous sommes tous et toutes les cobayes. Les effets cancérigènes des ondes électromagnétiques des

téléphones portables et antennes-relais qui leur permettent de fonctionner sont déjà bien connus. Pourtant, les capitalistes et les gouvernements n'ont pas de scrupule à introduire, dans des villes déjà très polluées où la plupart de la population se retrouve désormais à vivre, mais bientôt aussi dans les campagnes, l'énorme nocivité qui (nous n'en doutons pas) sera bien assez tôt la cause directe de nouvelles pathologies ou viendra s'ajouter à l'inextricable entrelacement de causes concomitantes qui conduisent à des tumeurs, maladies neurodégénératives, etc ; d'autant plus que les fréquences radio de la 5G seront 10 fois plus puissantes que celles auxquelles nous sommes déjà exposés actuellement (atteignant jusqu'à 61 V/m).

La question de la santé et de la maladie n'est pas si secondaire dans une critique du système actuel, puisque l'augmentation toujours plus forte de la fréquence des maladies et des troubles (à la fois physiques et psychologiques) produits par la civilisation techno-industrielle démontre sa

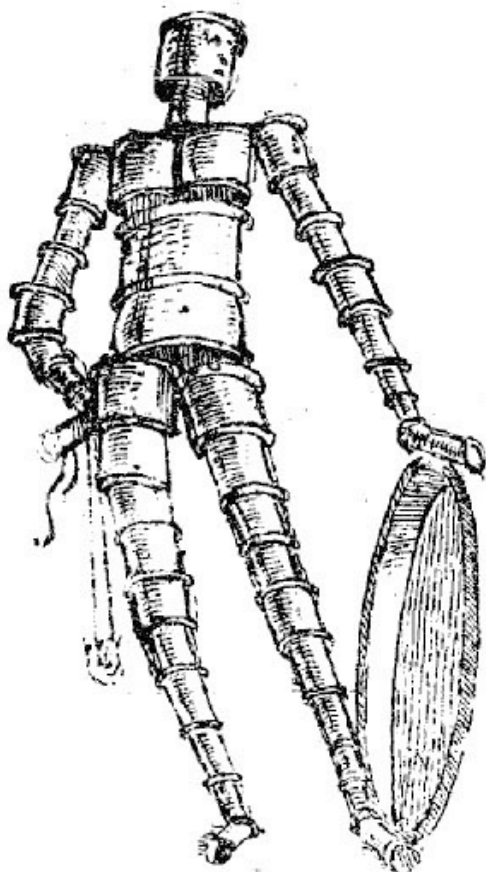
nocivité intrinsèque, démasquant les promesses de plus grand bien-être dont la société elle-même se vante. C'est la maladie elle-même, au contraire, qui est monnayée et instrumentalisée, à la fois comme source directe de revenus pour les colosses de l'industrie chimico-pharmaceutique, et comme perpétuelle justification et



combustible pour d'ultérieurs financements de la recherche dans le domaine médical, visant à créer toujours plus de médicaments, thérapies, prothèses toujours plus technologiquement avancées (grâce à l'utilisation de biotechnologie, nanotechnologie, robotique, etc.). La maladie est donc nécessaire pour disposer d'une force de propulsion pour avancer vers la technoscience de la société actuelle, avancée dont le secteur médico-sanitaire a souvent été précurseur.

Voilà donc pourquoi il n'est pas nécessaire d'aviser les personnes qu'au-dessus de leur tête ou à côté de leur maison est sur le point d'être installée une nouvelle antenne-relais aux effets potentiellement dévastateurs pour leur santé. L'arrogance des gouvernants, des techniciens et des entreprises va jusqu'à donner pour acquis le consentement, jamais concédé, de qui subira en premier les effets de leur nocivité, transformant ainsi efficacement les personnes en question en des sujets d'expérimentation.

À Milan, les premières installations d'antennes 5G ont eu lieu sur les bâtiments des logements



populaires dans certains quartiers périphériques, démontrant ainsi comment les cobayes préférés des puissants sont souvent les couches les plus pauvres de la population (et autres les groupes sociaux considérés comme sacrificables, par exemple celles et ceux qui se trouvent dans les prisons, dans les institutions psychiatriques, etc.). Dans un cas au moins, l'installation d'une nouvelle antenne 5G a trouvé l'opposition inattendue des habitants du quartier : 250 familles indignées sont descendues dans la rue, protestant parce qu'elles n'avaient même pas été prévenues et parce qu'elles ne voulaient pas cette antenne sur leurs immeubles. [L'opérateur de télécommunication, ndt] Iliad a décidé de suspendre les travaux d'installation de celle-ci ainsi que des autres antennes qui étaient prévues, en attendant que les choses se calment.

À l'Aquila (dans le hameau de Pagliare de Sassa) une des premières antennes 5G, haute de 35 mètres, a été installée à Ferragosto [le 15 août, ndt] 2018 par Vodafone et Wind3, lorsque la plupart des habitants de la région étaient en vacances. Après seulement quelques semaines d'expérimentation, les habitants ont déclaré souffrir de fréquentes migraines et de baisses soudaines de la vision ; les appareils électroménagers se déréglaient, s'allumaient et s'éteignaient tout seuls. Ils ont donc signé une pétition pour demander de déplacer l'antenne à quelques centaines de mètres de là. Il y aurait de quoi se demander, dans ce cas, pourquoi c'est précisément l'Aquila qui a été choisie par le ministère du Développement Économique parmi les cinq villes italiennes à être les premières (avec Milan, Bari, Matera, Prato) à avoir eu « l'honneur » de tester la 5G : peut-être que la grande expérience de contrôle social de masse sur la population mise en place dans les camps gérés par la protection civile après le tremblement de terre a si bien fonctionné ?

À l'Aquila se trouve également le centre de recherche européen sur la 5G de [l'entreprise, ndt] ZTE, colosse chinois des télécommunications, parmi les principaux acteurs mondiaux du développement de

structures pour la 5G, qui investit massivement sur le territoire italien (en collaboration avec Wind3) et qui, il y a quelques mois, a mis sur le marché le premier smartphone compatible avec les nouveaux réseaux cellulaires 5G. ZTE toujours vient d'inaugurer son quartier général européen à Milan, a ouvert à Rome le premier laboratoire de cybersécurité en Europe, et a déjà signé des conventions avec les principales universités italiennes.

Mais la première entreprise mondiale dans le domaine de la 5G, c'est Huawei, chinoise elle aussi, qui a investi en Italie bien 3,1 milliards d'euros en recherche, marketing et approvisionnement local. En Italie, Huawei compte déjà 800 employés et deux centres de recherche de renommée mondiale : un centre de recherche sur les micro-ondes à Segrate (Milan), et un autour du design et de l'expérience utilisateur, toujours à Milan, auxquels s'ajoutent les laboratoires sur l'innovation, comme ceux sur les *smart city* à Pula (Cagliari), et les accords avec 14 universités. En septembre 2019 est prévue l'ouverture d'un centre de recherche supplémentaire, sur la microélectronique, à Pavie, en collaboration avec l'université locale.

Pour rendre la 5G opérationnelle, l'installation de nombreuses antennes-relais est prévue. De plus, le type de fréquences utilisées, dites « millimétriques », nécessite l'installation d'autres petites antennes tous les 100 mètres, souvent placées sur les toits des immeubles. Milan est la ville de pointe sur laquelle les promoteurs de l'internet super-rapide ont décidé d'investir pour la transformer, selon leur dire, en « capitale européenne de la 5G ». Vodafone a remporté le prix du Ministère du développement et expérimentera sur Milan, pendant les quatre prochaines années, non seulement le nouveau réseau mais aussi toute une série de services, dans 41 projets qui vont de la santé à la sécurité, de la mobilité à l'école, de l'industrie 4.0 aux services publics. Avec l'École polytechnique et les 28 partenaires industriels avec lesquels il collabore à cet effet, y compris l'Institut Italien de technologie de

Gênes, Vodafone a décidé d'investir 90 millions d'euros seulement sur Milan, qui promet de câbler avec une couverture de 100 % d'ici la fin 2019 (80% semble être désormais couvert).

[Note de Spigaou : Dans le journal italien on retrouve une liste des acteurs en Italie. On proposera ici quelques infos sur l'évolution de la 5G en France - Mercredi 26 février 2020, les principaux lots de fréquences, ont été attribuées aux opérateurs SFR, Orange, Bouygues Telecom et Free Mobile. Le prix d'un bloc de 50 MHz a été fixé à 350 millions d'euros. L'objectif est d'équiper environ 5 à 10 villes assez rapidement. Le calendrier devrait se dérouler comme suit : 2 villes par opérateur avant fin 2020, 300 sites en 2022, 8 000 en 2024, 10 500 en 2025, avec en parallèle une couverture progressive du réseau routier. Les autorisations devraient être données vers juin pour permettre une activation du service en juillet. Cette opération risque d'apporter à l'État environ 2,17 milliards d'euros. L'entreprise Huawei a pour sa part annoncé l'installation en France d'un site de production d'équipements radio pour la 5G, qui emploiera au minimum 500 personnes, mais le lieu d'installation du site n'est à ce jour pas encore connu du grand public. Concernant la mise en place des équipements : SFR et Bouygues ont pour le moment signé avec Huawei pour la moitié de leurs installations. Mais dans le contexte de suspicion d'espionnage autour du groupe, il est possible que l'Agence nationale de la sécurité des systèmes d'information interdise de traiter avec eux, ce qui impliquerait de démonter les installations Huawei pour faire installer les antennes par Nokia ou Ericsson. (sur la 5G en France, voir également avis de tempêtes n° 17 mai 2019, p. 71 du présent recueil).]

L'objectif de cette nouvelle étape de la «révolution numérique» est l'interconnexion totale, la mise en réseau de tous les aspects de nos existences, une coexistence de plus en plus envahissante entre les humains et les machines. La 5G, avec sa vitesse de capture, de transmission et de traitement des données, est la condition préalable pour réaliser un nouveau modèle

de monde interconnecté, *l'internet des objets* ("internet of things", IoT), dont les prototypes sont déjà visibles aujourd'hui, depuis que le smartphone avec ses innombrables applications et les premiers objets interconnectés ont été mis en circulation.

Ce que *l'internet des objets* signifie en réalité, c'est la colonisation de la vie quotidienne par des processus de traitement de l'information ; à cette fin, des capteurs ou des dispositifs qui collectent des données sont intégrés et diffusés partout dans l'environnement et jusqu'à sur (nos?) corps. Certains parlent déjà de «quatrième révolution industrielle» : tout sera interconnecté, des grille-pains aux colliers pour chiens, des pompes de dialyse aux chaussures de course. En cercles concentriques qui vont vers une omniprésence toujours plus poussée, de l'espace public (ville et campagnes), en passant par l'espace domestique, pour finir par notre propre personne physique, tout doit être câblé, connecté, surveillé, enregistré pour être transformé en données quantifiables pour développer, mettre en réseau, comparer, emmagasiner pour un usage futur et sur lequel construire les modèles prédictifs.

Au-delà des motivations de surface dont les défenseurs de ces technologies de pointe font la propagande (hédonistes, pour la plupart : une vitesse plus élevée de téléchargements de séries télévisées, par exemple... ou une utilisation des ressources plus efficace ou plus économique, comme dans le cas de l'agriculture numérisée, la gestion des infrastructures, des feux de circulation «intelligents» pour gérer le trafic, la rapidité de réponse en cas d'urgence, et ainsi de suite), il est évident que les principaux intérêts qui viennent à être satisfaits avec ce nouveau mode de vie imposé sont ceux de la *surveillance*, de la *sécurité* et du *contrôle*.

Au-delà des applications spécifiques, en effet, cette hyper-connexion de chaque objet et de l'environnement physique lui-même avec des serveurs, des bases de données, des réseaux internet et ainsi de suite implique également la dissémination

d'innombrables systèmes de détection, des capteurs urbains (intégrés dans les murs ou sous le revêtement routier, sur les systèmes d'éclairage, dans les écrans publicitaires), en plus des drones et des caméras supplémentaires dotés de fonctionnalités de plus en plus avancées. L'utilisation, qui deviendra obligatoire, de cartes électroniques de toutes types et de smartphone pour toute opération quotidienne (de l'accès aux bureaux, aux déplacements, de l'utilisation des services publics, aux achats) rendra possible la traçabilité de toutes nos actions et mouvements dans la ville et le territoire en général, s'ajoutant à la surveillance constante des caméras, à la reconnaissance automatique des plaques d'immatriculation automobile, et à la géolocalisation de qui s'y prête volontairement par le biais de leurs téléphones portables. Sans oublier tous les dispositifs de reconnaissance vocale, qui seront d'ici peu étendus du smartphone à l'ensemble de l'environnement urbain, et qui permettent d'enregistrer les conversations, identifier les mots clés et ainsi de suite. Un réseau de plus en plus dense de contrôle dont l'individu pourra toujours plus difficilement se libérer, ou du moins créer des brèches.

Certains projets liés à la 5G, et non par hasard, sont explicitement orientés vers l'augmentation du contrôle social, pour répondre à la «demande de sécurité» toujours croissante :

«Une grande attention sera accordée à la «visual recognition», la technologie qui permet de reconnaître une personne par les caractéristiques du visage. Des yeux électroniques pourront être montés sur des drones de surveillance ou à l'entrée des stades, des hôpitaux, des salles de sport et les lieux publics d'agrégation avec l'objectif d'identifier de potentielles menaces (et en essayant de ne pas enfreindre le droit à la vie privée). Une logique qui pourrait être également appliquée aux objets par le biais d'une nouvelle génération de capteurs intelligents et toujours connectés capable de géolocaliser et mesurer un certain nombre de paramètres sensibles : de la chaleur à la pression, voir même des changements soudains

de forme ou de poids». («*Révolution 5G, la ville s'accélère*» – [extrait du journal, ndt] Corriere della Sera Milano, 12/12/2017).

Tous ces dispositifs ne sont rien d'autre que l'incarnation de l'œil toujours plus attentif de l'État qui insiste sur tout ceux qui se déplacent au sein de l'espace public et au-delà. Les données produites par les dispositifs de surveillance, les détecteurs de trafic, des systèmes hardware installés sur les poteaux électriques, de la RFID dont on équipe les bennes à ordures, les capteurs des vélos en libre-service, aux guichets «intelligents» installés dans les halls d'entrée, des GPS dans les taxis et les voitures, des parcmètres, des distributeurs automatiques de billets et tout, se retrouvent collectées, croisées et stockées en permanence dans la *smart city* imaginée par les gouvernants et les technocrates à leur service, qui rêvent d'avoir le contrôle sur tout derrière les écrans de la salle de contrôle centrale.

L'idéologie qui accompagne le projet de *smart city* a été clairement exprimée par l'une des multinationales qui investit le plus dans ce secteur, Siemens : «Dans une dizaine d'années, nos villes seront équipées d'innombrables systèmes informatiques autonomes et intelligents capables de connaître parfaitement les habitudes et la consommation d'énergie de chaque usager et de fournir les services habituels». Le rêve d'un système technique total qui se superpose à la société et l'incorpore conduisant à des conséquences extrêmes, grâce à la logique scientifique, la nature de masse de cette société, dans laquelle l'individu est réduit à une unité de production standardisée seulement utile en tant que rouage dans la grande machine économique-sociale, dont l'administration est totalement consignée entre les mains de l'État-ingénieur.

D'autres projets liés à la 5G visent à appliquer les potentialités de ce réseau aux logiques de l'industrie 4.0, à savoir au programme de financement alloué ces dernières années par le gouvernement italien pour une plus grande robotisation et automatisation

du secteur industriel. La connexion 5G servira dans ce cas à équiper les robots des chaînes de production de capteurs, caméras, microphones pour rendre leur réponse aux stimuli et leurs actions encore plus précises. Mais aussi, bien sûr, d'équiper ces mêmes machines de capteurs et les travailleurs et travailleuses humains, pour ceux/celles qui resteront peut-être, pour rendre plus mécanisé, efficace et standardisé (robotique ?) leur rythme de travail, comme c'est déjà le cas dans les Entrepôts d'Amazon ou d'Esselunga [chaîne de supermarché italien, ndt] où les travailleurs et travailleuses sont équipés d'un bracelet électronique qui dicte leurs tâches et leurs calendriers respectifs à respecter, calculés au moyen d'algorithmes d'intelligence artificielle, en plus d'enregistrer les mouvements et la productivité du travailleur. L'utilisation qui est faite des dispositifs biométriques portables dans le monde du travail montre clairement comment ces projets de plus grande interconnexion entre les objets et entre les objets et les êtres humains ne servent que les intérêts la classe dominante et de l'appareil capitaliste. La collecte de données pour le développement de modèles standardisés, impersonnels, de comportements auxquels nous sommes alors tous et toutes appelés à nous conformer (sur le lieu de travail mais aussi dans la sphère sociale en général, prenons simplement l'exemple des caméras «intelligentes» alertant les services répressifs lorsqu'ils reconnaissent des mouvements considérés comme suspects) est l'un des aspects les plus inquiétants de ces technologies qui promet d'ouvrir la voie à un futur toujours plus dystopique de contrôle social total, où l'efficacité productive et l'obéissance sont les seules valeurs requises.

Mais le développement de la 5G est aussi toujours plus imbriqué avec la géopolitique internationale, en raison de ses importantes applications dans le domaine militaire. La technologie 5G est utilisée dans le domaine belliqueux, tant pour l'amélioration des communications militaires, que pour le développement de

technologies militaires liées à la robotique et à l'intelligence artificielle. Des projets sont en cours d'élaboration en vue de son utilisation dans les systèmes de défense liés aux armes hypersoniques, dans la création de bases militaires intelligentes, dans le cas des dispositifs portables qui fournissent des informations en temps réel sur les militaires et dans la mise en œuvre de l'intelligence artificielle pour des véhicules aériens sans pilote en plus de l'utilisation de transmissions en 4K.

La tension échangée spécifiquement sur la question de la 5G, durant quelques mois entre les États-Unis et la Chine, les deux superpuissances dominantes au niveau mondial, qui accompagne la guerre commerciale en cours entre les deux, est un signal fort de combien la 5G est considéré comme une infrastructure stratégique d'une importance vitale. Bien qu'il existe plusieurs entreprises dans le monde, engagées dans le développement de réseaux 5G (Nokia, Samsung et Ericsson, par exemple), la multinationale chinoise de télécommunication Huawei

est l'acteur le plus important, notamment parce qu'il a des prix concurrentiels. Aux États-Unis, l'utilisation de la 5G par le Département de la Défense a rendu impératif la sécurité de l'infrastructure du réseau commercial 5G, étant également utilisée à des fins militaires. Huawei a été accusé par les États-Unis d'être un outil des services de renseignement chinois, grâce auquel Pékin a l'intention d'atteindre les commandes des sommets de contrôle numérique du monde ; la technologie chinoise 5G, selon les États-Unis, serait une menace pour la sécurité, car elle pourrait être conçue de manière à ce que l'espionnage d'informations confidentielles soit possible.

Les États-Unis ont durant quelques mois déclaré la guerre à Huawei, essayant également d'imposer à leurs alliés de ne pas sous-traiter à la société chinoise la mise en œuvre des infrastructures de connexion 5G, sous peine d'une série de répercussions. Ayant obtenu peu de succès, puisque beaucoup de pays, surtout européens,

ont néanmoins choisi la commodité et la rapidité de la solution chinoise, Trump a finalement décidé de prendre du recul et relâcher la pression sur Huawei, aussi pour relancer les négociations commerciales avec la Chine. Une trêve qui pourrait être que temporaire. Pour les États-Unis et ses alliés cela reste problématique, au niveau tactique, de conduire des opérations de guerre dans les zones où il y a des infrastructures 5G détenues ou gérées par la Chine. Le Moyen-Orient et l'Afrique sont déjà des terrains de compétition mondiale entre les États-Unis et la Chine (où jouent également d'autres acteurs comme la Russie). La 5G risque donc d'influencer, de manière encore imprévisible, le déroulement des conflits géopolitiques parmi les puissances mondiales.

Au cours des derniers mois, M. Trump a souligné l'importance et la nécessité pour les États-Unis de poursuivre l'avancé technologique, notamment dans le domaine de l'intelligence artificielle à appliquer dans le champ militaire, où les États-Unis sont en train d'investir plusieurs milliards de dollars pour la recherche. Le plus connu de ces projets est le «Project Maven» lancé par le Pentagone (où était initialement également impliqué Google, qui est s'en est retiré ensuite), pour le renforcement de l'intelligence artificielle dans les drones de guerre, afin qu'ils identifient avec plus de précision les cibles à atteindre.

Entre temps, la Chine, qui vise d'ici 2030 à être le leader mondial en Big Data et intelligence artificielle, a annoncé avoir même déjà commencé à travailler sur la 6G : un stade encore plus avancé du développement numérique du monde qui rendra possible des mondes tels que *l'Internet tactile*, *l'Internet of Skills*, la diffusion de véhicules à conduite autonome, la réalité virtuelle comme application de support obligatoire. Un système reposant sur des millions de récepteurs cellulaire, portables, antennes et capteurs qui offrira un potentiel de surveillance impensable auparavant, même avec le 5G, par l'imbrication des technologies de reconnaissance

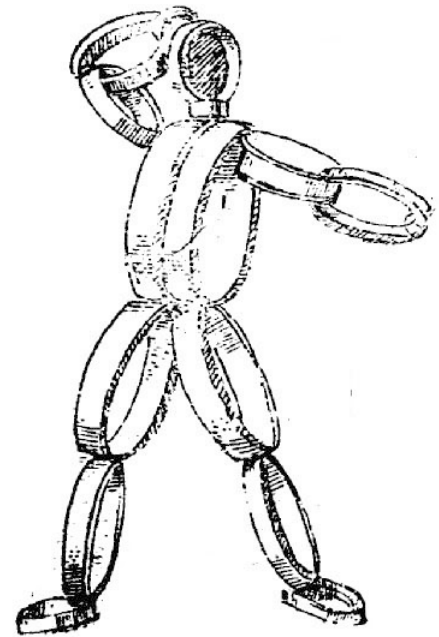
faciale, l'intelligence artificielle, le traitement des flux de données, et capacités de localisation qui pourrait faire de l'anonymat un souvenir lointain.

Il est temps d'agir pour empêcher la réalisation de ce monde cauchemardesque. Le développement technologique n'a jamais rien eu de neutre, étant toujours situé historiquement dans un contexte caractérisé par des centres de pouvoir agissant pour leurs intérêts, et qui grâce à la technologie, détiennent de plus en plus d'armes chaque jour plus mortelles. Les technologies modernes de pointe sont dès le départ porteuses de domination et ne pourraient pas être utilisées autrement. Elles ne pourraient exister dans un monde sans État, économie, autorité, sans organisation sociale hypercomplexe, bureaucratique, mondialisée et nécessairement hiérarchique. La technologie est aujourd'hui l'armure dont s'équipe le pouvoir, grâce à laquelle il devient toujours plus fort et rend plus difficile la résistance et la révolte de ceux qui ne veulent pas baisser la tête. C'est donc un ennemi à combattre par tous les moyens, sans concession.

Quelques projets militaires sur la 5G (Source : «5G, voilà comment elle pourra aider l'armée, Techradar, Jamie Carter et Fulvio Novi, 14 juin 2019)

5G et armes hypersoniques

Comme il s'agit d'un réseau super rapide capable d'échanger des données en temps réel sur de zones de grande dimension, la 5G pourrait avoir un rôle dans quelque chose dont on parle depuis longtemps dans les milieux militaires : les armes hypersoniques. Actuellement en cours de développement en Russie, en Chine, aux États-Unis et en France et, selon toute vraisemblance, opérationnelles d'ici 2022, les armes supersoniques voyageront à Mach 5, cinq fois la vitesse du son, soit environ 1,6 Km/s. Ces armes voleront à une altitude assez élevée, avec des trajectoires



imprévisibles, et seront en mesure d'échapper facilement aux systèmes de défense anti-missile existant actuellement. Il sera donc très difficile d'intercepter ces armes, mais ce sera tout aussi complexe de les guider. Dans ce scénario, la 5G s'inscrit à l'intérieur des systèmes de défense hypersonique. Un porte-avions, une base militaire ou même une ville aura moins d'une minute pour réagir si un missile hypersonique arrive. En gros, si on veut avoir quelques espoirs de se défendre contre ces armes hypersoniques il sera nécessaire de disposer d'une grande capacité de traitement en temps réel, à l'aide de l'intelligence artificielle, des données relatives aux objectifs et aux trajectoires, et donc de la 5G.

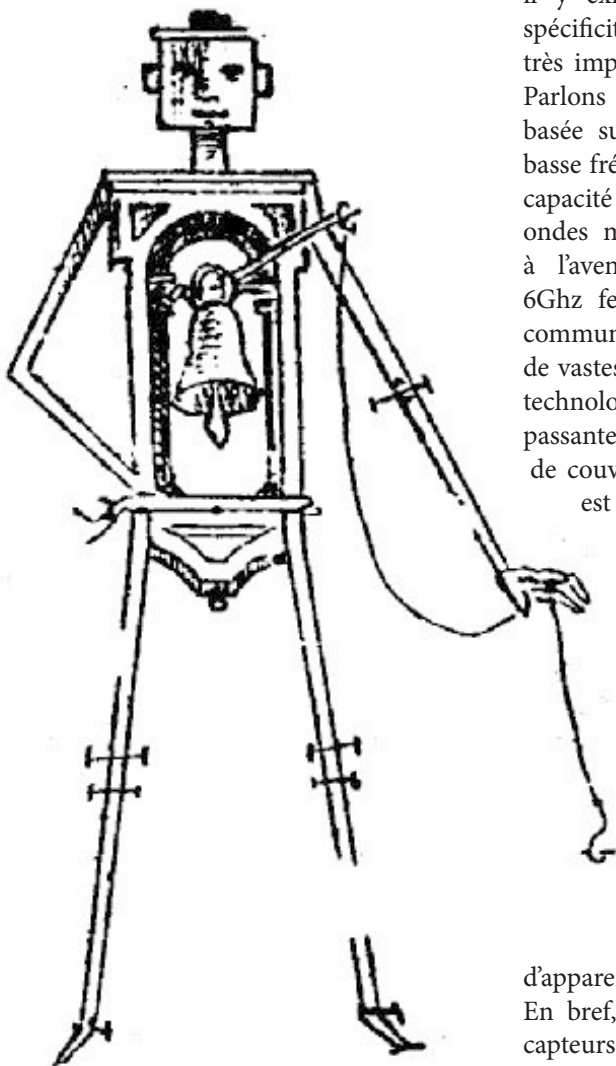
La 5G et la base militaire «intelligente»

Le spectre à hautes fréquences et à courtes longueurs d'onde, connu sous le nom d'«onde millimétrique» qui permet des vitesses supérieures à 1 Gbps [Gigabits par seconde, ndt] sur les réseaux 5G a évidemment une utilisation militaire potentielle. Il s'agit de connectivité exclusivement à courte portée, il est donc parfait pour mettre en place des bases militaires et des postes de commandement « smart ». Pensez, par exemple aux caméras qui utilisent les ondes millimétriques et la

technologie équipé de détecteurs de mouvement autour du périmètre des bases militaires avec la possibilité de communiquer en temps réel entre les centres de commande et les véhicules. «Une portée de signal réduite n'est pas un problème», a déclaré Gary Martin, un ancien membre du Program Executive Office Command Control and Communications – Tacticien de l'armée américaine (Bureau des États-Unis qui s'occupe de fournir à l'armée américaine toute la technologie et l'équipement pour la communication) au magazine Signal. «Dans certains cas, vous ne voulez pas que le signal se propage trop loin parce que l'ennemi pourrait l'intercepter». De ce point de vue, la 5G est parfaite : les signaux d'ondes millimétriques de la 5G ont un champ d'action limitée.

Les 5G : le réseau parfait pour le champ de bataille

Sur le champ de bataille, la vitesse est primordiale et la latence plus



faible de la 5G, combinée à une plus grande capacité de cette technologie, permettra aux troupes de partager davantage de données telles que des cartes en temps réel, des photos de scénarios de combat et des simulations informatiques. Selon un récent rapport publié par le Conseil de l'innovation du ministère de la défense des États-Unis «le véritable potentiel de la 5G sera son l'impact sur le réseau de la guerre du futur. Ce réseau comprendra un plus grand nombre de systèmes toujours moins coûteux, plus connectés et plus résilients, capable d'opérer dans un scénario de combat en évolution rapide». En outre, la 5G fusionnera les réseaux fragmentés en un seul pour «favoriser une meilleure connaissance de la situation et une meilleure prise de décision. Il y aura également des impacts positifs sur la logistique et la maintenance». Bien que la technologie à ondes millimétriques sera disponible dans des scénarios de guerres dans des zones géographiquement limitées, à proximité des stations 5G portatives, il y existe un autre aspect de la spécificité de la 5G, qui est également très important, mais souvent ignoré. Parlons de la connexion qui est basée sur des ondes longues et de basse fréquence. Elle n'a pas la même capacité de transfert de données 5G à ondes millimétriques, mais, surtout à l'avenir, cette technologie sub-6Ghz fera partie intégrante de ces communications qui doivent couvrir de vastes portions de territoire. Cette technologie, avec une largeur de bande passante très inférieure, mais capable de couvrir de très grandes surfaces, est déjà largement utilisée par les différentes armées.

La 5G et les engins de combat portables

Une partie souvent négligée du standard 5G concerne le mMTC (massive, Machine Type Communication), c'est-à-dire la portion de la 5G qui permettra de connecter jusqu'à un million d'appareils par kilomètre carré. En bref, il sera possible d'avoir des capteurs qui collectent et partagent

les données en utilisant le réseau 5G. Avec une smartwatch et des appareils portables, il sera possible d'échanger de très nombreuses informations sur les soldats : de leurs paramètres vitaux, comme le rythme cardiaque, la tension artérielle et la fatigue, jusqu'à leur situation géographique. On pourrait même aller jusqu'à utiliser des appareils de réalité augmentée similaires à Google Glass, un peu comme celles déjà fournies aux pilotes, mais avec une transmission de données en temps réels. Dans tous les cas, la quantité d'informations et la manière dont elles sont transmises sur le champ de bataille va radicalement changer avec la 5G.

Les drones 5G et l'intelligence artificielle...

Les véhicules aériens sans pilote (UAV, Unmanned aerial vehicles), généralement connus sous le nom de drone, sont aux mains de l'aéronautique militaire de différents pays. Toutefois, ils ne transmettent et ne partagent pas des images 4K en temps réel avec les centres de contrôle et de commande et les unités engagées au combat. Avec les 5G viendront les vidéos en 4K, la détection d'objets, le traitement plus rapide des données et l'intelligence artificielle (un bon exemple est le Project Maven), qui contribuera à la réussite des missions de reconnaissance, en fournissant des informations aux unités de l'armée sur ce qu'ils auront face à eux. En outre, la 5G pourrait aider dans la sélection des armes de manière plus précise et plus «intelligente».

Fenrir. Pubblicazione anarchica ecologista, n° 10, année 2020.

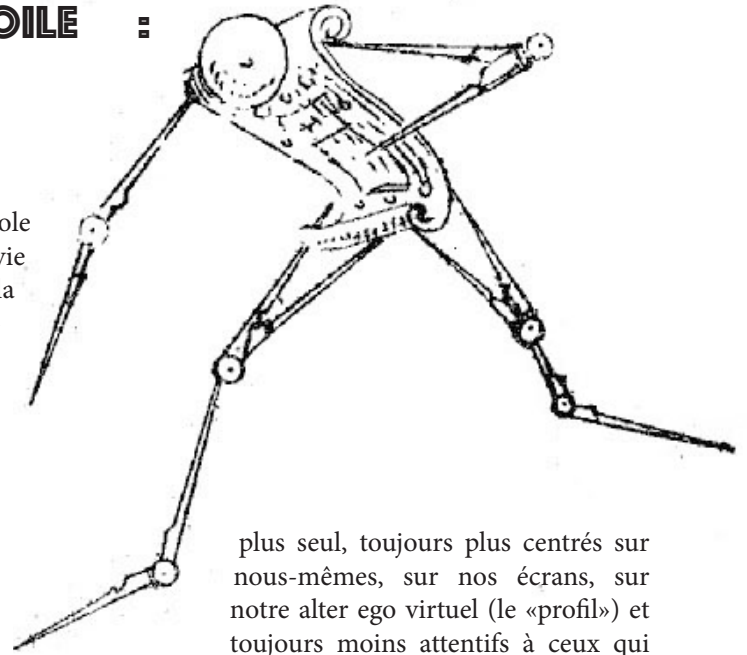
Traduit et publié dans Spigaou. Journal anarchiste aperiodique, mai 2020

QUELQUES TROUS DANS LA TOILE : RÉFLEXIONS HORS-RÉSEAUX

Le fait qu'un vaste mouvement de révolte - avec ses symboles, ses leaders et ses mots d'ordre - soit né sur Internet, et plus précisément sur Facebook, ne semble pas avoir provoqué de grands débats au sein des cercles contestataires et révolutionnaires. Au contraire, tel phénomène contemporain, sans précédents en Europe, semble avoir été accueilli tout naturellement. Au début du mouvement des Gilets Jaunes, des journalistes et des intellectuels avaient évoqué la similitude avec les printemps arabes. Dans ce cas-là aussi les réseaux sociaux avaient été largement utilisés par des activistes et des révolutionnaires pour communiquer entre eux, coordonner leurs actions et diffuser massivement les images de lutte et de répression afin de secouer les populations et les pousser à descendre dans la rue. La propagande médiatique occidentale, dans ce cas-là, n'avait pas hésité à chanter les louanges de ces outils : grâce aux technologies de l'information et de la communication la démocratie se diffuse, les peuples se libèrent de l'obscurantisme et, l'un après l'autre, font tomber des régimes barbares qui les oppriment pour accueillir à bras ouverts le marché libre ! Depuis, confronté toujours plus à des questions d'ordre intérieur, en premier lieu le recrutement des combattants islamistes, et plus récemment la vague de révolte qui secoue la France, les autorités semblent désormais s'inquiéter sérieusement du contrôle des flux de données et d'informations sur le web. En quelques années, on ne compte plus les arrestations et les perquisitions suite à un post sur Facebook ou Twitter, dans la plupart des cas des individus jusque-là inconnus par les forces répressives. La collaboration de telles entreprises avec la flicaille est désormais connue de tous et critiquée même au sein des ci-nommés gilets jaunes. Malgré cela, Internet et les réseaux sociaux continuent à être considérés par la plupart des opposants au gouvernement comme des outils de libération, en

opposition à la parole médiatique asservie des journaux, de la radio et de la télévision. La possibilité pour chacun de s'exprimer, et par conséquent la prétendue décentralisation de l'information constitue le noyau dur de la propagande des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Et si les voix dissonantes sont assez rares, y compris au sein des cercles contestataires, toujours plus nombreux sont ceux qui considèrent prioritaire la présence sur le web, non seulement à travers la création de sites mais aussi sur les réseaux sociaux. Toujours plus marginaux et isolés sont ceux qui refusent une telle présence, et plus encore ceux qui considèrent que telles technologies représentent un obstacle pour tout processus révolutionnaire.

Et pourtant, il n'est pas si difficile de se rendre compte de ce qu'est Internet, comment il est né et comment il marche, quels sont les intérêts qu'il dessert, et surtout quelles sont les conséquences de son omniprésence dans notre vie quotidienne. Au fond, il suffit de se regarder autour, d'observer pendant une dizaine de minutes la plupart de nos contemporains. Deux milliards d'êtres humains, ou peut-être plus, de chaque âge, classe sociale, origine nationale ou appartenance ethnique, dont l'attention est capturée constamment par des petits et grands écrans, comme s'ils étaient drogués, pendant qu'ils marchent, qu'ils travaillent, qu'ils mangent, qu'ils passent du temps avec leurs amis... C'est comme si, dans chaque instant de leur vie, ils voulaient rentrer dans leur bulle, pour recevoir et envoyer des informations. *Communiquer...* mais avec qui, ou avec quoi ? Le paradoxe, c'est que l'on est toujours



plus seul, toujours plus centrés sur nous-mêmes, sur nos écrans, sur notre alter ego virtuel (le «profil») et toujours moins attentifs à ceux qui nous entourent, et pourtant, on garde l'impression de communiquer... On ne se rend pas compte qu'au fond, la seule communication qui s'enrichisse avec Internet c'est celle qui existe entre les entreprises et les consommateurs, entre les administrateurs et les administrés, en somme, entre les souverains et leurs sujets. Chacun de nous entre volontairement (ou pas) dans le web une quantité infinie d'information sur sa vie, sur ses déplacements, sur ses goûts, sur ses habitudes, sur ses idées, sur ses passions et ses peurs. Des informations qui deviennent des données, qui voyagent de milliers de kilomètres à travers des câbles et des ondes électromagnétiques, qui sont stockées dans des ordinateurs géants dans des data centers d'entreprises privés. Informations qui sont ensuite enregistrées, analysées, vendues et achetées. Des données qui constituent un véritable trésor pour l'État et le marché.

Dans un laps de temps très court, si l'on pense à l'histoire de la technique et de la technologie, et sans que l'on s'en rende vraiment compte, l'informatisation du monde a donc pénétré chaque interstice de la vie, et jusque dans les sphères les plus intimes de l'être humain. Initialement conçus pour un usage militaire, ces calculateurs superpuissants sont devenus d'inséparables compagnons pour chacun d'entre nous, devenant toujours plus petits, plus ergonomiques, plus rapides et

plus performants, et surtout presque indispensables pour toute activité. Une véritable manne pour l'État et les entreprises qui ont besoin d'identifier, de contrôler et de réduire à des données les informations sur les citoyens et les consommateurs. Grâce à l'informatique, toutes les institutions de l'État se sont libérées d'un lourd, et relativement peu efficace, appareil bureaucratique de papier, au profit d'un accès instantané à des informations actualisées : sur les déplacements des utilisateurs des transports publics grâce aux puces des cartes de transport, sur la situation médicale des patients grâce à la carte vitale, sur la situation des chômeurs grâce aux sites que l'on est obligé de mettre à jour pour percevoir les indemnités... Inutile parler du contrôle policier et militaire qui, comme on le sait tous, avec Internet et les nouvelles technologies a rejoint des niveaux de perfectionnement épouvantables, et continuera à améliorer ses performances (géolocalisation des individus à travers leurs portables, fichiers génétiques et biométriques, caméras toujours plus « intelligentes », drones, ordinateurs qui t'épient chez toi...). De leur côté, les entreprises privées – si faire cette distinction entre public et privé a encore du sens – ont rejoint une proximité sans précédent avec leurs clients. Avec Internet, depuis l'âge le plus tendre, l'être humain est bercé par le marché, rendu dépendant des gadgets technologiques, influencé dans sa psyché et dans ses idées, guidé par les entreprises privées dans ses déplacements, ses opinions, ses relations intimes et le soin de son corps... Les produits du marché et leurs receleurs algorithmiques connaissent toujours mieux les individus, et ce sont eux qui proposent, conseillent, et choisissent pour leurs consommateurs.

Ce n'est certainement pas un hasard si la plus grande entreprise mondiale de collecte d'informations, et par conséquent le mastodonte de la surveillance de masse, Google, a désormais un pied dans presque tous les pans de la vie humaine. Avec la fondation du conglomérat Alphabet, celui qui était né comme un simple moteur de recherche, est devenu

une énorme multinationale dans le domaine des sciences de la vie et notamment des neurosciences (Verily Life Science), de la pharmacutique et de la génétique (Calico), de la domotique (Nest Labs), de la cartographie (Google Map et Street View), de l'éducation (Google for Education), des infrastructures de réseaux (Google Fiber), de l'urbanisme (Sidewalk Lab), de l'intelligence artificielle (Google Brain et Google Deep Mind), de la sécurité et de la cyber-sécurité (Jigsaw et Chronicle Security), des voitures autonomes (Waymo), de l'énergie (Dandelion Energy) des drones (Wing), et possède une branche semi-secrète, Google X, qui travaille sur une centaine de projets dont la création de robot et d'un cerveau artificiel...

Un empire de machines super-puissantes et dotées de capacités interprétatives que nous-mêmes alimentons grâce à nos interactions quotidiennes avec les ordinateurs. Sans aller plus loin, l'avancée incessante du progrès est là, sous nos yeux, on peut s'en percevoir dans la propagande médiatique quotidienne impulsée par des scientifiques, des ingénieurs, des économistes, mais aussi des politiciens, des journalistes et des artistes. En France, les projets en cours d'expérimentation, ou déjà approuvés, sont nombreux : portiques biométriques et de reconnaissance faciale dans les écoles et les aéroports, caméras capables de reconnaître les visages et d'interpréter les situations, applications qui permettent aux flics de suivre en direct les images des caméras depuis leurs smartphones, puces sur les animaux, robots-agriculteurs, systèmes numériques de contrôle de consommations énergétiques, informatisation des services médicaux et de l'éducation (e-santé, e-éducation), jusqu'à la proposition récente du candidat à la mairie de Paris, Mounir Mahjoubi, de faire survoler sur Paris une flotte de 240 drones afin de combattre l'insécurité.

Entre-temps, la fibre optique se ramifie jusqu'aux coins les plus reculés des villes et des campagnes, traversant des océans, des mers, des forêts et des montagnes, et on se prépare à rentrer dans l'ère de la 5G, la cinquième

génération de téléphonie mobile. Une technologie qui permettra des débits de télécommunication de plusieurs gigabits par seconde, c'est-à-dire cent fois plus vite que la 4G actuelle. On dit qu'il s'agit d'une technologie clé, nécessaire pour absorber les quantités croissantes de données (la moyenne explose d'une année à l'autre) et qui nous conduira vers l'époque du *Internet of Everything* (« l'internet du tout »), selon la définition de l'un des leaders mondiaux des infrastructures du réseau, Calico. L'objectif déclaré est l'interconnexion entre la totalité des personnes, des objets et des environnements physiques, au moyen de la dissémination et la mise en réseau d'un système capillaire de capteurs et de transmetteurs. Il s'agit ainsi de transformer chaque activité (y compris les activités biologiques, par exemple les cycles vitaux des plantes ou l'état de santé des personnes), chaque mouvement et chaque interaction, en données pouvant être récoltées et analysées par des entreprises privées, puis vendues à des organismes publics et à des agences de marketing. On nous a déjà familiarisés avec l'idée de la Smart City, mais les dispositifs Linky, les applications RATP et les poubelles intelligentes ne sont qu'un début. Bientôt, avec les développements de l'Intelligence Artificielle et la prolifération des Objets Communicants, on se retrouvera dans un monde où tout communique, et où tout est donc traçable et quantifiable à merci.

Face à ce scénario assez réaliste, les réactions d'une grande partie de la population semblent osciller entre le renoncement enthousiaste à tout espace de liberté, au nom de la commodité et de l'efficacité ; l'indifférence (au fond, qu'y a-t-il de mal, si tu n'as rien à cacher?); et, dans certains cas, l'anxiété, la paranoïa et le sentiment d'impuissance. C'est d'ailleurs parmi ceux qui ont fait des réseaux sociaux un espace de discussion politique, que fleurissent les théories de la conspiration et du complot, avec leurs minables théorèmes sur les juifs ou les francs-maçons. Ou bien ils identifient un ennemi lointain et presque secret, la secte des fanatiques transhumanistes américains, sans prêter attention

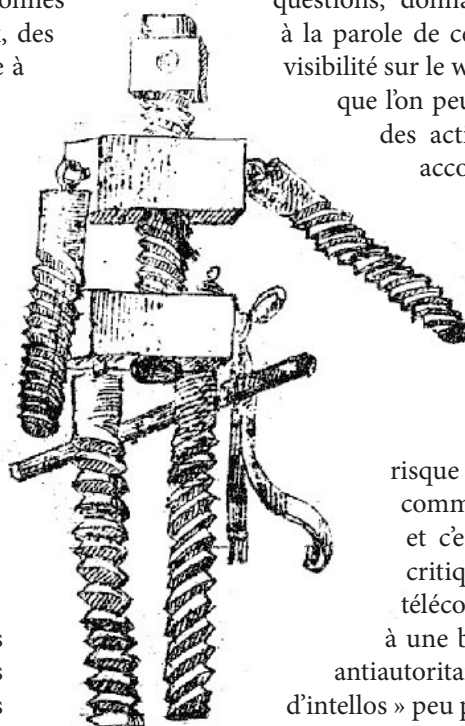
aux banals Fournisseur d'Accès Internet, à qui ils versent régulièrement une partie de leurs salaires, ni aux infrastructures réseaux qui nous entourent, et qui sont littéralement à portée de main, pas plus qu'aux innombrables projets de la French Tech et aux incubateurs de start-up qui ont commencé à surgir dans différentes villes.

Et, comme on le disait, même dans le milieu contestataire, peu s'intéressent à ces projets contemporains de la domination. On ne peut pas nier qu'Internet et les réseaux sociaux ont aussi pénétré profondément dans nos vies, dans nos interactions et dans les activités « militantes ». Toute tentative de remise en question finit par faire l'objet de dérision, et n'est pas prise minimalement en considération. Le choix de rester déconnecté ou de ne pas être régulièrement à jour sur les échanges de mail, de textes et de communiqués sur les sites implique de fait une certaine exclusion. Les exemples ne manquent pas. Une grosse partie des discussions « réelles » sont désormais la continuation de débats ou de tristes bavardages sur internet. La discussion tête-à-tête sur certains sujets pouvant résulter conflictuelle ou indélicate à affronter est remplacée par le débat virtuel. Certes, il est plus facile de rester derrière la protection d'un écran, mais ne nous rendons-nous pas compte que, de cette manière, nous perdons peu à peu notre capacité d'exprimer verbalement des positions, de nous rencontrer et de nous confronter aux autres ? C'est peut-être l'un des facteurs qui constitue une barrière entre ce qui aspire à être un mouvement révolutionnaire et le reste des exploités et exclus de la société. D'ailleurs, l'aplatissement de l'imagination et l'appauvrissement culturel qu'Internet, en parfaite continuité avec les moyens de communication de masse (journaux, radio, télé) a contribué à provoquer, concernent l'ensemble de la société, sans exception. Un nombre croissant de ceux qui portent une critique radicale de la société, font un usage désinhibé de Facebook et d'autres réseaux sociaux, ce qui semble s'accompagner d'une amputation des idées (toujours moins de personnes intéressées à écrire et lire des journaux, des brochures et des livres) et une tendance à la spectacularisation, à travers un usage massif de vidéos et d'images. De cette manière, les projets, les aspirations et les imaginaires révolutionnaires se réduisent à des slogans, des symboles et des identités, qui ne veulent pas dire grande chose (black block, k-way noirs, cortège de tête, antifa, gilets jaunes...).

Un exemple tragicomique de cette interaction constante entre web et réalité c'est l'invention, de la part de certains aspirants stratèges du mouvement, de MediaManif, « un média citoyen, une information cartographique des manifestations en temps réel. Chacun peut y signaler les événements dans sa ville : manifestants (peu ou très nombreux), dangers divers

à éviter (incendies, violence...), présence de lacrymogènes ou autres gaz ». Laissons tomber les insupportables prémisses citoyennistes et l'injonction à éviter les violences et les incendies, et centrons-nous sur le fond de cette initiative, qui a d'ailleurs rencontré un énorme succès. Comme dans un jeu vidéo, sont géolocalisés sur le plan de Paris les bons (jaunes) et les méchants (bleus). On voit ainsi des milliers de personnes dans les rues et dans les places, leurs smartphones en poche ou à la main, signalant leur présence et se déplaçant suivant les indications des autres smartphones... Un peu comme dans le jeu de réalité augmentée Pokemon-Go, ce jeu qui a eu un énorme succès il y a quelques années, vous vous souvenez ? Connecté à l'application, le personnage que vous jouez est situé dans l'espace réel grâce à la technologie de Google Maps, dont le GPS suit vos pas et active des interactions sur l'écran. Quel brillant esprit d'adaptation à la réalité dont ont une fois de plus fait preuve nos stratèges anticapitalistes, n'est-ce pas ? Certains se battaient encore (comme toujours *en direction obstinée et contraire*) contre les images en manif, et on se retrouve désormais entourés de manifestants qui se géolocalisent et se déplacent grâce à leur compagnon d'Apple ou de Samsung. Et ceci est d'ores et déjà devenu si *normal*, que si tu n'as pas un tel compagnon (et si tu refuses de demander à quelqu'un de le consulter pour toi) – comme dans la vie de tous les jours – tu es exclu du jeu ! Oui, car l'invasion de telles technologies implique en parallèle l'obsolescence d'autres formes de communication, par exemple ces petits papiers qui circulaient discrètement, indiquant un rendez-vous quelque part dans la ville, ou encore, tout simplement une parole complice...

Malheureusement, même au sein des anarchistes, nous avons tendance à sous-estimer le danger que constituent Internet et les nouvelles technologies. Les logiques perverses de la spectacularisation et de la communication virtuelle sont en train d'altérer nos pratiques et nos rapports, créant des jeux de miroirs qui peuvent nous amener à une perception biaisée de la réalité, ou à amplifier certaines questions, donnant par exemple un poids excessif à la parole de ceux qui détiennent une plus grande visibilité sur le web. Je pense aussi à la surimportance que l'on peut attribuer à la visibilité *sur internet* des actions par rapport aux effets qui les accompagnent dans les contextes où elles se situent, ou encore aux dangers du narcissisme qu'implique le *désir d'être vu*, prenant parfois le dessus sur les questionnements nécessaires autour de la communication et du dialogue (Pourquoi ? Avec qui ? Comment ?). Le risque est de tomber dans le piège des communautés virtuelles autoréférentielles, et c'est peut-être à cause de cela que la critique de l'appareil technologique et des télécommunications apparaît « indigeste » à une bonne partie du milieu anarchiste et antiautoritaire. Comme s'il s'agissait d'un « truc d'intellos » peu préoccupés par les questions sociales.



Bien sûr, parce que le « peuple » a des choses plus urgentes auxquelles penser, et ne semble absolument pas s'inquiéter de la place que prennent les technologies de l'information et de la communication dans nos vies.

Au contraire, on nous dit encore, ne voyez-vous pas qu'Internet a facilité la naissance de luttes comme celle des gilets jaunes ? Internet est un moyen à utiliser pas un ennemi à détruire ! Cette objection renverse une réalité historique : des émeutes et des révoltes ont toujours existé, et n'ont certainement pas attendu l'arrivée des télécommunications. Il me semble plus approprié d'affirmer que les gens (ou plus précisément une minorité de la population) ne se révoltent pas *grâce* à internet, mais *malgré* Internet et l'abrutissement et l'isolement qu'il contribue à créer et entretient. Si internet est désormais devenu un espace où se diffusent des élans de révolte, c'est parce qu'il existe toujours moins d'espaces réels de rencontre et d'échange. Or la révolte ne trouve pas sa place sur un écran, mais bien dans la dimension réelle de la rencontre et d'échange sur les places et les ronds-points, dans la réalité des blocages routiers, des repas collectifs, des barricades, de l'affrontement avec les flics et de l'action nocturne, où l'on crée ces liens pouvant subvertir l'ordre de l'État et de la marchandise. Certainement pas sur

Facebook, outil de la répression, des politiciens et des aspirants politiciens (comme les biens connus leaders GJ).

Dans ce sens, la fonctionnalité et l'importance stratégique des infrastructures de communication pour le pouvoir devraient émerger clairement dans ces moments d'exacerbation de l'affrontement social. Et c'est peut-être l'une de raisons qui ont poussé certains individus à agir, si l'on considère le grand nombre de sabotages de telles infrastructures réalisées au cours des derniers mois. Et donc, au lieu de nous accommoder et d'aplatir notre critique dans une dimension virtuelle toujours plus envahissante, on peut contribuer à montrer la menace que l'appareil technologique constitue pour tout élan de révolte et de liberté. Nous libérer de nos habitudes d'internautes, des habitudes qui peuvent devenir des chaînes sans que l'on ne s'en rende compte, et continuer à faire circuler des textes et des journaux, à multiplier les espaces de rencontre et de discussion réelle, à désertier les communautés virtuelles et à propager l'action directe contre la toile qu'ils construisent autour de nous.

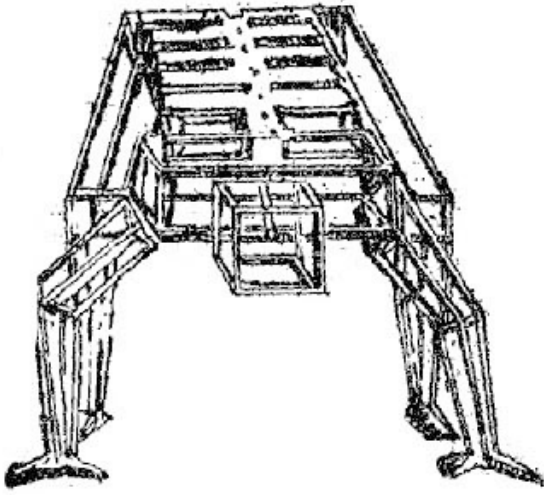
*Sans détour. Journal anarchiste
apériodique, n° 2, mai 2019*

ELLE ARRIVE !

Elle arrive, elle arrive, la révolution ! Tiens, encore un coup de publicitaires qui tentent de nous refourguer leur dernier produit, se dit-on. Mais pas cette fois. Aujourd'hui, ce sont des geeks faussement décontractés et des perroquets d'État qui font sonner leurs trompettes : une nouvelle « *révolution numérique* » serait en marche avec l'arrivée prochaine de la 5G. La Corée du Sud a été la première à inaugurer sa commercialisation à l'échelle d'un pays en avril, tandis que les États-Unis, la Chine et le Japon devraient lui emboîter le pas ces prochains mois (dans telle ville ou telle région), suivis par le vieux continent l'année prochaine.

Si la question est celle d'une dépossession généralisée galopante, d'une déréalisation croissante affectant profondément la sensibilité humaine, du resserrement participatif des filets de l'aliénation et du contrôle ou encore du durcissement des conditions d'exploitation, – bref les conséquences sur nos vies de chaque évolution technologique –, il n'y a rien de novateur dans cette couche supplémentaire qu'on va se prendre dans la tronche ! En faisant attention à ne pas prendre pour argent comptant le discours du pouvoir sur chacun de ses « progrès », et en prenant garde à ne pas prendre la partie (telle innovation) pour le tout (la domination), comme certains opposants aux manipulations génétiques du vivant ou aux nanotechnologies ont parfois été tentés de le faire, on ne peut toutefois pas s'arrêter au constat que la 5G sera *le même en pire*. Ni rester les bras ballants face à l'accélération du désastre ambiant, au prétexte que tout se vaut et qu'il y a déjà tant à détruire. Car au fond, c'est aussi une question de perspective.

Cette cinquième génération de standards considérée comme une « *technologie clé* » est essentiellement un saut de puissance qui va permettre à la domination d'accroître de manière significative son emprise, en ouvrant une somme de possibilités qui font saliver des bataillons de chercheurs, d'industriels et de startupeurs. Concrètement, en mettant dans un même panier le réseau internet et les smartphones d'un côté, la multiplication de capteurs (en ville comme au turbin) couplés à des appareils et machines en tout genre de l'autre, on a sous nos yeux d'immenses recueils et échanges de données. Dans ce cadre, la 5G permet des débits théoriques jusqu'à mille fois plus rapides que ceux des réseaux mobiles de 2010, et jusqu'à cent fois plus rapides que la 4G. En multipliant la *vitesse*, la *réactivité* et la *capacité* quantitative de ces échanges de données, c'est le développement jusqu'alors lent et limité (car trop gourmand en données) d'un monde totalement interconnecté qui se profile, et cette *fois sur une très vaste échelle* : un monde truffé de caméras à reconnaissance faciale, de véhicules autonomes ou d'engins chapeautés à distance, de drones policiers et militaires pilotés par une intelligence artificielle, de la fameuse *smart city*, d'une administration numérique des sujets de l'État ou de nouveaux procès d'automatisation de la production,... sans compter la transformation des rapports sociaux. Dans leur novlangue, avec la 5G ça parle ainsi de « *réalité et humain augmentés* », de « *gestion des flux de personnes, véhicules, denrées, biens et services en temps réel* » ou de « *faciliter le contrôle des chaînes de production dans les sites industriels* ».



Enfin, comme le faisait remarquer une brochure récente contre la tenue en mai dans la capitale allemande du plus grand salon européen sur l'Intelligence Artificielle (IA), le développement de cette dernière est également lié à celui de la 5G : « *L'IA est, en plus d'autres facteurs, en train de changer l'économie et la société, grâce à de puissants processus d'automatisation. Que ce soit dans l'assemblage, l'éducation, la médecine, des services tels que les centres d'appels ou la conduite, mais aussi dans le perfectionnement de la technologie militaire, comme la navigation de drones auto-destructeurs – l'IA prend le relais. Les IA sont utilisées par la plupart des principaux fournisseurs de services sur Internet, comme Google, Facebook et Amazon. A l'avenir, nous devons compter sur le fait que la plupart des appareils ou objets seront équipés de capteurs connectés via Internet aux « fermes de serveurs » des multinationales (« l'Internet des objets », « Internet of Things – IoT »). Pour être capables de traiter cette masse de données, l'Intelligence Artificielle a besoin de ces Big Data, qui eux-mêmes nécessitent des infrastructures telles que le réseau 5G ou les câbles de fibre optique.* »

Depuis 2018, les bandes de fréquences attribuées pour la 5G (autour de 700 MHz ; de 3,5-3,8 GHz et de 26-28 GHz) commencent à être vendues aux enchères pour vingt ans en rapportant gros aux Etats : 380 millions de francs à la Suisse (débourrés par *Swisscom*, *Sunrise* et *Salt*), 437 millions d'euros à l'Espagne (débourrés par *Telefónica*, *Vodafone* et *Orange*), 1,36 milliards de livres au Royaume-Uni (débourrés par *Telefónica*, *Vodafone*, *British Telecom* et *Hutchison Whampoa*), 6,5 milliards d'euros à l'Italie (débourrés par *Telecom Italia*, *Vodafone*, *Iliad* et *Wind*) et au moins 5,8 milliards à l'Allemagne (débourrés par *Deutsche Telekom*, *Vodafone*, *Telefónica* et *United Internet*). En France (avec *Bouygues*, *Iliad*, *Orange* et *SFR*), elles vont débiter à l'automne, et en Belgique l'année prochaine. La plupart des pylônes supportant la 4G vont ainsi recevoir peu à peu les équipements techniques de la 5G (généralement fabriqués par *Huawei*, *Ericsson* ou *Nokia*), mais de nouvelles antennes-relais spécifiques géantes ou miniatures seront également installées un peu partout¹,

1 Une grosse antenne-relais 4G en MIMO (« entrées multiples, sorties multiples ») supporte actuellement jusqu'à une douzaine de connecteurs –les grands rectangles blancs verticaux fixés dessus– (huit pour émettre et quatre pour la réception). Une antenne MIMO en 5G pourra porter jusqu'à une centaine de ces connecteurs et en

d'une puissance encore plus néfaste pour la santé, créant une augmentation générale et massive de l'exposition aux ondes.

Certes, en France la commercialisation de la 5G ne débutera qu'en 2020 et la massification de son usage est prévue pour 2022, mais c'est dès maintenant qu'ils effectuent les tests grandeur nature nécessaires à son déploiement, transformant les habitants de plusieurs villes en rats de laboratoire : Nantes, Toulouse et Francazal (*SFR*) ; Lille-Douai (dix antennes-relais 5G), Paris (quartier de l'Opéra), Marseille (place de la Joliette) et Nantes (*Orange*) ; Lyon, Bordeaux (antenne 5G à côté du musée d'art contemporain), Linas-Montlhéry (sur l'autodrome) et Saint-Maurice-de-Rémens (à Transpolis) (*Bouygues*). Et pour ne pas être en reste, le *Commissariat à l'énergie nucléaire* (CEA) dispose également d'autorisations pour expérimenter la 5G à Grenoble et sur la côte normande entre Ouistreham et Portsmouth via deux navires de *Brittany Ferries*. Au 27 décembre 2018, 25 tests grandeur nature dans 18 villes étaient officiellement référencés, classés selon neuf usages : mobilité connectée, IoT (internet des objets), « ville intelligente », télé médecine, vidéo UHD, jeu vidéo, expérimentations techniques, *industrie du futur* et *réalité virtuelle*, sachant que ces deux derniers secteurs regroupaient à eux seuls 20 des 25 essais in vivo. Un exemple appliqué à l'« industrie du futur » est cette ferme-pilote automatisée avec des robots gérant 50 vaches laitières à Shepton Mallet, au sud de l'Angleterre. Les colliers connectés à leur cou communiquent directement en 5G avec les multiples capteurs et robots installés dans la ferme afin d'automatiser la traite, le brossage, la nourriture et l'ouverture des portes selon la météo. Ce projet est financé par le gouvernement anglais (Agri-EPI Centre) et développé par *Cisco*.

Heureusement, comme nous le rappellent tous les mois ces barbecues flamboyant en France, en Allemagne ou en Italie, la base de tout cela repose principalement sur une circulation de données entre des data centers/serveurs et des mouchards-émetteurs, dont les informations voyagent *physiquement* à travers des réseaux de câbles en fibre optique et des relais de téléphonie, le tout dépendant d'une alimentation électrique (elle même composée de câbles, transformateurs et pylônes). Soit autant de structures diffuses à travers tout le territoire, à la portée de toutes celles et ceux qui disposent d'un brin de fantaisie et d'une sensibilité encore *palpitante*. Le G (pour « gravité ») étant d'ailleurs aussi l'unité correspondant à l'accélération de la pesanteur à la surface de la Terre, il est plus que temps d'alléger notre existence du poids de ces prothèses tant physiques que mentales. Qui plus est à 5G !

Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 17, 15 mai 2019

beamforming (c'est-à-dire n'émettant pas le signal dans toutes les directions sous forme de parapluie mais uniquement vers où il est sollicité). En ville à population dense, les mini antennes 4G (*small cells*) offrent une couverture de 20 mètres pour huit utilisateurs, quand la 5G permet de placer ces antennes miniatures dans des lampadaires, abribus, panneaux d'affichage tous les 300 mètres pour des centaines d'utilisateurs en même temps. *JC Decaux* est bien sûr déjà sur les rangs dans une dizaine de villes.

DANS LA PRISON À CIEL OUVERT

Loin de nous le cynisme, lorsque nous émettons la thèse que nous sommes aussi en détention à l'extérieur des murs. Dans ce sens, nous voulons tendre ici vers une réflexion ouverte sur ce qui constitue une taule. Pour finir par montrer que nous nous trouvons toutes et tous dans une prison. Et vu qu'à cause de son aspect totalisant nous ne pouvons guère espérer y échapper, nous proposons sa destruction.

On parle souvent de la prison comme d'un lieu spécifique dans lequel on *est* ou on *n'est pas*. Cela n'est d'ailleurs pas exact dans le cadre même de l'exécution des peines : il existe beaucoup d'autres mesures de restriction de la liberté telles que les bracelets électroniques, les assignations à résidence, le pointage obligatoire chez les flics, etc. Tout cela sert à punir. Tout cela fait partie de la prison en tant que système. Alors si la prison comme concept s'étend bien au-delà des murs, comment pouvons-nous savoir si nous nous y trouvons ou pas ?

Bien-sûr, la prison est aussi un *lieu*. Une construction architectonique, par exemple à l'intérieur de la ville où nous vivons. Pourtant, tentons la thèse osée que la prison en tant que bâtiment perd de plus en plus de sa signification. En effet, l'architecture de la société elle-même est en train de changer. Ainsi, ce ne sont plus seulement des bâtiments et des rues qui déterminent nos chemins – les possibilités d'où nous pouvons aller. C'est de plus en plus la technologie ; et cela moins en tant que somme d'appareils technologiques autour de nous que dans le sens des rapports que nous entretenons avec ces appareils.

Le quotidien parfaitement normal dans la prison à ciel ouvert

Le concept architectonique de panoptique a été développé lorsque le concept de ville s'est hissé au rang de facteur déterminant dans la société. La perfection de la prison au niveau architectonique. L'architecture elle-même a toujours été un facteur d'ordre, marqué par la domination. Avec la prison panoptique, la domination n'a plus été assurée *au moyen de* l'architecture ou de la technologie mais *par* elles – ce qui fait une différence. Il suffisait d'un maton pour regarder potentiellement dans toutes les cellules. On devait en permanence prendre en compte le fait qu'on pouvait être observé-e. L'objectif était le contrôle total du comportement. (Nous voulons souligner avec force que ce but n'a pas été atteint. Attaques, évasions, soulèvements ... tout cela ne s'est jamais arrêté et ne s'arrêtera pas.) Aujourd'hui, comme la technologie est un facteur déterminant de la société, nous sommes dans la situation absurde où l'on ne peut plus dire clairement que la prison (dans sa manifestation architectonique) représente le point culminant du contrôle. Le développement de la société et le contrôle vont de pair. Le règne *par* s'applique de plus en plus exactement à la prison à ciel ouvert du nom de société. Les policiers ressemblent de plus en plus à des chirurgiens extrayant les nuisibles dans des opérations ciblées. L'emploi général de la violence cède le pas à un système de domination fonctionnant sans qu'on puisse le percevoir consciemment.

Le quotidien normal est désormais toujours plus proche de celui en prison. Quelques exemples :

– Contrairement au concept du **panoptique**, la

surveillance permanente au quotidien n'est pas seulement une possibilité, mais une réalité. Et justement grâce à tous les appareils dont nous nous entourons (y compris la machine sur laquelle nous écrivons ce texte), trouvant son apogée (pour le moment) dans le smart home. Mais cette situation ne se limite pas au foyer.

– Dès que nous mettons le pied devant la porte (du moins dans les espaces urbains, mais de plus en plus aussi ailleurs), nous sommes **cerné-e-s** : nos mouvements sont constamment surveillés – même si nous renonçons aux appareils mentionnés : il y a les caméras dans la rue, dans tous les bus, les métros, les trains et dans les gares elles-mêmes (parfois avec reconnaissance faciale). De plus en plus, les voyages, même les petits trajets, ne sont possibles qu'en donnant son nom. Les plaques d'immatriculation sont relevées sur l'autoroute, etc. Il devient presque impossible de se déplacer sans se faire enregistrer.

– En prison il est contraint, au quotidien nous y participons volontairement : **le contrôle total de la communication**. Aux USA, les deux principaux fournisseurs en télécommunication dans les prisons stipulent dans leurs contrats que tout contact avec l'extérieur doit obligatoirement passer par *leurs* appareils et services. Les visites directes et personnelles se voient ainsi interdites par contrat. Elles sont remplacées par la vidéo-téléphonie (bien plus facilement contrôlable). A quel point cela est-il différent de la manière de communiquer de beaucoup de personnes « dehors » ?

Mais les parallèles ne se limitent pas au contrôle extérieur. Cela concerne aussi les comportements. Dehors aussi, des personnes se conforment aux règles pour obtenir quelques privilèges. Elles acceptent donc leur emprisonnement, voire collaborent avec la domination et veulent en tirer le meilleur parti. Ces comportements existent à l'intérieur comme à l'extérieur des murs. A l'inverse, des personnes qui aspirent à la *liberté* dehors, suivent aussi leur cœur et leurs analyses dedans. C'est par exemple le cas de compagnon-ne-s qui se montrent rien de moins que converti-e-s en prison. Qui restent réfractaires et solidaires. Qui continuent à chercher des projets et des relations de complicité.

Nous ne pouvons évidemment parler que de concordances graduelles – mais aussi de différences de degré – entre la prison et la prétendue liberté. A l'intérieur et à l'extérieur des murs il n'y a qu'une liberté *relative*. Celle-ci s'exprime dans notre capacité à agir et dépend de différents facteurs : les ressources, l'état psychologique, le degré de l'oppression extérieure. Ne pas être incarcéré-e implique donc une certaine « liberté » de *faire* quelque chose. En régime ouvert, j'ai plus de marge de manœuvre qu'en régime fermé. Dehors, j'ai plus de marge qu'en prison. Avec un passeport européen, j'ai plus de marge que sans papiers. Mais que faisons-nous de ces options pour créer une tension vers la *liberté* (réelle) ?

Et donc ? Nous avons constaté que la prison s'étend bien au-delà des murs. Oui, que la société *est* déjà la prison. Anarchistes, nous sommes pour la destruction des prisons ... alors qu'attendons-nous encore ?!

In Der Tat (Allemagne), n°5, automne 2019

UN PETIT PAS POUR L'HOMME

Année 1969. Aux États-Unis, c'est la grande année pour le mouvement hippie, marqué indélébilement par la légende de Woodstock, qui eut lieu cet été-là. Au beau milieu de la guerre du Viêt Nam, toute une génération se lève, bercée par des rythmes endiablés ou lascifs, pour exprimer son refus du « mode de vie américain », son consumérisme et son conformisme, ses valeurs et sa morale, sa soif de conquête et ses guerres. *Peace and Love*. Moins d'un mois avant que ce demi-million de chevelus ne décollent en gobant toutes sortes d'acide au quintal, désireuse d'ouvrir grand les portes de la perception, la Nasa, elle, parvenait à faire atterrir un vaisseau sur la Lune, soucieuse de démontrer sa supériorité scientifique, technique et militaire au bloc soviétique. Pas de doute, l'été 1969 a bien été *Flower* d'un côté, et *Power* de l'autre.

Ce que l'on sait moins, c'est qu'en pleine période de Guerre froide et de course effrénée à l'armement nucléaire, un projet du Ministère de la Défense américaine, nommé Arpanet, avançait bon train grâce aux travaux de chercheurs, de scientifiques et d'ingénieurs, employés du monde militaire aussi bien que du monde civil. C'est une constante dans l'histoire : les centres de recherches, les universités et les entreprises ont toujours travaillé *main dans la main* avec ce que notre univers compte parmi les êtres les plus nuisibles, sans rechigner devant les projets les plus mortifères. Le projet Arpanet avait le double objectif de permettre aux réseaux de communication militaires de continuer à fonctionner en cas d'attaque nucléaire massive sur le sol américain, ainsi que de permettre la mise en réseaux de terminaux informatiques et d'ordinateurs de constructeurs différents en unifiant les techniques de connexions. Chose faite dès le 20 septembre, immédiatement suivie par l'extension du réseau sur tout le territoire américain, grâce à la création de « nœuds » interreliés entre eux, dont la quantité augmenta de manière exponentielle : une vingtaine en 1971, une centaine en 1977, jusqu'à se compter par million au milieu des années '80, après que le réseau Arpanet ait été divisé en un réseau militaire d'un côté, et civile de l'autre, que l'on connaît sous un autre nom devenu un véritable mantra en quelques décennies : Internet.

L'histoire de la naissance d'Internet est en fin de compte assez semblable à d'autres « innovations » techniques contemporaines, sorties elles aussi du ventre de l'immonde militaire, comme la technologie GPS, les micro-ondes, les satellites, les ordinateurs et les téléphones portables. De la même manière qu'on oublie que ces instruments ont été *conçus pour faire la guerre* au fur et à mesure qu'ils deviennent familiers, au fur et à mesure qu'ils se diffusent et que leur utilisation augmente, on oublie que leurs présences et leurs usages n'ont pas été délibérément voulus ni choisis, mais qu'ils ont été imposés. Qu'en somme, ce ne sont que des *intrus*, porteurs de dépossession et de perte d'autonomie, et l'acharnement d'une armada d'experts a beau être presque toujours parvenu à leur attribuer une utilité et à la sacraliser par la croyance en leur nécessité, cela ne change rien au fait qu'ils sont fondamentalement, et depuis leurs débuts, au service de l'économie, de la

rationalité capitaliste et de la domination.

Comment se fait-il que soit devenu familier le fait de pouvoir consommer à tous moments et depuis n'importe quelles latitude et longitude, dans une boulimie d'acquisition, des produits dont on avait encore ni le besoin ni même la connaissance l'avant-veille ? Comment un espace intime a-t-il pu devenir le foyer d'une autodiscipline et d'une domestication numérique au service de l'exploitation, en permettant d'ailleurs la prolongation infinie de celle-ci dans le temps, si ce n'est grâce au télétravail ?

D'où vient cette atrophie progressive de ces facultés comme la mémoire, la réflexion, l'imagination, la créativité, la concentration, l'attention, sans lesquelles les individus deviennent incapables de penser et d'agir comme des êtres libres et autonomes ? D'où, sinon entre autres de l'assujettissement des corps et des esprits à des machines et des objets connectés, à des systèmes numériques et à des algorithmes, auxquels nous accordons le pouvoir de nous dire, dans tous domaines, *quoi faire* et *comment le faire*, devenant alors de serviles exécutants *dépourvus de tout pourquoi* ?

Qu'est-ce qui a permis au pouvoir (et à des entreprises) de perfectionner exponentiellement leurs capacités à nous localiser, à nous écouter, à nous regarder, à connaître nos habitudes, nos relations, nos goûts et nos opinions, en faisant de chacun l'agent de son propre espionnage ? Qu'est-ce qui permet de tenir en place des populations entières en temps « normal » et a fortiori en période d'autoréclusion généralisée, grâce à l'abondance d'applications et de données destinées à « se divertir », à s'abandonner et à s'abrutir ? Qu'est-ce qui permet à l'État de marteler sa propagande et de donner des ordres à tout va d'une manière toujours plus directe et permanente ?

Y en a-t-il encore qui feignent d'ignorer que toutes ces questions trouvent en partie leur réponse dans l'existence et le bon fonctionnement de ce réseau tentaculaire qu'est Internet ? Face à une telle situation, que reste-t-il à ceux qui n'ont jamais gobé les fables merveilleuses servies par les agents du progrès scientifique et militaire, et qui ne peuvent pas s'empêcher de voir derrière ces « petits pas pour l'homme » *un grand massacre de l'humanité* ? Tenter autant que possible d'échapper aux tentacules de cette pieuvre numérique qu'est Internet, et refuser le « mode de vie » qu'elle comporte est certainement un bon point de départ, presque une nécessité vitale. Mais ne nous berçons pas d'illusions : aucun refus moral n'est en mesure d'entraver un projet de l'État et du capital. Les hippies de ce lointain été 1969 étaient des personnages probablement fort sympathiques, certes. Mais dire « non à la guerre », le chanter et le crier, était-ce suffisant, mieux, était-ce un moyen approprié pour empêcher le carnage militariste de l'autre côté de l'océan ? La suite de l'histoire est un début de réponse...

Gigi and Rixe

anarchie !. Mensuel anarchiste, n° 2, avril 2020

SORTIR LES IDÉES D'INTERNET

J'ai décidé de supprimer le blog Diomedea. Aussi, j'ai prévu de mettre en page les textes publiés sur le blog, afin d'en garder une trace, sur papier. On peut me contacter par mail pour recevoir les brochures par voie postale.

Si j'ai pris cette décision c'est parce que je n'avais plus envie depuis un moment d'alimenter un blog, quel qu'il soit, sans pouvoir avoir en face de moi ceux/celles qui le lisent, et surtout parce que je remets en question depuis quelque temps le fait de donner une présence à mes idées sur internet, raison pour laquelle la revue Hérésie n'a toujours été que sur papier. Étant critique et inquiète de l'avancée des technologies dans notre quotidien, et de la dystopie qui est en train de se créer sur cette base, je n'ai plus envie de participer à une virtualisation de mes idées, qui perdent ainsi de leur réalité et valeur, je trouve, et deviennent de simples objets de consommation. Le virtuel rend tout poreux et met tout au même niveau, et les réseaux sociaux donnent l'habitude aux utilisateurs de se comporter en publicitaires qui doivent rendre leur image attrayante (et fausse), comme s'ils étaient de vulgaires marchandises (leurs données le sont en tout cas!), et ils finissent aussi par traiter les idées présentes dans cette bouillie d'information comme de vulgaires objets de consommation, qui s'équivalent toutes.

Internet c'est la vulgarisation, l'uniformisation des différences et des goûts, le conformisme, qui produit un abrutissement généralisé, et entraîne d'ailleurs déjà des changements au niveau cognitif et physique (passer sa journée assis devant un écran ça ne risque pas de développer certaines aptitudes que les humains et leurs ancêtres ont développé par des modes de vie non sédentaires). Avec internet tout devient accessible, léger, ordinaire, à la portée de tous, et donc très souvent insignifiant.

Bientôt des gens prétendront gravir des sommets en enfilant un casque de réalité virtuelle depuis leur salon, et puis on pourra faire du sexe avec « quelqu'un » sans faire l'effort de faire une rencontre, ni avoir un individu en face de soi, il suffira de choisir un avatar sur un catalogue, un partenaire fictif fantasmé, et d'enfiler son casque. On pouvait déjà constater que les relations affectives et/ou sexuelles tendent à transformer l'autre en simple objet. Eh bien ! Bientôt ce seront de vrais objets qui seront l'essence de ces rapports. D'autres déjà prétendent avoir des amis, virtuels, qu'ils n'ont jamais rencontré et dont ils ne peuvent pas vérifier si ils sont bien ce qu'ils prétendent être. On peut aussi aujourd'hui prétendre parler une langue après l'avoir apprise sur un programme, sans jamais avoir échangé avec un locuteur natif, ou encore se dire botaniste en ayant appris par cœur le nom des plantes en latin sans jamais les avoir observées sur le terrain. Ici j'oppose bien le vécu réel, et le savoir qui en découle (dit « savoir chaud »), au savoir virtuel, déconnecté d'une expérience dans le réel (« savoir froid ») qui est comparable à celui d'une machine de par son uniformité, sa froideur, sa forme mécanique et

superficielle, son manque de sensations perceptibles, mais ne pourra jamais prétendre l'égaliser, car une intelligence artificielle a une instantanéité à la mémorisation et une capacité quasi illimitée de mémoire, qui dépasse largement tout ce qu'un humain pourrait faire à ce niveau-là.

Il y a quinze ans on pouvait, peut-être, encore se permettre d'être naïfs et de prétendre que nous pouvions décider de faire un « bon » usage d'internet (un outil créé par les militaires, donc qui n'a jamais été neutre), mais à l'heure actuelle il faut être sacrément aveugle, ou technophile, pour continuer de défendre un tel argument. Ou bien il faut avoir baissé les bras et se dire qu'il faut bien s'adapter à la société dans laquelle on vit, et essayer d'y voir du positif malgré tout, de « démocratiser » l'accès aux idées en les diffusant sur internet. En réalité nous n'avons aucun contrôle sur cette énorme toile d'araignée, et chaque donnée balancée dessus nourrit d'énormes bases de données qui servent à développer l'intelligence d'Intelligences Artificielles qui ne sont déjà plus de la science-fiction, et qui sans aucun doute nous promettent de sérieux ennuis dans un avenir pas si lointain. Des générations avant nous ont très bien été capables de diffuser leurs idées sans internet, et elles avaient peut-être plus d'échanges que nous n'en avons aujourd'hui, où les rapports virtuels ne pourront jamais remplacer de vrais rapports, des liens d'affinité et d'amitiés réelles basées sur la confiance que permettent les rapports sensibles aux autres.

Et puis dernièrement il faut dire que la réflexion sur le rapport à internet est aussi alimentée par les attaques en augmentation (essentiellement sur les continents européens et américains) contre les antennes, que ce soient des antennes de télé, de radio, de 3G, 4G ou 5G. Ces dernières sont destinées à rendre la connexion beaucoup plus rapide pour les smartphones et autres objets connectés, ce qui tend à rendre internet omniprésent dans le quotidien, où les utilisateurs sont connectés 24/24 d'une façon ou d'une autre, que ce soit avec leurs smartphones, leurs montres, ou n'importe quel autre objet de leur quotidien. Sans compter les avancées que la 5G permet pour les militaires et polices, par exemple avec les drones, systèmes radars, vibromètres lasers (capables de localiser nos pulsations à 200 mètres) et autres joyeusetés; et puis cette absurdité que sont les voitures autonomes. Peu à peu la dépendance quotidienne à internet se développe dans des domaines qui se passaient très bien d'un tel auxiliaire : dépendre d'un GPS pour se déplacer, avoir sa montre connectée pour faire son jogging, écouter de la musique, payer ses courses, ouvrir la porte de son immeuble, acheter des billets de train ou de bus et ne plus les avoir que numérisés, utiliser une enceinte connectée pour allumer sa radio ou son four, allumer le radiateur du salon à distance depuis son bureau, et autres possibilités tellement indispensables que permet le tout connecté. Le jour où l'argent ne deviendra plus que virtuel, et qu'on ne pourra donc plus faire ses achats sans smartphone ou autre

objet connecté, et qu'on ne pourra donc plus accéder à un salaire, au RSA, aux APL sans cela (certes, on peut se passer de tout cela, mais peut-on se passer tout court de l'argent dans cette société ?), quelle sera la marge de manœuvre si on refuse d'utiliser ces objets, à part s'exclure totalement de la société ? Et quelle est la marge de manœuvre face à un programme de « crédit social », sorte de système numérique totalitaire, tel que développé en Chine et qui semble déjà rendre envieux certains autres États ? Demain le choix sera simplement de rentrer dans le moule connecté ou de vivre « hors » de la société, sans même savoir si cela sera seulement possible.

Avoir un objet connecté aujourd'hui c'est accepter de fait les antennes 5G qui sont installées pour, et qui bientôt fleuriront dans les rues, et accepter la dystopie déjà présente en Chine, et qui arrivera bientôt ailleurs. Aujourd'hui certains adoptent ces objets, parfois sans l'assumer, en se trouvant des justifications, et demain ce seront des puces sous-cutanées ou autres objets de surveillance insérés dans les corps qui deviendront la nouvelle norme (certains se trouvent déjà la peau pour y insérer des bijoux à la mode), et que les mêmes accepteront avec les mêmes justifications bancales, ou le même enthousiasme technophile ... à chaque fois il y aura un pas de plus de fait dans cette artificialisation de la vie, un nouvel objet à adopter, et à chaque fois les limites de liberté seront rétrécies, et toujours le troupeau bêlera gaiement en mettant volontairement sa vie entre les mains de la surveillance généralisée, se fondant définitivement dans la communauté du XXI^e siècle, où le choix individuel et la « vie privée » ne sont pas des options possibles, tendant à supprimer l'individu pour n'avoir que des membres interconnectés totalement transparents qui se maintiennent dans les clous grâce aux laisses électroniques qu'ils acceptent à chaque instant de porter. Il n'est pas inutile de garder à l'esprit que la première chose qu'on faisait faire aux prisonniers des goulags était de leur faire construire la clôture de barbelés ... les objets connectés qu'on emporte partout avec soi sont les clôtures de barbelés d'aujourd'hui, qui pour l'instant sont volontairement utilisés, car il n'y a rien de tel que de choisir soi-même sa propre cage.

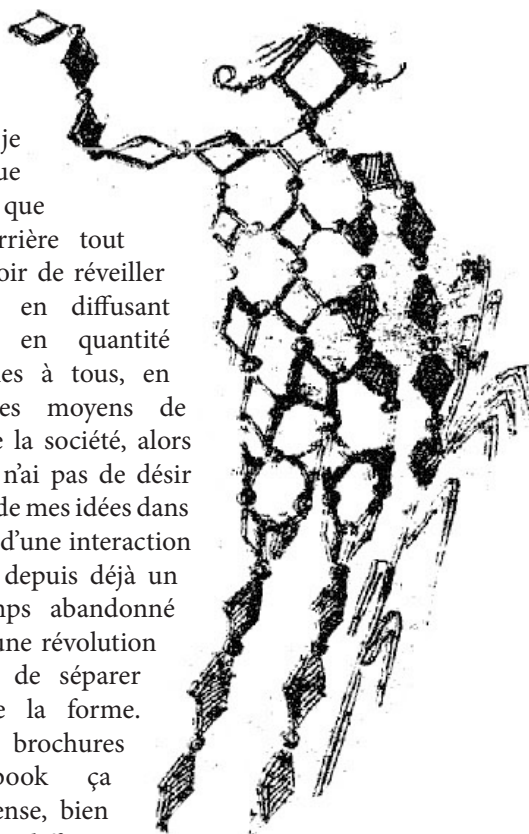
Si on prend le problème sous un autre angle, il est intéressant de voir que ces dernières années plusieurs États n'ont pas hésité à couper internet lors de grosses révoltes, afin de déstabiliser les populations qui devaient apprendre alors à reconstruire des structures et communiquer hors d'internet. Donc, tant qu'on peut utiliser internet comme on en a envie c'est que ça ne dérange pas trop le pouvoir, car si par internet on faisait vaciller le pouvoir son accès serait restreint.

Sur le fait de défendre la diffusion de brochures sur des réseaux sociaux, ou sur internet en général, considérant sans doute que le seul papier ne touche pas assez de personnes, ou n'acceptant pas que les idées n'aient pas besoin d'internet pour exister, utilisant ainsi une logique productiviste, le quantitatif préféré au qualitatif ; mais considérant sans doute aussi l'avantage de la rapidité de la diffusion des textes sur internet, car la vitesse est devenue un objectif majeur

dans ce monde hyper-connecté, je ne peux que rétorquer que je vois derrière tout cela un espoir de réveiller les masses en diffusant des idées en quantité et accessibles à tous, en adoptant les moyens de diffusion de la société, alors que moi je n'ai pas de désir d'inclusion de mes idées dans le social, ni d'une interaction avec, ayant depuis déjà un certain temps abandonné l'illusion d'une révolution et refusant de séparer le fond de la forme. Poster des brochures sur Facebook ça serait, je pense, bien pire que diffuser des brochures ou des livres par la Fnac, en les publiant tout bien comme il faut (ISBN et tutti quanti), au lieu de faire imprimer à ma façon et de les diffuser moi-même. Sans parler du fait que les réseaux sociaux créent un effet bruit de fond, une foule virtuelle prête à commenter, consommer et diffuser le dernier buzz, ou à lyncher virtuellement le dernier sujet à controverse, comme ces foules qui hurlaient sur les condamnés avant leur exécution.

Aussi, s'adresser à des personnes qui n'ont aucune affinité avec ses idées à soi me semble totalement vain, car quand bien même ils liraient ces idées, si ils ont en eux un autre rapport au monde cela n'aura aucune raison d'évoquer quelque chose en eux, tout au plus ils pourront les trouver intéressantes d'un point de vue intellectuel, mais ça sera noyé dans l'immense masse d'autres idées présentes sur le net, mises en forme de façon à ce qu'on ait envie d'aller vers ces produits de consommation. De plus, dans un tel contexte je craindrais que les consommateurs ne fassent pas plus qu'embrasser une nouvelle idéologie, avec toute la conviction et la passion exagérées dont font preuve les nouveaux adeptes qui ont quelque chose à prouver. Certaines analyses de psychologie sociale ne me semblent pas dénuées d'intérêt à ce sujet, notamment concernant la manipulation de groupe, les phénomènes sectaires ou encore ce que le besoin de reconnaissance et de s'intégrer poussent à faire. C'est l'histoire de la société versus l'individu, et surtout l'histoire de certains milieux « politiques » et leur propension à recruter des perroquets dociles et obéissants.

En même temps, lire sur du papier est une habitude qui se perd, et ça me fait penser à ces gens incapables



de voir les affiches collées dans leur rue, et qui ne s'informent pour les concerts ou autres que sur la toile. Par quoi est attiré leur regard, qu'est-ce qu'ils font quand ils marchent dans la rue, s'ils ne voient pas les affiches collées sous leur nez ? Sans doute que regarder au-delà de quelques centimètres devant soi est devenu tellement inhabituel, à cause de l'omniprésence des écrans dans leur vie, qu'ils ne sont même plus capables de voir les détails autour d'eux ... les bourgeons qui éclosent au printemps, les vols d'oiseaux au loin, les caméras qui poussent dans les rues, les tags tracés durant la nuit, tout cela est invisible pour ces connectés qui commencent à ressembler de plus en plus à des machines.

S'il y a encore des plateformes de blogs, telles que noblogs, espivblogs, etc, ou des sites qui fonctionnent de façon indépendante et proposent des textes intéressants (mais il faut faire un très gros tri dans la masse de sites/blogs), et que je reconnais leur importance, je fais le pari que les idées que je porte peuvent se diffuser hors d'internet, comme cela se faisait sans se poser de questions il y a moins de 15 ans. Je ne veux pas continuer de m'adapter à cette société en acceptant des moyens qui ne me conviennent pas et qui ne sont pas à moi, sur lesquels je n'ai pas de contrôle (la coupure étatique d'internet, la fermeture juridique d'un site, etc.). Les moyens pour moi en disent beaucoup sur ce qu'on porte en soi. Diffuser à mon échelle, selon mes capacités, et m'en contenter, en faisant l'effort d'aller vers des individus qui pourraient diffuser ce que je produis, voilà un peu d'humilité et de simplicité qui me semblent nécessaires aujourd'hui.

Je n'avais pas accès à internet lorsque ma pensée critique a commencé à devenir plus claire à l'adolescence, et c'est sans doute grâce à ça que j'ai su tracer mon propre chemin, cherchant ce qui pouvait me nourrir par quelques lectures suscitées par ma propre réflexion. Avec le peu que j'avais à ma disposition (le rayon philo de la bibliothèque du lycée, les rares journaux anars présents en kiosque, etc), sans avoir personne pour me conseiller, j'ai exploré les réflexions qui me travaillaient, j'ai fait des erreurs dans mes explorations, j'en ai tiré des leçons, et finalement j'en reviens au même point que lorsque j'avais 18 ans, peu importe les milliers de textes que j'ai pu lire (y compris sur internet) entre temps, les quelques lectures de cette époque là, que je perçois aujourd'hui à l'aune de mes expériences, nourrissent encore ma pensée et seraient suffisantes. Je n'ai pas eu besoin d'internet ni d'un environnement « politique » pour aller vers ce que je suis aujourd'hui, et même, c'est parce que j'ai voulu vivre des choses dans la réalité, partager des expériences avec de vraies personnes qui ont une singularité qui n'existe que dans le réel (un sourire, une intonation, des gestes particuliers, une énergie etc), explorer ce qui mentoure, laisser développer ma sensibilité, que ma pensée a pris cette orientation. Dans un environnement aseptisé que je choisis, où je serais branchée aux réseaux sociaux, dépendante de l'image que je donnerais de moi, et donc dépendante du regard de ces autres que je ne peux même pas voir, je ne serais pas allée, je pense, vers la pensée individualiste.

Et « naître dans » le rapport à tout cela n'empêche pas d'avoir une réflexion critique. J'ai été à l'école dès l'âge de 3 ans, pour autant ça ne m'a pas empêché d'avoir une attitude réfractaire face au système scolaire. Et je pourrais donner encore un exemple parmi beaucoup d'autres : naître dans une société patriarcale me fait forcément accepter le patriarcat ?

Pour revenir au sujet initial, je ne défends pas le papier en soi, car il y aurait des analyses intéressantes à redire sur l'apparition de l'imprimerie. Mais je préfère le papier à la virtualité. Et je souhaite que les individus proches de mes idées qui tiennent encore à la diffusion sur internet se rendent compte qu'il n'y a rien à en attendre, si ce n'est que les données que l'on donne volontairement à cette toile immense servent à quelque chose tôt ou tard (ça peut être juste des données qui font la fortune d'une entreprise qui s'enrichit grâce à ça).

Ceci étant dit, concernant les brochures et les textes théoriques cela me semble assez clair. Concernant les communiqués d'actions, je suis quand même obligée de reconnaître qu'une diffusion sur papier serait sans doute plus complexe, bien que ça a été fait par le passé. Pour éluder un débat qui se déroule depuis quelque temps, je pense qu'il n'y a pas de sens à opposer la non communication (je ne parlerai pas d'anonymat, car tout le monde est anonyme dans ce genre de situation) au fait de communiquer, car les deux approches peuvent tranquillement coexister. Et malheureusement dans ce cas précis, communiquer par internet reste la solution la plus simple et sûre. Et il faut reconnaître que des textes qui accompagnent des actes ont d'autant plus de portée, s'inscrivant dans une praxis qui casse la dichotomie théorie versus pratique. La diversité des approches est une richesse, et la communication peut s'avérer inspirante et susciter des vocations, en tout cas montrer que c'est possible; et expliquer les façons de faire peut aussi permettre cette fameuse « reproductibilité ». Dans ce contexte là, la contradiction d'utiliser internet ne me semble pas problématique en soi. Et c'est bien la preuve que dans ce monde tout n'est pas noir ou blanc, et que dans certains contextes il arrive de faire des concessions, ce qui différencie un individu vivant d'une machine.

On pourra me dire que c'est contradictoire de faire une critique d'internet tout en diffusant ce texte sur internet et donnant une adresse mail pour me contacter pour recevoir les brochures. En effet, je n'ai pas encore de meilleure solution concernant la commande de brochures, et quant à la publication du texte, étant donné qu'il s'adresse essentiellement aux personnes naviguant dans le virtuel, il me semblait que c'était une solution pour leur faire passer ce message (évidemment, ce texte est aussi accessible sur papier).

À une prochaine hors de la toile !

Un albatros

Editions *Diomedea*, mai 2020

À PROPOS D'ANTENNES RELAIS QUI FLAMBENT ET D'UNE OBSESSION POUR LE COMLOT

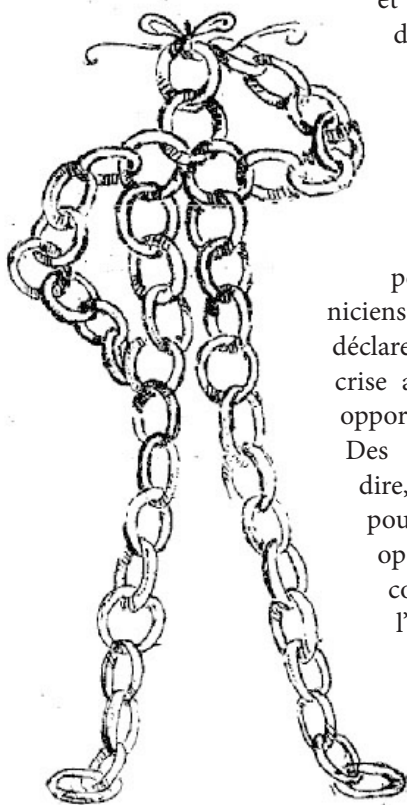
Peu de doutes subsistent désormais sur le fait que la domination étatico-capitaliste est en train de profiter au mieux de la situation sanitaire mondiale, afin d'accélérer un projet de restructuration sociale dont les prémisses étaient visibles depuis au moins dix ans : la numérisation appliquée à tous les domaines de l'économie et de la vie sociale. Concrètement, l'imposition violente du confinement – à travers la police, les amendes et parfois même l'emprisonnement – a été accompagnée d'une série d'obligations, d'injonctions et d'appels à utiliser internet : afin de continuer à exercer son rôle d'esclave salarié en restant chez soi (le fameux « télétravail »), d'être « éduqué » à l'obéissance et à la productivité derrière un écran (« l'éducation numérique »), de ne pas arrêter de consommer (par le-commerce), d'entretenir ses relations affectives, sentimentales et même sexuelles, de « cultiver ses intérêts », de « visiter le monde et les musées », de se soigner, de faire du sport, de consulter un psy ou un kiné... Bref, si la connexion permanente, l'interaction constante homme-machine, la dépendance aux smartphones, ordinateurs et tablettes étaient déjà des caractéristiques de l'humanité avant le Covid-19, on assiste aujourd'hui à une poussée sans précédents dans ce sens.

La situation actuelle semble permettre de faire tomber tout obstacle sur la marche de cette colonisation technologique de nos vies. Dans un contexte de bombar-

dement médiatique d'informations de maladie et de mort, enfermés dans des trous de solitudes et de peur, les citoyens approuvent toutes mesures au nom de « l'intérêt commun ». De leurs côtés, des politiciens, des techniciens et des entrepreneurs déclarent sans honte que la crise actuelle ouvrira « des opportunités pour l'avenir ». Des opportunités, c'est-à-dire, des profits énormes pour les entreprises qui opèrent dans les télécommunications, dans l'informatique, dans le commerce on-line... mais pas seulement. La numérisation de toute activité, de tout mouve-

ment, de toute relation implique une production permanente de données qui sont collectées, analysées, vendues et achetées avec des finalités de marché, de gestion et de sécurité. Les applications de traçage ainsi que les « bracelets électroniques de distanciation sociale » (déjà testés dans le port d'Anvers), qui seront d'ici peu adoptées par la plupart des gouvernements du monde, constitueront un pas ultérieur en cette direction. Évidemment, on fera passer la pilule en douce, en parlant de systèmes non intrusifs, d'identifiants anonymes, de participation volontaire. Mais on sait très bien que les potentialités de ces dispositifs sont énormes, et que les États n'hésiteront pas à les exploiter en cas de besoin. Chaque nouvel appareil de flicage, une fois introduit dans la société, continuera à en faire partie, les gens s'y habitueront et le maillage se fera toujours plus étroit. C'est ce qu'il s'est passé pour les portables, les smartphones, les caméras de surveillance, les drones... C'est certain, l'usage de ces dispositifs ne tardera pas à se généraliser et à constituer une condition pour l'accès à de nombreux lieux et services. Des opportunités donc, pour les entreprises qui pourront s'en servir afin d'augmenter leur productivité – c'est-à-dire d'intensifier l'exploitation – et pour les États, afin d'assurer une gestion plus efficace – à savoir un contrôle accru – de leurs sujets, notamment dans des contextes possibles de « crise », de révolte et d'insurrection.

La transformation numérique en cours demande la consolidation et le déploiement d'une infrastructure capillaire. Depuis plus d'un an, l'Internet de Cinquième Génération, la 5G, est en phase d'expérimentation dans de nombreux pays du monde, dont la France. Sa commercialisation est prévue pour très bientôt. Selon ses promoteurs, la 5G devrait inaugurer une véritable « révolution technologique », en multipliant par 100 la vitesse et la puissance de transmission par rapport au modèle précédent, la 4G. En 2019, la concurrence entre les États Unis et la Chine pour le contrôle de l'infrastructure mondiale de la 5G a provoqué une véritable guerre diplomatique entre les deux puissances, parce que ce contrôle permettrait l'accès à des données sensibles d'ordre politique et militaire, et donc une position de suprématie géopolitique. Dans le contexte actuel, l'adoption de cette technologie sera simplifiée et rendue encore plus nécessaire par la restructuration socio-économique en cours, ce qui permettra de contourner les débats publics et d'éventuelles oppositions. En France, par exemple, la loi d'Urgence Sanitaire du 25 mars prévoit, entre autres, « l'adaptation des délais et des procédures applicables à l'implantation ou la modification d'une installation de communications électroniques afin d'assurer le fonctionnement des services et des réseaux de communications électroniques ».



Heureusement, si on se rapproche de plus en plus à un futur qui pourrait bien être défini comme « techno-totalitaire », tout le monde n'est pas prêt à accepter ce scénario passivement. Depuis le début de l'épidémie de Covid-19, une cinquantaine d'antennes-relais ont été incendiées en Grand Bretagne, une vingtaine aux Pays Bas, et d'autres en France, Belgique, Italie, Grèce, Chili, Chypre... Les médias ont attribué la plupart de ces sabotages (notamment en Grand Bretagne et aux Pays Bas) à la diffusion de *fake news* sur le lien entre l'épidémie de Covid-19 et l'installation d'antennes 5G. Facebook et Twitter se sont empressés à censurer ces « théories dangereuses » et à prévenir ceux qui les ont partagées ou visualisées de leur fausseté.

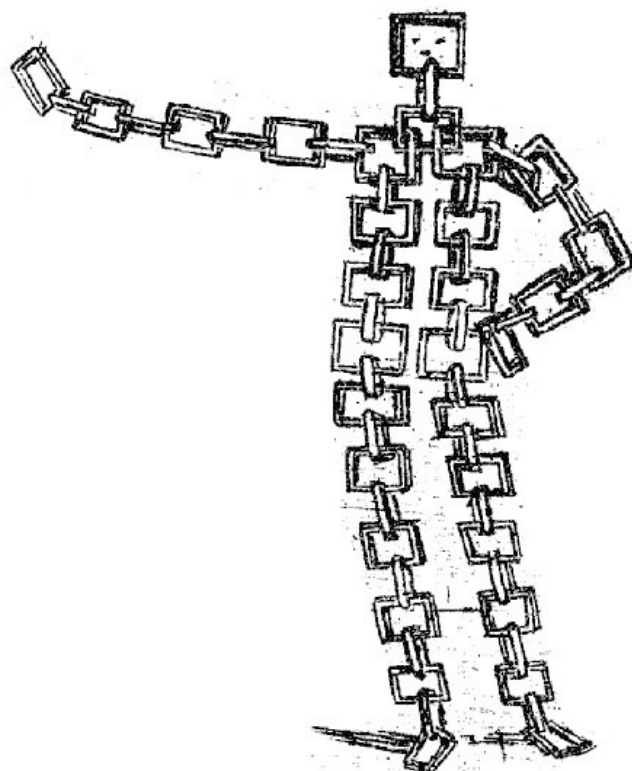
Certes, beaucoup de ces récits sont plutôt imaginatifs, affirmant que les antennes 5G sont la cause ou le vecteur de la maladie. D'autres théories nient l'existence même de la maladie, soutenant qu'il s'agirait d'un écran de fumée pour pouvoir justifier l'adoption de telle technologie. Dans ces discours, tout se passe comme si la réalité ne suffisait pas à se justifier d'elle-même, et qu'il fallait toujours aller plus loin, percer le mystère, le complot d'une élite méchante contre une humanité aveugle qui subit sans se rendre compte. Pour cela, on cherche des coïncidences, on crée des liens entre des événements disparates, un voile de secret autour de la réalité pour arriver toujours à la même conclusion : une élite secrète contrôle tout. Pire encore, bien souvent cette élite est identifiée avec un groupe ethnico-religieux particulier, « les juifs », alimentant cet antisémitisme qui a déjà conduit à des horreurs sans fin dans le passé (des millions d'êtres humains humiliés, emprisonnés, torturés, exterminés...). Dans ces théories du complot, bien qu'on arrive parfois à cibler certains des principaux responsables de la misère, de la répression et de la destruction de la terre (les chefs d'État, les multinationales agroalimentaires, l'industrie pharmaceutique, les armées, les entreprises de télécommunications...) on ferme toujours les yeux face à une réalité qui est pourtant évidente : le pouvoir ne s'incarne pas seulement dans des élites, mais il se reproduit à tous les niveaux, au sein du couple, de la famille, du quartier, de la communauté, de l'entreprise, des institutions étatiques (écoles, facs, centres de recherche, mairies, casernes, hôpitaux, prisons...) et privées. Au fond, le contrôle que l'État et les entreprises sont en train d'instaurer avec leurs caméras intelligentes, leurs bracelets électroniques, leurs nanotechnologies, leurs dispositifs mouchards en tout genre, ne vient-il renforcer un contrôle qui pré-existait dans une société fondée sur l'autorité (du père-mari, du prof, du patron, du flic, de l' élu, etc.) ? La technologie rendra ce contrôle encore plus efficace, encore plus terriblement étouffant. Un discours similaire pourrait se faire sur la nuisance des antennes 5G. Pourquoi s'inquiéter *uniquement* de telle ou telle technologie sans remettre en cause l'ensemble d'un système économique mortifère (pensons aux centrales nucléaires, aux pesticides, à l'élevage industriel, à l'industrie pétrochimique, au pillage extractif de minerais et d'hydrocarbures...) et inévitablement voué à générer

toujours plus de catastrophes et de souffrances ? Voilà pourquoi, si on ne peut que se réjouir de cette prolifération d'attaques contre la 5G, on ne peut certainement pas se réjouir de la prolifération de ces théories qui ne remettent que *partiellement* en question l'existence d'un monde fondé sur l'exploitation et l'autorité, et qui alimentant la haine contre des boucs émissaires ou des ennemis toujours trop lointains, sans aucune analyse des rapports sociaux de domination et de soumission qu'on contribue tous et toutes à reproduire.

Cela dit, peut-on être sûr que tous ces individus qui, ici et là, se sont auto-organisés pour saboter le système de télécommunications croient à ces *fake news* et soutiennent les théories du complot ? Une telle explication ne servirait-elle pas aussi à masquer le fait que les projets de la domination sont la cible d'une hostilité diffuse et capable de se donner des moyens d'agir ? D'ailleurs, les sabotages contre le système de télécommunication n'ont pas commencé avec la nouvelle épidémie, loin de là. Ces dernières années, des dizaines d'incendies d'antennes relais et de coupures de fibre optique se sont produits en France et ailleurs. Car, même sans chercher des explications farfelues (et bien souvent nauséabondes), les raisons ne manquent pas pour s'attaquer à l'infrastructure de la prison/supermarché hi-tech qui nous entoure !

Nanki

anarchie !. Mensuel anarchiste, n° 3, mai 2020



AUCUNE NORMALITÉ

« Du jamais-vu en vingt ans », a déclaré mercredi 6 mai un haut dirigeant d'une compagnie de téléphonie française. A quoi faisait-il référence ? A la panique nationale qui se déchaîne en cette période de pandémie, aux profits que son entreprise tirera grâce au confinement qui contraint des millions d'usagers à rester coller devant des dispositifs électroniques depuis des semaines, à l'effondrement du niveau de pollution de l'air lié à la quarantaine... ? Non, il faisait référence à toute autre chose : au sabotage qui s'était produit le jour précédent en Île-de-France, la région où se trouve la capitale du pays avec ses ministères politiques et ses sièges de centres financiers et économiques. Un sabotage défini comme « *intentionnel à grande échelle* », qui s'est en plus produit 48 heures après qu'un journal parisien ait lancé l'alerte publique sur la « *reprise de l'action directe* » à travers tout l'hexagone contre les (infra)structures de la domination.

La mesure de confinement décrétée le 17 mars dernier par le gouvernement français pour endiguer la pandémie n'a en effet pas permis de stopper l'offensive – d'usage pourrait-on dire – qui se poursuit depuis des années contre le pouvoir sur tout le territoire. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, des centaines d'attaques ont eu lieu ces dernières années non seulement contre des casernes, des banques et des entreprises, mais aussi et surtout contre les moyens techniques qui permettent le fonctionnement normal de ce monde : pylônes, relais, parcs éoliens, antennes, centrales électriques et transformateurs de tous types... Des actions simples, à la portée de tous les enrégés, menées avec les moyens les plus disparates, et justement pour cela tenues à l'écart des feux des projecteurs nationaux afin de neutraliser leur mauvais exemple, en les reléguant à de négligeables faits divers locaux. Ainsi, pendant que tout un chacun écoutait (tremblant ou réjoui) le bruit sourd des vitrines brisées qui tombaient dans les centre-villes au cours des grandes manifestations hebdomadaires, presque personne n'entendait croître jour après jour la forêt obscure de la révolte anonyme. Snobées par les aspirants stratèges des mouvements sociaux qui ont besoin de consensus, les actions directes n'ont été soutenues et amplifiées que par ceux qui ne font pas d'investissements pas sur la colère.

Eh bien, si l'urgence sanitaire a réussi à vider les ronds-points et les places de France des contestataires en jaune qui les remplissaient chaque semaine, elle n'a rien pu faire contre la détermination et l'imagination des saboteurs singuliers – provoquant un gros tracas aux fonctionnaires d'État et aux dirigeants d'entreprises (mais aussi à certains théoriciens révolutionnaires). Selon les données officielles, il s'est produit quasi un sabotage par jour au cours du mois d'avril, dont le bruit a paradoxalement retenti en silence dans les chœurs de la protestation. Trop frénétique pour attirer l'attention générale ? Dimanche dernier, 3 mai, le quotidien *Le Parisien* s'est fait l'écho d'une vague de sabotages survenus un peu partout et sur lesquels une dizaine d'enquêtes judiciaires seraient en cours. Presque jamais revendiqués par qui que ce soit, ces

sabotages sont « *attribués à l'ultra-gauche* », entendue ici comme un synonyme de *mouvance* subversive (là où dans le milieu spécifique qui pourrait se reconnaître dans cette définition, les uns les renvoient plutôt aux « *éconihilistes* » ou aux « *nostalgiques de Daesh* », sans oublier que quelques « *anarchistes* » peuvent être, *théoriquement et socialement, plus proches de Julius Evola que d'Errico Malatesta* » [sic !]). Les lecteurs du *Parisien* sont en outre informés de l'existence de quelques sites anarchistes qui se réjouissent de reproduire la nouvelle de ces actions directes, qui sont d'ailleurs aussi en train de se propager en Europe (sont cités l'Italie et les Pays-Bas).

C'est peut-être un hasard, c'est peut-être une coïncidence, c'est peut-être une irrésistible inspiration, mais le fait est que deux jours après ce cri d'alarme, l'épidémie de sabotages est arrivée aux portes de Paris. Au cours du mardi 5 mai, les fibres optiques de plusieurs opérateurs téléphoniques ont été coupées à plusieurs points de la banlieue sud-est (Valenton, Fontenay, Créteil, Ivry, Vitry), provoquant un gigantesque black-out télématique aussi bien dans le Val-de-Marne que dans plusieurs quartiers de la capitale elle-même. Au départ, les soupçons se sont portés vers un individu isolé, armé d'une disqueuse, qui aurait agi dans quelques trappes d'une zone industrielle. Puis, les heures passant et de nouvelles pannes étant signalées, ils ont commencé à penser qu'il s'agissait d'une attaque coordonnée et parfaitement organisée dont les dégâts semblent s'élever à au moins un million d'euros. Ceux qui se sont introduits dans les chambres souterraines des opérateurs télécoms n'ont rien volé, ils se sont contentés de trancher net les câbles en fibre optique, touchant ainsi « *le réseau névralgique du réseau Internet français, où sont aussi situés des nœuds internationaux de communication* ». Il faudra encore plusieurs jours pour rétablir l'ensemble du service, avec de grandes difficultés pour des dizaines et des dizaines de milliers d'utilisateurs. Plus de coups de fils aux amis et à la famille ? Certes, mais surtout plus d'échanges commerciaux, plus de télétravail, plus de signalements aux gendarmes, plus de commissariats connectés, plus de vidéo-surveillance, plus d'aliénation technologique.

« *Sabotages à répétition* » gronderont les jours suivants les organes d'information transalpins, surpris par la facilité avec laquelle les affaires publiques peuvent être perturbées. Et en se lançant tous derrière la piste subversive avancée par leurs collègues du *Parisien*, hier jeudi 7 mai, il y en a même qui ont tenu à préciser que les sites anarchistes qui célèbrent les sabotages ne sont pas deux, mais trois ; en plus de ceux déjà pointés du doigt (*Sans Attendre Demain* et *Attaque*), il y en a un autre dont le nom n'est pas mentionné mais qui a eu le mauvais goût de publier la traduction d'un texte italien (largement cité dans l'article en question) qui salue l'idée formidable de ceux qui continuent d'attaquer en pleine pandémie plutôt que de commencer à trembler. Évidemment, parmi les professionnels de la propagande policière, certains

ambitionnent d'épaissir à démesure la trame, en allant au-delà des Alpes...

Encore un effort, flics et journalistes, si vous voulez stopper l'épidémie de sabotages ! Désigner les seuls qui défendent ces actions à haute-voix pour éventuellement les faire taire ensuite, pourra peut-être satisfaire l'appétit de représailles faciles, mais cela n'arrêtera certainement pas la rage qui trouve toujours plus de raisons de se propager en France comme ailleurs. Si la nuit du 5 au 6 mai une antenne a été incendiée à Oriol-en-Royans à plus de 600 km au sud-est de Paris, tandis que le soir suivant le même sort était réservé à une antenne à Languenan, à 400 km à l'ouest de la capitale, ce n'est certainement pas pour permettre à trois sites anarchistes de mettre leurs pages à jour. Si des antennes et des systèmes électriques s'enflamment partout dans le monde, de l'Italie (la dernière fois le 29 avril à Rome, ou peut-être le 6 mai à Pozzuoli, où le transformateur d'une centrale électrique a explosé)

au Canada (dans la région de Montréal, la dernière fois le 4 mai), des Pays-Bas (une vingtaine de sabotages réalisés depuis début avril, dont le dernier à La Haye le 4 mai contre une antenne utilisée par la police et l'armée) aux États-Unis (la dernière fois à Philadelphie début mai), sans oublier la Grande-Bretagne ou l'Allemagne, ce n'est pas parce qu'il existe un complot international anarchiste contre les compagnies d'énergie et de téléphonie, mais parce qu'une même conscience est en train de se diffuser partout : *la normalité est la catastrophe qui produit toutes les catastrophes*. Il ne s'agit pas d'implorer son retour urgent ou sa révision polie à ceux qui sont en haut. Il s'agit, pour ceux qui sont en bas, d'en empêcher le retour aussi bien théoriquement que pratiquement.

Finimondo, 8 mai 2020

LE BEL ART DU SABOTAGE

Entre les idiots de la toile qui ne voient le capitalisme et l'État que sous forme de grandes figures médiatiques ou d'intérêts obscurs qui dirigeraient le monde, et les imbéciles heureux du mouvement révolutionnaire incapables de saisir qu'un rapport social s'incarne aussi dans des hommes et des structures de la domination au coin de la rue, on assiste à un véritable concours de brassage de vent. Les premiers s'inventent de grands vilains expiatoires, si possible les plus éloignés et caricaturaux possibles, quand les seconds conscientisent sur les besoins primaires ou documentent les moindres recoins complexes de la misère et de l'oppression du moment.

Pas étonnant que beaucoup d'entre eux n'aient alors à offrir qu'un silence gêné face à la multiplication d'attaques qui viennent frapper des structures du pouvoir en plein confinement, notamment des télécommunications. Les uns parce que ces attaques tapent forcément à côté du club de tireurs de ficelles qui n'existe que dans leur tête, les autres parce qu'elles ne détruisent pas collectivement des abstractions. Vu que leurs auteurs sont même souvent assez fourbes pour ne laisser aucune indication à personne, cela devient vite le comble de l'incompréhension pour toute grille de lecture trop limitante. Quoi, des individus se permettent de saboter des structures de l'État et du capital hors d'un mouvement social et pour leurs propres raisons, sans rendre de comptes à personne ni transmettre d'autre signe que des tas de câbles brûlés ou coupés ! Quoi, des individus oseraient penser et agir par eux-mêmes aux quatre coins du territoire sans respecter ni le confinement du pouvoir ni étaler leur pathos morbide devant l'horreur du monde ? Serait-ce donc ça l'autisme des insurgés, l'absence de revendication adressée à quiconque (à l'État comme au mouvement), mais dont les actes peuvent directement parler à toutes celles et ceux qui

s'y reconnaissent, les partagent et peuvent les reproduire à leur guise ? Comment fait-on pour les rentrer dans nos petites cases, lorsque ces actes sont individuels, anonymes et diffus, voire même coordonnés, et qu'en face l'État nous martèle sa petite musique contre-insurrectionnelle (« *conspirationnistes* », « *ultra-gauche* », etc...) ? On fait plutôt les perroquets policiers en mode « *qui c'est ?* » ou plutôt les autruches innocentistes en mode « *regardez ailleurs* » ? On reprend les grilles de lecture du pouvoir ou on réfléchit par soi-même en défendant chacun à sa manière les actes qui nous inspirent ?

Par exemple, en tirant le constat que la domination a plus que jamais besoin de ces câbles en fibre optique ou de ces antennes-relais pour pousser une numérisation appliquée à tous les domaines de l'économie et de la vie sociale. Non seulement en matière de contrôle et de surveillance (des drones aux tablettes NEO, de la coordination des flics aux caméras, des procès en visioconférence au traçage des potentiels pestiférés), mais aussi pour accélérer le télé-travail, l'école à distance, la télé-médecine ou depuis un moment la circulation d'argent et de transactions. Et sans même parler des aspects les plus misérables de la déréalisation technologique en matière de relations ou de loisirs virtuels, ou tout ce que cette période de restructuration nous promet encore comme réjouissances. Dans cette prison sociale à ciel ouvert, il devient ainsi chaque jour plus évident que le « *déconfinement* » n'est qu'une extension du « *confinement* » assortie de statuts différenciés, de la même façon que la normalité nouvelle n'est qu'une intensification de la précédente.

Cela laissera peut-être parfois quelque gratte-papier de préfecture ou de rédaction, mais couper ou incendier les câbles en tout genre où transitent l'énergie et les données,

offrant qui plus est l'avantage de se trouver un peu partout, nous semble donc non seulement une proposition *de fait* à la hauteur des enjeux, mais aussi un moyen sûr de perturber cette normalité mortifère. Celle d'avant le confinement (la multiplication de ce genre d'attaques remonte au moins au temps du mouvement des gilets jaunes), comme celle qui se profile aujourd'hui. Faire taire les quelques voix subversives qui défendent ouvertement le bel art du sabotage contre les rouages de la domination, notamment

ses infrastructures critiques, ne changera pas la donne : ces actes diffus et variés sont désormais promis à un bel avenir destructeur dans ce meilleur des mondes technologisé. Un monde d'autorité où la misère et l'empoisonnement de la planète au nom du fric nous rappellent sans cesse que le capitalisme est un système mortifère et que l'État est un ennemi.

Démesure, 8 mai 2020.

CHAÎNES ET BRACELETS

Dans l'imaginaire commun, à quelle image est-ce qu'on associe l'esclavage ? Des gens qui courbent le dos sur les coups de fouet d'un contremaître sadique, des cales de bateau remplies de personnes enlevées, des colonnes de travailleurs qui avancent lentement, au cliquetis des chaînes. Le même imaginaire nous dit que cela est du passé (quitte à admettre qu'ici et là, dans des régions éloignées de l'Occident, une chose similaire existe peut-être encore). Nous sommes gavés de cette vision toute particulière de l'histoire de l'humanité : le progrès travaille, pas par pas, nous avançons, dépassement par dépassement, vers un monde meilleur. Et pourtant, les guerres ne sont pas disparues de la face du monde. Les génocides sur le sol européen après l'extermination industrielle organisée par les nazis, c'était du passé... jusqu'au jour où éclate la guerre en ex-Yougoslavie, avec son lot de « nettoyage ethnique ». Les tortures de l'Inquisition, dépassées, sauf que Guantanamo était là, rendant visible une pratique toujours diffuse, et pas uniquement au sein des dictatures

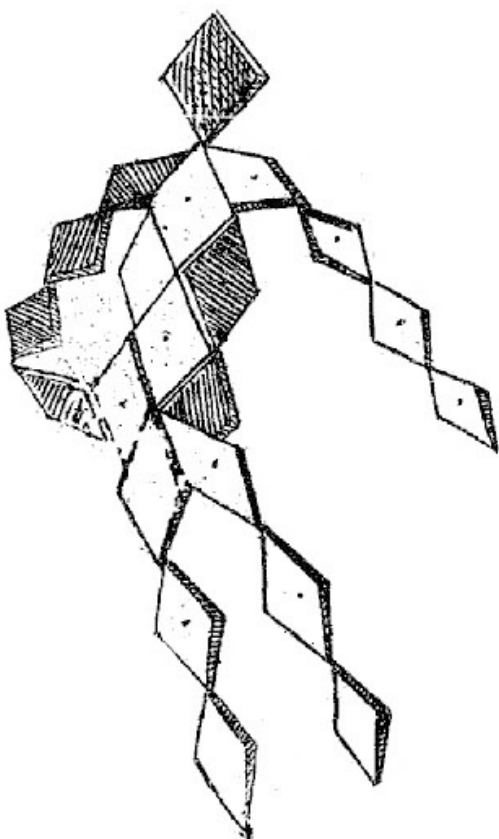
arriérées qui persistent. Rien n'est jamais définitivement dépassé, nous cohabitons toujours avec le monstre, il est toujours là, aux aguets. Aujourd'hui, ce n'est pas seulement ce mythe du progrès qui continue à nous rendre myopes (et quelque part, *complices* des atrocités qui sont commises), un voile toujours plus épais couvre ce monde. Et cela rend encore plus difficile de saisir la monstruosité. Pour revenir à l'image de l'esclavage, de l'humain enchaîné : pourquoi cela ne nous vient pas à l'esprit quand on apprend que les ouvriers du port d'Anvers, le deuxième port de l'Europe, vont être tous et toutes équipés d'un bracelet électronique ? Au nom du danger du coronavirus et de la protection de la santé bien sûr, signalant tout non-respect de la distanciation sociale par un bip sonore. Dormons tranquilles, chaînes et bracelets ne sont, évidemment, pas la même chose. Le progrès nous l'assure.

anarchie !. Mensuel anarchiste, n° 3, mai 2020

UNE PROPAGATION DIFFÉRENTE

Suite à l'incendie d'une deuxième antenne-relais dans le Jura en quelques semaines, un porte-parole de l'opérateur de télécommunications Orange, a levé le voile sur un problème qui est en passe de prendre des proportions... bon, disons pas épidémiques, cela serait vraiment trop en phase avec la novlangue en vigueur depuis le confinement. Lever le voile sur quelque chose vient de l'expression latine « *revelare velum* » : retirer le voile, enlever ce qui gêne une approche plus correcte de la réalité, *dévoiler*. Le porte-parole précisait : « *Depuis quelques semaines, et dans l'ensemble des régions, de nombreux actes de vandalismes ont été recensés contre des infrastructures Orange.* » Si le porte-parole ne peut que parler sur la boîte, il ne semble pas être exagéré d'avancer l'hypothèse que les infrastructures de *tous* les opérateurs sont visées. Et cela, comme ce porte-parole semble confirmer, dans *l'ensemble* des régions. C'est-à-dire, excusez-moi une fois de plus cette expression, un phénomène épidémique aux foyers démultipliés sur l'ensemble du territoire. Face aux appels à s'asseoir devant les écrans, à télé-travailler, à subir les injonctions virtuelles du pouvoir, il y en a, apparemment, pas mal qui, pour des raisons qui leur appartiennent, ciblent ce qui connecte. Et quand ce qui connecte rime à ce qui contrôle, ce qui abrutit, ce qui exploite, ce qui aliène, au moins ces sabotages *dévoilent* la misère de l'existant numérisé, les premiers pas d'une véritable révolte contre la numérisation et le monde qu'elle impose.

anarchie !. Mensuel anarchiste, n° 3, mai 2020



LE MONDE SELON PAC-MAN

Il y a quarante ans, un nouveau dieu est né. Contrairement à de nombreux autres dieux, il continue à faire preuve d'une capacité toute particulière de transmutation et d'adaptation. Mais à l'époque, dans l'année de grâce 1980, il était jaune et son unique dessein était de dévorer des petites pilules, des fruits et des fantômes. Baptisé *Pac-Man*, le premier jeu vidéo à grand public a mené d'abord à la construction de temples où on le vénérait (les halls de jeux d'arcades) pour ensuite s'incruster dans les foyers sous forme de consoles de jeu et d'ordinateurs.

Depuis, le monde étroit du labyrinthe toujours pareil où évoluait Pac-Man s'est muté en vastes territoires à possibilités infinies. Il y en a pour plus ou moins tout le monde. Construire des cités éternelles, mener des guerres nucléaires, traquer les terroristes au bout de lunettes à visée tactique, parcourir des mondes peuplés par des dragons, des sorcières et des magiciens, gérer une famille, escalader des montagnes et des bâtiments, faire la course à travers les villes en écrasant les passants, buter des flics et zigouiller des nazis... dans le monde virtuel, rien d'impossible. Peu importe le rêve qu'on croit chérir, le marché des jeux vidéo est devenu tellement vaste qu'on doit être particulièrement excentrique pour ne pas y trouver son succédané adapté.

Sans surprise dans un monde où le virtuel s'affirme et détrône le réel, les heures passées à jouer des jeux explosent. L'ingéniosité, l'ampleur, la difficulté des jeux actuels ne reposent plus sur la « dextérité » du réflex conditionné comme à l'époque du *Pac-Man*, mais ont tendance à solliciter toutes les « capacités humaines ». Pas non plus étonnant que les candidats pour piloter des drones de l'armée états-unienne sont aussi repérés grâce à leurs scores dans des jeux vidéo en ligne, ou que les jeux de tir sont réputés de créer des bons réflexes chez les aspirants soldats. L'invasion du virtuel aujourd'hui ne repousse pas tant le réel comme autre monde, mais a plutôt tendance à le couvrir, à l'aplanir, à en modifier la perception. Ainsi, il deviendra toujours plus difficile de faire la part des choses et de comprendre où se trouve le réel et où comme le virtuel. Ce ne sont pas deux mondes qui s'affrontent, mais plutôt un seul monde qui se dessine devant nos yeux. L'expérience menée à grande nature il y a quelques temps avec les Pokémon, dont « l'existence » fut projetée dans le monde réel à travers les indications du smart phone, a sans doute été un peu prématurée. Mais un pas a été franchi, tout comme avec l'introduction des lunettes intelligentes de Google, projetant et canalisant des informations en temps réel envers celui qui le porte et se meut pourtant dans le monde réel.

D'ailleurs, qu'est-ce que le réel ? C'est une question qui a toujours tourmenté les philosophes, et même le plus commun des mortels fait l'expérience de l'étrangeté entre le réel (palpable, vérifiable, mesurable) et l'irréel (ressenti, imaginé, rêvé). Le problème semble impossible à résoudre, peut-être parce qu'en fin de compte, c'est notre conscience qui crée le réel, qui crée le monde. On a beau dire qu'on arrête vite de douter qu'un marteau soit si ou non réel quand on nous donne un coup avec, est on si sûr que le

rêve, par exemple, toujours fantastique et formidable, terrifiant et doux, est... irréel, au sens sans conséquences ?

Mais revenons aux incarnations modernes de Pac-Man. Si notre conscience (au sens de perception du monde, non pas au sens de la seule « moralité ») crée le réel, force est de constater comment tout au long de l'histoire, des fantômes ont été créés et détrônés, érigés et remplacés, pour mettre des brides à cette conscience. Bien sûr parfois avec les « meilleures intentions » du monde (pour ne pas qu'elle perd « le nord » et nous pousse vers l'abîme, une caractéristique indéniable de la conscience humaine), mais souvent avec les seuls desseins de domination (pour qu'elle ne se croit certes pas tout permis et nous pousse vers l'exercice d'une liberté totale). Contrairement aux lamentations assez courantes de parents qui se plaignent que les enfants jouent à des jeux d'une brutalité inacceptable, le problème est à notre avis plus profond : c'est que les jeux vidéo construisent, modèlent et modifient la conscience humaine. Tout comme on remarque une perte de capacités de dialogue et de réflexion au bout de quelques heures à regarder des séries, des longues heures passées « dans le monde des dragons » *ne peuvent pas être sans conséquences* sur notre conscience immédiate. Ne fût-ce en pensant qu'aux sons répétitifs qui bourdonnent encore dans nos oreilles le lendemain de l'immersion virtuelle.

Le succédané est aujourd'hui en train de prendre des traits tellement réels que les vieilles théories basées sur ce qui est vrai (et réel) et ce qui est faux (et irréel) ne semblent plus être d'une grande aide pour comprendre l'ampleur des transformations en cours. Si les révolutionnaires ont souvent invoqué le rêve comme une force puissante, on ne peut que constater qu'aujourd'hui, les rêves sont fabriqués de façon grotesque et massive, notamment dans les studios de développement des jeux vidéo. Pas pour nous transmettre, comme le voulait la vieille propagande désormais obsolète, un message univoque martelé à l'infini (« Mourrons pour la Patrie »), mais pour modifier et configurer notre conscience même. Le message y perd de son importance d'antan (il peut nous inciter à tuer des méchants terroristes comme à massacrer des flics, à créer une civilisation égalitaire comme à lancer une bombe atomique sur la ville de notre adversaire), le véritable objectif c'est notre conscience humaine même (sa rationalité, son irrationalité, sa sensibilité, sa perception). En cela, nous assistons à une transformation inouïe du monde que nous croyons connaître, n'ayant peut-être d'égal dans la triste histoire humaine. *Et la lumière fut* faisait-on dire à Dieu à l'origine du monde. Aujourd'hui, la technologie annonce son nouveau monde... *Et sa voile couvrit le monde et éteignit la conscience humaine.*

Artis

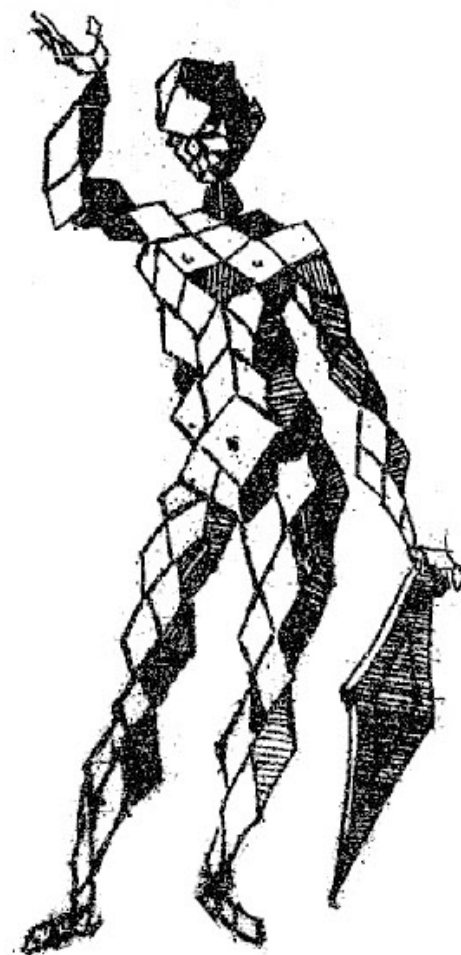
anarchie !. Mensuel anarchiste, n° 4, juin 2020

TRACER, TESTER, ISOLER...

Mardi 5 mai, en journée, des câbles de cuivre et de fibre optique sont sectionnés en différents endroits dans le Val de marne. Un énième sabotage des infrastructures de communication mais qui laissera parfois les professionnels du secteur en raison des lourds impacts sur le réseau et du caractère méthodique de l'acte. L'hypothèse que ces plaques qui jonchent les trottoirs aient été ouvertes pour récupérer un peu de ce métal si prisé est vite balayé ; tout serait resté en place, même les bouts de câbles restant après que ceux-ci aient été coupé en petits morceaux rendant plus longue et coûteuse les réparations. Et puis ce seraient seulement les plus gros câbles qui auraient été la cible des outils coupants, et pas n'importe lesquels car ils sont considérés comme faisant partie du "réseau névralgique du réseau Internet français, où sont aussi situés des nœuds internationaux de communication".

En effet, en plus d'avoir saboter le réseau de l'opérateur Orange, des câbles du réseau de fibres optiques privé, géré par des entreprises comme Level3 et Sipartech, ont été mis hors service. Résultat, en plus de plusieurs dizaines de milliers de clients particuliers, de très nombreuses entreprises ou de quelques commissariats déconnectés, deux importants data centers implantés au sud de Paris ont vu leurs câbles de liaison directe coupé entraînant des mise hors ligne de sites comme celui de paris en ligne Winamax. Comme quoi, quelques coups de pinces coupantes ou de scies bien placées ne sont pas anodins.

Ce qui nous apprend une nouvelle fois que les réseaux virtuels de communications reposent sur des installations bien réelles. Ils sont composés de routes et d'autoroutes qui sont disséminés sur tout le territoire reliant des serveurs informatiques qui peuvent être comme dans le cas de la région parisienne très concentré. Tout une carte à tracer,



des coupures à tester pour celles et ceux qui veulent nuire aux puissants ou à la police, se libérer du travail et des moyens de surveillance électronique, et s'opposer au rouleau compresseur technologique et, en ce qui me concerne, les isoler... définitivement.

anarchie !. Mensuel anarchiste, n° 4, juin 2020

QUAND, SI CE N'EST MAINTENANT ?

Ces dernières années, tous les appareils qui nous entourent se sont mis à développer une vie qui leur est propre. Les téléviseurs modernes enregistrent les conversations de leur entourage, les réfrigérateurs modernes s'occupent dans le même temps de la gestion des provisions et même les fours modernes ne se limitent plus à être un foyer de chaleur électrique : ils disposent d'interfaces internet avec lesquelles on est censé pouvoir les allumer «[en étant] en chemin » et grâce auxquelles ils échangent / sont capables d'échanger à leur guise des données avec leurs fabricants et autres indiscrets. Avec les smartphones, la plupart des gens triment de toute manière volontairement leur micro depuis longtemps sur tous leurs trajets. Il n'est donc pas surprenant que de nombreuses personnes fassent rentrer chez elles, y compris de leur plein gré, le programme d'espionnage

de l'entreprise Amazon nommé Alexa. Et tandis que les «féru.e.s de technologies» construisent avec enthousiasme des cages qu'ils appellent «Smart Home», l'État et une flopée d'entreprises de technologie ont des plans et des visions encore plus vastes et importants: la (l'auto-)surveillance volontaire entre ses quatre murs, c'était hier: la «smart city» d'aujourd'hui et de demain comprend un répertoire impressionnant de capteurs sensoriels afin non seulement d'enregistrer et de surveiller avec minutie qui est où et avec qui, mais également de contrôler les mouvements et les actions des habitant.e.s de la ville, ainsi que de les orienter et de les manipuler, en utilisant des méthodes plus ou moins sophistiquées. A y regarder de plus près, cela relève semble-t-il pour eux d'une cruelle nécessité, car dans les environnements de plus en plus hostiles des villes d'aujourd'hui, où la priorité absolue est accordée au

transport de bétail humain dans les bureaux, les magasins et les usines, ainsi qu'au transport de marchandises censées satisfaire de faux besoins, tout potentiel subversif doit être réduit au silence – ou mieux encore – être intégré au sein de cette illusion de vie avant qu'il ne se propage telle une épidémie et ne cause des dégâts irréparables à ce monde idéal merveilleux.

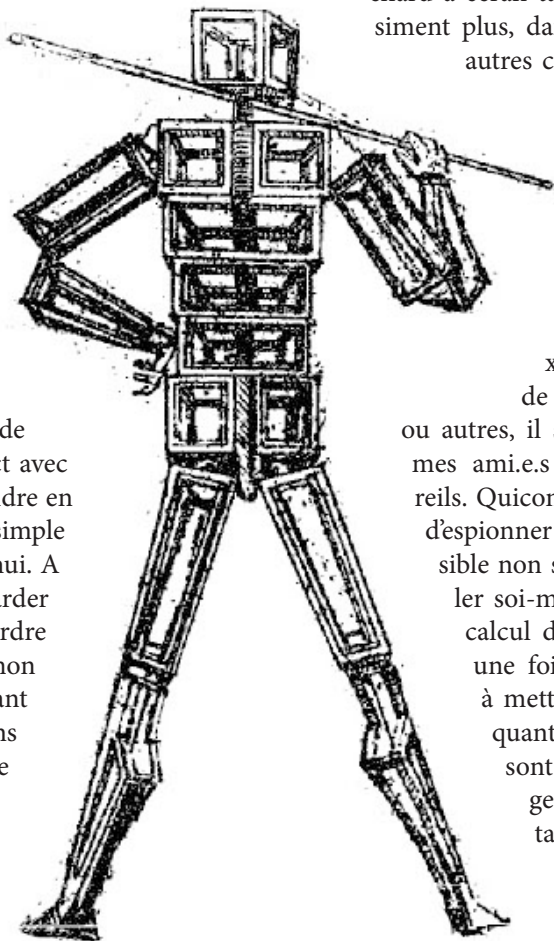
Mais comment être en capacité de contrôler une ville entière? Là où les méthodes classiques d'architecture, de travail policier, de psychiatrie, de société carcérale, d'école et d'éducation en général atteignent leurs limites, la technologie d'information ouvre de nouvelles possibilités jusqu'alors inconnues. Et les personnes contrôlées? Elles se laissent vendre cela (littéralement) comme un progrès (ce que c'est peut-être, mais le progrès n'a rien de positif en soi), comme une solution à leurs problèmes. N'est-il pas pratique que Google Maps nous montre le trajet le plus rapide pour se rendre au travail? N'est-il pas agréable d'utiliser cette trottinette électrique si bien située sur son chemin pour rentrer plus rapidement à son domicile? Et qu'en est-il du paiement? Échelonner les paiements par sans contact avec le smartphone, partager la facture via Paypal et il ne vient même plus à l'idée d'embarquer simplement les marchandises en foutant le camp. Avec toutes ces caméras, qui aurait une telle idée?

La plupart de ces «offres» ne sont possibles que si les données peuvent être échangées partout et à tout moment. Sinon, comment Google saurait-il exactement où se trouvent les embouteillages? Comment les trop nombreuses trottinettes électriques (mais pas tant que ça en fin de compte) arriveraient-elles là où leurs client.e.s les attendent? Comment s'assurer qu'on a l'argent ou la marge de crédit nécessaire sur son compte pour opérer un paiement? Très juste : tout cela fonctionne si internet est accessible partout. D'ailleurs, si j'ai déjà accès à internet, je peux bien utiliser aussi toutes les autres offres que peut m'offrir le cyberspace. Je ne dois plus jamais perdre mon temps. Quand je prends le métro pour aller au taf, je ne gaspille plus de temps : je peux lire les nouvelles du jour, regarder en streaming le dernier épisode de ma série préférée, rester en contact avec mes potes grâce à Whatsapp, me prendre en photo pour Instagram, etc. C'est si simple que je n'ai plus jamais à ressentir l'ennui. A chaque minute de libre, je peux regarder mon smartphone plutôt que de me perdre dans mes pensées. Parfois, regarder mon appareil me semble même plus excitant que d'être en contact –rapproché – dans la réalité. Ne laisser simplement aucune place à l'ennui. Mais quand, à la fin de la journée, je repense à ce qui reste de tout cela, il n'y a que le vide laissé par cette occupation comme fin

en soi. Je n'ai peut-être pas eu le sentiment de m'ennuyer mais j'ai mené une vie assez ennuyeuse. Ma vie est devenue l'incarnation d'une existence contrôlée. Mes actions sont non seulement devenues prévisibles, mais elles ne sont même plus miennes. Est-ce vraiment la vie dont j'ai rêvé? Travailler toute la journée et regarder Netflix ou des pornos pour se détendre? Une normalité tout au plus brisée par la montée de dopamine à chaque nouvelle notification push entrante? Sauf que c'est le cas en permanence, parfois même chaque minute...

Même les plus fervent.e.s défenseur.e.s de la nouvelle idéologie de la «connexion permanente» ont compris entre-temps que cette forme de vie ne peut pas être «ce qui est vrai». «Digital Detox» est l'une des dernières tendances de la Silicon Valley et désigne une sorte de «prise de congé» de l'utilisation de tous les appareils par conséquent toxiques. Pendant quelques jours, une semaine ou parfois même un mois, les utilisateur.e.s surmené.e.s sont censé.e.s faire une pause en matière d'utilisation de smartphone et d'ordinateur et ainsi désintoxiquer leurs cerveaux et leurs esprits de toute la merde technologique. Mais alors pourquoi absorber ce poison? Alors que les gouvernements, les entreprises de technologie et leurs disciples continuent de faire des expériences avec ce venin numérique, une question se pose en premier lieu à tou.te.s les autres: pourquoi devrais-je m'administrer / me faire administrer ce poison?

En fin de compte, rien de cela n'est ma vision. Et pourtant : en regardant autour de moi, je peux clairement voir de quelles manières (et sous quelles variantes) cette vision détermine(ra) et change(ra) ma vie, actuellement et dans un avenir proche. Même si je n'ai pas mon mouchar à écran tactile sur moi, je ne peux quasiment plus, dans cette ville sous caméras et autres capteurs, faire un pas sans que mes moindres mouvements ne soient détectés et enregistrés. Même si je n'ai pas accueilli chez moi le probablement plus grand programme privé d'espionnage du moment accessible sans smartphone 'Alexa', même si je n'ai pas de four, de téléviseur, de frigo «smart» ou autres, il suffit que mon/ma voisin.e et mes ami.e.s possède(nt) ce type d'appareils. Quiconque permet à un tel dispositif d'espionner son environnement rend possible non seulement le fait de se surveiller soi-même, mais aussi les autres. Le calcul des technocrates s'avère juste : une fois qu'ils/elles sont parvenu.e.s à mettre en circulation une certaine quantité d'appareils-espion, ils/elles sont capables de contrôler tous les gens, peu importe qu'ils partagent (volontairement) ou non leur vision. Selon moi, nous en sommes déjà plus loin.



Des lignes internet de plus en plus rapides, des réseaux de télécommunication sans cesse plus performants ont fait exploser le nombre d'appareils (et d'objets) qui nous espionnent : des lampadaires jusqu'aux fours. De nos jours, tout semble avoir des yeux et des oreilles. Et tout cela ne fait que commencer. Si aujourd'hui on le souhaite ou on ne fait pas attention, des montres et des bracelets peuvent surveiller notre rythme cardiaque et autres paramètres vitaux. A l'avenir, nos vêtements s'en chargeront tous seuls, du moins c'est ce qu'annonce l'industrie textile. Et ce n'est qu'un exemple de la façon dont le nombre de choses qui nous espionnent va exploser. Les réseaux classiques qui aujourd'hui connectent les smartphones des gens ne suffisent plus. Ils sont trop lents et ne sont absolument pas suffisants pour connecter plusieurs appareils en même temps.

C'est la raison avancée pour le déploiement de la 5G, mais aussi pour que les gros pontifes de la technologie comme Elon Musk (le cinglé qui veut coloniser Mars pour faire de l'humanité une «espèce multi-planétaire» - c'est pas une blague, c'est sa raison!) ou le patron d'Amazon Bezos et d'autres travaillent au lancement de milliers de satellites dans l'espace censés pouvoir couvrir le monde entier en connexion internet rapide – et probablement aussi nous espionner encore de différentes manières. Plusieurs centaines de ces voyeurs de l'espace nous surveillent déjà actuellement.

Ce que certain.e.s veulent réaliser avec des satellites dans l'espace, d'autres le prévoient avec un réseau mobile terrestre partout sur le globe. La 5G, en tant que nouvelle norme de réseau mobile, est censée fournir un internet plus rapide à une large gamme d'appareils. Ainsi, la 5G devrait pouvoir s'adresser à près de 100 milliards d'appareils mobiles en même temps. Cela représente une moyenne de 12,5 appareils par personne déambulant sur la terre. Ainsi, ils devraient tous être en mesure d'échanger de 50 Mbit jusqu'à 2 Gbit de données par seconde. Pourquoi? Le prétexte selon lequel il s'agirait, pour les architectes de la prison technologique, de nous apporter la liberté, des possibilités d'internet rapide et la bénédiction de la technologie, ne peut pas nous tromper. Si les dirigeant.e.s de l'industrie technologique étaient si soucieux de notre bien-être, comment se fait-il que, pendant le processus de normalisation de la 5G ainsi que depuis le début de l'arrivée du réseau mobile couvrant tout le territoire, l'ensemble des préoccupations en matière de santé aient été mises de côté? Au lieu de cela, celles et ceux qui ont abordé et abordent les aspects sanitaires ont été et sont qualifié.e.s d'adeptes de théories complotistes, même si en même temps aucun.e des partisan.e.s des réseaux mobiles n'a jusqu'à présent pu apporter la preuve (comment le pourrait-il?!) que ces mêmes réseaux ne sont pas nocifs pour tout être vivant. Alors que de nombreux pays ont constamment augmenté les seuils d'exposition aux ondes radio afin d'ouvrir la voie aux nouvelles technologies qui, grâce à ces réajustements ont pu s'y conformer, nous devons en même temps nous demander pourquoi de tels seuils existent alors que tout le monde semble être si convaincu que la technologie des ondes ne présente aucun risque pour la santé. Ce qui n'est à vrai dire pour moi qu'une question secondaire (car je pense que ce qui est pire que tout risque d'exposition aux ondes

pour la santé – à mes yeux facteur insignifiant dans le cadre des nuisances de la civilisation–, ce sont les répercussions sociales de leur technologie), me semble être cependant une excellente preuve d'à quel point les acteur.e.s qui promeuvent tant l'extension de la 5G, du réseau mobile ou d'un réseau de communication par satellite, se moquent du salut de l'humain qu'ils/elles mettent pourtant tellement en avant.

L'ironie de tout cela – que je n'aurais probablement jamais pu présenter de manière aussi claire et concise sans les évolutions de ces dernières semaines – saute tout particulièrement aux yeux au moment où le déploiement de la 5G est justement promu sous prétexte d'une «guerre» contre la pandémie. Pendant que les gens sont enfermés chez eux au nom de leur «santé publique» ou d'une politique sanitaire aux allures quasi-fascistes, sont érigés dans leur quartier de nouveaux pylônes émetteurs, dont les effets sur la santé ne sont au minimum pas connus et contre lesquels certains médecins mettent en garde parce qu'ils affaibliraient les défenses immunitaires. Dans le but plus ou moins dissimulé de rendre l'enfermement d'une certaine manière «plus supportable» et donc plus durable, car quiconque est pacifié.e par des offres (gratuites) de porno et de Netflix, est sans cesse aliéné.e de la sorte de ses propres désirs et besoins, et se voit poussé.e de force dans les normes violentes d'une société de production et de reproduction, finit par avoir de moins en moins l'idée de se révolter contre le fait d'être confiné.e, d'être interdit.e de contact et d'être mis.e en quarantaine. «The Revolution will not be televised» demeure malheureusement une affirmation trop juste dans une période qui, à mon avis, est bien trop surestimée et qui voit même la télévision classique s'élargir à quelques fonctions ridicules d'interaction afin de pouvoir commenter et évaluer; cela ne fait que parfaire la fonction pacificatrice de tout cela: si le trollage sur les réseaux sociaux, les posts énervés et même les films «subversifs» et les émissions télévisées servent à exprimer son propre mécontentement, pourquoi les gens auraient-ils alors à porter dans les rues la colère liée à cette ridicule illusion de liberté dont on nous berce? Ne faisons-nous pas déjà partie de cette illusion ?

Maintenant, la bonne nouvelle est que justement beaucoup de personnes semblent prendre conscience de cette situation, peut-être en ont-elles toujours été conscientes, mais nombre d'entre elles semblent à présent ne plus vouloir se taire, ne plus être prêtes à se laisser malmener et opter pour l'attaque, plutôt que de crier leur désaccord dans les sphères sans fin du numérique où il finit par se perdre (sans être entendu).

Presque tous les jours des infos me parviennent que quelque part dans le monde une antenne-relais 5G ou tout autre pylône émetteur est incendié, explosé, abattu ou détruit d'une quelconque manière. Même si la presse (démocratique) tente soit de taire ces attaques, soit de les discréditer comme étant l'œuvre de n'importe quel. le cinglé.e – qu'est-ce que ça veut dire ? Pour être clair, je préfère passer pour «cinglé.e ou fou/folle» dans ce monde plutôt que pour une personne «normale», il n'est plus possible de cacher plus longtemps que s'exprime là l'opposition intransigeante des personnes qui ne veulent

plus que leurs vies soient déterminées par les États, les entreprises ou autres. De celles et ceux qui en ont assez de produire et de reproduire, qui en ont assez d'être domestiqué.e.s; de celles et ceux qui veulent vivre plutôt que de végéter.

Traduction du texte en allemand *Wann, wenn nicht jetzt?* [Quand, si ce n'est maintenant?], publié dans la feuille anarchiste hebdomadaire *Zündlumpen* n° 64, 11 Mai 2020 (Munich), et paru en français dans *Brûler les foyers du virustechnologique. De la nécessité de couper les réseaux de la domination*, juin 2020.



L'IMAGINAIRE TECHNOLOGIQUE

Appeler à la désobéissance et à la révolte est perçu par beaucoup comme une blague de mauvais goût, comme une provocation ou une folie — plus particulièrement encore à l'heure actuelle. Un préjugé consolidé depuis des siècles veut en effet qu'il soit impossible de se passer de l'État, ou tout le moins d'une autorité qui décide à notre place et prescrit des règles à suivre pour tous. Ce lieu commun implacable a tant et si bien perverti la conscience que l'État passe pour la forme naturelle et éternelle des sociétés humaines. « Il en a toujours été ainsi », nous dit-on en soupirant. Et à partir du moment où l'on renonce à mettre en discussion son existence, on peut tout au plus tenter d'en diminuer les effets.

Si l'on s'en tient à la simple comparaison entre les différentes techniques de domination au cours de l'histoire, l'État paraît plaisamment et à première vue comme *le moindre des maux*. Ceux qui regardent le passé comme un long fil rouge de prisons et de justice, d'argent et de marchandises, de maîtres et d'esclaves — susceptibles au mieux d'une configuration différente au fil du temps —, ceux-là ne discernent en effet pas d'autre avenir possible que la reproduction mortelle et infinie de l'État. D'autres par contre, ne croyant pas au destin, parviennent encore à retenir, à fixer dans leur esprit l'histoire sacrilège des cosaques, des révolutions sociales ou des brèves périodes de ruptures avec l'ordre dominant... encore, mais jusqu'à quand ?

On devient aisément persuadé que les possibilités immédiatement présentes — comme celles que nous jette au front la publicité —, sont la seule source de sensation pour affronter les problèmes du monde moderne. N'est réalisable que ce qui se trouve à portée de main, c'est-à-dire dans les proportions d'un ordre social fondé sur le profit, le chantage au travail, la dévastation de l'environnement, et d'autres choses aussi désespérantes pour lesquelles l'État est un instrument de coercition indispensable. Bientôt les êtres humains ne pourront rien se représenter ni espérer en dehors de la médiocrité du présent, un présent tellement

totalitaire que même le rêve ne serait pas en mesure de l'enjamber. Non parce que la puissance du rêve aurait cessé de nous exciter et de nous pousser à l'action. Mais parce que le monde imaginaire ne serait jamais rien d'autre que le reflet vitreux de celui qui nous entoure.

Metro, boulot, dodo est une formule qui nous vient de mai 68' pour désigner l'aliénation quotidienne d'un être « tiré du sommeil à six heures chaque matin, cahoté dans les trains de banlieue, assourdi par le fracas des machines, bué par les cadences, les gestes privés de sens,... et rejeté vers la fin du jour dans la fatigue et l'abrutissement. » Poursuivant le fil de la réflexion, il n'est peut-être pas inutile de s'interroger sur les nouvelles sources de cette aliénation. En particulier, quelles sont les raisons qui à notre époque empêchent l'individu de s'extraire des conditions extérieures, suffisamment pour élaborer et cultiver une indépendance d'esprit ? Quelles sont les structures qui rendent possible la colonisation sans précédent de notre imaginaire : seul à même de concevoir un autre mode de vie incompatible avec celui actuel ?

Voilà un problème qui comporte à n'en pas douter de multiples facettes. Bien que l'aspect technologique, à mon avis, soit l'un des premiers éléments à prendre en compte. La technologie, ce sont les rythmes qui pensent à notre place. C'est l'omniprésence et la rapidité des appareils qui émettent en permanence leurs stimuli électroniques. Exactement comme la technologie, ce sont les algorithmes qui se substituent aux raisonnements, à la mémoire. Ou ce sont encore ces relais de communication qui, au loin, dessinent l'horizon de l'État et rien d'autre.

Alors peut-être que saboter la technologie sous toutes ses formes est un premier pas pour laisser entrevoir les bribes oubliées d'un monde radicalement différent, débarrassé de l'État et du pouvoir ?

QUI A PEUR DE L'AVENIR ?

COMMENTAIRES SUR LA 5G

L'avenir radieux que nous font miroiter les promoteurs de la 5G, «un monde d'infinies possibilités», s'est finalement montré pour ce qu'il est : pendant que chacun était enfermé chez soi et toute divergence mise de côté au nom de la politique sanitaire, étaient érigés dans les quartiers les pylônes émetteurs d'une nouvelle infrastructure avec laquelle les puissants de ce monde projettent rien de moins que de transformer la société entière. L'entrée en force de la 5G dans nos vies illustre cruellement le fait que celle-ci n'est ni pensée ni développée pour contribuer à l'épanouissement de l'immense majorité qui la consomme, mais uniquement pour accroître le pouvoir de l'infime minorité qui la produit. D'ailleurs, en jetant un coup d'œil en arrière, n'en a-t-il pas été autant pour chaque avancée technique? Depuis les premiers métiers à tisser jusqu'à l'automobile en passant par l'énergie nucléaire, combien seraient jamais advenues si l'on n'avait pas forcé leur indubitable nécessité dans nos vies?

En considérant l'énormité des moyens de l'industrie des télécommunications, parvenue en quelques années à coloniser le discours politique aux quatre coins de la planète, on a l'impression qu'une guerre a lieu chaque jour sur la scène de notre renoncement. Justement parce que la 5G a un sens absolument négatif aux yeux des exploités, à partir du moment où le futur qu'elle construit est celui de la classe dominante, le système essaye de résoudre cette contradiction par la propagande, afin que les gens souhaitent les décisions qui ont été prises pour eux. Mais elle ne pourrait les satisfaire dans leurs aspirations préfabriquées qu'à condition de les réduire à des éléments insignifiants d'un phénomène sur lequel ils n'ont aucune prise.

Les conséquences sur la vie d'une 4^{me} «révolution industrielle» à laquelle se réfèrent les plus enthousiastes des experts, nous les connaissons déjà (ne serait-ce qu'intuitivement) : elles nous poursuivent au jour le jour de manière latente, émergeant avec force chaque fois que l'on entrevoit une partie toujours plus grande de la nature se retirer sous l'action des pelleteuses. Chaque fois que nous ressentons que notre regard s'habitue à la vue d'un pylône ou d'une centrale nucléaire. Chaque fois que l'on constate à quel point le milieu dans lequel nous vivons est artificiel et programmé.

Que le futur technologique soit incapable de briser la continuité du désastre, mais seulement le prolonger, est une prise de conscience qui se répand toujours plus. Au lieu d'ouvrir l'horizon, il l'enferme, nous clouant ultérieurement à l'éternel présent. Au lieu de figurer la possibilité de *vivre* tout autre chose, il offre la certitude de *survivre* en administrant la catastrophe.

À croire que le mythe du «progrès» est tourmenté par les doutes lancinants d'une époque... quand même toute la bonne fois télévisuelle ne permet plus d'ignorer l'amoncellement de cadavres que la machine capitaliste recrache chaque jour à l'autre bout du monde. Alors

que dans les métropoles du monde «avancé» [sic], l'aboutissement de deux siècles d'indiscutables progrès a donné forme à une existence plus verrouillée, plus artificielle et désespérante que jamais auparavant.

Seuls ceux qui ont abdiqué entièrement à la misère présente pourraient contempler sans horreur les cages technologiques appelées *Smart Home*, la multiplication de *capteurs sensoriels* afin de surveiller et enregistrer avec minutie nos déplacements, ou l'aliénation d'une vie dirigée par les algorithmes d'*assistants virtuels*.

Finalement il ne s'agit pas seulement de la 5G, ou d'une énième dérive alarmiste de la technologie. Il s'agit du refus total d'un monde qui se base sur la domination de l'autre, c'est-à-dire sur la guerre, sur la dévastation environnementale, sur le travail salarié, comme tant d'autres saloperies, et dont la technologie est devenue l'une des pierres angulaires. Au fond, tout cela — le bombardement des villes et des esprits, l'anéantissement du milieu sauvage comme des élans spontanés dans nos villes domestiquées, l'administration des sujets de l'État ou l'enfermement sanitaire de toute une population — tout cela n'est désormais possible que si internet est accessible partout.

C'est pourquoi le renforcement de la connectivité, des individus entre eux et avec leur environnement, ne peut être compris que comme un renforcement de la domination dans tous les domaines. En disant nous rapprocher les uns des autres, c'est en réalité l'industrie et l'État qui se rapprochent de l'expérience humaine : chaque interaction prise dans leur réseau est soumise à la mainmise de l'économie et du pouvoir. Nous sommes contraints de vivre notre vie quotidienne comme à distance, à travers de plus en plus d'intermédiaires technologiques, s'interposant comme une sorte d'écran entre nous et la réalité, nous dictant un rythme, une conduite et plus que tout un rapport déterminé au monde.

Ce qui se joue en fin de compte, en poussant dans la direction vers laquelle les choses sont en train d'aller, et à plus forte raison en accélérant les processus en cours par la 5G, est notre capacité même à penser et agir de manière autonome. À mesure que la technologie s'impose comme médiation universelle, elle nous rend paradoxalement toujours plus étrangers au monde, au sens où elle nous prive des ressources morales et matérielles pour le comprendre, le réinventer et pour agir sur lui par notre propre action directe et consciente. Justement le concept du *smart* n'est rien d'autre que cela : le paradigme d'une ville ou d'un habitat où les êtres humains suivent fatalement l'impulsion qu'ils reçoivent de la machine, sans besoin d'interrompre par leurs idées ou par les actes spontanés de leur volonté le cours des choses... autrement dit une intelligence complètement morte. Une intelligence sans conscience.

L'ATTAQUE CONTRE NOS SENS

Un des effets du projet technologique est la réduction de l'expérience. Cela implique notamment que l'expérience du monde faite ensemble est en train de devenir un phénomène toujours plus rare. Dans l'isolement, la peur augmente, les perceptions se décalent et la confiance dans sa capacité à créer son propre environnement diminue – à moins que nous ne réapprenions l'art de l'expérience...

Notre perception de l'environnement s'appauvrit de plus en plus au fur et à mesure que nous employons des moyens technologiques. Cela signifie que nous sommes jetés dans un état d'isolement qui remplace notre perception naturelle par celle que la domination nous fournit, et que la communication interindividuelle, les échanges et l'affection émotionnelle régulés par divers appareils sont continuellement intégrés dans les systèmes capitalistes. La privation est un moyen de torture où le bourreau supprime les stimuli extérieurs chez la victime en la privant ainsi de ses impressions sensorielles : voir, entendre, goûter et toucher. La privation sensorielle est une des méthodes de torture blanche, c'est-à-dire une forme de torture souvent difficile à remarquer et à vérifier, tout en ayant des effets nocifs, voire destructifs, sur la psyché et le corps de la victime. Comme le cerveau d'une personne dépend d'une stimulation constante, y compris dans un environnement de privation, et ne peut pas s'en passer, il crée alors des hallucinations en modifiant sa conscience. En même temps, les cellules nerveuses qui ne sont pas stimulées commencent à dépérir. Altérer, aligner ou tenter de détériorer nos sens est une intervention fondamentale contre l'être intime d'une personne, vu qu'ils sont responsables de la manière dont nous percevons la réalité.

L'interaction de nos sens forme l'expérience de ce monde, elle en est la compréhension pratique (et implicite), en étant reliée avec nos actions et avec nos mouvements. Par exemple, en jouant du piano, l'ouïe est liée aux touches. Notre corps apprend à jouer une certaine combinaison de touches qui semblent sortir automatiquement de nos doigts, avec lesquels nous sommes capables de faire disparaître les détails individuels. Un autre exemple est la personne aveugle qui se sert d'une canne pour remplacer sa vision. Elle absorbe la canne, l'attention prêtée à l'emploi de cet équipement disparaît en arrière-plan et elle devient ainsi capable de se concentrer sur d'autres choses. Ce processus relie le sensoriel, le physique et l'habitude afin de rendre possible une action. En psychologie, une détérioration de ce processus s'appelle « *Entsinnung* » (détachement de signification). Il s'agit d'un processus où l'expérience du monde se perd. Par exemple, un randonneur qui ne gravit pas le sommet mais prend la

remontée mécanique. Dans cet exemple, la résistance que le randonneur doit vaincre afin d'amener son corps aux limites de sa perception est perdue. Il atteint le sommet sans avoir expérimenté l'ascension. Et c'est exactement là que se trouve le nœud de notre comportement actuel dans le monde technologiquement avancé : on utilise le micro-onde au lieu du feu sans savoir comment l'équipement fonctionne. On appuie tout simplement sur le bouton, ou même pas, en laissant la voix commander la machine, voire à l'avenir, en commandant par exemple la machine à travers un mouvement des yeux.

Au lieu d'errer, on prend le fiacre, la locomotive à vapeur, la locomotive électrique, l'avion, le train à sustentation magnétique pour bouger – et l'activité corporelle est également perdue, tout comme la connaissance du fonctionnement des appareils que nous utilisons tout le temps. La confiance d'agir selon ses propres observations individuelles et sur base de sa propre évaluation des informations se perd également, remplacée par la confiance en une autorité scientifique et technologique. Tes propres impressions sensorielles ne sont plus des instruments pour trouver ton chemin dans ce monde. Les résistances desquelles venir à bout disparaissent en vivant de cette façon, l'expérience de la réalité fait défaut, et, en même temps, l'activité s'en retrouve réduite. La friction devient presque imperceptible en appuyant sur un bouton, en cliquant ou en glissant du doigt sur un écran. Ces gestes apparaissent simples et commodes, ils ne nous exposent à aucune résistance significative à vaincre – ils diminuent plutôt notre sens du toucher en la réduisant à un *swipe* sur une surface lisse. Et je n'exclus certainement pas nous-mêmes, anarchistes, de cette dégradation de la connaissance basée sur l'expérience. Lorsque par exemple nous alimentons une intelligence artificielle de traduction pour rendre nos projets plus efficaces, visant à obtenir des résultats plus rapides. Ou même quand nous regardons une vidéo d'émeute après l'autre, quand nous collectionnons des tonnes d'informations devant l'écran, quand nous l'évaluons et la comparons avec d'innombrables comptes *Twitter* afin de nous créer une image d'un événement auquel nous n'avons pas pris part.

Les torrents d'images auxquels nous sommes exposées ne sont attachés à aucun équivalent physique, mais impriment pourtant des impressions dans nos corps. Nous devenons comme des accros de l'écran qui se languissent de la prochaine vidéo spectaculaire d'une expropriation, qui est pourtant loin de faire monter nos taux d'adrénaline aussi haut que ce que nous expérimentons avec le moindre collage non-spectaculaire d'affiches dans la rue. Mais ce qui se passe, c'est que ces images expulsent nos souvenirs réels et les remplacent par des représentations ou des spectacles. Cela nous transforme en récipients

remplissables, ouverts à ce que les logiciels fournissent, et qui s'adaptent de plus en plus à la vie passive d'une marionnette. Déjà, rien que le fait d'être assis devant un écran réduit par exemple le spectre visuel. Les yeux s'adaptent à regarder d'une même distance des lumières changeantes, ils ne bougent que minimalement et fixent la surface délimitée de l'écran. La tête reste rigide, ce qui ne serait pas le cas autrement, car en dehors de cette situation réduite nous sommes habitués à nous orienter constamment vers la proximité, la distance, le mouvement et des sources lumineuses naturelles.

Cependant, il faut dire aussi que notre perspective est également réduite au-delà de l'écran même, car – pour ne citer qu'un exemple – la lumière qui nous entoure en ville est de plus en plus artificielle, c'est-à-dire régulée technologiquement. L'éclairage public allume les rues pour nous, régule notre rythme de sommeil, contrôle ce que nous pouvons voir, où nous mettrons les pieds dans la rue et dans les parcs, et notre corps s'adapte à ce comportement visuel délimité. Généralement, nous contournons nos capacités de voir sans

lumière et de faire confiance à nos pas en utilisant des lampes de poche. Sans source lumineuse, cela prend un peu plus de temps avant qu'on puisse voir dans le noir. Il est en tout cas très difficile de trouver des endroits qui ne sont pas éclairés artificiellement d'une façon ou d'une autre. Même quand nous nous trouvons en haut d'une montagne, nous rencontrons souvent une lueur des lumières de la ville qui obscurcissent les étoiles.

La Réalité Virtuelle crée encore un niveau supplémentaire de représentations à travers des médiations, en faisant converger le physique avec l'apparence électroniquement produite. Là aussi, le spectateur reçoit l'illusion d'une action sans agir. Et complètement par hasard, nous prenons les sentiers prédéfinis par la domination sans plus nous heurter à des éventualités ou à l'inconnu. Nous nous retrouvons en une sorte de promenade monotone dans une réalité artificiellement créée, offrant des options variées comme dans un jeu vidéo. Ou nous nous retrouverons peut-être face à un autre niveau supplémentaire, lorsque des algorithmes créeront notre réalité singulière, notre petite bulle à nous – la *Réalité Augmentée*. On pourrait argumenter que jusque dans la Réalité Virtuelle ou face à la Réalité Artificielle, il serait possible (pour quelques-uns) d'endosser les habits du hacker en modifiant le code source, en apportant des solutions créatives ou des changements qui abattent les limites. Ou qu'on pourrait même s'en servir d'une autre façon, comme l'usage détourné que la bande à Bonnot faisait des automobiles pour exproprier des banques. C'est en partie vrai. Cependant, la détérioration environnementale continue, les conditions de merde au travail,... seront toujours davantage au menu de la production de ces objets. C'est donc quelque chose à réfléchir entre les moyens et les fins.

Et pour en revenir au sujet de la torture : les impressions sensorielles qui nous parviennent dans un monde de Réalité Virtuelle sont comme des hallucinations que la domination nous procure. Pendant que toutes les impressions sensorielles indésirables sont éliminées, celles qui nous sont permises ont été analysées et réarrangées depuis des années par l'industrie de marketing et par le neuromarketing ; leurs ingénieurs du son et de la nourriture, leurs psychologues et leurs docteurs. Des ingénieurs du son travaillent par exemple à l'élaboration de rasoirs dont le bruit offre un sentiment particulièrement puissant pour les hommes, tout comme à des épilateurs pour leur clientèle féminine dont le bruit doit à l'inverse sembler plus doux. Ou encore à des chips et à des céréales mélangées avec des substances qui créent une sensation croquante en bouche, ou aux bruits des portes de voiture que des entreprises peuvent à présent breveter.

La liste peut même être infiniment élargie avec les objets quotidiens, jusqu'au marketing à travers l'odorat. Les signaux visuels, acoustiques ou tactiles sont d'abord traités dans le cortex cérébral du cerveau, tandis que les odeurs ont un effet direct sur le système limbique, là où les émotions sont traitées et les envies sont guidées. Des événements qui vont de pair avec de fortes émotions sont beaucoup plus enclins à persister dans notre mémoire, et il nous est difficile d'échapper à cette influence orchestrée.

Ainsi, nos conceptions de la vie dans ce monde ne sont pas qu'une question de goût, c'est-à-dire d'un simple choix dans une rangée de choix. Car la dimension interpersonnelle se perd sans l'action non-passive qui seule crée le sens de l'interaction sociale. Sans cela, l'autre devient une simple surface de projection et le produit d'une représentation qui mène à une perte d'empathie et nous empêche également de reconnaître nos compagnons et de construire de l'affinité. La perte d'expériences partagées comme celles de semer le trouble et la destruction ensemble, rend chacun moins sûr de soi. Ceux qui ne mènent pas leurs propres expériences perdent confiance dans leurs propres capacités d'intuition, de persistance et de tolérance face à la frustration. Pourtant, ces capacités-là sont bien nécessaires pour réaliser une action, sans se perdre dans une dépendance croissante à des manuels, des statistiques et des appareils qui essaient de créer une connaissance que tu n'auras plus à acquérir à travers tes propres moyens.

Il est donc absolument nécessaire de réapprendre l'art de l'expérience directe afin de vivre et de se battre avec créativité, en brisant les normes et en allant au-delà des limites.

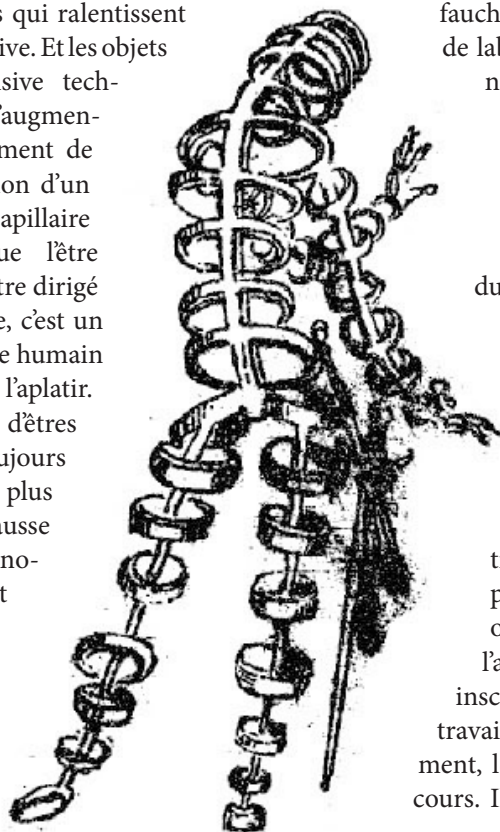
In Der Tat (Allemagne), n°8, été 2020

UNE PAR JOUR

LES ANTENNES CONTINUENT À FLAMBER

Généralement avarés en ce genre d'informations qui pourraient inspirer davantage d'attaques, les opérateurs de téléphonie mobile brisent désormais régulièrement le silence. Leurs antennes-relais font face à une déferlante de sabotages et de dégradations aux quatre coins de l'Hexagone. Selon les derniers chiffres fournis — et permettez-nous de douter de leur fiabilité, le jeu trompeur des chiffres, on le connaît — plus de cinquante antennes-relais ont été durablement mises hors service par des incendies à tout va. Et sans vouloir spéculer sur l'ampleur du phénomène, il semble assez probable que ces chiffres sont plus bas que la réalité. À l'ère des technologies de l'information, la gestion de l'information est cruciale.

Les opérateurs sonnent l'alarme et travaillent désormais en étroite collaboration avec les forces de l'ordre pour endiguer la vague d'attaques contre les antennes. Ce ne sont sans doute pas tant les coûts des réparations (là aussi, les chiffres sont trompeurs : ce qui pour le commun des mortels représente une fortune n'est qu'une bagatelle pour une entreprise) qui les affolent, mais plutôt le danger latent de coupures répétées des systèmes de communication. Le nouveau monde dont accouche l'industrialisme plus classique est bel et bien le monde des technologies de la communication et de l'information. Un monde de fantômes invisibles mais omniprésents, orchestrant la production, le contrôle, l'exploitation, l'abrutissement. Le télétravail qui a connu un sursaut lors de la « crise sanitaire » n'est que l'avant-goût de ce que l'on nous réserve : la réduction au minimum des obstacles spatiaux et temporels qui ralentissent toujours la course productive. Et les objets premiers de cette offensive technologique sont autant l'augmentation et le perfectionnement de la production, la réalisation d'un contrôle toujours plus capillaire des comportements, que l'être humain lui-même. Sans être dirigé par un petit club morbide, c'est un processus qui *façonne* l'être humain pour l'adapter, le modifier, l'aplatir. Une production en série d'êtres toujours plus aliénés, toujours plus stupides, toujours plus esclaves, mais dans la fausse diversité qu'offre la technologie. L'embrigadement actuel ne répond plus aux cauchemars des régimes totalitaires du passé, avec leurs cohortes ouvrières et leurs parades militaires



où l'individu disparaît dans l'uniformité artificielle. La domination n'avance plus par cette voie, elle a désormais trouvé celle de la douce intégration, la diversité superficielle dans l'inclusion réelle, la participation à son propre esclavage vendue comme liberté. Les chaînes sont moins visibles, mais certes pas moins réelles, bien au contraire.

Si au début de la nouvelle vague (car ce n'est certes pas la première fois que les antennes-relais sont prises pour cible !), tout était mis à l'œuvre pour dépeindre les saboteurs anonymes comme des complotistes inspirés par quelque vidéo sur internet, aujourd'hui le son de cloche a changé. On parle d'anarchistes, d'opposants à la technologie, de maquis libertaire, de technophobes. Si, de leur côté, les forces de l'ordre ont mis sur pied une cellule nationale, baptisée Oracle, pour coordonner les enquêtes ayant trait notamment aux sabotages d'infrastructures de télécommunication, du côté des opérateurs, on manœuvre maintenant pour désamorcer toute critique de leur domaine. Le président de la Fédération française des Télécoms, l'association patronale des entreprises de télécommunication, *« veut qu'il y ait un débat qui s'installe dans le pays sur la technologie »*. Voilà un bel exemple de comment la domination d'aujourd'hui préfère procéder, une spécialité toute particulièrement appréciée dans la grande République française, berceau du « débat public » à tout va. Cela peut nous rappeler le « débat public » autour de l'introduction des organismes génétiquement modifiés il y a plus d'une décennie. Décrits comme de la « nourriture Frankenstein », les OGM s'étaient heurtés à de nombreux fauchages de champs expérimentaux et aux sabotages de laboratoires. Il n'y avait rien à marchander, rien à négocier : non, c'est non. Heureusement qu'il y avait ce « débat public », permettant à toutes les stars de la contestation de s'exprimer, parfois en face à face, avec les défenseurs des OGM. C'était beau, c'était « vachement intéressant » et c'était nul : de la poudre aux yeux, de la confusion, du démocratism appliqué à bonnes doses aux naïfs et aux aspirants-gestionnaires. Le « débat public », c'est l'autre versant de la répression des condés, le désamorçage de tout conflit réel et vivant, de l'hostilité irréductible.

On peut s'attendre à ce que certains se prêtent à ce jeu et multiplient les initiatives pour que s'installe un « débat citoyen » pour déterminer quel degré d'exposition aux ondes serait acceptable, comment faire confluer l'agriculture bio avec un téléguidage smart, pour inscrire le droit à la grève digitale dans le Code du travail. Ils seront, consciemment ou inconsciemment, les hérauts de la restructuration technologique en cours. Ils joueront un rôle encore plus néfaste dans le

désamorçage de l'hostilité sourde et croissante contre ce monde infesté d'antennes, de portables, de fibres optiques, signe du naufrage physique, mental et sensible de l'humanité telle qu'on croyait la connaître. Nous n'avons cure d'un quelconque « débat », cela fait des années que nous discutons, approfondissons, partageons, confrontons pour comprendre ce monde. Nous n'avons cure d'aucun « débat public », car cela fait des années que nous fuyons le *public*, l'arène de la politique, pour nous retrouver à échelle humaine, tête à tête, face à face, bien loin des médiations des partis, syndicats, institutions, médias. Nous n'avons cure d'aucune urgence de « débat », car cela fait des années que nous essayons de choisir nous-mêmes les échéances de nos hostilités, de nos réflexions, de nos attaques, réalisant par là une autonomie de pensée et d'action que l'État craint peut-être plus que tout.

La mosaïque des attaques contre les infrastructures de télécommunication se dessine souterrainement. Elle est incontrôlable, car elle ne reconnaît aucun chef, aucune porte-parole, aucun texte fondateur, aucune rigidité idéologique établie pour toujours. Elle est insaisissable, car elle en appelle aux individus, et non pas aux groupes sociaux, aux organisations, aux points de fixation centralisateurs. Son rythme, son extension, son recul ne dépendent de rien d'autre, *de rien d'autre*, que de la volonté, des désirs, des projections de celles et ceux qui sortent la nuit pour brûler ces tours de garde d'un monde que nous voulons effacer. Chaque antenne-relais qui flambe est un défi contre ce monde, mais aussi un défi à chacune et chacun de nous.

Artis

anarchie !. Mensuel anarchiste, n° 5, juillet/août 2020

CHAUD DEVANT !

Dans la grande prison à ciel ouvert où nous tentons de survivre, l'épidémie actuelle n'a pas seulement été une occasion pour le pouvoir de mettre à l'épreuve les capacités d'obéissance de tout un chacun à travers le confinement, mais aussi de multiplier des dispositifs de surveillance qui en constituent la terrible continuité. L'enfermement et le contrôle de toute la population ou de pans entiers de cette dernière dans des cages différenciées ne relève ainsi pas d'une question de gestion, d'un simple abus de pouvoir ou de choix techniques qu'un changement de personnel à la tête de l'État pourrait modifier, mais de l'exercice même d'une autorité de berger sur un troupeau de sujets, qui s'oppose à l'auto-organisation des individus dans toute la variété de leur imagination et possibilités. De la même façon, la technologie n'est pas un simple instrument neutre qu'on pourrait s'approprier et gérer de façon alternative, mais induit déjà *en soi* un rapport au monde particulier touchant à la perception de la réalité, qui transforme non seulement la sensibilité humaine, mais réduit aussi sa capacité d'autonomie individuelle, et donc de liberté.

Dans cette rubrique qui entend regarder au-delà des apparences premières pour fournir quelques bonnes adresses à portée de main, nous avons choisi pour ce numéro d'été de nous intéresser à quelques start-up qui entendent s'enrichir avec la multiplication de dispositifs de flicage sanitaire par écran interposé. Infestant de leurs yeux électroniques toujours plus de lieux divers au prétexte du covid-19 – des Ehpad aux centres commerciaux, des écoles aux couloirs du métro, des rues aux administrations, soit autant d'espaces déjà quadrillés par la marchandise et de l'autorité –, ces discrètes entreprises sont venues rajouter une couche supplémentaire d'intrusions vouées à perdurer. Ce texte ne s'adresse donc pas à celles et ceux qui n'ont « rien à cacher » et défendent gaiement leur

servilité transparente, mais à tous les autres, soucieux de pouvoir s'expliquer *directement* avec les larbins en bras de chemise qui renforcent l'emprise totale sur nos vies depuis leurs bureaux d'ingénierie et d'expertise en intelligence artificielle. Dans ce Top 10 de start-up made in France qui viennent de se greffer sur le marché lucratif du contrôle sanitaire, on mettra en avant trois systèmes certes différents, mais qui, cela nétonnera personne, s'inscrivent tous dans une perspective policière de tri, de traçage ou de reconnaissance faciale.

La détection de chaleur par rayons infrarouges

Les applications technologiques liées à l'émission de rayons infrarouges ne sont bien entendu pas nouvelles, puisqu'elles sont notamment utilisées depuis longtemps par l'armée pour le guidage de missiles, par la police aux frontières pour détecter les passages clandestins à l'aide de caméras à vision nocturne et de capteurs thermiques, ou encore à l'intérieur de structures dites critiques (data centers, centrales électriques ou ministères) pour détecter des pics anormaux de chaleur pouvant être signes de début d'incendies. Depuis quelques mois, avec le nouveau marché sécuritaire de l'épidémie qui se propose de sacrifier toute liberté sur l'autel du moindre risque, plusieurs start-up qui fournissaient ou assemblaient déjà des caméras thermiques tout en concevant des programmes qui leur sont dédiés, se sont ainsi jetées sur le filon en proposant leurs propres dispositifs de vidéodétection de température corporelle.

Malgré le fait que de nombreuses raisons autres que le covid-19 peuvent être à l'origine d'une température supérieure « à la normale », mais aussi que des porteurs asymptomatiques pourront circuler sans être détectés par ce dispositif, ou encore que la température réelle du corps

peut être soit augmentée soit diminuée par une prise de médicament, l'entreprise *Novalyo* de Salaise-sur-Sanne (38) n'a pas hésité une seconde avant de refourguer des caméras à détection thermique dans un Ehpad lyonnais-témoin afin qu'il puisse limiter plus drastiquement encore le nombre de visiteurs. Spécialisée en « *solutions intelligentes connectées* » à destination des maisons de retraites comme ces bracelets électroniques spécial personnes âgées pudiquement baptisés « *gestion des fugues* », il faut dire que *Novalyo* avait déjà un peu de bouteille avant de se faire du fric sur le tri sélectif par prise de température à distance. Idem pour la start-up *Objetdomotique* de Tours (37), créée il y a cinq ans pour investir le marché de la peur en installant des systèmes non filaires d'alerte attentat-intrusion à destination d'établissements recevant du public, comme les mairies, le constructeur de prisons *Eiffage* ou des « *boutiques des galeries marchandes en cas de vol ou d'agression.* » Forte de sa collaboration étroite avec les institutions, *Objetdomotique* a profité du confinement pour se lancer dans une profonde « *introspection* », selon les propres termes de son directeur, dont il est ressorti rien moins... qu'une gamme de caméras thermiques notamment destinées à l'entrée des crèches ! D'alerte « terrorisme » en alerte « épidémie », voilà bien le profil d'un classique profiteuse de guerre qui a pris la déclaration de Macron au pied de la lettre, en faisant son beurre jusque sur l'accompagnement des « *process* » de refoulement individuel

de lieux publics « *en cas de détection* » de température trop élevée par ses caméras.

Dans le même ordre d'idée, ce palmarès ne pouvait pas oublier la start-up *NITD* de la région de Limoges (87), elle aussi dotée de compétences appréciées par l'État, puisqu'elle équipe non seulement en caméras-piétons les contrôleurs des transports et les policiers municipaux des villes de Grenoble, Amiens, Libourne et Limoges, mais que son savoir-faire dans la transmission d'images (les encodeurs) lui permet aussi d'équiper drones de surveillance et autres hélicoptères de la gendarmerie. Pour *NITD*, le confinement n'a pas non plus été synonyme d'enfermement mais plutôt de perspectives juteuses, puisque ses ingénieurs et informaticiens ont aussitôt amélioré leurs caméras pour y intégrer un logiciel de détection de température corporelle, une alarme visuelle et sonore en cas de seuil dépassé, ainsi qu'un support pour les rendre amovibles. Fière d'assurer elle-même la conception et la programmation de ses nouveaux appareils, *NITD* entend même désormais pousser le bouchon un peu plus loin en améliorant sa caméra thermique corporelle pour la rendre plus précise encore, et qu'elle puisse lancer l'alerte avant un départ de feu effectif. Comme une sorte d'intuition liée à sa collaboration active au terrorisme d'Etat ?

Enfin, en matière de détection par infrarouge, il serait dommage de passer à côté de trois autres start-up qui le valent bien, puisqu'elles multiplient

elles aussi l'installation de caméras spécial covid-19. La première, *NTI Solutions* de Beauvais (60), s'occupe par exemple de caméras-borne qui détectent le port du masque à l'entrée des écoles de Saint-Paul (Oise). La seconde, *Ibs'ôn* de Paris, refourgue des caméras thermographiques par dizaines depuis fin avril pour détecter la température des personnes entrant dans des bâtiments officiels, comme à Lisses (mairie, école) et Mennecy (entrée du marché) en Essonne, à Melun pour le groupement départemental de la gendarmerie (Seine-et-Marne), ou encore au siège du conseil général d'Eure-et-Loire. Mais il faut dire que cette entreprise trop méconnue était déjà au top en matière de vidéosurveillance urbaine, puisque rien que cette année c'est *Ibs'ôn* qui a remporté les appels d'offre pour installer les yeux de l'État dans plusieurs communes (de Honfleur à Orsonville), mais aussi sur les enceintes des casernes de gendarmerie de Meaux, Persan-Beaumont ou Fleury-Mérogis. Quant à la troisième, *Myconnect* de Mudaison (34), elle a pour sa part adapté son Big Brother en proposant une caméra de flux qui scanne jusqu'à 30 personnes simultanément grâce à deux objectifs intégrés : un premier qui identifie la personne, et un second qui vise les yeux pour donner sa température. Recoupant donc identité et température, son système est installé depuis avril en plein confinement dans des bureaux de Poste et sur des sites de production (*Renault*, *Vinci*) afin que le petit personnel puisse

(34) *Myconnect* (2014) - Gérant-fondateur : Raphaël Marino, Responsable technique : Benjamin Lechevalier, Responsable développement : Yoann Secroun - 14 Rue des Vergers, 34130 Mudaison

(37) *Objetdomotique* (2014) - Directeur-fondateur : Guillaume Tessier - 49 Boulevard Preuilly, 37000 Tours

(38, 13) *Novalyo* (2010) - Directeur-fondateur : Mohamed Kheloufi - Siège social : ZAC des Castors, Rue des Castors, 38150 Salaise-sur-Sanne - Succursale : Novalyo Sud, 1130 Avenue de la Lauzière, Bâtiment A4, 13100 Aix-en-Provence

(57) *Two-i* (2017) - Président-fondateur : Julien Trombini, Directeur général : Guillaume Cazenave - 11 Rempart Saint Thiebault, 57000 Metz

(60) *NTI Solutions* (2015) - Directeur-fondateur : Frédéric Cronnier - 9 Avenue Pierre Bérégovoy, 60000 Beauvais

(75) *Outsight* (2019) - Président-fondateur : Raul Bravo - Cofondateurs : Olivier Garcia (expert algorithmes), Cédric Hutching (directeur général), Scott Buchter (conseiller scientifique) - 2 rue de Bérite 75006 Paris

(75) *Ibs'ôn, Intelligent Business Services* (2006) - Directeur technique : Dominique Ancher, Ingénieure : Laure Michelet, Responsables installation : Brian Ancher et Fabrice Ferreira
38 rue de Berri, 75008 Paris

(75) *Datakalab* (2016) - Directeur-fondateur : Xavier Fischer, Cofondateur-Directeur marketing : Frank Tapiro, Cofondateur-Directeur Technologie : Lucas Fischer, Responsable recherche (et prof à la Sorbonne) : Kevin Bailly - 114 Boulevard Malesherbes, 75017 Paris

(87) *NITD* (2014) - Gérant fondateur : Romain Kerrinckx - 4 Avenue du Président Georges Pompidou, 87210 Le Dorat

continuer de faire tourner coûte que coûte la roue glorieuse de l'économie.

La détection des « émotions » par intelligence artificielle

Avec la vidéodétection à tout crin de la température corporelle comme un sésame valant autorisation de pénétrer dans tout type de bâtiments –température pourtant considérée il y a quelques mois à peine comme une donnée de santé privée–, c'est en réalité face à une extension de technologies existantes qu'on se trouve confrontés. Menée par un bataillon de start-up pour lesquelles le covid-19 n'est qu'un prétexte statistique lucratif, vu que la chaleur ne dit rien sur le fait d'être positif au virus ou pas, cette extension en dit surtout long sur l'acceptation préalable de la prolifération des caméras. Mais tout ne s'arrête même pas là, parce qu'à côté de ces marchands de peur, il existe également d'autres micro-structures dont la nuisance mérite d'être reconnue à sa juste valeur : celles qui développent un modèle de surveillance de masse ayant pour objet la détection des comportements suspects, et qui profitent de l'épidémie pour accélérer le processus d'apprentissage automatique de leurs algorithmes (*deep learning*) sur le dos de millions de cobayes involontaires.

Deux d'entre elles sortent notamment du lot, puisque leur ambition avouée est de franchir une nouvelle frontière en transformant les émotions humaines en données exploitables dans les domaines de la sécurité, de la smartcity et du marketing. Concrètement, en s'appuyant sur la psychologie cognitive et les neurosciences, elles analysent les infimes variations de chaque visage à l'intérieur de foules entières grâce à des caméras et des capteurs reliés à des logiciels maisons, ce qui nécessite d'énormes quantités d'images permanentes pour affiner le monstrueux travail de leurs calculateurs informatiques. La start-up *Two-i* de Metz (57) a ainsi constitué sa base de données initiale sur les expressions faciales de douleur, de colère et de stress d'abord grâce à des hôpitaux lorrains qui lui ont

permis d'analyser les seuils de douleur des malades en fonction des modalités de mobilisation des différents groupes de muscles du visage, puis grâce aux dirigeants du stade de football Saint-Symphorien pour étudier (à leur insu) ses supporters trop turbulents, et plus récemment encore grâce au maire de Nice qui a mis les caméras des 170 rames du tramway de la ligne 1 à sa disposition pour observer le stress des passagers. De son côté, *Datakalab* de Paris qui a débuté son activité dans le domaine de la publicité, a constitué sa base de données initiale en travaillant sur les visages de téléspectateurs pour le compte de TF1 et de France Télévisions Publicité, puis sur ceux des clients d'hypermarchés pour de grands groupes, mais aussi sur les voyageurs de la gare d'Aix-en-Provence à la demande de la SNCF, en associant captation des micromouvements du visage, fréquence cardiaque, température de la peau et micro-sudation des personnes sondées.

Puis vint l'épidémie de covid-19, et là ce fut un véritable bonheur pour ces deux flics du futur intéressés à chaque variation de pupille et au moindre petit muscle facial, sur un visage désormais partiellement recouvert de bleu et de blanc mais dont les parties restantes ne donneraient que plus d'informations. C'est ainsi que contrairement à leurs concurrents qui ont généralement dû se contenter des selfies postés sur les réseaux sociaux pour être exploités par les requins de la donnée, *Two-i* et *Datakalab* ont proposé de mettre leurs algorithmes à disposition des autorités, afin de pouvoir détecter *en live* les récalcitrants au port du masque et de contrôler le respect de la distanciation physique au sein de grands flux de personnes. Cela était en effet non seulement un jeu d'enfant pour des logiciels développés de manière bien plus fine, mais surtout une occasion immanquable pour les faire mouliner à grande échelle en améliorant la mise au point de techniques de reconnaissance faciale qui ne disent pas encore leur nom.

De mai à juin dernier, *Datakalab* a ainsi installé pour la RATP douze nouvelles caméras dans la station

de métro Châtelet, un dispositif également déployé sur trois marchés cannois, afin de détecter le port effectif du masque et de rationaliser en passant le sale travail de la police et des contrôleurs. Quant à *Two-i*, elle a lancé en mai sa plateforme *Vigilance* qui compile les données des caméras et autres capteurs d'une ville pour lancer des alertes en cas de non respect des règles de distanciation physique, de non-port du masque ou de température supérieure à 38 degrés. Désormais associée au constructeur japonais *Konica Minolta*, spécialisé dans l'optique (de l'impression aux téléobjectifs), *Two-i* propose en outre depuis juin son logiciel associé à une caméra à spectre large couplant détection de température corporelle et verrouillage des portes pour gérer et orienter les flux de visiteurs. Un dispositif automatique déjà vendu et installé dans le sas d'entrée des urgences d'un hôpital du sud de la France.

Le traçage des comportements par Lidar

Enfin, pour compléter ce Top 10 de start-up (5 à 35 salariés chacune) qui profitent de l'épidémie pour renforcer le contrôle totalisant du pouvoir sur nos vies, on ne pouvait pas passer à côté de *Outsight*, qui vient d'implanter son système de surveillance de foules dans l'aéroport parisien de Roissy, au niveau de la salle de livraison des bagages du Terminal 2E et le long du parcours de correspondance. Plus précisément, *Outsight* utilise un Lidar, soit un radar à technologie non pas d'ondes mais de laser qui analyse les formes par ricochet des lumières émises, couplé à une caméra 3D «sémantique» et à un logiciel d'intelligence artificielle, initialement développés pour de futurs véhicules autonomes. Ce système permet de tracer des objets ou des personnes présentant une caractéristique donnée dans une foule très importante, en attribuant un marqueur numérique unique à tout ce qui passe dans son champ de vision, puis en le suivant tout au long de son trajet (disons telle silhouette, valise ou type de chaussure, puisque *Outsight* analyse à la fois la position de l'objet détecté,

sa vitesse de déplacement, sa taille et les matériaux qui le composent). Expérimenté à Roissy depuis juin et jusqu'à la fin de l'été sur les passagers au bilan carbone désastreux –avec le port du masque, la température corporelle et le respect des règles de distanciation physique en guise de premiers marqueurs algorithmiques consensuels–, ce dispositif risque d'être promis à un bel avenir orwellien si personne ne lui met des bâtons dans les roues. Chacun chacune de la manière qui lui semblera la plus adéquate, ça va de soi.

FANTÔME

C'était notre force d'imagination qui bougeait le verre, au milieu du cercle d'amies cherchant à évoquer les esprits dans une chambre ombre et silencieuse. Ce pouvoir particulier évoquait également ces sons de frappe qui culminaient dans nos cris aigus et notre course précipitée vers la porte qu'on claquait close derrière nous pour ne plus être rouverte le temps de notre envolée. Ainsi le fantôme de la maison, nous voyant arriver, haussait les épaules : « *Va comprendre...* ».

Suite à la lecture d'écrits d'un philosophe allemand dans les années '50¹, le vocable *fantôme* m'évoque tout autre chose que le souvenir d'enfance décrit ci-dessus, tout autre chose que les apparences fantasmagoriques de narrations mystérieuses. Car si les mots de Günther Anders provoquent peur, horreur et frisson digne d'un *Dracula*, son château hanté se situe cependant loin des montagnes isolées en Transylvanie où les hurlements des loups rythment les battements du cœur. Non, le décor du conte fantastique de ce philosophe se retrouve au bout du nez : notre quotidien contingent dominé par la technologie. Son sujet n'est point un envol de l'imagination mais une compréhension de la réalité. Et pourtant ses écrits évoquent des questions qui font apparaître les spectres à chaque coin de rue. Ceci sans fantasmer ni avec option de sortir du jeu en tapant la porte.

Élaborons un petit peu ses propos. Dans son livre, Anders s'interroge sur le caractère des événements livrés à domicile par la radio et la télévision. « *Quel est leur statut ?* » se demande-il. Ils sont là et pourtant ils ne le sont pas, ils sont en même temps réels et apparents, et donc « *nous n'arrivons pas à savoir si nous devons le qualifier de présent ou d'absent, de réel ou de figuré. C'est pour cette raison que nous avons donné à cette réalité équivoque le nom de "fantôme"* ». Par la médiation de ces outils technologiques, « *Le monde, ni présent ni absent, devient un fantôme.* ».

On poursuit. Suite à l'incontestable statut de « réel » octroyé à l'image, sa consommation ferme tout œil critique sur le rôle médiateur du petit écran. Il s'ensuit que le monde fantomatique livré à domicile chez des centaines de millions de personnes (une masse) devient leur réalité. L'écran remplace le crâne. On y adapte les comportements, on y dirige les sentiments (par exemple l'amour ou la haine pour des personnages télévisés), on en copie les modèles (par exemple les visages de femme modelés selon un standard),... Nous devenons de ceux qui hantent ce château qui est l'image du monde construit par des ondes, nous nous évaporons nous-mêmes en fantômes.

A l'instar de la massification industrielle, un des fondements de ce monde devenu château hanté est la

Une conclusion qui est d'ailleurs valable pour l'ensemble des start-up mentionnées plus avant, et dont les coordonnées recueillies ci-dessous ouvriront peut-être des pistes pour toutes celles et ceux qui ne se résignent pas à la prolifération de la pandémie technologique dans le moindre aspect de nos vies, du plus intime au plus exposé.

S. Sance

anarchie !. Mensuel anarchiste, n° 5, juillet/août 2020

multiplication par l'image. Une chose qui n'a pas été copiée et recopiée par centaines n'existe tout simplement pas. L'individu et son expérience individuelle ne sont que figurant et accessoire dans ce conte cruel. Les événements qui ne sont pas relatés par la radio, ne serviront pas comme brique de ce fameux château et par là sont vidés de toute valeur.

Aujourd'hui le train fantôme (en passant, remarquons le parallèle avec les trains actuellement remplis de passagers masqués) speede à toute vitesse. Écrit en 1957, le livre source inspiratoire de cet article, ne décrit pas le dernier épisode de *La fabrique fantomatique* qui continue de dévorer notre imaginaire quasi complètement construit (ou plutôt détruit) à l'aide des outils onduleux. Les liens sociaux en dépendent, tout comme la perception de l'espace est bâti sur google maps. Anders, analysant le comportement des touristes possédés par la prise d'images photographiques (ne pas avoir pris une photo signifie ne pas avoir été quelque part), n'a pas connu l'époque du selfie frénétique standardisant automatiquement tout visage ou encore l'envoi dans le monde virtuel de la moindre banalité de la vie pour acquérir le statut d'existence. Car « *ne pas être perçu* » égale « *ne pas être* ».

Et alors, est-ce que le monde disparaît derrière son image ? Est-ce que le monde devient son image ? Est-ce que l'image devient le monde ? Est-ce que le virtuel est devenu la réalité ? Est-ce que la réalité est devenue virtuelle ? Ce qui est sûr, c'est qu'on n'est plus en mesure de faire une séparation entre les deux et que nous regardons la réalité à travers la matrice du virtuel. Ainsi toute observation confirme le fondement : l'univers technologique. Si la conscience désigne le rapport au monde et les facultés pour sa compréhension, il n'est pas grossier de dire que la conscience est devenue technologique. Et plus l'univers technologique devient le Tout, plus le monde fantasmagorique de mon enfance disparaît. Il le mange. L'imaginaire technologique se nourrit des cadavres de toute autre imagination.

Il n'y a pas de sortie de secours, mais la possibilité de transformer la défaite en défi n'est pas inimaginable. Une coupe fantaisie qui perturbe le château hanté comme cela a été le cas dans le Val-de-Marne en mai dernier dévoile que le fantôme est cousu de fibres bien réelles. Si on ne peut pas être transformé en individus libres d'un coup de baguette, cet acte relève pourtant de la force magique : il hérite notre imagination au détriment de celle de la technologie. Il évoque la liberté et son combat qui est un échange entre conscience et imagination, entre les tentatives de saisir le monde et d'entretenir le jeu.

Sus Antigone

anarchie !. Mensuel anarchiste, n° 5, juillet/août 2020

1 Il s'agit de *L'obsolescence de l'homme* écrit par Günther Anders

L'ÉPOPÉE DU NUMÉRIQUE

« Mesurer, c'est mentir »
Giordano Bruno

« Les abstractions n'ont point de jambes pour marcher,
elles ne marchent que lorsqu'elles sont portées par des êtres
vivants »,
Michel Bakounine

À la base du numérique, il y a la mathématisation de la nature ouverte par Galilée sur la base de présupposés. Connaître n'est plus le fruit d'une observation minutieuse, mais d'expérimentations nécessairement partielles visant à reproduire des processus naturels. La sensibilité et la perception cèdent aux abstractions physico-mathématiques, curieusement considérées comme plus objectives. L'objectivité est ainsi posée, sans chercher ce que pourrait être l'intimité de la nature. Cette objectivité est en réalité davantage une représentation sociale qu'un dévoilement scientifique, une traduction dans un langage spécifique que la vérité offerte au monde.

Le langage mathématique se concrétise ensuite dans des innovations techniques. Ces dernières valident alors les abstractions physico-mathématiques... dont elles sont issues. Raisonnement tautologique voilé par l'étendue des infrastructures techniques qui recouvrent désormais le monde.

Le numérique repose justement sur une simplification forcenée du vivant. L'être humain par exemple n'est pas considéré pour ce qu'il est, mais est réduit à une machine complexe qu'il serait possible de reprogrammer à volonté. La machine est à la fois la méthode et le modèle : les machines ont d'abord été conçues pour reproduire la nature et la mettre en œuvre, avant de devenir le socle de la plupart des rapports sociaux. Le numérique est une percée dans cette généralisation de la machine, jusqu'à son intériorisation dans les corps. L'être humain n'est plus seulement considéré comme un instrument, il est instrument : il va jusqu'à se faire injecter des puces électroniques sous cutanées.

Les véritables ancêtres du numérique sont en fait les machines à calculer qui apparaissent dès le 17^{ème} siècle avec la pascaline de Blaise Pascal. Au 20^{ème} siècle, des systèmes techniques de plus en plus complexes sont créés. IBM jouera un rôle dans ce perfectionnement, fournissant des machines mécanographiques de poinçonnage de cartes perforées aux nazis. L'industrie d'armement, la gestion des camps de travail, le recensement des juifs dans les camps de concentration s'en trouveront optimisés.

Par la suite, les systèmes techniques ont surtout des applications militaires, notamment pour les missiles. En

1945, l'ENIAC passe pour être le premier ordinateur. Occupant plus de 160m² et pesant 30 tonnes, il est utilisé par l'armée états-unienne dans des recherches sur la balistique. Dès 1952, le réseau SAGE, ancêtre d'Internet, est déployé aux Etats-Unis. Il permet alors de produire en temps réel une image de l'espace aérien. Il met en réseau stations radar et bases militaires, reliées à des ordinateurs. A l'instar du nucléaire, le numérique est d'abord une histoire militaire. L'un des grands thuriféraires de la cybernétique est John Von Neumann, celui-là même qui a développé les ordinateurs de calcul nécessaires à la fabrication de la bombe atomique.

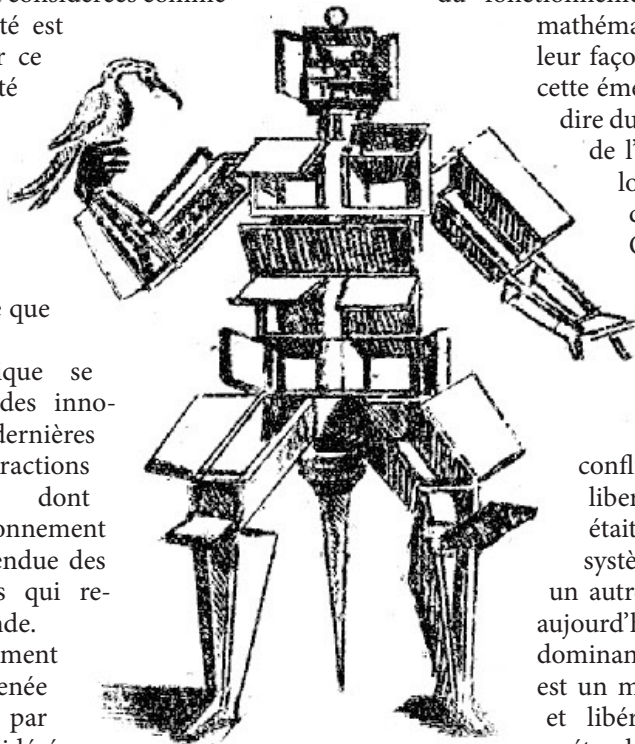
Un cercle de chercheurs et chercheuses se réunit à la fin des années 1940 pour édifier une science générale du fonctionnement de l'esprit. Rapidement, des

mathématiciens et ingénieurs imposent leur façon de voir. Norbert Wiener, star de cette émergence de la cybernétique, c'est-à-dire du gouvernement de la machine, part de l'idée que le monde est régi par la loi d'entropie : l'ordre a tendance à diminuer et le désordre à augmenter.

Or, le chercheur s'imaginerait comme un redresseur de tort, comme un correcteur d'une nature imparfaite. Le but avoué de ses recherches en 1948, c'est d'instaurer un ordre sans dérèglements, sans conflits, sans déviances. Sans vie ni liberté. Ce n'est pas pour rien qu'il était un spécialiste de la création de systèmes de contrôle. Voilà qui jette un autre regard sur l'essor du numérique aujourd'hui. Fondamentalement, l'idéologie dominante dans l'industrie du numérique est un mélange entre conservatisme social et libéralisme économique. Cet ordre, prétendument naturel, est en même temps à confirmer et à programmer sans arrêt.

Le mouvement de la cybernétique est ainsi inauguré. Mathématiciens, informaticiens et autres scientifiques présents n'y connaissent pas grand-chose à la structure cérébrale et encore moins au mystère du vivant. Ils vont pourtant oser la comparaison entre leurs machines de calcul et les processus du cerveau humain. C'est davantage un coup marketing qu'autre chose. Le traitement modélisé de flux informationnels, réduisant le réel à des codes binaires, n'a rien à voir avec la complexité de la pensée humaine. C'est une conception tronquée et biaisée de ce que suppose un processus d'intelligence, indissociable d'une appréhension sensible et corporelle des situations. Notons au passage que les promoteurs de la cybernétique ne sont pas matérialistes. Le matérialisme refuse en effet cette dissociation du corps et de l'esprit. Nos scientifiques ne conservent que l'esprit pur, mathématique, sans sensations.

Alan Turing, John McCarthy, Marvin Minsky et d'autres décomposent les processus de pensée en fonctions logiques : c'est la programmation. Le numérique consiste donc à collecter et transformer l'information originelle



en la rendant compatible pour un ordi – c'est-à-dire par une action réductrice et simplificatrice, à savoir tout traduire en langage binaire. N'importe quel musicien ou musicienne comprendra aisément à la fois la puissance et la misère d'une telle chose. Ce qui est vrai pour la musique l'est d'autant plus pour la vie quotidienne. Ce n'est pas nouveau : toute bureaucratie se base sur une logique réductrice, permettant de faire entrer chacun et chacune dans des cases. L'informatique radicalise le processus. Il faut faire rentrer chaque chose et chaque être dans des catégories préétablies selon les schémas de pensée des programmeurs ou de leurs commanditaires. Cela ne peut qu'amplifier la pensée gestionnaire, celle qui réduit tout un chacun à un sujet à administrer. Et donner un pouvoir énorme à celui ou celle qui programme.

Ainsi, l'essor du numérique émane d'un mensonge publicitaire : on présente des calculatrices sophistiquées comme des reproductions de la pensée humaine. Ne parlez-vous pas d'« Intelligence Artificielle » ? C'est évidemment un abus de langage. En réalité, il s'agit d'imposer un mode de rationalité simpliste destiné à satisfaire des intérêts divers. Le problème est que cette conception a fini par s'imposer dans des cercles de plus en plus larges, et c'est la complexité de la pensée humaine qui se retrouve de plus en plus réduite, confinée à ces schémas restrictifs.

Comme toute technique, le numérique n'est pas neutre. Il reflète les valeurs de ses créateurs et est enchâssé dans les pouvoirs politiques et économiques existants. Toute technique fabrique des situations auxquelles il faut s'adapter, à l'image des ouvriers et ouvrières captés par le rythme de la machine. Une technique particulière façonne des rapports sociaux spécifiques. C'est le cas aussi du numérique.

Évidemment qu'un outil implique un mouvement de la conscience. Se saisir d'une arme n'a pas le même sens pour un militaire, qui ne s'encombre pas de la moindre réflexion et se contente de suivre les ordres, que pour un révolutionnaire qui cherche l'émancipation et n'oublie pas la puissance mortelle de ce qu'il a en mains et des contradictions avec ses espérances. Dans ce dernier cas, la violence n'est pas banalisée, la cible minutieusement choisie, l'illusion de la toute-puissance qu'implique l'arme est critiquée – c'est en tout cas ce qui devrait être. À l'inverse, un type en uniforme se retrouve réduit à une fonction sociale d'un système. Il en est de même dès qu'on essaie de saisir une machine : c'est toujours nous qui nous trouvons en réalité captés par la machine, incapables d'en définir l'usage et devenant les instruments d'un projet qui nous dépasse. La bombe H n'est pas un prolongement de l'arc ou du flingue. C'est autre chose qui n'a rien à voir. Pareil pour le numérique. Comme disait Günther Anders, un seuil a été franchi avec le développement des systèmes techno-industriels d'aujourd'hui, qui nous dépassent.

À un moment où, sous couvert de confinement notamment, même les critiques de ce monde se mettent à réseauter sur Discord ou à s'organiser via Facebook, il est bon de rappeler qu'il n'y a pas d'usages émancipés et réappropriables du numérique. Il peut être opportun de diffuser des idées et des pratiques par ce biais, mais la révolte a surtout besoin de confrontation physique, de réel. Plus largement, une vie plus libre est une vie dans laquelle moins d'objets, particulièrement technologiques, gravitent autour de soi. La technologie a depuis longtemps décré nos capacités autonomes, contrairement à la plupart

des outils anciens. Elle nous maintient dans une situation infantile, où la maîtrise de nos existences est abandonnée à des tas de machines et de dispositifs et à celles et ceux qui les développent.

La bonne nouvelle, c'est que l'ordre numérique s'appuie sur un tas d'infrastructures, dont certaines sont à portée de toutes les mains : extraction minière, antennes-relais, câbles, réseau d'électricité, satellites, Data centers, etc. Ces infrastructures sont en expansion avec le développement du numérique, dont le dernier avatar est l'installation de la 5G pour l'Internet des objets et les voitures autonomes. La part du numérique dans la consommation mondiale d'électricité est estimée à 50% pour 2030, soit la quantité équivalente à ce que l'humanité consommait en 2008. Cette croissance du numérique est principalement due au rythme de renouvellement des smartphones, au développement des objets connectés, à la numérisation des industries et l'explosion du trafic de données, ce dernier croissant selon Cisco de 25% par an. Le développement de la vidéo tient une part importante. Netflix représente à elle-seule 15% du trafic Internet global. Les réseaux sociaux ne sont pas loin derrière. Facebook, c'est 8,4% du trafic. L'attaque tout azimut de l'ordre numérique n'en est que plus pressante. À condition de ne pas en faire une question séparée.

De la même manière qu'il n'est pas envisageable de supprimer les prisons sans en finir avec les sociétés qui en ont besoin ou peu probable de sortir du nucléaire sans détruire l'ordre existant pour une société plus libre et plus égalitaire, la lutte contre le numérique n'est pas une nouvelle lutte séparée. Au contraire. C'est un ensemble d'infrastructures, de dispositifs, de valeurs qui se retrouvent de plus en plus dans tous les domaines des sociétés capitalistes et industrielles. Il n'y a aucun sens à se déclarer anticapitaliste sans applaudir des deux mains les attaques des infrastructures qui font dorénavant fonctionner l'accumulation du capital. Il n'y a aucun sens à se déclarer antiraciste sans chercher à s'opposer aux fondations permettant un affinement de la séparation en catégories administratives et de la gestion des populations. D'ailleurs, Amazon a déposé un brevet en octobre 2018 sur une méthode d'identification des accents et des origines ethniques des utilisateurs et utilisatrices de son enceinte connectée, dans le but d'affiner les profils pour mieux cibler les pubs. Le numérique appuie ainsi la réémergence des thèses raciales et des préjugés racistes. Et on pourrait décliner ce raisonnement à l'ensemble des luttes séparées. La lutte contre l'ordre numérique a le mérite de rappeler qu'il n'y a justement pas de luttes parcellaires, mais seulement des cristallisations sur certains aspects de la domination. L'ordre existant n'est pas un ensemble d'oppressions séparées, mais un ensemble cohérent à détruire dans le moindre de ses aspects. Et il semble que ses infrastructures peuvent être une cible privilégiée – mais pas unique. Il ne suffira pas de couper les communications du pouvoir pour construire un monde nouveau. Mais ça peut être un bon début.

Jack Déjean

anarchie !. Mensuel anarchiste n° 6, septembre 2020

POURQUOI JE SUIS CONTRE LA 5G

Parce que la 5G est d'abord le moyen de faire tourner plus rapidement ce monde qui se base sur la domination de l'autre, et donc sur la guerre, sur l'exploitation salariale, sur le contrôle social... comme sur tant d'autres saloperies que je veux détruire.

Parce que la *smart city* envahie de capteurs et de caméras, dans laquelle chaque sphère de nos vies est mesurée, décomposée, analysée pour être «orientée» par les algorithmes, ressemble à s'y méprendre au cauchemar de la prison cybernétique. Une ville artificielle et close, peuplée de prisonniers lobotomisés auxquels on a enlevé jusqu'au goût de l'évasion.

Parce que l'*intelligence artificielle* offre au pouvoir la possibilité de rationaliser chaque manifestation de la réalité, guidant nos comportements, mais aussi nos idées, sensations et désirs le long d'une trajectoire programmée.

Parce que la 5G est bien le rêve des pouvoirs modernes. Dans un système de plus en plus instable, en proie à des crises et des révoltes en tous genres qui tendent parfois à le remettre en question, la préservation de l'ordre et de la sécurité de l'État nécessite une maîtrise de plus en plus totale sur l'imprévisible liberté.

Parce que la technologie est devenue un facteur essentiel qui détermine l'évolution d'ensemble de la société ;

l'infrastructure incontournable pour produire et reproduire *le monde du pouvoir* dans lequel nous sommes contraints de vivre sans avoir aucune chance de lui donner forme selon nos propres besoins et désirs.

Parce qu'on n'échappe pas à cette réalité fondamentale : la technologie dépend de la destruction d'écosystèmes, en ce compris les dernières étendues de vie sauvage. Affamée de matériaux, d'électricité et de terres rares sans lesquels elle ne pourrait pas exister, la technologie provoque d'incommensurables ravages à la nature et à la santé humaine.

Parce que j'ai conscience que le monde est en train de vaciller au bord de l'abysse. Et une fois effacé de l'horizon toute perspective de transformation révolutionnaire, se profile uniquement notre extinction.

Parce que pour ceux et celles qui n'entendent pas capituler face au fatalisme, ni passer leur temps dans la prière ou dans l'indifférence, il ne reste aucun doute : *tout bloquer* est le minimum qu'on puisse tenter de faire.

Parce que j'aspire à un monde libre et sauvage.

anarchie !. Mensuel anarchiste, n° 7, octobre 2020

SIGNAUX DE FUMÉE

Avec la mise aux enchères des fréquences 5G le 29 septembre prochain et le déploiement consécutif de milliers d'antennes supplémentaires sur les sites existants, ce n'est pas peu dire que l'État français redoute de nouvelles vagues de sabotages. Depuis l'automne 2018, sans même attendre l'arrivée de cette nouvelle génération d'aliénation accélérée et de juteux profits pour les entreprises en matière d'automatisation et de contrôle à distance, ce sont en effet plus d'une centaine d'antennes de téléphonie et de télévision qui ont déjà été sabotées pour des tas de raisons différentes. Rien que pendant le grand confinement de mars/avril dernier, près d'une par jour a été incendiée ou sectionnée, et ce mouvement offensif n'a pas cessé depuis aux quatre coins de l'hexagone, avec des intensités variables.

Comme toute structure simple, à l'air libre et disséminée un peu partout, y compris dans des endroits plus reculés, il est impossible pour le pouvoir de les surveiller toutes, et ces câbles à portée de mains aussi généreuses que déterminées continueront certainement d'être endommagés pour tenter d'enrayer la pandémie technologique qui s'imisce toujours plus dans les moindres aspects de nos vies. Pourtant, en plus de ces cibles de choix auxquelles chacun peut adresser ses salutations les plus chaleureuses, il existe également d'autres possibilités de leur porter des coups. Certaines sont déjà connues — comme les réseaux de fibre optique ou d'électricité dont elles dépendent —, mais

une autre un peu plus négligée a été mise à jour lors des protestations en Angleterre contre les nouvelles antennes 5G. Si de l'autre côté de la Manche ce sont ainsi près de 90 antennes qui ont été sabotées depuis avril dernier, dont la dernière en date qui a été réduite en cendres le 10 septembre à Bradford, l'État et les compagnies se sont aussi scandalisées du fait que de nombreux techniciens qui montent ces structures sont directement pris à partie par des habitants qui subissent directement leurs ondes.

Voilà bien une question des plus intéressantes en effet, et qui ouvre de nouvelles pistes d'intervention : quelles sont donc ces entreprises qui rassemblent en amont le matos sorti des usines de Huawei, Nokia et Ericsson dans leurs précieux entrepôts, avant de parcourir villes et villages pour infester les pylônes de leurs nouveaux émetteurs-récepteurs? Parmi les plus importants installateurs d'équipements en tout G pour le compte des gros opérateurs, on retrouve selon les régions *Axians*, la filiale énergie et communications du fameux constructeur de prisons Vinci, mais aussi le groupe *SNEF*, la coopérative *SCOPELEC* ainsi que le groupe *CIRCET*. Il est d'ailleurs possible de dénicher leurs locaux ou leurs véhicules un peu partout pour leur exprimer ce qu'on pense de leur sale travail, comme nous l'a rappelé l'incendie d'un véhicule de la *SNEF* à Marseille fin mars en plein confinement, faisant suite à celui des installations électriques d'un de leurs

locaux la semaine précédente. Deux attaques notamment revendiquées contre «*les mailles [qui] se resserrent davantage en ces temps de folie pandémique et les tentatives de dépossession de nos vies.*»

Comme vous le savez certainement déjà, la rubrique de ce journal intitulée *Le coin des bonnes adresses* aime pourtant rien moins que débusquer pour ses chers lecteurs des responsabilités de proximité plus méconnues, et que de petits gestes audacieux pourraient bien ruiner définitivement. C'est ainsi qu'au nord de Bordeaux, au bout d'une zone industrielle quelconque, se trouve le siège d'une société en plein boom, dont le nom ne peut cacher les ambitions : *Pylône Télécoms*. Lancée fin 2018 par deux amis d'enfance frais émoulus de leur école en génie mécanique et produits industriels, elle compte déjà une trentaine de salariés, et recrute ces temps-ci force monteurs-câbleurs afin d'ouvrir deux nouvelles bases à Toulouse et Nantes. On l'aura deviné, ce sous-traitant des opérateurs de téléphonie mobile dans le grand ouest leur offre non seulement la garantie de ne pas s'embarrasser de scrupules cancérigènes ou environnementaux tant qu'il y a de fric à se faire, mais aussi une flexibilité à toute épreuve. Spécialisée dans l'installation de ces équipements en grande hauteur sur les pylônes de plus de 40 mètres, sur les toits plus compliqués des immeubles ou sur les châteaux d'eau, ainsi que dans leur programmation informatique, elle fait partie de ces entreprises prioritaires aux perspectives alléchantes qui ne se sont pas arrêtées pendant le grand confinement. Et quand on sait que ce sont justement les trois villes de Bordeaux, Toulouse et Nantes qui concentrent déjà près de la moitié des premières antennes 5G installées «*à titre expérimental*» (96 sur 462) et seront parmi les premières ouvertes à sa commercialisation, on comprend mieux

pourquoi le jeune loup qui la dirige a choisi d'afficher son sourire carnassier dans la rubrique *Priorité emploi* du JT de la première chaîne étatique afin de multiplier le grand bain des nouvelles ondes.

Une seconde petite entreprise régionale d'une cinquantaine d'employés aux grandes conséquences mérite également un coup de projecteur. Située à l'opposé du pays au bord d'une voie ferrée entre Issoire et Brioude, elle figure dans le haut du palmarès annuel des *Champions français de la croissance 2020* décerné par un célèbre journal économique. Et pour cause, puisque *Inframet* est concepteur, fabricant et installateur de pylônes de télécommunication. Livrant chaque année 700 monstres d'acier «*sur-mesure*» sortis de son usine, y compris par hélicoptères dans les zones de montagne difficiles d'accès, elle a par exemple remporté une partie de l'appel d'offres de la région Auvergne-Rhône-Alpes pour détruire les 57 dernières zones blanches de l'Ain, de la Drôme ou de la Loire. Avec les 5000 nouveaux pylônes prévus à l'échelle nationale pour qu'aucun espace n'échappe plus aux ondes numériques, *Inframet* se frotte bien sûr les mains. Sera-t-on dès lors surpris qu'en plus de ses équipes de chaudronniers, soudeurs, monteurs et grutiers au service de la domination technologique, elle propose également son expertise en cas de «*dégradation des suites d'un incendie, vandalisme, événement climatique*», ou qu'elle fabrique des mâts de mesure du vent pour les futurs champs d'éoliennes ainsi que des pylônes spécifiques pour les antennes et radars du ministère de la Défense et pour la gendarmerie ?

Entre les antennes-relais déjà en place, lasses de transmettre quotidiennement la vacuité des communications humaines et de surveiller leurs mouvements, attendant impatiemment une petite aide pour les soulager de leur tâche; entre un *Pylône Télécoms* qui les barde d'équipements nocifs ou un *Inframet* qui les construit, les cœurs épris de liberté n'ont que l'embarras du choix.

Pauline Flayban

anarchie !. Mensuel anarchiste, n° 7, octobre 2020



* *Pylône Télécoms*

Siège : 11 rue Jean Baptiste Perrin, 33320 Eysines
Annexe : *Pylône Immobilier*, 5 impasse des Mimosas, 65000 Tarbes

Président-fondateur : Jean-Baptiste Fontan, demeurant 23, rue Ambroise Croizat, 65320 Bordères-sur-l'Echez
Directeur général-fondateur : Guillaume Duclos, demeurant 8 place du Foirail, 65 000 Tarbes

* *Inframet (Infrastructures Métalliques)*

Siège : Centre d'activités des verreries, 43250 Sainte-Flo-rine

Président : Jérôme Marut, demeurant 73 route de Ronchamp, 70270 Saint-Barthélemy
Coordinateur projets : Alexandre Col

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES ATTAQUES D'ANTENNES RELAIS !

Ce texte s'adresse aux personnes qui soutiennent et/ou pratiquent l'attaque.

Il se veut être une réflexion plus globale sur le choix des cibles.

Il ne prétend pas apporter des idées neuves ou des solutions géniales mais tente de faire un petit point et s'ose même à regarder plus loin.

Des petits trous

Voir une multiplication de la pratique du cramage d'antennes ou de fibre optique (et de l'attaque en général d'ailleurs) m'a profondément réjoui. Maintenant que le foisonnement semble être un peu retombé je pense qu'il peut-être intéressant pour nous de se remettre à penser plus à froid. Les attaques d'antennes relais ne sont pas nouvelles, cela fait de nombreuses années qu'on peut en voir régulièrement. Si ces dernières années on a pu voir le rythme s'intensifier (en France en tout cas), l'explosion de ces derniers mois à été vraiment impressionnante. Pour autant qu'en reste il ? Des expériences individuelles, sans aucun doute. Des nouvelles complicités créées, j'imagine. Mais surtout de nouvelles possibilités, j'espère. Car ces trous dans la toile du réseaux sont si irréguliers et dispersés (à part quelques exceptions d'attaque coordonné à Paris ou Grenoble mais j'y reviens plus loin) qu'ils sont réparés en quelques heures, ou quelques jours dans le meilleurs des cas. Car le point faible de ces fameuses antennes est également leur point fort. Elles sont vulnérables, même pour de très petits groupes moyennement équipés, mais elles sont aussi très facilement remplaçables. Si l'effet est immédiat (le téléphone fonctionne ou le téléphone ne fonctionne pas), dans l'écrasante majorité des cas le réseau possède un maillage tellement serré qu'une autre antenne prend directement le relais (d'où leurs nom) et qu'on ne voit pas la différence au niveau des services. Malgré toute l'ardeur qui y a été mise, que représentent 50 antennes face aux 30.000 réparties sur l'ensemble du territoire ? Défaitiste ? Je ne pense pas.

Un autre regard

Nous pouvons prendre les choses d'une autre manière. Le fait que l'entièreté du territoire (et l'énorme majorité du monde d'ailleurs) soit couverte ne signifie pas qu'il n'y ait plus rien à faire, mais bien que l'on peut attaquer partout. Que ce soit dans une région où l'on passe du temps pour apprendre à y interagir et s'y déplacer en toute discrétion, ou plus loin pour brouiller les pistes en réfléchissant aux différents moyens de se déplacer sur de plus longues distances de façon anonyme.

De la même façon nous pouvons jeter un regard sur notre mouvement (j' y mets de façon simplificatrice tout ceux et celles que le désir de liberté pousse à l'attaque sans médiations) et sur sa plus grande faiblesse (à mon sens) :

le manque total d'organisation à moyenne/grande échelle. Regardons autrement. Le fait de ne pas avoir de groupe de décision centralisé, ni de chef, d'être dispersés, voire en désaccord sur certains nombre de points est peut-être notre meilleure arme contre la répression. Il est beaucoup plus difficile pour nos ennemis de comprendre qui veut quoi, qui dit quoi, et surtout qui fait quoi ! (moi même je m'y perds souvent). En cas d'arrestations je ne serai pas non plus en capacité de balancer des gens que je n'ai jamais vu.

Gardons donc nos saines méfiances envers tout ce qui pourrait ressembler à de l'autorité mais ne nous empêchons pas de penser à la façon dont nous pourrions nous organiser de manière plus large : des appels à des campagnes d'attaques, des partages de savoirs et pratiques sur papiers, des textes de débats entre nous, certaines rencontres informelles en réfléchissant grandement à la sécurité, des petits groupes de réflexion plutôt que des grosses AG, favoriser la rencontre d'un contact représentant d'autres gens plutôt qu'un processus à plus nombreuses, ...

Pour en revenir à leurs antennes, si l'idée que l'attaque est reproduite et partagée quant elle est simple et compréhensible reste pour moi un doux rêve (ou une idéologie dans certains cas¹) il n'en reste pas moins que ces cibles sont fortement intéressantes pour nous car plus accessibles sur le plan matériel (isolées, avec peu ou pas de protections) et donc plus faciles pour se lancer, entraîner d'autres compagnon.nes avec nous, apprendre à reconnaître des territoires, partager des pratiques et casser ce mythe que l'attaque reste l'affaire de spécialistes surentraînés et sur-équipées. Nous avons donc bien besoin de ces cibles. Mais pour aller au-delà d'elles.

Aller au-delà

Et justement les possibilités : Que ce soit à Paris pendant le confinement² ou à Grenoble quelques dizaines de jours plus tard³ le pas me semble franchis en passant d'une cible avec une valeur stratégique peu importante (car facilement remplaçable) en de multiples cibles qui une fois coordonnées augmente grandement l'efficacité de l'attaque. Que ce soit les 100.000 personnes privées d'internet et téléphone à Paris, ou à Grenoble où l'on apprend qu'une antenne de plus aurait coupé tout le réseau de la métropole⁴. Non pas que la recette soit nouvelle, mais

¹ *Abandonner les fantasmes de la politique. Critiques anarchistes de quelques dérives de la méthode insurrectionnelle*, ed. Attaque, mars 2019, 36 p.

² *Le Parisien*, 5-7 mai 2020, sur les câbles en fibre optique coupés à Ivry et Vitry (Val-de-Marne)

³ Attaques incendiaires autour de Grenoble, communiqué des Chauves-souris transmettant le feu paru sur Indymedia Nantes, 19 mai 2020

⁴ *Antenne, je ne boirai plus de ton réseau*, in *Le Postillon* (Grenoble)

je trouve très enthousiasmant qu'on se permette d'y penser, de le faire, de se coordonner, de frapper simultanément et de disparaître. C'est le pas en avant entre ce qui peut s'amalgamer à une certaine pratique du conflit basse intensité et ce qui pourrait devenir un conflit plus ouvert. Vu la tournure que prennent les choses avec d'un côté un système tout technologique sur-controlé et de l'autre la destruction toujours plus virulente de ce qu'on osait encore appeler nature il y a peu, je pense sincèrement que nous n'avons plus le temps. Plus le temps d'espérer qu'un énième mouvement social devienne incontrôlable si l'on y casse suffisamment de vitrines ; ou d'espérer qu'à force de petits exemples de sabotages diffus, une masse toujours plus servile se transforme en masse furieuse. Ne plus avoir le temps ne signifie pas pour moi se précipiter derrière chaque urgence (climatique ou sociale), ni suivre le flux toujours plus rapide du réseau, pour être « présent » à faire de la « contre information ». Non. Cela signifie planifier des opérations qui ont du sens, oser penser en termes de stratégie. Avec nos temporalités et non pas celles du pouvoir. D'autant que le système a traversé une « crise ». Et qu'il me paraît évident sans jouer aux prophètes qu'il y en aura d'autres, dont nous avons tout intérêt à profiter. Et nous pouvons peut-être déjà tirer certaines questions/conclusions de ce qui s'est passé.

Savoir où aller pendant le confinement, avec qui. Se souvenir de qui t'as ouvert sa porte et qui l'a laissé fermée. Si tu aurais dû accumuler du matériel offensif avant que les magasins ne ferment. Si tu avais oublié des choses. Si tu avais des moyens de te déplacer en évitant les contrôles. A quel point tu sais fonctionner et t'organiser sans ton téléphone, sans internet si le réseau tombe (de manière momentanée ou de façon un peu plus longue, ...).

n°56, été 2020

5 Panne électrique – les impacts d'une attaque physique sur le réseau électrique, site Vert Résistance, 25 mars 2020

A L'ASSAUT DE L'EXISTANT

*L*a circulation de plusieurs textes venus non seulement défendre publiquement les récents sabotages d'antennes-relais pendant le confinement, mais aussi tenter de pousser la réflexion un peu plus loin, m'ont donné envie d'apporter ma petite pierre. Il me semble en effet important que ce genre de discussions sur l'agir en cours puisse également se développer par écrit au-delà de telle ou telle attaque particulière ou de la solidarité en cas de répression, afin d'embrasser un horizon plus vaste où confronter et approfondir les perspectives individuelles de chacun chacune. Voici donc une autre contribution pour alimenter cet espace de réflexion, envoyée à quelques publications anarchistes non-virtuelles qui pourraient l'accueillir.

Le choix des cibles

Que ce soit pour la fibre ou les réseaux des télécommunications, il existe des nœuds que nous pourrions étudier. Il me paraît important également de rappeler que toute infrastructure essentielle au système techno-industrielle est actuellement alimentée par la production électrique. Si une cible paraît trop complexe pourquoi ne pas l'attaquer en amont, là où la surveillance est moindre. Quelques transformateurs électriques rendus inopérants peuvent plonger une grande ville dans l'obscurité totale de la déconnexion (avec tout ce que cela implique, à l'heure où toutes les infrastructures et l'écrasante majorité des interactions sont pensées en terme de système interconnecté et de flux).

Et si j'étais suffisamment préparé pour aller encore plus loin ? Et si j'avais l'information qu'à une heure donnée, l'endroit où je me trouve allait se retrouver dans le noir, sans système de surveillance, sans réseau, qu'est ce que je pourrais y faire ? Quelle préparation cela exigerait t'il ? Soyons honnêtes : nous sommes très peu nombreuses. Pour cela nous devrions peut-être nous concentrer d'avantages sur les pièces critiques de ce système si nous voulons lui porter des coups réellement dommageables.

Mon but n'est pas ici de dire que nous devrions exclusivement viser les centres névralgiques du pouvoir et que toute autre attaque n'est pas digne d'intérêt. Au contraire. Toute attaque est bonne en soi. Mais nous avons besoin de savoir ce que nous en attendons précisément. Ce qu'elles apportent, ce qu'elles n'apportent pas. Quels sont leurs effets et leurs limites. Ce qu'elles produisent et les possibilités qu'elles ouvrent.

Cela me paraît réellement nécessaire aujourd'hui. Si nous voulons (re)devenir dangereux, si nous voulons (re) devenir sauvages.

Paru sur internet, 6 juillet 2020

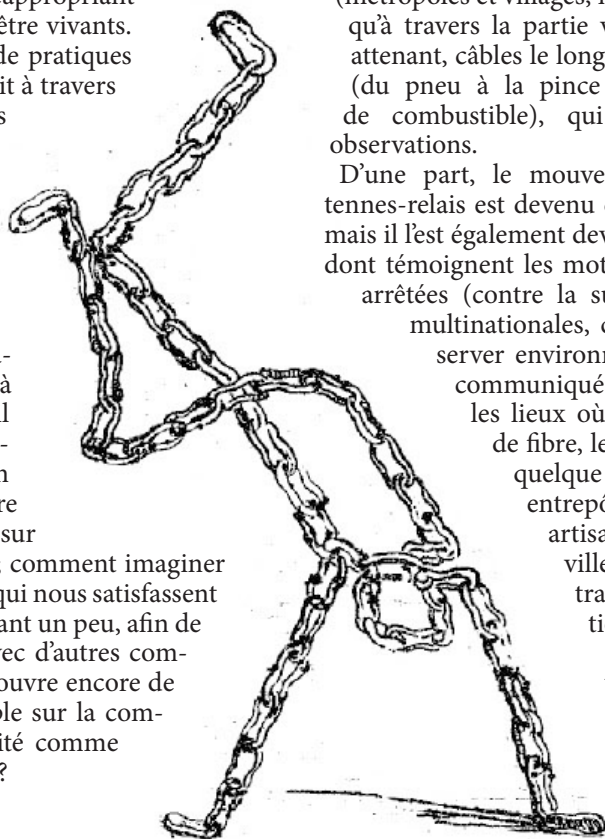
Agir à peu nombreux

« Nous pouvons ne rien faire, voilà la plus belle des raisons d'agir », disait un petit pamphlet de la fin du dernier millénaire. Et en effet, derrière ce paradoxe apparent qui pointait que tout commence souvent par un non dans ce monde de soumission, de résignation et de passivité organisées, le point de départ d'un agir subversif vers une pratique exagérée de liberté repose avant tout sur les individus. Non pas sur de mystérieuses forces sociales soumises à d'implacables mécanismes historiques, non pas sur quelque avant-garde organisée en mesure d'entraîner le poids de la masse derrière elle, mais bien sur ce petit ingrédient qui échappera toujours à la statistique des grands nombres.

A côté de l'auto-organisation et de l'autonomie des

individus pour attaquer ici et maintenant, il y a aussi un air entêtant qui vient nous bousculer régulièrement, en tout cas pour qui entend détruire l'existant de fond en comble : l'insurrection qui ouvre violemment la porte à l'expérience de la transformation révolutionnaire. Cette dernière n'est évidemment pas liée à une *croyance* historique ou à une *inéductibilité* messianique, mais bien à une *nécessité immédiate*, celle de démolir les structures de la domination comme les rapports sociaux qui en sont les piliers, ce à quoi la simple multiplication de groupes d'action ne saurait malheureusement pourvoir. Nous ne nous consolerons ainsi jamais de l'étendue des horreurs de l'autorité et de la dépossession qui nous environnent et nous saisissent, comme nous n'atancherons jamais cette soif de démolition à l'aune de notre seul agir. L'insurrection, donc, qui peut à la fois ouvrir sur des possibilités inouïes d'approfondissements destructifs, mais aussi sur un bouleversement de l'espace-temps de la domination, soit de la vie même dans toutes ses dimensions.

Par exemple, si agir à peu nombreux ne signifie pas forcément agir isolément, et si la force ne réside pas dans le nombre mais dans son caractère diffus et incontrôlable, la question pourrait dans ce cas devenir non plus attendre on ne sait qui ou on ne sait quelle condition objective, mais comment, tout en partant de soi, contribuer *en même temps* à favoriser, étendre, précipiter ou exacerber la guerre sociale, tant il est clair pour nous que le positif ne pourra surgir que du négatif – et pas l'inverse. Et c'est d'ailleurs là que vient se glisser la fameuse question de la projectualité, qu'on a beau chasser par la fenêtre et qui s'invite chaque fois en revenant frapper la porte, y compris lorsqu'on s'y attend le moins. Il s'agit de celle que l'on se donne, avec ses propres temporalités, et tout ce qu'on met en œuvre pour la mener à bien, en terme d'analyses, d'étude et de moyens, mais aussi d'efforts et d'énergie. Bien sûr, il n'est pas nécessaire d'avoir ces préoccupations en tête lorsqu'on franchit le seuil de l'agir – et de fait, beaucoup s'en passent sans souci, que ce soit par goût de la spontanéité ou désir ardent de simplement porter des coups à la domination en se réappropriant pour un instant le sentiment d'être vivants. Pourtant, au-delà de ce genre de pratiques qui ont tout leur sens, que ce soit à travers la multiplicité des antagonismes quotidiens ou lorsqu'elles sont un peu plus projetées d'avance, on finit régulièrement par se heurter, dans l'obscurité de sa propre conscience ou lors de discussions entre proches, à ce même gouffre d'interrogations : pourquoi s'en prendre à ceci plutôt qu'à cela, alors qu'il y a tant à faire et que la domination n'est pas découpable en petites tranches ? ; peut-on faire *mieux* qu'égratigner d'une fois sur l'autre l'océan de l'oppression ? ; comment imaginer des interventions destructrices qui nous satisfassent pleinement tout en nous dépassant un peu, afin de dialoguer au sein du négatif avec d'autres complices encore inconnus (ce qui ouvre encore de nouvelles questions, par exemple sur la communication et la reproductibilité comme critères – ou pas, évidemment) ?



Des câbles à foison ?

En prenant pour illustration les attaques contre les antennes-relais ou la fibre optique qui se sont multipliées ces dernières années, on pourrait commencer par tirer quelques constats, en sachant bien sûr que toute source en la matière est forcément limitée, à la fois par les études possibles et par la communication de l'ennemi (qui sous-estime leur occurrence, et tait souvent leurs conséquences réelles, des fois que cela encouragerait quelqu'un).

Tout d'abord, il me semble qu'elles se sont déroulées par vagues. Jusqu'au mouvement des gilets jaunes de fin 2018, il s'agissait généralement d'attaques ponctuelles, qui faisaient l'objet de communiqués vengeurs comme à l'été 2017 en Drôme, en Ardèche ou dans le Puy-de-Dôme, et/ou saisissaient l'occasion de nuire à certains rapports sociaux particuliers, comme à Meilleray au soir du 31 décembre 2014, comme dans le Morbihan en 2017 quinze minutes avant le début du débat présidentiel, ou en 2018 à Saint-Rémy-lès-Chevreuse juste avant les quarts de finale du Mondial de foot, à Saint-Jean-du-Gard le 14 juillet ou à Villeparisis le 11 novembre. Dans d'autres pays européens, comme en Allemagne, en Belgique ou en Italie, des antennes-relais ou de télévision prenaient également feu de façon ponctuelle, parfois solidairement avec des compagnons incarcérés. Enfin, du côté des sabotages de fibre optique, il en sortait peu souvent, mais leur potentiel était déjà pour le moins impressionnant et inspirant.

Puis se sont invitées deux nouvelles vagues de sabotages de ces infrastructures, la première qui a débuté fin 2018 pendant le mouvement des gilets jaunes en s'intensifiant les mois suivants, avec notamment quelques arrestations et condamnations mais aussi de beaux petits *clusters* de plusieurs attaques consécutives dans un même coin, et la toute dernière pendant et un peu après les 55 jours du confinement. Si toutes deux ont concerné plus d'une cinquantaine d'antennes chacune – l'une sur huit mois et l'autre sur deux mois à peine, soit près de une par jour ! –, ce fut dans une diversité autant géographique, de sites (métropoles et villages, montagnes et zones industrielles) qu'à travers la partie visée (appareils extérieurs, local attenant, câbles le long du pylône) ou le mode employé (du pneu à la pince en passant par des bouteilles de combustible), qui permet au moins quelques observations.

D'une part, le mouvement d'attaque contre les antennes-relais est devenu diffus à travers tout le territoire, mais il l'est également devenu en terme de motivations, ce dont témoignent les mots filtrés des quelques personnes arrêtées (contre la surveillance policière, contre les multinationales, contre la technologie, pour préserver environnement et santé,...) ou ceux des communiqués existants. Si on rajoute à cela les lieux où se sont produits des sabotages de fibre, leur diversité peut aussi nous dire quelque chose sur la perturbation visée : entrepôts *Amazon*, zone industrielle ou artisanale, tunnel d'autoroute, centre-ville commerçant, quartier administratif excentré, gros nœuds internationaux reliant des *data centers*...

Quant aux conséquences techniques, elles ont en réalité également été variées : certaines antennes plus petites et isolées desservant plusieurs villages ont pu

mettre un mois avant d'être remises en fonction parce que le feu avait trop fragilisé la structure de leur pylône, quand d'autres plus conséquentes au sommet d'une montagne ont mis une dizaine de jours avant de repartir. C'est par exemple le cas d'une des premières incendiées pendant le confinement, celle de Salins-les-Bains (Jura), dont les deux récents condamnés à trois et quatre ans de prison pour celle située non loin à Foncine-le-Haut ont déclaré que sa destruction les avait inspirés. Tout d'abord parce qu'il a fallu trimbaler jusqu'au sommet une nacelle spéciale de 50 mètres de déport afin de pouvoir raccrocher huit nouveaux gros câbles coaxiaux qui avaient brûlé sur plusieurs dizaines de mètres de hauteur, et ensuite parce que cette région-là ne disposait plus de stock suffisants (trop d'incendies précédents ?) et que ces câbles ont dû lui être fournis par ses voisines. N'est-ce pas là un bon exemple de possible effet boule de neige d'une région sur l'autre lorsque les câbles coaxiaux d'un certain calibre (plus que les appareils extérieurs ou ceux du local technique, finalement trop standards et reconnectables sans grande technicité) partent en fumée en entier, de bas en haut ?

A l'inverse, il est vrai aussi que dans le cas de beaux sabotages, comme celui coordonné sur la métropole grenobloise en mai dernier ou celui singulier de Livry-Gargan en 2019 le jour de l'ouverture du salon Milipol (un local technique incendié couvrant quarante autres antennes du nord est de la Seine-Saint-Denis), ils ont donné le maximum pour reconnecter (réparer serait un grand mot) le tout en 48h avec un peu de bricolage. Un gros sabotage isolé et concentré leur permettrait-il donc de rétablir la connexion plus rapidement que sur plusieurs sabotages dispersés et réguliers, parce qu'eux aussi pourraient à leur tour concentrer leurs moyens limités ? Enfin, dernier aspect technique, on pourrait également s'intéresser à la question de savoir dans quelle mesure une antenne pourrait prendre le relais d'une autre mise HS, en augmentant sa propre puissance, mais cela ne paraît pas automatique au vu de la centaine déjà sabotée depuis deux ans, puisque cela semble dépendre non seulement de sa place dans la chaîne de transmission (du gros émetteur au petit relais local, même si tout cela est en réseau, il reste des nœuds), mais aussi du relief ou de la concentration des plus importantes d'entre elles (et si on parle des relais de télévision TDF, cela est encore plus évident).

Mais au fond, au-delà des observations et des expériences réalisables par tout un chacun, à quoi peuvent bien mener ce genre de considérations, sinon à envisager l'attaque de ces infrastructures sous un prisme essentiellement technique, là où elle relève d'après nous de toute autre chose ?

Une question qualitative

Lorsqu'un individu, un groupe d'individus ou plusieurs groupes coordonnés décident de passer à l'action, plusieurs questions –en plus des pourquoi, des moyens et des modes d'auto-organisation, ce qui n'est déjà pas rien– s'ouvrent immédiatement à eux, qui toutes concernent non seulement les objectifs mais également les critères à déterminer. Pour rester dans le même domaine que précédemment, il est par exemple possible de rechercher différents types de relais spécifiques (de la police, de l'OTAN, de la télévision, de la 5G, de telle ou telle compagnie) ou pas ; de s'orienter vers une multiplicité de cibles plus accessibles et diffuses comme de se concentrer vers une seule cible conséquente (site comportant plusieurs antennes ou implantation d'une seule plus

importante) ; tout comme il est possible en changeant un peu de regard de se diriger plutôt vers des câbles et nœuds de raccordement de la fibre optique, vers des centraux téléphoniques ou vers certains transformateurs et lignes électriques, qui tous peuvent également couper en partie internet et les communications mobiles sur des zones plus ou moins vastes.

De la même façon, s'il est certes possible d'établir des critères quantitatifs personnels –toucher un maximum de personnes, créer une perturbation qui dure le plus longtemps possible–, il reste que ces derniers peuvent aussi être considérablement élargis à d'autres dimensions, où ce qui compte sera par exemple bien plus d'accomplir le sabotage à un moment ou une période donnée malgré les difficultés (le confinement, telle date liée à un événement de la domination ou à un rapport solidaire, telle restructuration de la domination ou lutte spécifique qu'on souhaite freiner ou appuyer), ou ce pourra être à l'inverse plus lié à une antenne spécifique ciblée pour ce qu'elle va couper (telle zone industrielle, port, usine d'armement, start up, laboratoire, administration). Ou encore, cela peut simplement être de participer joyeusement à un élan destructif en cours qu'on avait pas prévu mais qui enthousiasme (et dans ce cas comme dans d'autres, l'aspect simple et diffus peut également devenir un critère). Et ainsi de suite.

Dans tous les cas, il me semble qu'il ne peut exister aucune sorte d'« efficacité » possible en matière de sabotages, au vu d'une part de leur caractère toujours partiel face à l'œuvre immense de démolition qui reste toujours à accomplir, et d'autre part parce qu'il s'agit toujours d'un rapport entre soi et le monde, d'un rapport social qui ne se dissout ni ne se résume à une question technique. Quitte pourtant à établir soi-même des critères pour chacun de ses actes, à la place d'un rapport extérieur quantifié ou objectif –qui tous deux reproduisent une logique de la mesure plongeant ses racines dans le monde de l'autorité–, ne pourrait-on pas tout simplement se dire qu'un sabotage est réussi (ou « efficace ») lorsqu'on a accompli ce qu'on avait projeté de faire en s'en donnant les moyens ? Que c'est avant tout une question de singularité, que c'est un moment où on peut toucher à l'agir, à cette dimension fugace de la qualité où on a enfin prise sur sa propre vie et sur les étoiles ? Une certaine d'antennes détruites en deux ans ne valent certes rien face à l'objectivité des 29 900 intouchées, mais chacune d'entre elles a non seulement dit beaucoup à celles et ceux qui ont palpé cette dimension-là, mais aussi à tous ceux qui ont été momentanément coupés, sans même parler de ceux dont les rapports d'aliénation et de dépossession ont été entaillés par ces destructions (*qu'est-ce que cela a pu dire ?* est une autre question encore qui serait à approfondir ailleurs qu'ici).

A l'heure où cette dernière vague non-confinée semble terminée, même si des sabotages épars continuent de se produire depuis et que l'arrivée contestée de la 5G en promet bien d'autres, j'aimerais simplement terminer sur deux nouvelles questions : et si les caractères coordonnés et diffus de ces attaques ne s'opposaient pas, mais que ces aspects se complétaient au sein d'un maelström en ordre aussi bien dispersé qu'incontrôlable ? Et si les stocks de câbles venaient eux-mêmes à brûler ?

Avis de tempêtes, bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 31-32, 15 août 2020

LA TYRANNIE DE LA FLEXIBILITÉ

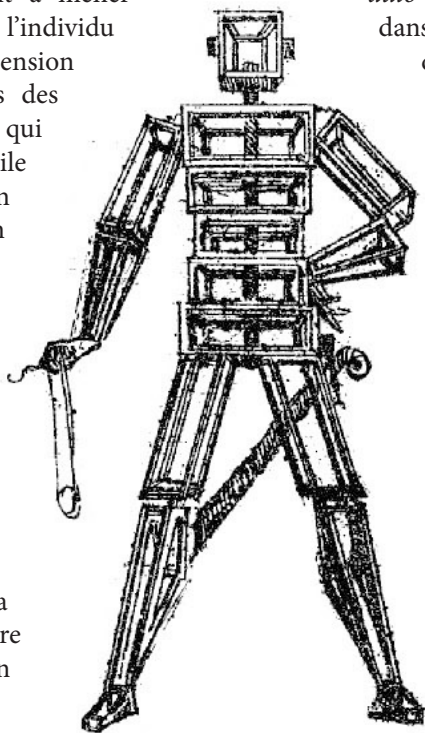
« L'homme moderne s'est déjà dépersonnalisé si profondément qu'il n'est plus assez homme pour tenir tête à ses machines. L'homme primitif, faisant fond sur la puissance de la magie, avait confiance en sa capacité de diriger les forces naturelles et de les maîtriser. L'homme post-historique, disposant des immenses ressources de la science, a si peu confiance en lui qu'il est prêt à accepter son propre remplacement, sa propre extinction, plutôt que d'avoir à arrêter les machines ou même simplement à les faire tourner à moindre régime. »

Lewis Mumford, 1956

Résumer une époque, en décrire les traits généraux et distinctifs, pénétrer dans les rapports sociaux qui la régissent est peut-être une tâche impossible. Cela pourrait même, comme c'est très souvent le cas dans les œuvres d'historiens, d'anthropologues, de sociologues et consorts, revenir à une approximation faussée, à des généralités qui font abstraction du jeu vivant entre sociétés, communautés et individus. En d'autres mots, parler de la culture d'une certaine époque risque fortement de laisser dans l'ombre les individus qui s'en détachent, qui s'en séparent, qui mènent ou cherchent à mener une vie autre, différente. Cependant, l'individu humain n'est pas exempt d'une propension à l'assimilation des comportements des autres, ni à un terrible grégarisme qui peut le transformer en esclave docile ou en soldat féroce. Dès lors qu'on parle de la culture d'une époque, d'un regroupement humain, on parle forcément en termes de majorités, même s'il ne faut jamais oublier que tout individu, même le plus grégaire, même le plus conforme aux comportements dominants, est à son tour traversé par de nombreuses contradictions, qu'il peut aussi être tenté au détour d'une déception ou d'une occasion, d'échapper à la règle et de faire exception. L'histoire regorge d'exemples sur comment un comportement accepté comme norme générale, dominant effectivement les coutumes et les mœurs d'une société, a souvent de nombreux contre-feux, plus cachés, plus clandestins et cependant tout aussi constitutifs de la société. Pour ne prendre qu'un exemple facile : quand, avec l'avancée de l'industrialisme capitaliste, la famille nucléaire tend à s'imposer comme modèle (d'abord au sein de la bourgeoisie, puis dans les autres couches de la société), de nombreuses pratiques se développent à côté, voire contre le modèle du mariage, pierre angulaire de la famille nucléaire patriarcale. Il s'agit de toujours garder en tête qu'aucun descriptif général d'une époque ne peut prétendre à l'exhaustivité, ni au niveau de

la société, et encore moins au niveau de l'individu.

Cette prémisse semblait nécessaire pour qui entend à présent esquisser, avec les conséquences ravageuses pour l'idée, pour le rêve de l'être humain libre, de la mentalité contemporaine, celle qui est en passe de dominer les rapports et les individus. Les modifications et les changements au niveau économique, technologique et social ont en effet pris désormais une telle vitesse que toute tentative de description pourrait se révéler encore plus vaine que jamais. C'est un peu comme les économistes les plus lucides (et il faut bien chercher pour en trouver parmi ces charlatans de l'utilité) qui ont renoncé depuis au moins deux décennies à émettre encore des prévisions sur le développement économique, en se rendant compte que la vitesse de changement est telle, que toute prévision, déjà discutable auparavant, n'est plus que pure spéculation. Cela n'empêche pas leurs spéculations de produire des effets notables, comme ceux qui pointent aujourd'hui la disparition des espèces, mais plutôt que de prévision, il s'agit de *self fulfilling prophecies* (*prophéties auto-réalisatrices*), un concept d'ailleurs né dans les sphères des économistes. Quoi qu'il en soit, les modifications dans les comportements quotidiens se diffusent et se généralisent tellement vite que nous n'aurons bientôt plus besoin de l'hyperbole critique dont se servait le philosophe allemand du siècle dernier pour mettre en garde contre la faillite morale qu'implique la technologisation du monde.



De la caserne à l'open space

Après une première période de développement chaotique et sauvage de l'industrie qui ravageait ce qui était généralement tenu pour immuable bien que cet état disposait lui-même d'une historicité, cette industrialisation faisait étalage de ses prouesses techniques tout en se révélant bien incapable de camoufler la misère et la détresse qu'elle générait à côté de ses mines et de ses usines, déclenchant en retour l'essor de courants politiques aspirant à une régulation. Que ce soit le socialisme, avec l'idée d'une économie planifiée en fonction des besoins de la société-État ; le libéralisme démocratique, avec l'idée d'une économie de marché régulée par un État-arbitre représentant les différents intérêts ; ou le fascisme, avec l'idée d'économie corporatiste : tous ces courants de masse cherchaient à donner des réponses aux assauts de la technique et aux bouleversements inédits

qu'ils impliquaient. Le « vide moral » engendré par la déshumanisation des rapports sociaux allait recevoir, de droite comme de gauche, une réponse de caserne. Allant de pair avec la standardisation implicite induite par les techniques industrielles d'alors, les rapports sociaux devaient à leur tour suivre le même chemin. La société toute entière allait commencer à ressembler à une vaste caserne qui n'aurait plus rien à envier au conformisme des sociétés paysannes précédentes, grâce à une culture d'uniformisation qui a pris son envol pendant et après la Deuxième Guerre Mondiale. La consommation de masse était alors conçue comme une force autrement plus puissante d'embrigadement, de nivellement et de cohésion. La mentalité de l'usine était une mentalité rigide, inflexible, aux horaires cadencés ne souffrant pas d'exception (pensons par exemple à l'éradication de la coutume du *Saint Lundi*). En échange d'une telle vie morne, un certain confort matériel pointait enfin à l'horizon de toujours plus de couches écrasées par la société industrielle.

Dans les années 70, cette mentalité finira par craquer et basculer, notamment sous l'assaut des inadaptes, des insatisfaits, des rêveurs et des jeunes rebelles, à la grande surprise des vieux révolutionnaires de caserne qui défendaient qu'en repeindre les murs pouvait suffire au bonheur de masse. Refus du travail (non-créatif), refus des habitudes rigides, refus de la standardisation et de l'uniformité, refus d'une identité ancrée dans le lieu de production. Après avoir éliminé les relents subversifs contenus dans ces assauts, après avoir assassiné, enfermé et brisé les minorités révolutionnaires souvent encore tributaires de ces théories de caserne (marxisme, léninisme, socialisme d'État,...), cet élan protéiforme allait connaître le triste sort d'être absorbé, une fois mutilé et amputé, au sein d'une vaste restructuration de la société dans son ensemble. Aujourd'hui, ce mouvement semble sur le point d'aboutir. Les anciens équilibres économiques ont été transformés, les mentalités incompatibles avec les nouveaux modèles de production ont été éliminées ou isolées, le sol pour faire pousser un autre capitalisme occidental a été fertilisé à coups de délocalisations, de démantèlement des grandes structures productives et de leurs corollaires politiques (syndicats, partis,...), d'automatisation, de redéfinition du rapport entre travail et hors-travail (en brouillant ses frontières), d'une certaine libéralisation des mœurs, etc.

La mentalité de caserne d'autrefois paraît en tout cas aujourd'hui plus rétrograde que jamais. La rigidité moraliste, basée sur les modèles chrétiens, a laissé place à un consumérisme où la marchandisation de tous les domaines de la vie, jusqu'au plus intime, est devenu la norme. Et la brutale accélération de ces profonds changements n'aurait pas pu se produire (sans provoquer, potentiellement, d'insurrections ouvrant les portes de l'inconnu), ils n'auraient pas pu avoir lieu sans l'introduction et la généralisation des technologies au sein de toutes les couches de la société.

Une nouvelle mentalité dans un nouveau monde

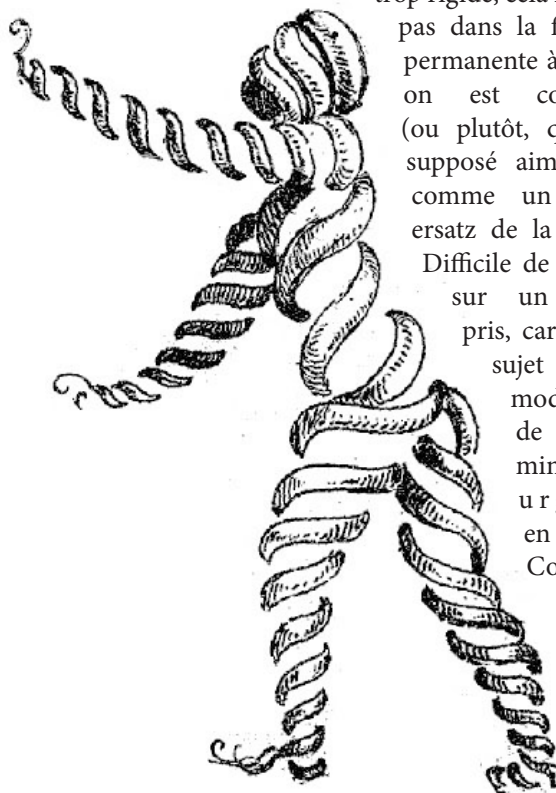
Cela vaut toujours la peine de le redire. L'industrialisme, les technologies, ne sont pas seulement responsables de la dévastation et de l'intoxication durable de la planète et de ses habitants. Ils induisent aussi une mentalité qui a le mérite paradoxal de présenter de nombreux aspects de liberté en les vidant complètement de l'intérieur, c'est-à-dire en les rendant incapables d'aspirer à la liberté. Un libéralisme fonctionnel qui est l'exact opposé du rapport anarchiste à cette dernière. Aujourd'hui, dans le monde nouveau, on ne parle par exemple pas de lieux de travail, mais d'*open spaces*. On ne parle pas de production, mais plutôt de *création*. On ne s'adresse pas à des employés mais à des *collaborateurs*. On ne cause pas obéissance, mais *participation*. Partout cette nouvelle mentalité, bien décidée à en finir avec les dernières places-fortes de l'industrialisme « à l'ancienne », fleurit, prend de l'essor, réunit ressources et capitaux pour faire « disruption » sur les marchés. Et cela change tout, cela chamboule tout. A une vitesse incroyablement élevée.

Qui aurait pensé que le petit plaisir coupable du samedi soir, après une dure semaine d'exploitation, de commander une pizza livrée à domicile allait devenir un modèle pour se nourrir en s'étendant à une infinité d'autres domaines ? Que le « luxe » de passer une nuit à l'hôtel allait se « démocratiser » jusqu'à transformer tous les appartements du monde en possibles suites hôtelières ?

Au risque de se fixer sur l'arbre plutôt que de voir la forêt, on pourrait dire que la technologie qui est en train de ravager le plus profondément ce qu'on croyait connaître de « l'être humain » et sa façon de se rapporter aux autres, est symbolisée par cette fine boîte métallique, à l'écran lumineux et tactile. Depuis sa généralisation, impossible de fixer un rendez-vous avec quelqu'un à l'avance. C'est bien

trop rigide, cela ne rentre pas dans la flexibilité permanente à laquelle on est condamné (ou plutôt, qu'on est supposé aimer vivre comme un pauvre ersatz de la liberté).

Difficile de compter sur un accord pris, car tout est sujet à une modification de dernière minute, en urgence, en direct. Complicé



de garder un secret ou une situation honteuse, car tout se partage, doit se partager, faute d'être asocial. Impossible de laisser planer le flou sur où on est, ce qu'on fait, car c'est la première question que l'écran ou l'interlocuteur nous pose avant de commencer ce qui passe désormais pour un dialogue.

On en oublierait presque que parler avec quelqu'un en face à face n'est pas la même chose que de prononcer des mots avec ou sur un écran, derrière lequel se trouve éventuellement un humain. Que se mettre d'accord avec quelqu'un ne signifie pas implicitement pouvoir modifier à la dernière minute par voie de cette maudite prothèse technologique ce qu'on s'était dit hier à peine. Nous avons oublié que passer du temps avec quelqu'un exclut la présence de ce fantôme qui s'immisce dans la relation à coups de bruits de rap-pel ou de luminosités changeantes. Nous avons oublié qu'il n'est pas possible de s'adonner à cette intense, parfois douloureuse, mais particulièrement humaine activité de réfléchir quand d'un instant à l'autre, comme un prisonnier dans sa cellule, le gardien-technologique peut faire irruption. Peut-être n'avons-nous pas oublié, mais avons-nous tout simplement renoncé, plus ou moins rapidement en fonction de notre pro-pension au gréganisme ou à l'adaptation, las et fatigués de résister encore aux sirènes et aux sollicitations du patron, de la famille, des amis qui vous veulent du bien.

Les quelques « maquisards » qui bannissent encore, ou qui cherchent simplement à limiter drastiquement, à diminuer la présence du collier électronique du téléphone portable, ont la vie dure. Pas seulement parce qu'ils doivent se plier en quatre dès qu'ils sont en attente d'un contact avec une institution, une entreprise, un propriétaire, un médecin quelconque (qui vont appeler quand et comment ça les arrange), pas seulement parce que presque aucun boulot n'est désormais disponible sans être mis en communication permanente et obligatoire avec le patron et les collègues, pas seulement parce qu'ils passent à la trappe des invitations aux socialités diverses (fixées quasi exclusivement par le biais du fantôme, et bien sûr en dernière minute, tout en étant soumises à d'éternels changements d'heure et de lieu,...), pas seulement parce qu'ils risquent de perdre tout contact (à défaut de renouveler leur présence digitale, ils cessent d'« exister » aux yeux des autres).

Ils ont aussi la vie dure parce que ce n'est pas seulement la caserne ou le prêtre, pas seulement l'école ou le boulot qui leur font subir tout cela, mais aussi *leurs proches*. Ce sont aussi eux qui leur font subir la tyrannie de la flexibilité. Ce sont aussi eux qui les exposent à la soumission aux bits et aux bytes. Ce sont aussi eux qui leur imposent, parfois contre leur gré et contre leur (explicite) volonté, une fréquentation obligatoire et douloureuse du fantôme-gardien, qui tissent, bout par bout, chaîne par chaîne, le collier technologique autour de leur cou. Au nom de l'amitié, de la camaraderie, de l'amour, du partage, bien sûr. Et c'est là peut-être l'aspect le plus terrible. Comment faire comprendre à un ami que non seulement tu ne sais pas parler au téléphone, mais qu'en plus tu n'aimes pas du tout le faire ? Comment faire en sorte que ta colère, ta frustration,

ton dégoût après un énième changement de rendez-vous par voie du fantôme-gardien ne passent pas pour une rigidité hautaine, une arrogance élitiste, une non-com-préhension des soucis de l'autre ? Parfois, on peut avoir l'impression, parmi les derniers des Mohicans, que c'est peine perdue. Las de passer pour d'irascibles inflexibles, on finit par accepter de le devenir : infréquentables, trop rigides et « vraiment pas cools ».

Au début des années 90, un texte anarchiste nous mettait déjà en garde contre l'arrivée de la nouvelle mentalité forgée dans les laboratoires du pouvoir : souple, pauvre en contenu et basée « *sur l'ajustement à court terme, sur le principe que rien n'est certain mais qu'on peut tout adapter.* » Cette mentalité « *produit une dégradation morale dans laquelle la dignité des opprimés finit par être achetée et vendue contre la garantie d'une survie pénible* ». Là où « *tout collabore et concourt à construire des individus modestes à tous égards, incapables de souffrir, de trouver l'ennemi, de rêver, de désirer, de lutter, d'agir* », l'anarchisme et les anarchistes ne peuvent qui s'y adapter au risque de disparaître en tant que tels. Et c'est ce qui est peut-être en train de passer, même si on a du mal à s'en rendre compte et qu'on en est réduit à invoquer une image aussi bête et limitée que celle de l'usage généralisé du collier communicatif pour l'illustrer. Comment des anarchistes ont-ils pu sérieusement diffuser il n'y a pas si longtemps une proposition comme celle de la connexion permanente pour tenter d'échapper à ses conséquences néfastes ? Comment n'importe quel anarchiste a-t-il pu finir par accepter de se balader *en permanence*, c'est-à-dire au-delà même de toute « nécessité » jugée incontournable (comme être joignable pour le boulot, par exemple) avec un micro et un GPS sur lui, exposant non seulement soi-même à des écoutes et à un traçage inopportuns, mais aussi celui de toute personne connue ou inconnue qui pénètre dans la cage aux barreaux invisibles qu'il trimbale dans sa poche ?

A la fin des années 90, un essai sorti de l'université avait déjà le mérite de saisir les caractéristiques du nouvel esprit : « L'image du caméléon est tentante pour décrire le professionnel qui sait mener ses propres relations afin d'aller plus facilement vers les autres », vu que « *l'adaptabilité est la clef d'accès à l'esprit de réseau* ». Voilà pourquoi « *dans un monde-réseau, l'être ambivalent est réaliste... parce que les situations qu'il faut affronter sont elles-mêmes complexes et incertaines.* » Sans trop d'hypocrisie, était alors pointé le fait que cela équivalait au « *sacrifice de la personnalité, entendue au sens d'une manière d'être qui se manifesterait à travers des attitudes et des comportements identiques quelles que soient les circonstances.* » En somme, « *pour s'installer dans un monde de connexions, il faut se montrer suffisamment malléables.* » Et pour ceux qui n'accepteraient pas de le devenir ? Dans ce cas, aucun doute, « *la permanence, et, surtout, la permanence de soi ou l'attachement durable à des «valeurs», sont critiquables en tant que rigidité incongrue, c'est-à-dire pathologique. Et, en fonction des contextes, en tant qu'inefficacité, mauvaise éducation, intolérance, incapacité à communiquer.* »

Le prix à payer

Refuser la mentalité induite par la boîte métallique et son monde semble revenir à creuser sa propre tombe, en restant à l'écart et en passant à la trappe. Ne pas être connecté revient à être asocial, sombre, intolérant, rigide. Et nul doute que le prix à payer pour tenter de ne pas être engloutis par la marée haute de la technologie de « communication » va encore augmenter au fil des saisons et des années qui passent. Le fantôme-gardien est devenu si incontournable que soit on reste entre le peu de déserteurs et réfractaires qui refusent de se terroriser quotidiennement à coups d'appels et de messages, soit on se voit condamné à une solitude qui ressemble à ce qu'un compagnon chilien décrivait récemment comme celle qui va de pair avec une vie passée en clandestinité. Car au fond, peut-être s'agit-t-il bien d'une nouvelle forme de « clandestinité » à expérimenter : celle de se soustraire aux tentacules de la pieuvre technologique. Pas seulement, voire même pas tant pour échapper aux attentions malintentionnées de la machine répressive en uniforme et en toge, que pour combattre, pied à pied, la répression quotidienne, bien plus importante oserait-on dire, qu'est l'adaptation au nouveau monde cauchemardesque en marche. Priver la pieuvre de ses antennes et de ses fibres optiques perdrait en effet beaucoup de sens si on laissait, sans combat, son venin pénétrer dans nos veines et dans celles de nos complices et proches.

« L'homme ne peut construire à l'extérieur de lui-même ce qu'il n'a pas avant tout déjà conçu à l'intérieur de lui-même », mettait en garde un poète rêveur de l'impossible. Pour faire surgir un monde sans autorité, il faut le concevoir. Pas le programmer, ni le schématiser ou le mesurer. Non, juste le concevoir, dans le double sens du mot : le penser, c'est le féconder. Mais pour concevoir un monde, il faut

disposer en nous d'autre chose que du reflet de celui-ci. Et c'est précisément cet aspect de l'humain qui est à présent aussi la cible, assaut après assaut, du monde technologisé. On ne peut combattre ce « nouvel humain », cet « homme nouveau », ce zombie flexible et connecté – et qui couve en chacune et chacun de nous – sans concevoir, en notre for intérieur et au sein de nos cercles affinitaires, un monde, un imaginaire, un rêve qui se distingue qualitativement du monde-cage dans lequel on est contraints de survivre. Cet imaginaire ne saurait rester cloisonné dans nos cerveaux et dans nos cœurs, sous peine de s'asphyxier de chagrin : il doit aussi envahir le réel. Au-delà des luttes à entreprendre, des actions à envisager, des conflits auxquels participer, ou plutôt, en intimité avec eux, c'est ici la question de *l'éthique pratique* qui se pose. Refuser autant que possible, et jusqu'à l'impossible, l'invasion de l'électronique, ne pas cultiver la dépendance aux outils technologiques, ne pas s'adapter à l'ère de l'instantané. Continuer à se saisir de l'encre sur papier qui peut ouvrir sur autre chose qu'une morne reproduction de l'existant, s'appropriier le contenu de ces objets presque désuets qui prennent si vite la poussière du temps, pour enrichir sa propre unicité à l'expérience forcément limitée. Ne pas contribuer à l'appauvrissement du langage, ce créateur de mondes. Éviter le recours à la technologie pour résoudre des problèmes qui jusqu'à hier n'en avaient pas besoin. Refuser, au prix de paraître obsolètes, intraitables, irritants, le modèle du « nouvel humain » qui se généralise tout autour de nous.

Voilà un nouveau maquis, une nouvelle sorte de clandestinité, nécessaires pour lutter, agir et respirer, dans un monde entièrement connecté.

Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 34, 15 octobre 2020

A DISTANCE DU MONDE

*Les saisons changent
les jours sont similaires
divers épilogues
possibles rêves invisibles
routes inconnues
nuits imprévisibles*

Si la vie a une valeur quantitative, il est évident que la science et la technique deviennent les religions de la domination. Le monde s'arme, progressant vers l'abîme. Aujourd'hui, on admet de façon inéluctable qu'il produise soin et contrôle totalisant contre une maladie incurable. Quelqu'un s'interroge-t-il sur comment la technologie semble à la fois toujours plus à la pointe et incontestable mais en même temps aussi vulnérable ? Quelque chose d'invisible et d'imperceptible est en train

de faire s'écrouler une partie du système. Et vu que ce monde est basé sur le rapport millénaire entre pouvoir et servitude, nous sommes en train de tomber avec lui.

Avec l'avancée d'un processus technologique toujours plus semblable à une matrice, les portes de la science ferment de fait les possibilités de la connaissance, et cette condition permanente d'aliénation est en train de miner les capacités singulières des individus, en rendant les relations déchirantes. Petit à petit, nous évoluons vers une mentalité qui contribue à aplatir les discussions, à isoler les corps, à abrutir les esprits. A une époque non seulement de la contagion mais aussi du couvre-feu des consciences, une personne qui s'enferme chez elle –prélude à la fermeture de toute altérité– en étant absorbée devant un écran, travaille, se distrait et entretient des relations médiées et robotiques,

immergée dans le rôle social qui lui est imposé, aspirant seulement à devenir un engrenage de la machine de l'horreur quotidienne. Un individu dépourvu de création humaine est réduit à un être sans stimuli, pauvre en idées et en tensions capables de bouleverser soi et le monde.

Une banalité de base : c'est du contact entre individus qui mettent leur existence en jeu, c'est de l'affrontement et du risque que peuvent naître des possibilités apparemment inaccessibles. Éternel partage de la solitude, dans l'enceinte de sa pauvreté émotionnelle, dans sa propre divagation disciplinée et structurée, on se laisse mourir lentement. On s'éteint comme on le fait avec n'importe quel instrument technique qui nous entoure avant d'aller se coucher, percevant l'évidéage de nos capacités comme celui inexorable des rues.

Tenter de rompre avec le présent qu'ils sont en train de nous confectionner pour éprouver la nostalgie d'un passé qu'ils nous ont enlevé est un regret qui a l'odeur de la conservation. De quoi ressentons-nous le manque ? Jaillir dans une vie furtive sans saisir ses propres espaces et son propre temps ? Des conversations que nous entendons en chaque lieu d'agrégation auquel nous voudrions échapper, abasourdis par l'idéologie croissante de la servitude qui rend ce monde incontestable dans sa neutralité totalitaire ?

La catastrophe, comme l'histoire, n'a pas de sens déterministe, mais procède par bonds. Alors que les formes traditionnelles de l'économie sont en train de s'enfoncer vers la faillite (tourisme, sports et loisirs de base ou transports, par exemple), d'autres formes techniques de la domination étendent inexorablement leurs tentacules sur le monde, réélaborant des réseaux (pensons à la fibre optique à haut débit qui est en train de ravager les territoires) et des connexions pour un monde à la mesure de l'incubation (la 5G ou les plateformes commerciales comme Amazon) : il suffit de dire *smart* pour que tout devienne sûr comme la mort.

Ce virus est ennemi de l'unicité de l'individu, car il accélère potentiellement les progrès de la crétinisation numérique en cours. Le capital n'est pas bloqué, il sait s'adapter à tout cela. La finance continue à spéculer en engraisant vieux et nouveaux dominateurs (pensons aux entreprises qui tracent les données). La production tourne plus lentement qu'auparavant, et c'est pour cela que les scientifiques économistes, les stratèges psychosociaux et les exécutants armés de réalité tremblent à l'idée que leurs privilèges prennent fin. Les menottes des esprits sont toujours plus serrées, et chaque changement rime avec sanglant. Aujourd'hui, tout peut arriver. Et le monde ne devrait pas être affronté en reproduisant le mantra selon lequel l'individu n'est que simple rhétorique ou que les mots qui peuvent briser le monde ne sont que ceux prononcés après avoir fait quelque chose.

Abandonner les bras flatteurs du faire contraint pour se laisser aller à l'inconnu, à un autrement, en sortant du domaine de la résistance. Chercher des complices et souffler sur les esprits quand tout semble œuvre pieuse est déjà une perspective qui ouvre à l'observation, à la préparation du chaos en devenir, à l'attaque.

Pensons aux révoltes de mars dernier dans les prisons [suite aux mesures covid, NdT]. L'explosion

d'insubordination s'est déchaînée en étant mise en acte par ceux qui étaient déjà traqués et ont vu une seule possibilité pour briser la mesure de ségrégation : mettre en jeu une survie de merde en risquant leur vie.

Dans ce cimetière d'alités, qu'entendons-nous alors ?

Si l'absence est la question qui nous interroge de façon arrogante aujourd'hui, penser l'impensable et l'intraitable signifie comprendre que cette secousse décrétée au sein d'une civilisation en putréfaction implique une métastase incessante qui contribuera à réélaborer scientifiquement la condition humaine. Au verrouillage social, à la manipulation des sensations individuelles, à l'artificialité du progrès, répondre par la subversion, balayant aussi une bonne partie de nous-mêmes, finalement.

Une conjuration des Je est encore possible parce qu'elle est entièrement expérimentable. A condition que l'on soit disposé à une responsabilité inconnue en vivant l'absence de quelque chose de commun pour mener à un point de non-retour l'affrontement entre chair et machine. Dans un monde où la réalité est en train d'endosser les apparences d'une dystopie, seul le rêve peut alimenter la joie anonyme et imprévue où personne ne l'attend.

A distance du monde pour le désert et en faire sauter les engrenages. À la recherche de quelque chose d'inconfessable : un fragment d'utopie — d'un côté la destruction nécessaire, d'un autre l'autonomie *irréalisable* tant qu'existera cette civilisation.

Tusais-qui

Paru sur *Finimondo*, 22 octobre 2020



EN REGARDANT LES ÉTOILES

QUELQUES NOTES À PROPOS DE LA COLONISATION DES CIEUX ET DES ESPRITS

Pendant des millénaires, les humains ont levé les yeux au ciel et, contemplant l'immensité de la voûte céleste, se sont posés des questions sur leur existence, sur l'espace et sur le temps, sur la fugacité de notre passage sur terre et sur la relativité de nos efforts et de nos ambitions, de nos peines et de nos joies. Face à l'énigme de l'univers, face au chaos mental suscité par l'infini, nos ancêtres ont tenté de construire un ordre, d'attribuer un sens à cette réalité mystérieuse qu'on appelle les astres et les planètes, de les organiser dans des ensembles chargés de signification. La plus ancienne trace écrite — le Zodiaque de Denderah — remonte à il y a environ 3800 ans et fut retrouvée dans les ruines du temple égyptien d'Isis. De la Mésopotamie à la Chine, des Grecs aux Aztèques, la plupart des groupes humains ont regroupé les étoiles et les planètes dans des constellations, leur donnant des noms, les associant à des histoires et des êtres mythiques : divinités, monstres, animaux, héros. Ces récits, qui étaient le fruit d'une riche imagination, ont voyagé d'une région à l'autre, transmis de génération en génération pendant des siècles, et jusqu'à nos jours. Les constellations ont guidé les pas des marins et des errants et elles ont servi pour orienter les travaux agricoles et la manipulation des plantes. Certes, dans maintes sociétés, les astres ont été utilisés afin de légitimer la domination, pour inspirer chez la populace la terreur envers un ordre supérieur et transcendant, ainsi que des souverains censés les incarner. Mais c'est aussi en regardant les étoiles que certains individus ont trouvé l'inspiration et la force de défier les fondements sur lesquels s'appuyait l'autorité, montrant comme ceux-ci étaient faux et arbitraires. C'est le cas par exemple du philosophe poète Giordano Bruno, qui se rebella contre les dogmes de l'Église catholique en contestant l'idée d'un univers fini et de la centralité de la terre, et qui pour cela finit sur le bûcher.

Eh bien aujourd'hui — sur une planète ravagée par la soif de pouvoir, empoisonnée par des tonnes de déchets chimiques et radioactifs, surchauffée par l'industrie, sur une planète où l'extinction des espèces vivantes avance à un rythme vertigineux, où tout devient artificiel, mesuré, contrôlé —, les étoiles pourraient disparaître de notre vue, effacées par l'éclat de milliers de satellites. Alors que le sous-sol, la terre et la mer font l'objet de guerres sans fin pour les matières premières, le ciel fait l'objet d'une nouvelle compétition pour l'accaparement du marché des données. Avec la 5G, l'internet spatial est la nouvelle frontière de l'industrie des télécommunications. Des milliers de satellites connectés à des centres de données mobiles serviront à assurer une couverture internet à l'échelle mondiale, notamment pour l'aviation et le secteur maritime. Le projet de « constellation » Starlink, de la société SpaceX d'Elon Musk, a annoncé et obtenu l'autorisation pour lancer 12 000 satellites d'ici 2025, et espère en envoyer 30 000 autres au cours des dix années suivantes. Depuis le début de l'année en cours, 800 satellites de SpaceX ont déjà été lancés par ses fusées, et en septembre un accord avec Microsoft a été signé afin de relier les satellites de Starlink

au Cloud. Le coût du projet, 10 milliards de dollars, devrait être largement récompensé par les 30 milliards annuels que Musk prévoit de pouvoir générer à travers sa constellation Starlink. Mais SpaceX n'est pas seule à avoir des projets de « méga-constellations ». De nombreuses autres entreprises milliardaires ont déjà commencé à coloniser l'orbite basse avec leurs satellites : Kupier System d'Amazon prévoit d'envoyer 3 250, One Web de 650 à 2000, la franco-italienne Thalès Alenia Space quant à elle compte trois constellations différentes (Globalstar2, O3b et Iridium Next) pour un total de 125 satellites. Selon les prévisions des astronomes, puisque dans le coin de ciel que nous pouvons regarder il y a environ 3000 étoiles, ces dizaines de milliers de satellites rendront très compliquée l'observation des astres avec le télescope et à l'œil nu.

Ainsi, quand l'être humain d'un demain assez proche lèvera les yeux au ciel, il ne pourra plus discerner la Grande Ourse, Orion, Cassiopée ou Scorpion, mais bien Starlink, Kupier System et One Web. Nourri et vêtu par une agriculture industrielle hypermécanisée, se déplaçant grâce à des machines autonomes, surveillé et guidé par l'intelligence artificielle dans toutes ses activités, communiquant avec des objets connectés, cet être complètement intégré à la machine, pourra-t-il encore se considérer comme *humain* ? Dans ce monde où les étoiles seront submergées par les satellites, que restera-t-il de l'imagination et de la créativité, de cette capacité d'inventer et de narrer des histoires, de se détacher de la réalité quotidienne et de créer d'autres mondes ?

Derrière les déclarations philanthropiques d'amener internet jusqu'aux derniers recoins de la planète, derrière les délires d'omnipotence d'un Elon Musk qui affirme que grâce à Starlink « les clients pourront regarder des films en haute définition, jouer à des jeux vidéo et faire tout ce qu'ils veulent », nous pouvons entrevoir l'achèvement et le perfectionnement d'une humanité définitivement soumise et contrôlée par les États et l'industrie, dépendante de la technologie, sans plus aucune ressource matérielle ni mentale pour se rebeller et changer le cours de son histoire.

Mais un souffle de vie continue à me murmurer à l'oreille que tout n'est pas perdu. Une petite flamme alimentée par tous ces moments de rupture qui perturbent le cours de la normalité, par ces centaines de sabotages qui ont eu lieu dans les dernières années en Europe et dans le monde, par ces refus divers et variés de l'ordre technocapitaliste. Non, tout le monde n'accepte pas une existence dictée par la machine, tout le monde n'acceptera pas docilement le rôle d'automate-producteur-consommateur. Que les étoiles continuent à illuminer nos nuits.

Yaya

anarchie! Mensuel anarchiste, n° 8, novembre 2020

A L'AUBE D'UNE ÈRE NOUVELLE

« Un des aspects de cette quatrième révolution industrielle, c'est qu'elle ne modifiera pas ce que nous sommes en train de faire, mais qu'elle nous modifiera. »

Klaus Schwabb¹

Si l'on accepte la qualification de « révolution » pour désigner les transformations de l'économie capitaliste au cours de son histoire, c'est bien sûr dans le sens où certaines transformations ont impliqué un bouleversement important dans les rapports de production, les rapports sociaux, les hiérarchies sociétales, les mœurs et les coutumes. Mais le terme serait trompeur si on entendait aussi par là un « changement de cap » radical, profond. De fait, depuis la mise en service de la vapeur et de l'eau pour mécaniser la production en remplacement d'une partie du travail manuel par la machine à vapeur et jusqu'à l'extraction de l'uranium et sa mise au service au sein des centrales nucléaires pour nourrir le complexe productif, l'orientation et la logique sous-jacente n'ont subi aucune « révolution ». Il s'agit toujours d'accumuler des profits, et pour accumuler, il faut que l'économie grandisse sans cesse. Sans croissance, les marges pour réinvestir et rentabiliser les profits sont trop faibles. Ce qu'on appelle le progrès moderne répond donc à deux exigences fondamentales : accroître la domination et augmenter l'accumulation. Les deux aspects – qui ont souvent été faussement opposés dans les figures de « l'État régulateur » et du « libre marché » – ont toujours avancé ensemble. L'ouverture de nouveaux marchés, la marchandisation de certains secteurs, l'extraction des ressources, la construction et le maintien d'infrastructures nécessaires à la production, tout cela n'aurait pas été possible sans la croissance de

la puissance étatique, et à l'inverse, cette croissance-là n'aurait pas été possible sans l'apport en crédits, produits, armes, technologies, par les complexes industriels capitalistes. Les débats ennuyeux sur les taux d'imposition des entreprises, le coût salarial, la compétitivité qui semblent opposer l'État au marché ne sont en gros que des bavardages : le « libre marché » n'a jamais existé et l'État a joué un rôle prépondérant, sinon indispensable, dans la croissance des grands complexes économiques. Pour ne donner qu'un exemple récent : les marchés financiers mondiaux, base du système monétaire mondial et souvent présentés comme le règne du capitalisme le plus authentique, le moins bridé par des régulations, ne peuvent tout simplement exister sans les États. Le « sauvetage » opéré après le crash financier de 2008 est très parlant à cet égard, et ne peut qu'étonner ceux qui croient à la fable très intéressée qui oppose État au capital.

Après une première période de mécanisation de la production, qui s'accéléra avec l'extraction massive du charbon pour nourrir les fours industriels, entre les années 1760 et 1870, vint une deuxième « révolution industrielle » qui généralisa la production de masse et l'expansion du complexe métallurgique et énergétique. C'est l'ère du pétrole et de l'électricité, des aciéries et du moteur à combustion. La « libération » de forces énergétiques jamais vues auparavant, à travers l'extraction du pétrole, rendra possible une augmentation vertigineuse de la production, et la première grande hécatombe mondiale d'une ampleur inouïe. Plus les sources énergétiques sont injectées dans la machine, plus elle s'étend à

travers le globe. La construction de centaines de centrales nucléaires, promesses d'une source d'énergie électrique inépuisable (mais tout de même moins maniable et flexible que le pétrole), a scellé l'avènement de la mégamachine : un « complexe de civilisation » dont tous les secteurs et aspects deviennent interdépendants. Lorsque presque tous les territoires de la planète ont fini par être intégrés dans cette mégamachine et que la production de masse a fini par faire baisser les taux de profits avec des surproductions cycliques et des saturations de marchés, une nouvelle ère s'est amorcée. D'un côté, il fallait surmonter le problème des taux de profits qui baissaient, d'un autre il fallait répondre aux défis et menaces posés par des mouvements révolutionnaires des années 60 et 70. Début des années 80, l'électronique et les technologies numériques développées au sein du complexe militaro-industriel ont été intégrées dans toujours plus de pro-



¹ Fondateur et président du *World Economic Forum* (WEF), qui vient de publier l'ouvrage *The Fourth Industrial Revolution*, suivi d'un autre, en pleine pandémie du coronavirus, *Covid19. The Great Reset*, où il exhorte à profiter de la crise sanitaire pour accélérer la naissance de « l'économie 4.0 »

cessus de production. La disponibilité d'un gigantesque appareil capable de fournir toujours plus d'énergie à bas coût était fondamental pour permettre d'un côté l'automatisation de certains processus productifs et de l'autre la délocalisation des usines vers les régions plus périphériques. Pour libérer et stimuler l'accumulation nécessaire à ces investissements massifs, des clivages traditionnels ont été surmontés (entre la ville et la campagne, par exemple) et des secteurs jusque-là restés en marge ont été « libéralisés », un processus qui touche actuellement à sa fin dans la plupart des pays. Couplée à l'endettement endémique des pays dits « périphériques » soumis à des programmes massifs de développement d'infrastructures (au service de l'extraction des matières premières), la force financière ainsi libérée a permis une croissance ultérieure des capacités productives.

Aujourd'hui, on peut l'observer de façon très claire avec le grand bond en avant expérimental lié à la pandémie de Covid19, à quel point les processus d'automatisation ont été généralisés, y compris dans la plupart des régions auparavant considérées comme plus secondaires au sein de l'économie mondiale. Grâce aux technologies disponibles, cela permet désormais de se passer toujours plus de « travail manuel ». L'écrasante majorité des processus productifs sont aujourd'hui dirigés et gérés par le numérique. L'expérience actuelle de la mise en « travail à distance » de pans importants des activités économiques permet d'en mesurer le potentiel effrayant. Nous sommes à la veille de ce que le fondateur du WEF appelle, à l'instar d'autres « visionnaires », la « quatrième révolution industrielle ». Il s'agit de l'intégration et de la convergence des technologies numériques, physiques et biologiques dans une nouvelle vision de la planète et de l'humanité. L'industrie 4.0 implique la connectivité de masse (notamment à travers la 5G), l'intelligence artificielle, la robotique, l'automatisation de la logistique et du transport, les nano- et biotechnologies, l'Internet des Objets, les blockchains, l'ingénierie génétique et des matériaux, les réseaux énergétiques intelligents, ... Toutes ces technologies sont « disruptives »,

c'est-à-dire, qu'elles ont le potentiel de bouleverser radicalement les processus productifs précédents et les techniques d'accumulation « traditionnelles ». Si d'un côté leurs impacts climatiques s'annoncent désastreux, d'un autre même les grands capitaines d'industries technologiques ne cessent de mettre en garde depuis plusieurs années que l'automatisation à travers le numérique et la nouvelle étape robotique provoqueront un chômage de masse inouï.

Si une bonne partie des processus productifs au sein des usines sont déjà en large partie automatisés, d'autres secteurs vont aussi subir la même modification. Selon certaines estimations, vers 2035, 86 % de tous les emplois dans le secteur de la restauration, 75 % dans le secteur de la vente et 59 % des emplois dans le divertissement pourraient être automatisés. Au Royaume-Uni, sur la période 2011-2017, 25 % des emplois à la caisse des supermarchés ont été perdus, les caissiers et caissières étant remplacés par des machines de paiement. Le secteur des achats à distance et de la livraison à domicile est un autre secteur en pleine automatisation, où le grand modèle est l'organisation du travail en conséquence dans les entrepôts d'Amazon ou d'Alibaba. D'importantes expérimentations sont en cours dans plusieurs villes à travers le monde pour remplacer les livreurs humains par des robots et des drones. D'autres estimations plus générales parlent d'une perte de 54% des emplois au cours des deux prochaines décennies au sein de l'Union Européenne si l'extension et le développement de l'automatisation se maintient à la vitesse actuelle. Pensons encore à la généralisation prévisible des imprimantes 3D, qui permettrait de remplacer les ouvriers qui fabriquent des objets par des machines qui les impriment. Ou aux possibilités ouvertes par les algorithmes et les Big Data pour remplacer des employés derrière les guichets ou les bureaux, en faisant signer un contrat d'assurance ou même effectuer une consultation médicale par des *décisions automatiques*. Il est clair que la nature du travail va changer dans les années à venir.

La question du travail, de l'emploi, ne cessera donc de revenir au premier plan. L'endettement des États qui permet notamment d'octroyer une prime de survie sous forme d'aide sociale ou d'allocation aux expulsés du marché du travail peut sembler une solution, mais la volatilité et l'instabilité permanente sur les marchés financiers ne permettent guère de parcourir plus longtemps cette voie suivie tout au long du siècle dernier par les grands États capitalistes. Les luttes défensives pour l'emploi ne peuvent, plus que jamais, mener nulle part. Elles n'abordent d'ailleurs que très rarement, voire jamais, la vraie question qu'il serait à poser : voulons-nous la pérennité du système industriel qui ravage la planète et ses habitants ? A quoi est-ce que nous prêtons notre « force de travail » ? En ce sens, tout le mic-mac de luttes « contre le capital » souvent défendues par la gauche sont à critiquer, voire à désertier radicalement. Que s'est-il passé ces derniers temps dans l'Hexagone ? La délocalisation annoncée ou la fermeture nette d'usines automobiles, de pneumatiques, de l'aviation (civile et militaire) ? Certes, une fermeture ou la délocalisation d'une nuisance ici n'empêche pas la continuité de la croissance mortifère, notamment à travers l'automatisation, et oui cela implique un appauvrissement potentiel des anciens travailleurs. Mais « la défense de l'emploi », l'acceptation toujours plus massive des nouvelles formes de (télé-) travail de la part des syndicats et des exploités, les annonces grotesques d'un gouvernement qui veut « relancer l'industrie nationale »... tout cela fait désormais inexorablement partie de ce qu'il y a à combattre. Bien sûr qu'une restructuration de la production implique toujours son lot d'instabilité et d'incertitudes (cette instabilité est d'ailleurs devenue le « système » nerveux central de l'économie contemporaine) : c'est là qu'il faut passer à l'offensive et ne plus rester à la traîne dans des conflits « d'arrière-garde ». Sinon, on finit par apporter de l'eau à un moulin non seulement décrépît, mais *éthiquement* inacceptable et *pratiquement* obsolète. Nous ne devrions pas nous prêter à défendre

l'emploi chez un constructeur d'avions de chasse (comme *Airbus*, pour ne donner qu'un exemple), dans un port depuis toujours point névralgique du commerce international et en cours d'automatisation totale, chez un constructeur d'automobiles, dans une centrale nucléaire, au sein d'une raffinerie... Ni ne devrions prêter nos (maigres) forces à ce qui participe au renouveau capitaliste du monde, comme ces innombrables projets qualifiés de « durables » à l'image des éoliennes industrielles. Ce qu'il s'agit de faire, c'est d'essayer d'attaquer la production même, avec la perspective de sa destruction (et non pas de son réaménagement ou pour arracher quelques concessions salariales). Que ce soit en ciblant les nouveaux projets en voie de réalisation, en frappant directement les usines et les centres de production ou en sabotant ce qui permet leur fonctionnement (les infrastructures énergétiques et de communication, les réseaux logistiques, les interdépendances diverses et variées). Lorsque des travailleurs, galérant à préserver leur salaire et souffrant en sus d'une panoplie de maladies véhiculées par la production se mettent à détruire les outils de production (plus ou moins mortifères), ils peuvent trouver en nous des complices et des individus solidaires ; lorsqu'ils « luttent » pour préserver ces outils en leur octroyant en plus la mystification d'une certaine « utilité sociale », nous ne cesserons de pointer et d'attaquer leurs responsabilités dans le maintien et la défense d'un appareil productif qui nous détruit, et la planète avec. Moins que jamais, la perspective d'une autogestion des outils de production existant relève d'une perspective véritablement révolutionnaire : la seule perspective révolutionnaire, oui, la seule, est la destruction de la production, et donc du travail.

La « quatrième révolution industrielle » n'est pas une simple évolution logique et linéaire qui ferait suite à la « troisième ». Elle pointe son nez à un moment où les imprévus et les incertitudes s'accumulent au-dessus de sa tête. Le chômage de masse n'en qu'un de ces aspects, et pas forcément

le plus important (la domination ne s'est jamais privée de sacrifier des millions de personnes). Par contre, le problème climatique s'annonce de façon toujours plus pressante à travers l'accélération de phénomènes inouïs (comme les feux de forêts, les tempêtes ravageuses, les pandémies, l'extinction exponentielle des espèces,...) ; les limites de la disponibilité d'une énergie à bon marché (notamment sous forme de pétrole) laissent entrevoir un effondrement économique en quelques décennies (d'où d'ailleurs l'accélération des « énergies renouvelables », cependant bien insuffisantes pour fournir le carburant nécessaire au maintien de la croissance de la mégamachine) ; la « perte de l'âme », de toute boussole, la difficulté croissante à gérer les populations (toujours plus de régions du monde se trouvent en une sorte d'état permanent de guerre civile), la montée de fondamentalismes de toutes sortes, les explosions de rage et de désespoir ne répondant plus aux cadres « traditionnels » de la contestation, tout cela implique à différents niveaux des caps incertains et potentiellement dangereux à franchir pour les États, qui se dopent à coups de surveillance de masse, de militarisation croissante, de stratégies et de forces contre-insurrectionnelles, de prisons « intelligentes »...

Le terrible souhait du fondateur du WEF que la « quatrième révolution industrielle » finira par « nous changer », nous fait comprendre aussi où se trouvent les nouveaux terrains de l'accumulation et de la déprédation capitaliste. Car il ne s'agit plus seulement d'induire un consumérisme frénétique, de détruire les restes d'une certaine autonomie, de guider les comportements par une propagande incessante. Les nouvelles technologies et industries viseront de plus en plus à « nous découpler de nos corps et de notre compréhension de nous-mêmes comme faisant partie d'une biosphère et d'un biorhythme, pour que cela soit de plus en plus perçu comme quelque chose que l'on peut acheter, mettre à jour et fixer », une série toujours adaptable et interchangeable de pièces mécaniques » (*The Fourth and Fifth Industrial Revolutions*, dans la publication 325, n° 12, été 2020). En gros, la création d'un être dépendant

de la chirurgie, de médicaments, de techno-psychiatries et d'appareils, connecté en permanence à de grandes banques de données tout en étant soumis aux influences, suggestions et impositions calculées par algorithmes.

Dix ans après les bombes atomiques larguées sur Hiroshima et Nagasaki, un érudit laissait libre cours à ses pires craintes quant aux transformations de l'humain en cours : « *En créant la machine pensante, l'homme a fait le dernier pas vers la soumission à la mécanisation, et son abdication finale devant ce produit de sa propre ingéniosité lui fournira un nouvel objet d'adoration : un dieu cybernétique. Il est vrai que cette nouvelle religion exigera de ses fidèles une foi plus aveugle encore que le Dieu de l'homme axial : la certitude que ce démiurge mécanique, dont les calculs ne pourront être humainement vérifiés, ne donnera que des réponses correctes...* » Que serait ce « dieu cybernétique », sinon l'avènement de l'Intelligence Artificielle ? La course est définitivement engagée, le moloch numérique se nourrit jour après jours des données dont il a besoin pour grandir en puissance, les machines apprennent jour après jour et augmentent leur « capacité d'autonomie » (c'est-à-dire l'exécution de tâches complexes sans intervention humaine), la puissance de calcul nécessaire augmente toujours plus spectaculairement, les tentacules de fibres optiques et d'ondes, connectant humains, machines, plantes, sols et objets s'étendent rapidement. Qui plus est, les scientifiques à l'œuvre dans la création de ce démiurge peuvent s'appuyer solidement, en cas de défaut de légitimation, sur plus d'un siècle de rationalité scientifique comme seule source de vérité (et, en fin de compte, de valeur) en balayant tout ce qui s'y oppose comme de l'obscurantisme, du fondamentalisme ou du pessimisme paralysant.

L'heure de l'apparition de ce « dieu cybernétique » est peut-être bien plus proche qu'on ne le pense, ou peut-être est-il déjà là, cherchant, pas à pas, à s'installer dans le monde plutôt que d'annoncer son avènement définitif au son de trompettes. Ce qui est certain, c'est que la vitesse avec laquelle les différents secteurs de recherche, de production et de gestion des populations convergent

augmente rapidement. Les techno-fantaisies d'hier sont en passe de devenir rapidement des réalités. Qui aurait ainsi cru que le système productif pouvait *réellement* se permettre de passer en un rien de temps un vaste nombre d'emplois en télétravail sans mettre en danger les processus productifs ?

Il est difficile de saisir l'ensemble des aspects qui vont déterminer cette nouvelle ère. Même les visionnaires modernes y vont à tâtons. Mais certains processus se dégagent de plus en plus clairement dans la nébuleuse qui va accoucher d'un nouveau monde. L'installation du réseau 5G en est certainement un, et c'est une bataille qu'il s'agit de livrer maintenant. La 5G fait partie de piliers de la transformation de l'économie et offrira à l'État un outil particulièrement puissant de contrôle des populations. C'est peut-être le « premier » combat d'envergure à la veille de la « quatrième révolution industrielle », un combat qui vaut la peine d'être mené avec toute la créativité et l'audace que nous avons en nous.

Un premier pas, en somme, pour entrer pleinement dans la danse et se retrouver au milieu des hostilités, face à face avec un ennemi qui ne cessera d'anesthésier les consciences et la pensée à coups de promesses terriblement fabuleuses.

Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 35, 15 novembre 2020



VIVE LE TÉLÉTRAVAIL !

Quelques mois de confinement ont fourni une marge d'expérimentation inattendue aux entreprises. Soutenus par les injonctions gouvernementales, des pans entiers de l'économie et de l'administration ont pu réaliser un formidable exercice en grande nature. La mise au télétravail. Tout ce qui ne nécessite pas ou peu de manipulations manuelles — on s'entend, « manuel » dans le sens de gestes *physiques*, considérés comme obsolètes et dégradants dans un monde qui a modifié la signification du mot en le réservant désormais à l'entrée *manuel* d'ordres et d'opérations dans la machine, en opposition au traitement *automatisé* des données — est soumis à la numérisation galopante. L'automatisation d'une bonne partie des processus productifs se couple maintenant avec une distanciation de l'employé. Le travail à distance, le *télétravail*.

Peu de voix se sont élevées contre ce test grande nature, acceptant sans doute en partie la fatalité qu'inspire la pandémie (mais surtout, la propagande et les mesures policiaro-sanitaires). Cependant, il y en a quand même eu. Des vendeurs qui regrettent le contact humain et se sentent réduits à des gestionnaires de stocks. Des fonctionnaires qui ratent la pause-café (avec les croissants gratuits) et la socialité enviable qui caractérise les bureaux où se planque la bureaucratie. Des enseignants qui voient d'un mauvais œil la télé-éducation des futurs travailleurs. Et, *last but not*

least, les ouvriers, techniciens, manutentionnaires, qui y voient l'annonce d'un nouveau *round* d'automatisation qui les remplacera peut-être définitivement et rendra l'intervention de leurs muscles absolument obsolète. Au mieux, ils conserveront un poste qui consiste à surveiller la machine. Je ne vais pas nier que le télétravail implique une dégradation des conditions de travail, ni qu'il donnera par exemple lieu à une nouvelle panoplie de maladies nerveuses. Les effets nocifs de rester scotchés à l'écran pendant des heures et des journées entières sont bien documentés (cependant, cela n'empêche pas la plupart de nos contemporains de regarder toutes les 20 secondes leur écran portable, de passer des heures à se gaver de séries, de glander sur le Net en quête d'un peu de divertissement minable).

En effet, il serait tout à fait logique de prendre le contre-pied des éloges et de l'imposition du télétravail, l'oiseau-annonciateur du nouveau monde hyperconnecté où peu d'activités échapperont encore à la médiation numérique, à une virtualisation essentielle. Mais je suis de mauvaise humeur aujourd'hui, cette humeur qui rend *méchant* — qui espère secrètement que la crainte d'un petit village de courageux Gaulois s'opposant à l'Empire romain se réalise pour de vrai, que cette fois-ci, *le ciel tombe vraiment sur nos têtes*.

Une voix diabolique me susurre à l'oreille : « *Pour ne pas être victimes, vous n'avez qu'à vous débrancher !* ».

Oui, malgré les révoltes et les résistances courageuses qui ont ponctué l'histoire, je vois aussi des décennies de résignation et d'acceptation lâche, de morne *collaboration* à l'extension de la mégamachine qui nous rend tous esclaves. En plein confinement, quand bien même simplement sortir du domicile frôlait l'illégalisme, des millions de travailleurs ont accepté, *en plus*, de se mettre derrière l'écran et de presser des boutons sur leur clavier pour faire tourner la machine. *Pas une seule grève, pas un seul mouvement !* Alors désolé, mais une envie terrible me vient de vous jeter à la figure : *tant pis pour vous !* Je ne peux pas écouter les lamentations sur les conditions de travail, je ne le supporte plus, je regarde ailleurs maintenant. Tout comme certains ont toujours cherché à porter le feu dans les enceintes où vous travaillez, où vous produisez, où vous administrez (en passant outre les misérables revendications d'augmentations de salaires et tout le tralalala), certains discerneront dans l'avènement du télétravail certes une nouvelle avancée du totalitarisme numérique, mais aussi, non exempts d'un certain cynisme peut-être, des possibilités pour le moins intéressantes. Car contrairement aux usines entourées de barbelés, aux

bâtiments administratifs surveillés par des caméras, aux entrepôts protégés pas des alarmes et des vigiles, les veines du télétravail courent sous le pavé. Ces cordes ombilicales, accessibles par de simples trappes, peuvent être cassées, sectionnées, incendiées. Les méchants esprits qui cherchent à détruire le travail en détruisant ce qui le rend possible trouveront un malin plaisir à débrancher, à *vous* débrancher. Il y a alors le choix : ou rejoindre le chœur des gérants de la société qui dénonceront les méchants saboteurs, terroristes, sapeurs de l'économie nationale, ou bien rire sous cape et partir à la quête d'une occasion pour *le faire par soi-même*.

Rien que pour la beauté du geste : l'omniprésente machinerie numérique, avec ses appendices humains, mise en crise par un simple geste manuel, tout sauf obsolète et dégradant. Débrancheurs du monde entier, coupez à tout va !

Artis

anarchie!. Mensuel anarchiste, n° 9, décembre 2020

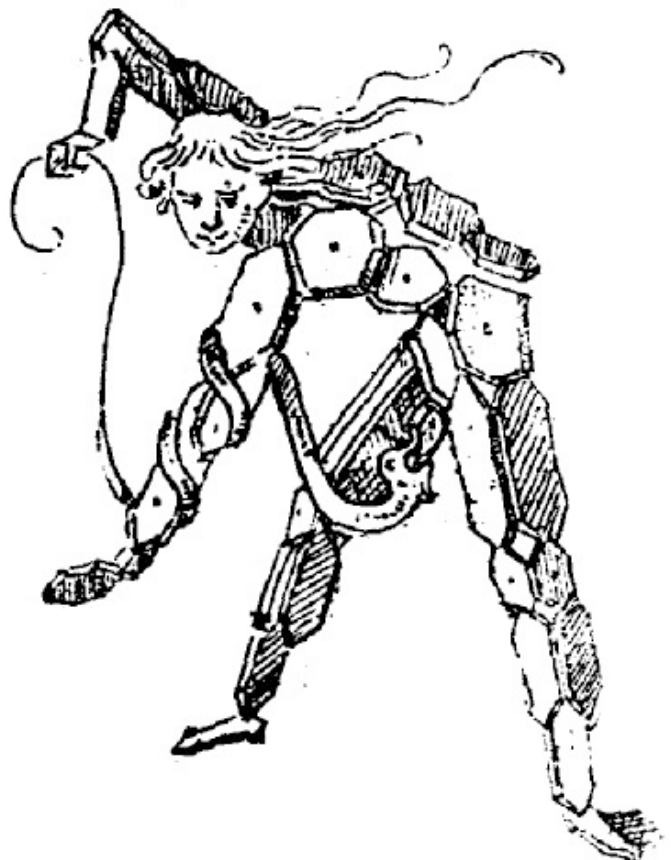
UNE MISSIVE SUGGESTIVE

Mi-octobre, quinze États-membres de l'Union européenne ont souscrit à une lettre adressée à la Commission Européenne, demandant une campagne d'envergure pour combattre « la désinformation » liée au déploiement de la 5G. Ces États s'inquiètent de la vague d'attaques contre les infrastructures de télécommunication aux quatre coins du continent. La France, qui se trouve parmi les pays plus particulièrement touchés par ce phénomène incendiaire, avait pris les devants il y a quelques mois en mettant en place une cellule de coordination nationale, baptisée « Oracle », pour centraliser notamment les enquêtes liées aux sabotages de relais, des réseaux, et plus généralement tout ce qui relève de l'activité subversive en recrudescence sur le territoire hexagonal.

Dans leur lettre, les signataires soulignent que « *les actes de vandalisme contre les infrastructures de télécommunication et la désinformation croissante sur les champs électromagnétiques et la 5G ne constituent pas seulement une menace pour l'économie des États membres concernés, mais entravent également la capacité de l'Union européenne à atteindre ses objectifs ambitieux en matière de 5G.* »

On peut alors retenir de cela que : 1° les sabotages des infrastructures de télécommunication portent atteinte à l'économie ; et 2°, que ils peuvent entraver l'objectif du renouveau de l'économie par l'hyperconnectivité.

Vous en conviendrez, ces deux raisons à elles seules constituent déjà une précieuse suggestion pour persévérer dans la voie engagée. A chacun et chacune d'en trouver d'autres pour affiner son agir.



S'il est bien un secret éventé qui a fait le tour du monde enfantin depuis des décennies, c'est certainement celui confié par le renard au *Petit Prince* : « *On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux* ». Serait-ce donc un simple hasard si le cœur qui a couché cette sentence au mitan du siècle dernier, lorsqu'il n'empruntait pas la livrée militaire, se glissait aisément dans les frusques du journaliste, par exemple pour dénoncer les « crimes républicains » de l'Espagne de 1936-37 dans de grands journaux nationalistes ? Ou qu'en fervent admirateur d'un Maréchal réconciliant le peuple français sous sa fêrule après la débâcle, il en fut récompensé par une nomination au comité provisoire du *Rassemblement pour la Révolution nationale* (1941) ? Comme certains l'ont fait remarquer plus tard à une autre occasion, l'important en matière de hochets officiels n'est pas tant d'être en mesure de les refuser, que de ne pas les mériter. Le 31 octobre dernier, ses piètres héritiers du Master 2 *Sécurité et défense* de l'université d'Assas ne s'y sont donc pas trompés en adoptant le nom de Saint-Exupéry pour leur seizième promotion, reconnaissant en lui l'alliance entre « *génie littéraire et esprit militaire : honneur, respect, courage et amour de la Patrie*. » Apparemment, il semble que *l'essentiel* puisse tout de même parfois sauter aux yeux ! Mais passons.

En cette période décidément si particulière, que pourrait par contre discerner un organe exécrant autant l'esprit de caserne que le terrorisme d'État ? A première vue, entre pandémie meurtrière justifiant mesures autoritaires en tout genre, renforcement des prothèses technologiques du travail à l'école et jusque dans chaque relation, environnement devenant toujours plus ravagé et artificiel sous les incessants coups de boutoir industriels, ou encore absence d'horizons utopiques – ce « *rêve non réalisé, mais non pas irréalisable* » comme le définissait un célèbre « *projectile autoricide jeté sur le pavé des civilisés* » –, il est vrai que les temps semblent plus propices aux nuées de la domination qu'à la tempête sociale. Et qu'il y aurait presque de quoi perdre la mémoire du temps d'avant, comme si le covid-19 avait tout balayé d'un coup.

Oublié le bref début d'insurrection en Grèce il y a un peu plus de dix ans, qui avait à la fois marqué un possible au cœur de la vieille Europe et montré les limites de l'absence de perspectives révolutionnaires qui aillent au-delà d'une simple extension émeutière ? Oubliés les possibles ouverts trois ans plus tard par les différents soulèvements de l'autre côté de la Méditerranée, noyés dans le sang de guerres civiles, broyés sous la botte militaire ou écrasés par les sirènes religieuses comme démocrates ? Oublié le soulèvement au Chili d'il y a un an à peine, si puissant dans ses actes mêlant expropriations et destructions massives face aux militaires, mais reculant à la dernière minute pour ne pas franchir le seuil de l'inconnu irréparable, sur un territoire encore traumatisé par un passé féroce ? Oubliées ces récentes émeutes nord-américaines contre la

police, capables pour une fois de dépasser ponctuellement les vieux clivages en commençant à remettre en question un des piliers de la domination, sans toutefois parvenir à effleurer tous les autres, sinon à travers l'action enragée de quelques minorités ? Oublié même ce fameux mouvement des gilets jaunes, certes profondément lié à la demande d'un Etat meilleur, tout en étant capable au nom même de son postulat réformiste de retrouver le goût spontané de l'émeute face à celui en place, ou celui du sabotage contre des structures variées du pouvoir à travers l'auto-organisation en petits groupes diffus ? Un exemple pourtant prometteur d'identification des structures de l'ennemi, qui ne s'était pas contenté de péages, centres des impôts ou radars, mais avait par exemple aussi poussé l'exploration jusqu'aux antennes-relais, aux domiciles d'élus ou aux systèmes électriques de zones industrielles et commerciales.

Les cœurs gonflés de rage seraient-ils donc soudain devenus amnésiques lors des confinements à répétition à force d'analyser l'horreur du monde derrière des écrans, et surtout à défaut de sortir dans la rue pour s'en prendre à lui ? Se peut-il à l'inverse que bien que meurtris par le prix à payer de tous ces processus enthousiasmant non-aboutis, ils n'en soient pas pour autant résignés face à tout ce que ces moments de rupture comportent aussi de joie destructrice collective comme de réappropriations individuelles de sa propre existence ? Lorsqu'un démon de la révolte disait que les révolutions sont faites de trois quarts de fantaisie et d'un quart de réalité, ce n'était certainement pas pour se contenter de disséquer à l'infini cette dernière à rebours afin d'aiguiser notre agir, mais bien parce qu'il savait aussi que cette précieuse fantaisie vécue peut bouleverser une vie entière en lui donnant une autre raison que celle de repousser la mort le plus longtemps possible. Alors, s'il était vrai qu'*on ne voit bien qu'avec le cœur*, le nôtre toujours ardent ne pourrait que constater que la gestion autoritaire de cette pandémie et ses conséquences en terme de restructurations économiques comme d'accélération technologiques n'arrive pas à n'importe quel moment, mais vient se heurter de front à ces dix dernières années de soulèvements, d'insurrections et de révoltes pour tenter de refermer la page.

Face à la misère de l'existant, on peut répéter à foison que l'ordre ne joue jamais tout seul, que les seuls combats perdus d'avance sont ceux qui ne sont jamais livrés, que ce ne sont pas les révolutionnaires qui font les révolutions, ou que lorsque s'accumule l'insatisfaction et le mécontentement, une étincelle suffit parfois à faire exploser la poudre des rapports sociaux (que ce soit une guerre perdue par l'État, la hausse du prix des transports, la gestion contestée d'une épidémie, l'immolation d'un vendeur à la sauvette, un nouveau plan drastique d'économies budgétaires, un énième assassinat policier...). Tout cela est très juste, mais au-delà des manifestations de colère que le pouvoir entend

à présent enterrer sous le poids de l'urgence sanitaire, un autre mouvement est également en train de se développer, devenant même de moins en moins invisible tout en étant essentiel, malgré ce que pourrait en dire le renard du conte.

Il s'agit de celui d'individus et de petits groupes qui ont acté que face à la catastrophe climatique, le désastre était le système industriel lui-même et qu'il convenait de s'en occuper à la source (énergétique). Que face à l'aliénation ou au contrôle technologique, le problème devait être réglé à la racine en lui coupant les veines. Que face au moloch étatique et à sa militarisation croissante contre les émeutiers, il était temps de prendre l'initiative selon ses propres temporalités de façon asymétrique, sans plus attendre des mouvements sociaux qui déborderaient les cadres institués avant de s'éteindre.

C'est par exemple le cas des sabotages incendiaires qui s'en prennent sans discontinuer aux installations électriques alimentant les pompes de la mine de lignite à ciel ouvert qui détruit la forêt de Hambach (Allemagne), des récents sabotages et blocages contre la construction du gazoduc *Coastal GasLink* en Colombie-Britannique (Canada), du sabotage d'octobre dernier en Toscane (Italie) contre la sondeuse prévue pour implanter un nouveau champ d'éoliennes, ou encore de l'incendie de bureaux de l'exploiteur étatique des forêts ONF à Aubenas (Ardèche) début octobre. Et sans même parler de toutes ces attaques qui retardent depuis des années l'avancée du projet de centre d'enfouissement des déchets nucléaires à Bure, notamment à l'aide de sabotages contre les forages sur l'ancienne voie ferrée qui doit servir au chantier de *Cigéo* puis au transport des déchets radioactifs. Autant de belles énergies dépensées pour nuire à celles qui alimentent ce monde mortifère.

Depuis l'arrivée du covid-19 au début de l'année et malgré les restrictions de mouvement conséquentes qui ont suivi, les voix des saboteurs agiles ne se sont donc pas tues, mais leur autonomie projectuelle leur a même permis de résonner avec plus d'éclat encore lors des différentes

phases d'auto-enfermement. Si on prend par exemple cette fois les coupures volontaires de fibre optique ou d'antennes-relais pendant le confinement de printemps, le pouvoir ne pouvait que déplorer que ces dernières étaient mises hors d'état de nuire un peu partout une fois tous les deux jours. Très récemment, un larbin d'État chargé de se préoccuper de ce genre de petits soucis, confiait de la même façon que plus d'une centaine d'entre-elles avaient subi le même sort depuis le début de l'année. S'il ne fallait donner qu'un exemple des multiples possibilités offertes aux mains audacieuses malgré le reconfinement en vigueur depuis l'automne, ce serait peut-être le sabotage au nord de Marseille du deuxième site le plus important du pays en matière de télévision, radio et téléphonie mobile, le 1er décembre dernier : 3,5 millions de personnes déconnectées brutalement pendant plus d'une dizaine de jours pour certaines !

De quoi inspirer sans conteste les individualités nyctalopes qui, chacun et chacune à leur manière, continuent d'illuminer la nuit pour faire dérailler les trains de la domination.

Avis de tempêtes. Bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 36, décembre 2020

DÉCONNEXION

Dans un célèbre livre qui dessinait un atroce avenir totalitaire, la signification des mots était en quelque sorte « retournée ». Les mots disaient ce qu'on ne voulait pas dire, rendant impossible l'expression de ce qu'on voulait dire. Critiquer la guerre permanente devient inconcevable quand « *la guerre, c'est la paix* ».

Mais nous avons depuis longtemps passé l'année fatidique de 1984 et le totalitarisme tel que le livre homonyme le prévoyait est, tout compte fait, resté dans le livre. Néanmoins, le langage est créateur de mondes (ou peut *trahir* le monde dans lequel nous vivons réellement). Prenons l'expression « connecté », par exemple, qui revient obligatoirement dans tout discours politique,

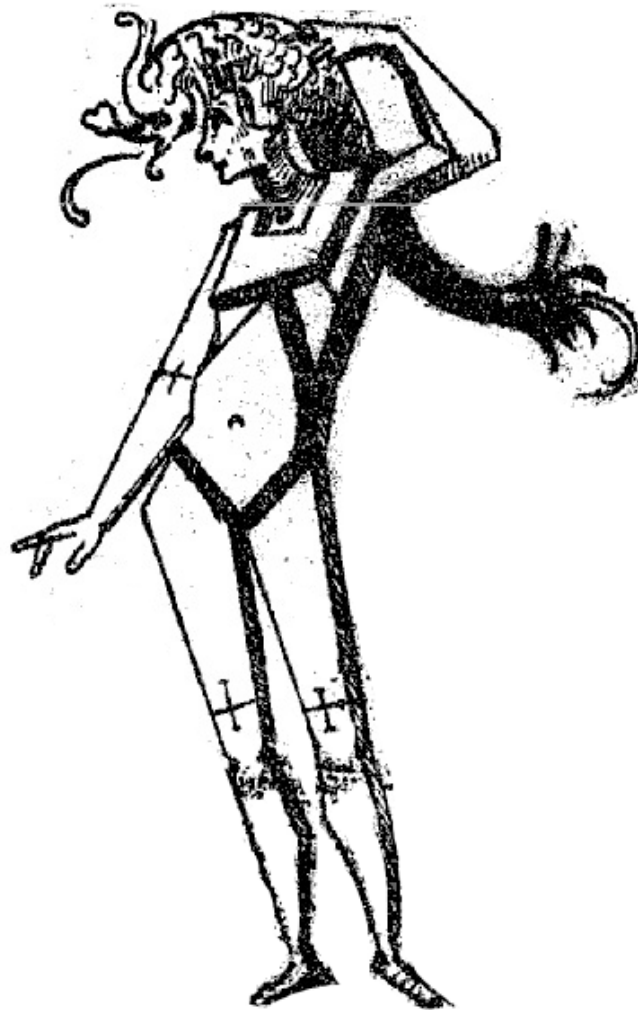


économique ou social. Les humains sont « connectés », parce qu'ils peuvent établir à tout moment une liaison de télécommunication via les appareils technologiques. Les objets « connectés » font leur entrée sur le marché des nullités dont tout le monde aura besoin d'ici peu. « Être connecté » est devenu, dans le langage moderne de notre monde de totalitarisme technologique, synonyme de « social » (visible et disponible sur les réseaux sociaux, joignable et serviable par le biais de tout moyen de télécommunication), « autonome » (prêt à télé-travailler, à télé-consommer), « libre » (superficiellement au courant de tout et disposé au choix, par click, tout le temps).

Bien sûr, hors du techno-monde, social ne pourrait rimer avec ce qui cloisonne et ce qui remplace par une froide prothèse technologique le dialogue, le toucher entre individus. Autonome ne serait certes pas remplir des cases sur un écran, mais plutôt savoir vivre en indépendance, en lien avec d'autres individus. Et libre, et oui, libre, ce ne serait sûrement pas cliquer parmi des options proposées, mais vivre ses choix, parfois difficiles, avec les dangers qu'ils impliquent. Pour revenir au langage du techno-monde, il semble qu'il utilise des expressions, connotées « positivement », pour désigner des réalités loin d'être « positives ». Cela fait penser à l'un des archétypes de ce procédé, la fameuse « guerre juste ». Plus la mise en cage technologique du monde avance, plus la liste de ces expressions trompeuses s'allonge : désormais la technologie est verte, la production est immatérielle, l'intelligence est artificielle et l'automatisation c'est l'autonomie.

L'arrivée de la 5G, connexion encore plus performante qui permettra notamment de réaliser cet énorme « internet des objets », où les frigos « parleront » directement avec les rayons du supermarché, mais où, et c'est bien sa fonction la plus importante, tous les processus productifs pourront être encore plus facilement interconnectés et automatisés, annonce une nouvelle avalanche d'expressions tellement incongrues qu'elles correspondent parfaitement au monde flippé qui avance.

Assister passivement à ce scénario désastreux, cautionner le progrès par une critique purement verbale et désarmée, nous rendrait complices de la domination et de ses atrocités. C'est ce qui, au-delà de raisons plus spécifiques et singulières, pousse peut-être tant de personnes, en France et ailleurs en Europe, à attaquer ce qui connecte, ce qui rend possible la grande connexion, l'énorme collier multiforme qu'on nous attache au cou. Que ce soient les points de raccordements de la fibre optique qui sont sabotés (comme fin novembre dans le Val-d'Oise) ou les antennes-relais qui sont attaquées (comme dans l'Aube début décembre), les angles d'attaque sont multiples, les moyens variés. Si un bureaucrate de l'antiterrorisme français a parlé d'une centaine d'antennes-relais incendiées au cours de l'année 2020, c'est que début décembre, à Marseille, le deuxième plus important site de relais de France a été pris pour cible. Vers 2h30 du matin, le feu illumine la colline où se trouve ce site d'émetteurs et de relais appartenant à *Télévision de France* (TDF). Le feu aurait été allumé dans la salle d'émission et ce serait ensuite



propagé le long des câbles jusqu'au pylône du site, haut de 150 mètres, partiellement calciné. Pendant plus d'une semaine, trois millions et demi de personnes sont libérées de 132 chaînes de télévision et de radio dans tout le quart sud-est du territoire. Les connexions de téléphonie mobile et d'internet mobile sont partiellement perturbées pendant des jours. Si une solution temporaire a été trouvée, les travaux de réparation prendront au moins un an, retardant possiblement l'installation des antennes de 5G prévues sur le même relais.

Déconnecter, dans le langage du monde de la liberté, c'est se libérer soi-même, ainsi que d'autres, des colliers numériques qui nous tiennent en laisse. Déconnecter, c'est agir. Celles et ceux qui ne comprennent pas ce langage du feu, implorant le rapide retour de la connexion après une coupure volontaire et dénonçant les « criminels » et les « tarés » qui brûlent à l'ombre des écrans, font preuve de leur attachement à ce qui rend esclave. Leurs maîtres ne pourraient souhaiter de meilleurs sujets.

Ignis

anarchie!. Mensuel anarchiste, n° 10, janvier 2021

TECHNOMONDE : UNE NOUVELLE CIBLE DÉBARQUE DANS L'HEXAGONE

Comme si le déploiement en cours de la 5G ne suffisait pas, ni celui de milliers d'antennes 4G d'ici 2026 pour boucher les zones dites blanches, ou encore la multiplication des réseaux de fibre optique avec 2025 pour horizon d'une couverture totale, voici qu'un nouveau projet est en train de débarquer. Cette énième nuisance dont l'objectif est rien moins que fournir un accès à internet à haut débit sur l'ensemble de la planète jusqu'aux zones rurales les plus reculées, est en train d'être mis en œuvre à travers plus d'un millier de petits satellites artificiels lancés à 550 km d'altitude. Il est porté par *Starlink*, une filiale de *SpaceX*, l'entreprise spatiale du milliardaire américain Elon Musk. Pour donner une idée, *Starlink* en est déjà à son dix-huitième lancement de minisatellites depuis 2018, avec 60 supplémentaires qui devaient être mis en orbite ce 1er mars depuis Cap Canaveral en Floride.

Le technomonde interconnecté qui nous promet une survie toujours plus appauvrie et contrôlée, après avoir colonisé la mer pour ses câbles inter-continentaux, le sol pour ses dizaines de milliers d'antennes-relais, puis le sous-sol pour la fibre optique, entend donc à présent s'emparer massivement d'un des derniers espaces manquant à l'appel : le ciel. Et tant pis pour les amateurs d'étoiles dont les yeux déjà partiellement aveuglés par les lumières de la ville ne seront bientôt plus capables de distinguer les astres de ces milliers de machines électroniques qui infestent la nuit.

Comme le faisait ainsi récemment remarquer un petit mensuel d'agitation anarchiste, « *Quand l'être humain d'un demain assez proche lèvera les yeux au ciel, il ne pourra plus discerner la Grande Ourse, Orion, Cassiopée ou Scorpion, mais bien Starlink, Kupier System et One Web. Nourri et vêtu par une agriculture industrielle hypermécanisée, se déplaçant grâce à des machines autonomes, surveillé et guidé par l'intelligence artificielle dans toutes ses activités, communiquant avec des objets connectés, cet être complètement intégré à la machine, pourra-t-il encore se considérer comme humain ? Dans ce monde où les étoiles seront submergées par les satellites, que restera-t-il de l'imagination et de la créativité, de cette capacité d'inventer et de narrer des histoires, de se détacher de la réalité quotidienne et de créer d'autres mondes ?* »¹.

Bien sûr, il était déjà possible de se connecter à internet par satellite depuis la fin des années 1990 pour les cargos porte-conteneurs, les avions de luxe touristes, les assassins en treillis et autres journaflics, par exemple via celui de *NordNet* (Orange) en orbite géostationnaire à 36.000 km d'altitude, ou ceux d'*Iridium* (quatre-vingt-dix satellites en orbite basse), mais disons que le projet *Starlink* pousse maintenant le bouchon encore

plus loin avec ses concurrents de la même trempe². Car si l'entreprise se concentrait jusqu'ici sur les marchés nord-américains, son internet planétaire – qui compte déjà 1200 satellites en orbite autour de la Terre... avec un objectif affiché de 12 000, voire 42 000 –, elle lorgne à présent de près sur les marchés internationaux.

Le 9 février dernier, l'*Arcep*, soit l'Autorité étatique de régulation des communications électroniques, vient de donner une salve d'autorisations à *Starlink* pour exploiter plusieurs stations terrestres ainsi que les terminaux utilisateurs, en même temps que les fréquences qui transmettront le signal du satellite à la parabole domestique. Ces terminaux utiliseront les fréquences des bandes 10,95-12,70 GHz dans le sens Espace vers la Terre et la bande 14-14,5 GHz dans le sens contraire. En dehors des Etats-Unis, l'Australie avait déjà donné son feu vert en 2020, et la Grèce, l'Italie et l'Espagne devraient être les pays européens suivants après la France. En octobre dernier, l'*Arcep* avait de la même façon délivré au géant spatial des autorisations pour construire les trois premières bases terrestres de *Starlink* dans l'Hexagone, respectivement situées à Gravelines pour le Nord, Villenave-d'Ornon (Gironde) pour le Sud, et Saint-Senier-de-Beuvron (Manche) pour l'Ouest.

Si ce nouveau projet de la domination pourrait sembler un peu désespérant, en ne voyant pour l'instant pas comment aller flinguer dans le ciel cette myriade de satellites-internet en train d'infester l'horizon (déjà qu'on galère avec les drones policiers), il n'en reste pas moins que ces satellites ont d'une part besoin de bases très terrestres munies de dômes, et d'autre part que ces dernières sont elles-mêmes gourmandes non seulement en électricité, mais aussi en fibre optique. Ce que vient d'ailleurs confirmer de façon indolente Patrick Pujol, le maire de Villenave-d'Ornon où la construction de la première de ces bases est la plus avancée, à laquelle il avait fourni sans sourciller un avis favorable en septembre dernier : « *D'après ce que j'ai compris, ce projet se positionne là où il y a des projets de fibre optique. Et c'est vrai qu'à cet endroit-là, il y a beaucoup de fibre optique qui passe. C'est la raison pour laquelle ce site a été choisi* » (F3 Nouvelle-Aquitaine, 1er mars 2021).

Si chaque futur terminal individuel de *Starlink* (par parabole sur un balcon ou le toit) communique directement avec ses satellites, et que ces derniers le font directement entre eux par laser, on pourrait ainsi se demander à quoi peuvent alors servir toutes ces stations terrestres (une centaine en cours de construction aux Etats-Unis, et cinq millions sur toute la planète prévues pour un

¹ Yaya, *En regardant les étoiles. Quelques notes à propos de la colonisation des cieux et des esprits*, in *anarchie!* n°8, novembre 2020, pp. 14-15

² A côté de *Starlink*, qui est le plus spectaculaire, existent aussi les projets concurrents de *Kupier System* (Amazon), qui prévoit d'envoyer 3 250 satellites, *One Web* de 650 à 2000, ou la franco-italienne *Thalès Alenia Space* avec trois groupes différents (Globalstar2, O3b et Iridium Next) pour un total de 125 satellites.

maillage complet), sinon de simple redondance du signal ? Eh bien, si ces indispensables stations terrestres espacées de quelques centaines de kilomètres sont à chaque fois implantées à proximité des principaux points d'interconnexion physiques du réseau internet, c'est tout simplement parce qu'elles servent en réalité de *passerelles-relais* des données via la fibre haut-débit qui les connecte entre elles, lorsque qu'il s'agit du chemin le plus court selon la courbure de la Terre ou des obstacles géographiques et météorologiques rencontrés (en n'étant pas géostationnaires mais en orbite basse, les satellites *Starlink* se déplacent constamment). Les données qui voyagent d'un bout à l'autre de la planète passeront ainsi du satellite 1 à une station terrestre A puis vers une seconde B avant de remonter vers le satellite 3 ou 4, plutôt que directement d'un satellite à l'autre selon le schéma 1-2-3-4. Ceci afin d'essayer de maintenir un temps de latence (en millisecondes) le plus bas possible sans coupures, et que cet onéreux système puisse rester compétitif. A côté des nombreuses antennes-relais de téléphonie comme de télévision qui continuent de se consumer sous les feux constants de la critique – officiellement 121 pour la seule année 2020 –, une des pistes prometteuses pour mettre directement à bas ce genre de structures de la domination, sans attendre rien ni personne et chacun.e

pour ses propres (dé)raisons, pourrait alors être de regarder du côté des stocks de câbles entreposés chez tous les collaborateurs du technomonde comme *Constructel* et ses confrères, ou encore de soulever les petites plaques de fonte sous lesquelles serpente innocemment la fibre, comme il y a quelques jours à Pierrelatte. Tout un vaste réseau de câbles au coin de la rue et sans protection mis au service du télétravail, des terminaux bancaires et de l'appareil répressif qui, comme les antennes-relais d'ailleurs parfois reliées entre elles (si ce qui est arrivé à Yutz au début du mois nous dit quelque chose), n'attendent en réalité qu'une occasion chaleureuse pour enfin cesser de nuire.

Allez, que ces artères du pouvoir bouffent les étoiles, trônent au sommet des montagnes et des toits, empruntent tunnels et ponts, ou bordent zones industrielles et commerciales, ronds-points, rues confinées, voies ferrées, forêts et canaux, à chacun la sienne comme il est d'usage de dire !

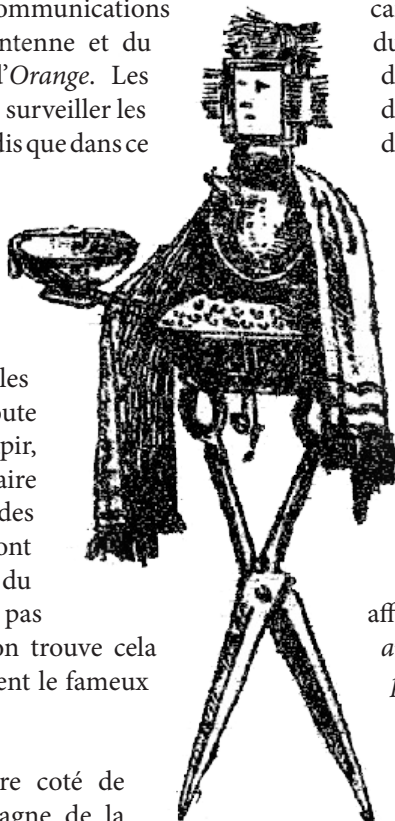
Des amis d'Orion,

Paru sur *sansnom*, 2 mars 2021

LES OEILLÈRES DU MONDE

Dans une vallée de la Drôme, de nombreux habitants se retrouvent sans internet ni communications possibles suite aux incendies d'une antenne et du local d'un nœud de raccordement d'*Orange*. Les gendarmes sont appelés en renfort pour surveiller les installations de télécommunication, tandis que dans ce territoire, temporairement déconnecté, de nombreuses personnes semblent ne pas se plaindre de cette coupure, voire même s'en réjouir. Le quotidien de la vallée est bouleversé, pas de télétravail dans ces contrées, les communications virtuelles sont coupées, les cartes bleues ont la route barrée ; un moment de repris, un soupir, et entre une blague et un commentaire amusé, l'imprévu frappe à la porte des habitants de ces campagnes qui ne sont pas épargnées de l'avancée ravageuse du monde. Tous ne trouvent pourtant pas à leur goût cette coupure forcée, ou on trouve cela amusant tout en attendant impatiemment le fameux retour à la normale.

Dans les mêmes semaines, de l'autre coté de l'Hexagone, les habitants d'une campagne de la



Manche se trouvent au centre d'un projet inédit, car ici, l'épopée technologique du visionnaire du nouveau monde Elon Musk, va se déployer, en installant des dômes, c'est à dire des antennes permettant de recevoir et de diffuser l'internet très haut débit envoyé des satellites qui sont catapultés dans l'espace, ces lumières qui forment au-dessus de nos têtes une étrange nouvelle constellation (voir l'article dans *anarchie !* numéro 8 de novembre).

Les médias se font fort de mettre en avant des arguments entendables, aussi insupportables que bornés : des élus qui se plaignent du déni de démocratie, de l'absence de consultation publique, ou du manque d'études poussées sur les impacts sur l'homme, les animaux, les courants et les sols ; des citoyens qui affirment « *ce projet n'est pas nécessaire, nous avons déjà internet* », « *mes vaches sont pucées, je suis connecté à ma montre qui me connecte à elles, j'ai déjà tout* », « *en tout cas pas chez nous* », « *ça va apporter des ondes* », « *bien que cela permettrait d'apporter de l'argent à la commune et de*

la télé-médecine, nous n'avons pas été informés », « de toute façon cet accès à internet partout coûterait trop cher aux usagers ». En gros, le monde d'aujourd'hui c'est très bien, pas besoin de plus.

Dans un cas comme dans l'autre, la normalité d'un monde connecté et abruti semble être considérée comme quelque chose de désirable. Dans la Manche, le nouveau projet serait un pas de trop, dans la Drôme certains prennent goût à profiter d'une telle pause tant que cela ne perdure pas et ne change pas véritablement leur rapport au monde.

Il y en a donc qui ne sont pas disposés à renoncer à cette normalité qui, comme maître d'art de l'immonde, sculpte d'ores et déjà un monde de faux désirs, de soumission virtuelle, de contrôle et d'une illusion d'épanouissement.

ET SI LES STOCKS...

Le 18 février 2021, il planait comme une odeur de brûlé au-dessus de la ville iséroise de Brézins. Six véhicules et un stock de tourets de câbles de fibre optique venaient d'être carbonisés vers 3h du matin. Les flammes lécheront aussi le hangar attenant, et seule la prompt intervention des pompiers empêchera leur propagation à l'ensemble du bâtiment. L'entreprise *Constructel*, touchée par cet incendie tout sauf fortuit, ignorait encore que les choses n'allaient pas en rester là. A Sassenage, au nord de Grenoble, un autre de ses sites connaîtra en effet la même fin chaleureuse quarante-huit heures plus tard, en perdant une antenne-relais située sur son terrain, 300 mètres de fibre optique sur ses bobines ainsi qu'un camion. Le groupe *Constructel*, qui assure la maintenance et la construction de réseaux de télécommunications dans plusieurs pays, doit dès lors se rendre à l'évidence : des inconnus ont certainement identifié sa lourde responsabilité dans la bonne marche du système techno-industriel et sa normalité.

Quelques jours après, le 23 février, les *lycanthropes* impliqués ont pris la parole, développant notamment que « si, pour nous, s'en prendre à des installateurs, des réparateurs ou des fournisseurs de câbles fait sens, ce n'est pas pour protester contre la 5G en particulier mais bien dans un cadre plus large, de combat contre le techno-monde. » Mais ce n'est pas fini, puisque les habiles loups-garous ont également posé à celles et ceux qui pensent que la catastrophe n'est pas que tout s'arrête, mais que tout continue comme avant, une question des plus passionnantes : « S'en prendre aux câbles c'est assumer de rechercher des cibles moins directement visibles, mais qui pourraient s'avérer particulièrement intéressantes combinées à d'autres. Que pourrait-il se passer, dans un contexte où des antennes relais étaient régulièrement prises à partie, si les stocks de câbles venaient eux-mêmes à brûler ? »

Pour toutes les mystérieuses créatures des villes et des bois qui brûlent de connaître l'imprévisible réponse, dénicher de tels entrepôts et parkings pourrait bien se révéler une quête plus attirante que celle du Graal, afin que

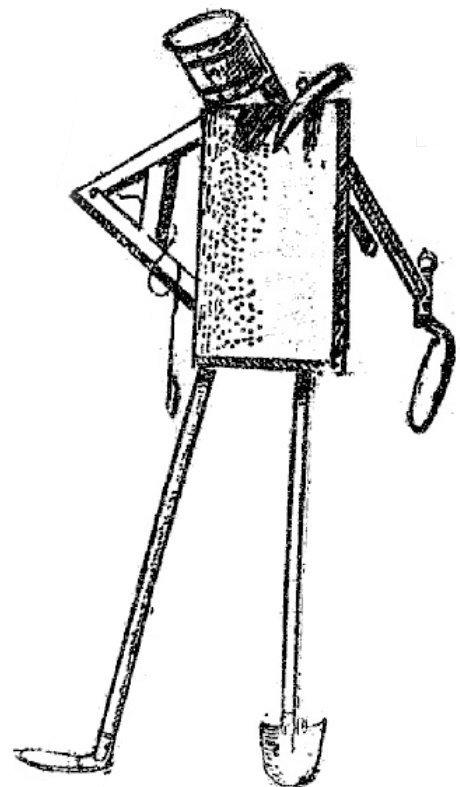
Pourtant, si l'on ouvrait les yeux sur cette année de télétravail et de multiplication de dépendances technologiques, de contrôle de la population sous couvert d'une situation de pandémie, on pourrait voir que la normalité que l'on nous vend aujourd'hui comme l'horizon le plus souhaitable n'est finalement qu'un cauchemar qui profite, enrichit et consolide le pouvoir de ceux qui ne veulent certes pas notre liberté.

Une rêveuse de constellation de feux d'artifices et non d'une constellation artificielle

anarchie!. Mensuel anarchiste, n° 12, mars 2021

ces amas de câbles ne finissent pas tristement leurs jours sur une antenne ou sous une trappe. Et s'il ne fallait citer que deux autres noms d'importantes sociétés de télécom qui s'occupent de 5G ou de fibre, ce pourrait par exemple être ceux de *Circet* et de *Scopelec*, qui ont également reçu des visites enflammées ce mois-ci : la première à Thor (Vaucluse) le 12 février, et la seconde à Château-Arnoux-Saint-Auban le 28 février, perdant un 4x4 et ses bureaux.

anarchie!. Mensuel anarchiste, n° 12, mars 2021



A PROPOS DE SERVITUDE TECHNOLOGIQUE VOLONTAIRE

« Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes [...] Soyez donc résolu à ne plus servir et vous serez libres ». Voilà presque un demi-siècle que La Boétie a lancé cette formule dans son brûlant *Discours de la servitude volontaire*. Un court essai, réédité un nombre considérable de fois depuis, qui concentre des réflexions autour de cette question troublante et vertigineuse : qu'est-ce qui amène les individus à renoncer à leur liberté pour se soumettre aux décisions d'autres individus qui, comme eux, n'ont qu'un corps, deux yeux et deux mains ? Quiconque voudrait aujourd'hui poursuivre cette épineuse interrogation, pour tenter d'éclairer cette facette de l'être humain parmi les plus misérables, devrait déjà commencer par constater qu'un abîme nous sépare de l'époque de La Boétie, depuis que la société est entrée dans l'ère de la machine. Une différence qui peut sembler élémentaire et évidente, mais dont les conséquences considérables le sont bien moins, à commencer par le fait que, si le caractère *organique* du pouvoir n'est pas encore entièrement obsolète, elle est en tout cas désormais très lacunaire et selon moi inappropriée. Car non seulement nous sommes désormais assujettis par des machines, des systèmes et des réseaux tout ce qu'il y a de plus *matériels et inorganiques*, mais surtout parce que ces derniers ayant profondément transformé la réalité dans son ensemble, nous compris, ne laissant que peu d'aspects de nos existences indemnes, l'intervention humaine n'est désormais plus la seule à jouer un rôle déterminant sur le cours de nos vies. Si l'absence de liberté est bien sûr encore aujourd'hui due au pouvoir qu'exercent des maîtres de chairs et de sang et à la reproduction des rapports sociaux qui en découlent, elle est aussi la conséquence d'une forme de servitude moderne, parvenant à revêtir les vestes de la nécessité, de l'acceptable et même du désirable au fur et à mesure qu'elle se généralise, se développe et se renforce dans le consentement quasi-général. Si « le tyran » de cette servitude volontaire d'un genre nouveau ne revêt plus, comme à l'époque de La

Boétie, une apparence humaine, s'il ne semble pas être doté comme nous d'un corps, de deux yeux et de deux mains, un même problème fondamental demeure néanmoins : quand les individus choisissent volontairement leur propre servitude, souvent ils imaginent qu'ils marchent non pas malgré les chaînes mais grâce à elles, et il est difficile de leur expliquer le contraire.

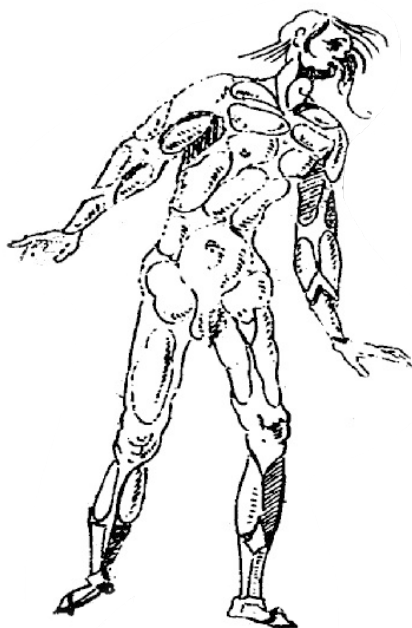
Plus les tyrans pillent, plus ils exigent ; plus ils ruinent et détruisent, plus on leur fournit, plus on les gorge ; ils se fortifient d'autant et sont toujours mieux disposés à anéantir et à détruire tout.

C'est en 1956 qu'a été installé le premier câble sous-marin téléphonique, reliant le Royaume-Uni au Canada et aux États-Unis. Permettant 36 conversations téléphoniques simultanées, il a marqué une innovation en comparaison à ce que permettaient jusque-là les liaisons sous-marines télégraphiques. En fonction depuis près d'un siècle, ces dernières avaient elles-mêmes connu une amélioration entre le premier câble sous-marin télégraphique transatlantique qui permettait de communiquer quelques mots par heure, et le dernier installé en 1928, permettant quant à lui d'échanger environ 400 mots par minute. Une autre innovation majeure dans le domaine des communications câblées fut la pose, en 1988, du premier câble sous-marin de fibre optique, reliant les États-Unis, la France et la Grande Bretagne. D'un débit de 280 Mbits par seconde, il permettait 40 000 communications téléphoniques simultanées, (contre 4000 pour le dernier câble sous-marin cuivré transatlantique posé dix ans auparavant). Un nouveau pas fut franchi dix ans plus tard, en 1996, quand furent installés deux nouveaux câbles d'un débit total environ 40 fois supérieur (10 Gbits par seconde), qui permit les premières liaisons Internet, suivit cinq ans plus tard, en 2001, par un nouveau câble d'un

débit 64 fois supérieur au précédent (640 Gbits par seconde), permettant 8 millions de communications multimédias simultanées. En 2015 un nouveau câble a été posé entre les deux continents, permettant un débit de 53 000 Gbits par seconde, soit environ 82 fois plus que celui posé au début du millénaire, et environ 190 000 fois plus que le câble qui inaugura l'Internet moins de trente ans auparavant. Enfin, d'ici peu de temps, Google inaugurera son second câble sous-marin, reliant la France aux États-Unis, qui avec son débit de 250 000 Gbits par seconde (5 fois plus que celui de 2015, 400 fois plus que celui de 2001, et presque 1 million de fois plus que le premier câble de fibre optique posé en 1988) sera le câble – s'ajoutant à tous les autres – le plus puissant du monde, concentrant à lui tout seul les trois quarts des flux entre l'Europe et le continent américain.

Au total, près de 430 câbles sous-marins en fibre optique enserrent actuellement le monde – et l'enserme littéralement puisque la longueur accumulée représente plus de 32 fois le tour de la Terre. On estime que ceux-ci transportaient 100 Gigaoctets par jour en 1992, 100 Go par seconde en 2002, plus de 26 600 Go par seconde en 2016, 46 600 Go en 2017, et selon les prévisions ce débit atteindra 150 700 Go par seconde en 2022. 1 500 fois plus qu'il y a 20 ans, 36 000 fois plus qu'il y a trente ans.

Dire que cet ahurissant réseau de câbles sous-marins à fibres optiques (ainsi que les milliards de ramifications qui le prolongent sur la terre ferme et les 4500 data centers qui l'unifient, représente aujourd'hui le système sanguin du Capital n'a rien d'une exagération, car sans ce réseau complexe par lequel transitent 99 % de l'ensemble des transmissions internationales de données, la mondialisation en temps réel des échanges, des savoirs et des services telle qu'elle existe aujourd'hui serait tout simplement impossible, tout comme les circulations financières et les activités boursières, ou l'information planétaire instantanée pour ne donner que quelques exemples.



Il est fort probable que quand à la fin des années quatre-vingt-dix, dix ans après l'essor de l'ordinateur personnel, l'Internet et le téléphone portable se sont simultanément généralisés, même les individus les plus avisés et clairvoyants ne se sont pas imaginé que les changements et bouleversements qui se sont enchaînés en cascade jusqu'à aujourd'hui, seraient d'une telle ampleur et d'une telle rapidité. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir saisi le rôle essentiel que l'ordinateur et les réseaux télématiques tenaient dans la restructuration capitaliste en cours depuis le début des années quatre-vingt, alors que du côté d'un grand nombre de « contestataires » et de révolutionnaires, l'heure était majoritairement aux fantasmes et aux espoirs messianiques selon lesquels la simple utilisation de ces nouvelles machines octroierait un gain d'autonomie et de souveraineté individuelle, et qu'en tapotant sur un clavier on allait réaliser une émancipation individuelle et collective – croyance basée sur l'illusion que de la communication découle l'émancipation. Des fantasmes et des espoirs en droite ligne des décennies précédentes où certains critiques radicaux de la société d'alors voyaient dans l'informatique la promesse d'un dépassement des limites de la condition humaine en termes de créativité, d'imagination et de jouissance, tandis que d'autres voyaient dans l'automatisation la perspective d'une suppression du travail aliéné.

Qu'une nation ne fasse aucun effort, si elle veut, pour son bonheur, mais qu'elle ne travaille pas elle-même à sa ruine. Ce sont donc les peuples qui se laissent, ou plutôt se font garrotter, puisqu'en refusant seulement de servir, ils briseraient leurs liens. C'est le peuple qui s'assujettit et se coupe la gorge : qui, pouvant choisir d'être sujet ou d'être libre, repousse la liberté et prend le joug, qui consent à son mal ou plutôt le pourchasse.

À partir des années quatre-vingt, l'informatisation et la mise en réseau ont permis de rendre compatibles la centralisation de la gestion de l'information avec sa mise à disposition immédiate et décentralisée. L'ordinateur et le réseau ont résolu le problème qui semblait insoluble aux dirigeants capitalistes dix ans auparavant, quand une bonne circulation de l'information et des ordres rendait indispensables de grandes concentrations d'exploités dans des lieux de productions et dans des quartiers environnants, concentrations qui favorisaient indirectement leur auto-organisation, et par conséquent les luttes et conflits sociaux.

Il faudra peu de temps pour que ces transformations profondes qu'a engendrées la télématique dans le domaine de la production, ne soient suivies par des transformations tout aussi importantes dans le domaine de la consommation. À peine plus de vingt ans après la diffusion des ordinateurs personnels dans les foyers, le développement d'Internet a matérialisé un des rêves les plus chers aux professionnels du marketing : celui d'une interaction directe, « personnelle » et en temps presque réel, entre les producteurs et les consommateurs. Ce phénomène s'accompagne de la fable qui prétend que le XXI^e siècle marquerait la sortie de la société de masse, car la personnalisation désormais possible du marketing (notamment grâce à la collecte permanente et massive de données) a conduit de dernier à ne plus considérer l'individu-consommateur comme le membre d'un groupe social, d'une profession, comme le produit d'un milieu ; mais comme une personne libre et authentique à laquelle les entreprises sont contraintes d'adapter leurs offres. Le marketing de masse, « à la chaîne », a évolué vers

un marketing prédictif et personnalisé, « sur-mesure ». Et ce qui est vrai, c'est qu'à mesure que s'est renforcé et affiné ce système informatisé de prédation et de captation des centres d'intérêt, des passions, des projets personnels, des sujets de recherches, des préoccupations, des goûts, des préférences, des relations, des opinions, des désirs etc, enserrant toujours plus la vie quotidienne des individus-consommateurs, ce système a réellement produit un grand nombre d'individus conforme à ce que la théorie du marketing avait prévu depuis ses débuts : des individus pleins d'initiatives, dotés d'un avis tranché sur les produits et sur leurs différences, soucieux de bien se renseigner avant d'acheter, demandeurs de diversité, de nouveautés incessantes et de marchandises qui leur correspondent, des marchandises véhiculant une image fidèle à eux-mêmes.

Si ce processus d'informatisation – c'est-à-dire à la fois la prolifération des ordinateurs, l'extension du réseau internet et la « codification », numérisation et mise en informations de l'existence – a pu sortir du domaine de l'exploitation et de l'administration, dans lesquels des logiques économiques, industrielles et gestionnaires le rendaient nécessaire, ce n'est pas uniquement grâce aux évolutions majeures de la micro-informatique qui permirent de lui donner une image ludique, créative, enrichissante (notamment grâce à l'arrivée des jeux sur ordinateurs, à la simplification de leur utilisation et à l'avènement d'une culture de la communication), mais aussi grâce à la colonisation de la vie personnelle par une pléthore d'appareils high-tech. Dès lors, des seuils décisifs ont pu être franchis, une fois les populations un tant soit peu familiarisées avec les nouveaux outils dans leur vie quotidienne, c'est-à-dire dans leur sphère intime et sur leur « temps libre ». L'ordinateur et le téléphone portable ont pénétré peu à peu les maisons et les appartements, les salons et les chambres, poussés par la vague d'enthousiasme de ces années-là – à grand renfort de publicités enchantées et de marketing féroce –, car on voyait en eux des outils pratiques, conviviaux et enrichissants, mais leur acquisition et leur utilisation

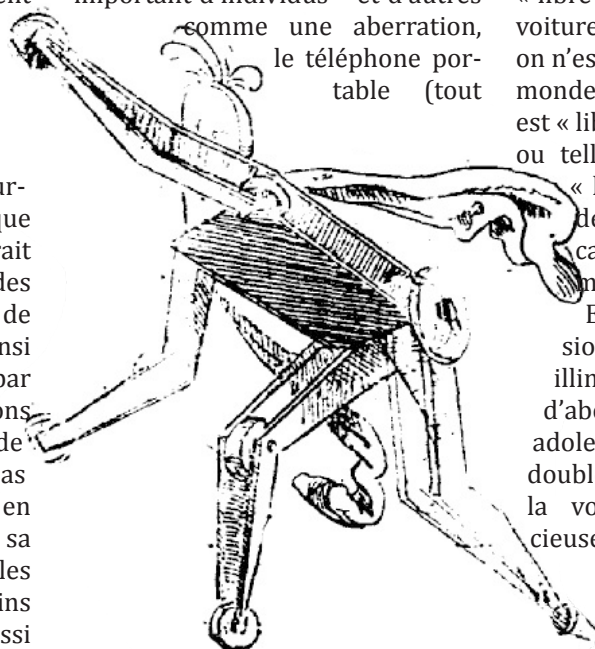
tion ont été dans l'immense majorité des cas des actes volontaires. Ainsi, si comme le déclarait le C.L.O.D.O à propos des ordinateurs, dans un entretien paru en octobre 1983, « l'idéologie dominante [...] en a fait une entité para-humaine, un démon ou un ange mais domesticable (ce dont les jeux et bientôt la télématique devraient persuader), surtout pas le serviteur zélé du système dans lequel nous vivons » reste que, contrairement au Minitel que France Télécom distribua gratuitement par millions à partir de la même année, les individus ont adhéré à cette idéologie et ont adopté ces nouvelles machines d'un genre particulier de leur propre chef, lui ouvrant d'eux-mêmes les portes de leur existence.

C'est vraiment pitoyable d'ouïr parler de tout ce que faisaient les tyrans du temps passé pour fonder leur tyrannie ; de combien de petits moyens ils se servaient pour cela, trouvant toujours la multitude ignorante tellement disposée à leur gré, qu'ils n'avaient qu'à tendre un piège à sa crédulité pour qu'elle vînt s'y prendre ; aussi n'ont-ils jamais eu plus de facilité à la tromper et ne l'ont jamais mieux asservie, que lorsqu'ils s'en moquaient le plus.

Ce qui a été couramment présenté comme une anticipation de l'avenir de la part de petits génies visionnaires, chargés de bonnes intentions et soucieux de réaliser une nouvelle utopie – alimentant dans la population un ensemble de fantasmes et de promesses qui ont amplement contribué à la propagation de ces nouvelles technologies –, a été en réalité un enchaînement de décisions stratégiques qui ne sont ni le produit du hasard, ni de la fatalité d'un destin qui surplomberait l'humanité, pas plus que du moteur du progrès qui conduirait à marche forcée l'humanité vers des jours heureux. La numérisation de la société et de nos existences ainsi que la conquête du territoire par les réseaux de télécommunications et la prolifération dans l'espace de leurs infrastructures ne sont pas des réalisations portées et mis en œuvre uniquement par le capital, sa recherche permanente de nouvelles sources de profits et ses besoins de restructurations, mais ont aussi

résulté de politiques volontaristes, qui les ont imposés à grand renfort de discours galvaniseurs les présentant d'un côté comme inéluctables, et de l'autre comme désirables et profitables à tout un chacun. Les États, à travers leurs institutions nationales et supranationales l'ont programmé, en ne négligeant aucun effort pour concrétiser ce programme dans les faits, et une myriade de multinationales et d'autres petites entreprises l'ont planifié et mise en œuvre. S'il a fallu mettre en place une politique volontariste pour y parvenir, c'est précisément parce que ce développement n'avait rien d'une fatalité. Ainsi, tout comme la bombe atomique, les centrales nucléaires, la biologie moléculaire et le décryptage génétique, Internet, les ordinateurs et les smartphones ne sont pas nés spontanément mais sont le résultat de programmes étalés sur des décennies, le plus souvent à l'initiative des États, du moins au départ, et par la suite avec leur soutien massif. Ainsi, pour que l'usage d'Internet ait pu se généraliser, il aura fallu installer – à perte – des infrastructures, et ce sont les États qui s'en sont chargés, précisément parce que cette phase d'installation du réseau n'était pas rentable. Et aujourd'hui encore, le déploiement des « nouvelles technologies » à l'aide de la 5G et de la fibre, est pris en charge par l'État.

Au risque de répéter ce que certains ont tort de considérer comme une banalité – ce qui sous-entendrait que cela aurait l'accord d'un nombre important d'individus – et d'autres



comme une aberration, le téléphone portable (tout

comme Internet et leurs dérivés) a représenté une perte d'autonomie, et non un gain. À partir du moment où a existé la *possibilité* d'être joignable à tout moment, celle-ci est peu à peu devenue une *obligation*. Pensons simplement au turbin : de plus en plus rares ont été les métiers permettant de se soustraire à l'impératif de pouvoir joindre et d'être en permanence joignable par son patron, un collègue, un client... Derrière l'apparente liberté de choix laissée aux individus de s'équiper ou non de ces machines, s'est profilée une véritable *contrainte sociale*, même si cette contrainte n'a pas nécessairement pris la forme d'une obligation impérative et explicite : la *pression sociale* aboutit au même résultat avec autant d'efficacité, tout en paraissant respecter davantage la liberté de choix des individus. Si les supposées nombreuses « possibilités » offertes par ces machines ont été vantées sur tous les tons, dans la réalité derrière l'apparence d'une « liberté de choix » se tenait l'impératif de « s'y mettre » tôt ou tard, de la même manière que bien qu'aucune loi n'ait jamais contraint à posséder un compte en banque, une voiture, ou une boîte mail, qui-conque voudrait s'en passer totalement s'expose à tant de déboires qu'il devra renoncer à s'entêter et se plier à cette nouvelle donne. Face aux progrès technologiques, la « liberté de choix » consiste à s'y conformer de notre gré, en l'acceptant, ou de force, en le subissant. Dans tous les cas, même si l'on est « libre de choisir » le modèle de sa voiture ou bien de ne pas en avoir, on n'est pas « libre » de s'extraire du monde de l'automobile. Même si l'on est « libre de choisir » d'utiliser telle ou telle technologie, on n'est pas « libre » d'échapper au monde de la technologie et à la mise en cage qu'est la numérisation du monde.

Est-ce un hasard si la diffusion de l'abonnement mobile illimité et du smartphone a ciblé d'abord les pré-adolescents et les adolescents, ou bien c'est un coup doublement gagnant qui démontre la volonté de conquête pernicieuse et déloyale du tyran technologique : doublement gagnant d'une part parce que les individus à cet âge

sont les plus sensibles à la pression sociale, de l'autre car ils constitueraient les adultes de demain, c'est-à-dire ceux qui les années suivantes, jusqu'à aujourd'hui, ont adopté sans broncher et avec naturel toutes les innovations. La petite tranche de mensonge supplémentaire tenait alors dans la prétention des opérateurs à s'adapter aux besoins de ces adolescents, à surfer sur un conflit générationnel, quand en réalité l'entreprise de fond était d'adapter ces individus à l'usage du smartphone et aux rapports qui en découlent, avant d'étendre ses tentacules vers les générations précédentes. Un mensonge ingénieux, puisqu'une adaptation imposée est passée pour un choix revendiqué et désiré, qui prenait des airs ludiques, conviviaux et d'affirmation de soi.

Mais ils ne font guère mieux ceux d'aujourd'hui, qui avant de commettre leurs crimes, même les plus révoltants les font toujours précéder de quelques jolis discours sur le bien général, l'ordre public et le soulagement des malheureux. Vous connaissez fort bien le formulaire dont ils ont fait si souvent et si perfidement usage.

« Si nous voulons construire une économie et un système éducatif d'avenir basés sur le "tout à distance", nous avons besoin d'une population pleinement connectée et d'une infrastructure ultra-rapide. Le gouvernement doit investir massivement, peut-être dans le cadre d'un plan de relance, pour convertir l'infrastructure numérique du pays en plateformes basées sur le cloud et relier celles-ci à un réseau 5G ». Voilà ce qu'écrivait Éric Schmitt, l'ex-patron de Google, dans le Wall Street Journal, deux semaines après le début du confinement de l'État de New York, en mars dernier, trahissant l'intention de l'empire numérique de tirer profit de la « crise du coronavirus » en prônant la nécessité vitale d'investir dans davantage de « télé-médecine », davantage de « télé-éducation », davantage de bande passante, davantage de commerce en ligne, davantage de biotechnologies, davantage de systèmes smart, avec toujours en toile de fond ce messianisme selon lequel « les technologies émergentes déployées dans le cadre

de la crise actuelle pourraient nous propulser vers un avenir meilleur ». Si les projets en question étaient non seulement en cours, mais qui plus est à un stade avancé, il est certains que l'« état d'urgence sanitaire » (et dans une certaine mesure les prêches de certains pontes digitaux) ont marqué une accélération dans leur déploiement.

Prenons la 5G, et précisons d'emblée que la considérer isolément et en la réduisant aux « antennes 5G », comme le font les « anti-5G » – revendiqués comme tel ou comme le stéréotype qu'en construisent les promoteurs de la 5G –, revient à commettre une erreur d'appréciation de ce qu'ils prétendent combattre pour les premiers, et à opérer une sorte de diversion (se focaliser sur l'arbre qui cache la forêt) pour les seconds. Car un des points fondamentaux concernant les infrastructures numériques c'est leur fonctionnement en réseau. Et en matière de réseaux, toute nouvelle strate qui vient composer le maillage, par exemple, de routes et d'autoroutes, de lignes ferroviaires, de câbles de communications, de réseau électrique, de pipelines, de systèmes d'évacuations des eaux usées, ou d'antennes relais, se superpose à des couches d'infrastructures déjà existantes. Loin d'être réductible à des antennes-relais aux propriétés différentes de celles antérieures (auxquelles viendront s'ajouter des mini-stations qui pulluleront sur les aribus, les poteaux et les lampadaires, les feux de circulations, dans les panneaux publicitaires etc etc), il faudrait voir la 5G comme l'ensemble constitué par les smartphones, les objets connectés, les centres de données, les relais satellites, les réseaux de fibres optiques etc etc. Voilà pourquoi l'émergence d'un « réseau 5G » est inséparable de la production de smartphone adaptés, de la profusion d'objets connectés qui poursuivent toujours plus la digitalisation de nombreuses activités, inséparables de la construction de toujours plus de centres de données, de la mise en orbite de dizaines de milliers de satellites et de l'extension du réseau fibré. Voilà pourquoi d'un côté la 5G ne marque pas une rupture avec ce qui existe jusque-là mais constitue plutôt sa prolongation, son accroissement et son accélération, tandis

que d'un autre côté, elle devrait aussi être porteuse de possibilités techniques qualitativement différentes.

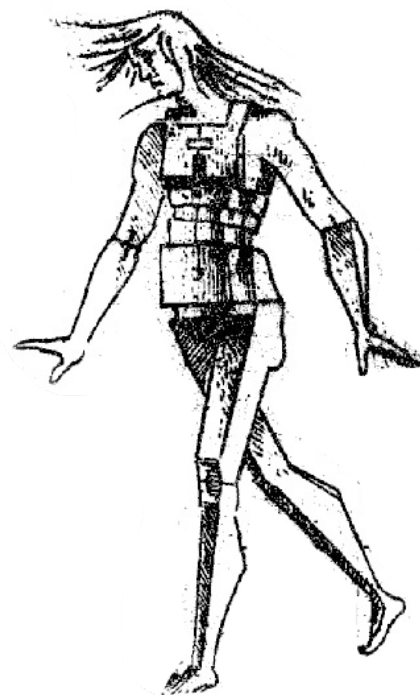
Il y a presque trente ans, des opposants à l'extension des lignes du TGV relevaient l'existence d'un procédé courant qui « revient à opposer, en les comparant, des réalités pourtant objectivement complémentaires et liées ». De la même manière qu'ils concluaient qu'« il n'y a pas de réelle concurrence entre la route, le rail et l'avion, mais un développement simultané et coordonné », nous pouvons en dire autant à propos du réseau 3G et 4G existant, du réseau de fibre optique – dont l'extension à vitesse grand V s'inscrit dans un plan visant à déployer l'internet très haut débit sur l'ensemble du territoire d'ici 2022 –, et du réseau 5G émergent : ils sont complémentaires et liés, et leur développement est simultané et coordonné. Si une opposition politicienne ou réformiste prétendra donc logiquement lutter contre la 5G en raison de sa dangerosité sanitaire et environnementale, de son inutilité et de son coût, prétextant que le déploiement du réseau de fibre constituerait une alternative, une lutte chargée d'intentions subversives perdrait tout son potentiel si elle se limitait à contester les moyens – les types d'infrastructures –, et pas les fins – l'intérêt général et les intérêts particuliers que prétendent servir, après les avoir façonnés, les réseaux de télécommunications et Internet. Car derrière les discours arguant de la nécessité de s'adapter aux innovations et du caractère inéluctable de cette adaptation, c'est plus profondément l'adhésion aux intérêts et aux besoins qu'ils servent – ou prétendent servir – qui est à la source d'un consentement quasi-général. « Les mafias du progrès [...] cherchent à nous impliquer de quelque façon, à nous tenir par un petit avantage qui ferait de nous leurs complices » notaient les opposants déjà cités. Autre époque autre domaine, et pourtant, sans rentrer dans les détails de la propagande martelée pour la 5G et pour les moyens de télécommunications en général, il semble qu'aujourd'hui encore cette propagande « pourrait être ramenée à deux sophismes, ou plutôt à un seul, opportunément réversible : ce qui nuit

à tous profite néanmoins à chacun personnellement, du mal général sort le bien particulier [...]. Cependant, isolément, pour son propre compte de gagne-petit du progrès, chacun [...] est donc dans le coup, il en croque, il lui est tout aussi interdit d'avoir un avis là-dessus que sur le salariat ou la marchandise, dont il est avéré chaque jour qu'il ne peut se passer. Ce sophisme peut être renversé [...] il devient alors : ce qui nuit à certains profite néanmoins à tous, de ce mal particulier sort un bien général. Cette version-là sert chaque fois que quelque part des individus précis, réels, s'opposent aux diktats des aménageurs. Voilà qui serait d'un inconcevable égoïsme, sans exemple dans une société si uniment vouée aux intérêts universels de l'humanité ».

Pour le moment, je désirerais seulement qu'on me fit comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un Tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a pouvoir de leur nuire, qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal, s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui que de le contredire

Assumer des idées subversives, mener des activités, participer à des luttes, soutenir des actes, inciter à la révolte, et tout cela à la lumière du soleil n'exclut pas le souci de donner le moins d'explications et de connaissances à des ennemis avérés ou potentiels (en premier lieu les pandores). Non seulement parce que, quand ce n'est pas déjà le cas, tout cela pourrait être amené au gré des circonstances à sortir du cadre de la légalité, mais aussi parce que dans l'exercice du contrôle social, les instruments répressifs ne se basent qu'en petite partie sur l'usage de la force brute, mais s'exercent dans une grande mesure subtilement, grâce à la connaissance de données portant sur les comportements, les goûts, les réactions, les opinions, les humeurs, les fréquentations, les activités, les déplacements, les idéologies et les habitudes du plus grand nombre. Chemin faisant, et sans que cela ne soit perçu avec flagrance, le secret s'est peu à peu délabré, entendu à la fois comme

une dimension strictement réservée à un ou quelques individus choisis excluant tout regard et toute immixtion extérieure, comme élément parfois nécessaire à un projet ou à une affaire nous concernant directement, ou bien dans un sens plus large comme cette notion prenant son origine dans une conscience qui estimait nécessaire d'assurer aux individus une part d'intimité irréductible leur revenant en propre, et ne devant pas être exposée à l'attention d'autrui. Le secret – qui est d'ailleurs une des bases essentielles de l'activité révolutionnaire, tout autant que la confiance en soi et dans les autres – et les pratiques ancestrales qui l'entretiennent courent le risque d'être considérés comme ringards, romantiques, exagérés ou extraordinaires, aussi bien que d'être assimilés à d'autres choix, d'une toute autre teneur, comme la clandestinité. Aussi poussés que soient les moyens techniques de contrôle aujourd'hui à disposition des forces répressives, il ne faut pas oublier qu'il est toujours possible de leur échapper, au prix de quelques efforts et renoncements, mais aussi – et surtout – que ces moyens élaborés et modernes ne fonctionnent que grâce à notre participation, faisant de nous les leviers passifs de la répression. Personne ne nous force à livrer autant d'informations sur nous-mêmes, et ces dernières ne sont en bonne partie pas recueillies par une surveillance furtive mais sont simplement la récolte de ce que nous exposons sciemment. En effet, aujourd'hui l'énorme potentiel de surveillance de chaque individu – de loin supérieur à celui dont bénéficiait en Allemagne de l'Est la tristement célèbre STASI, avec près de 3 % de la population à son service – dépend en grande partie de l'utilisation faite par chacun de son téléphone, son ordinateur et Internet. L'hypocrisie d'une dénonciation d'une Big brotherisation de la société actuelle réside dans le rejet d'aspects négatifs – qui seraient contingents et dont il serait donc possible de se débarrasser, en opposition aux prétendus aspects positifs qu'il s'agirait de conserver. Ceux-ci fonctionnant grâce à la collecte informatique d'informations sur nous ne pouvant jamais être totalement effacées, rendues anonymes ou inutilisables,



une collecte rendue possible exclusivement par nos usages numériques, n'est-il pas un peu facile – pour ne pas dire absurde – de profiter de cela tout en dénonçant la possibilité d'un contrôle généralisé ? D'autant plus quand cette collecte n'est pas faite de manière dissimulée, mais est présentée implicitement comme un processus nécessaire et inhérent à l'usage de tout « service » numérique. Même si bien souvent l'utilisateur numérique l'ignore, ne s'en soucie pas, ou n'est pas conscient de la multiplicité des manières dont il est surveillé, observé et profilé par des algorithmes ou des êtres humains selon les circonstances, il peut être sûr que les moindres détails de ses activités en ligne sont captés, traités, analysés et exploités.

Le paradoxe étant que parallèlement à cette obsolescence progressive du secret et à l'instauration d'un paradigme de la transparence, les opérations, les manœuvres, les utilisations de « données » nous concernant se font à notre insu et dans l'opacité. Sans cette dissimulation, autant de gens auraient-ils accepté il y a une quinzaine d'années, quand cette acceptation était un enjeu autant qu'une condition nécessaire pour le déploiement de Google, d'utiliser par exemple son système de messagerie, s'ils avaient su clairement que l'ensemble des mails seraient traités et analysés, c'est-à-dire lus par des automates

et vendus à des entreprises tierces ? De publier, depuis une dizaine d'années, des milliers et des milliers de photos de soi, ses proches et ses amis sur Facebook, en « identifiant » chaque individu présent, en sachant qu'un des objectifs souterrains était de concevoir et d'améliorer les systèmes de reconnaissance faciale, qui en partie grâce à cela s'avèrent affreusement opérants aujourd'hui ? Et plus récemment, des dizaines de millions d'individus auraient-ils accompli un test ADN « récréatif » pour une futile curiosité généalogique, s'ils savaient dans quels buts des entreprises pharmaceutiques et des sociétés d'assurances rachètent massivement ces données génétiques, par ailleurs non anonymisables ?

Si deux, si trois, si quatre cèdent à un seul ; c'est étrange, mais toutefois possible ; peut-être avec raison, pourrait-on dire : c'est faute de cœur. Mais si mille se laissent opprimer par un seul, dira-t-on encore que c'est de la couardise, qu'ils n'osent se prendre à lui, ou plutôt que, par mépris et dédain, ils ne veulent lui résister ? Enfin, si l'on voit non pas cent, non pas mille, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes ne pas assaillir, ne pas écraser celui qui, sans ménagement aucun, les traite tous comme autant de serfs et d'esclaves : comment qualifierions-nous cela ?

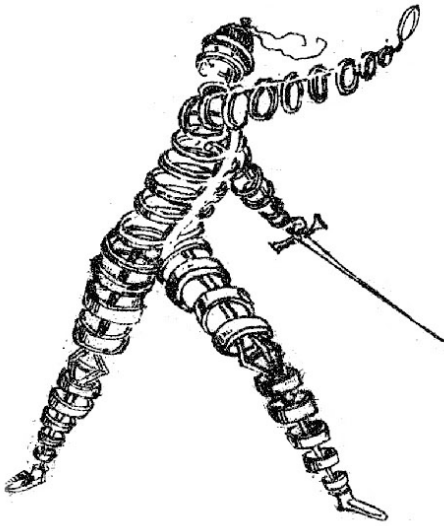
En à peine plus de deux décennies, la pieuvre numérique a réalisé en douceur ce qu'aucun régime totalitaire n'avait réussi à forger par les idéologies, qui plus est à une si grande échelle : une adhésion quasi unanime et une participation consentie. Certes, nous ne sommes pas confrontés à un régime totalitaire, où l'État anéantit physiquement les résistances, gonfle à outrance ses pouvoirs de coercition et sa répression, et use d'une terreur permanente contre tout individu désigné comme ennemi intérieur, opposant ou déviant. Pourtant, qui peut nier que certaines des caractéristiques d'un tel régime deviennent de plus en plus manifestes dans la société technologique, comme le fait d'exercer une pression sur les volontés et les actions des individus, d'affecter tous les individus en réduisant toujours plus les possibilités de lui

échapper, le fait de s'étendre à tous les aspects de la vie sociale, et ce de manière omniprésente, de chercher à contrôler les esprits et à anéantir l'exercice de pensées et de jugements autonomes, de répandre le conformisme et l'uniformisation, ou encore le fait qu'aux yeux d'une large majorité il devient toujours plus difficile de la critiquer et impensable de la combattre ? Si l'évocation d'une dérive totalitaire est régulièrement mentionnée, c'est principalement en pointant du doigt les risques que présente l'instauration d'une surveillance de masse par quelques organismes malveillants et diaboliques. Certes les moyens de surveillance et de contrôle sont décuplés grâce aux innovations et aux améliorations technologiques, mais considérer l'aspect totalitaire d'une société sous l'angle de cette surveillance et de ce contrôle extérieur et subi est une conception obsolète. Une conception qui laisse de côté une réalité nouvelle, très récente, faite, par exemple, de l'entrecroisement entre le recueil de données et d'informations nous concernant à travers des dispositifs, des capteurs et des systèmes immergés dans notre quotidien – et amenés à être toujours plus omniprésents avec les progrès de l'Intelligence artificielle et le boom de l'Internet des Objets – et le dévoilement intentionnel de la part des individus de pans toujours plus grands de leurs existences via des appareils connec-



tés. La société totalitaire en formation n'est donc pas à scruter en ayant à l'esprit un modèle coercitif, prohibitif et injonctif, tel qu'on se le figure généralement en entendant le mot « totalitaire », mais plutôt suivant des schémas suggestifs, permissifs et bienveillants. Elle s'apparente de plus en plus à cette grande maison de verre dont rêvaient les cybernéticiens du milieu du siècle dernier, les premiers instigateurs et défenseurs des innovations qui, depuis les années cinquante, ont envahi notre quotidien. Une société rendue transparente grâce au règne de la communication, qu'habitent des individus rendus eux-mêmes transparents à la société, n'existant qu'à travers la communication et leur exposition aux yeux de tous. Dans l'idéal, tout se saurait sur tout et sur tous, puisque rien ne doit jamais plus rester secret.

Plus ça avance et plus l'humain construit par et au milieu de tous ces systèmes et machines non seulement se transforme à leur image, leur rationalité le pénètre, devenant plus fonctionnel, plus flexible, plus conforme et plus en quête de rentabilité et d'utilité, mais il devient surtout plus incapable, plus impuissant, plus effrayé, et moins désireux face à une situation de rupture, où les machines ne fonctionnent plus ou ne communiquent plus. Car plus les prothèses viennent se substituer à nos facultés, plus elles nous privent de l'usage de ces facultés, et cette prothèse devient peu à peu un handicap, elle nous ampute de cette faculté, et nous oublions alors comment nous faisons sans elle (dans certains domaines, cela va jusqu'à oublier que nous faisons sans elle). Car plus l'existence est planifiée, assistée, calibrée, et *drivée* par des applications algorithmiques, plus le hasard, l'inattendu et l'imprévisible, sont vécus comme des anomalies sources d'angoisse. La capacité à être joignable tout le temps, à être partout et nulle part à la fois, cette érosion de l'espace et du temps (donc de leur limite) mutile la disponibilité, l'attention, voire l'attirance pour l'inattendu qui pourrait survenir ici et maintenant. Au fur et à mesure que ce « nouvel homme » devient plus dépendant aux systèmes et aux machines, qu'il a quelque chose qu'il estime précieux ou nécessaire à perdre, il devient



aussi de fait plus opposé à un processus d'émancipation en acte, à un événement potentiellement libérateur qui passe nécessairement par une rupture du cours des choses. Aussi déplorable et déstabilisant soit-il, cela n'a rien d'étonnant une fois pris la mesure de ce que signifie concrètement la transformation et la colonisation de tous les aspects de la vie par la technologie, ce à quoi il faut ajouter le déboisement de la forêt intérieure des rêves et des utopies au cours des dernières décennies.

Ne croyez pas qu'il y ait nul oiseau qui se prenne mieux à la pipée, ni aucun poisson qui, pour la friandise, morde plus tôt et s'accroche plus vite à l'hameçon, que tous ces peuples qui se laissent promptement allécher et conduire à la servitude, pour la moindre douceur qu'on leur débite ou qu'on leur fasse goûter. C'est vraiment chose merveilleuse qu'ils se laissent aller si promptement, pour peu qu'on les chatouille.

Certains penseurs alertes laissent entendre que nous entrerions aujourd'hui dans l'ère de la propagande totale, une propagande qui à la différence des régimes totalitaires passés, n'émane pas principalement des États, mais de sources de plus en plus nombreuses, tant politiques qu'économiques ou militaires. Une propagande devenue plus envahissante et à laquelle de moins en moins de personnes sont dans la condition d'échapper depuis que les smartphones et autres écrans connectés à Internet sont dans les poches de quelques milliards d'individus. Mais aussi une propagande plus efficace, car tant qu'elle s'appuyait sur la presse, le cinéma, la

radio ou la télévision (moyens qui jusqu'à aujourd'hui n'ont fait que s'ajouter les uns aux autres), c'est aux masses que les propagandistes pouvaient s'adresser, et ils n'étaient pas en mesure de personnaliser leur propagande, ou bien laborieusement et dans de petites proportions (par exemple en ciblant des groupes sociaux spécifiques), autant qu'ils éprouvaient des difficultés à en mesurer les effets. Désormais, le web 2.0 se base sur une vaste collecte d'informations, permettant une connaissance précise des cibles de la propagande, une mesure en temps réel de son impact et donc sa personnalisation. Cette propagande, de plus en plus automatisée, touche donc un nombre croissant d'individus connectés à Internet – des propagandés qui en quelques clics peuvent endosser à leur tour le rôle de propagandiste – et se fonde sur une connaissance de chacun d'eux bien supérieure, quantitativement aussi bien que qualitativement, à celle dont disposaient les régimes totalitaires d'autrefois, permettant ainsi de distiller massivement et bien souvent à notre insu, une propagande personnalisée d'une redoutable efficacité. À titre d'exemple, pense-t-on que la marchandise produite en surnombre par rapport aux besoins réels pourrait s'écouler sans la propagande acharnée que mène, au sens large, l'industrie, la publicité et le marketing ?

Si l'on regarde de plus près, on remarquera aussi que la déferlante de « communication » contemporaine et de connectivité perpétuelle a drainé avec elle une mystification selon laquelle l'accès à l'information serait synonyme d'accès au savoir. De là provient la confusion, très largement répandue, entre le fait de disposer d'une information et celui d'intérioriser une connaissance, de se forger une compréhension majeure, ou d'enrichir son expérience. En plus d'affecter les individus par un excès d'information qui se combine avec une culture de l'oubli, les plongeant dans l'ère de l'immédiateté et n'offrant qu'une vision ponctuelle et partielle du monde, les flux d'informations et d'« actualités » quotidiennement diffusées en rafale aussi abondantes qu'éphémères, entretiennent la croyance selon laquelle on aurait accès à la signification d'un

événement ou d'un fait simplement parce que l'on est informé sur eux. C'est d'ailleurs la même dynamique qui amène à privilégier la forme sur le fond, l'apparence sur le contenu, les « faits » sur le sens, le virtuel sur le réel, l'image sur le témoignage, la « vie » par procuration sur l'expérience vécue, les opinions sur les idées. En fin de compte, en plus d'exercer une manipulation psychologique et cognitive pour capter autant que possible l'attention des individus, de susciter une addiction aux machines numériques qui les maintiennent devant des écrans et séparés, de s'insinuer entre eux et le monde pour leur dire où regarder, de quoi discuter et quoi penser, la propagande 2.0 ligote ceux qu'elle atteint, car elle érode chez les individus la faculté de *comprendre* un fait, un événement, leur condition, la réalité. Or la compréhension est nécessaire à l'action, elle en est l'antichambre.

On ne saurait s'imaginer jusqu'à quel point un peuple ainsi assujéti par la fourberie d'un traître, tombe dans l'avilissement, et même dans un tel profond oubli de tous ses droits, qu'il est presque impossible de le réveiller de sa torpeur pour les reconquérir, servant si bien et si volontiers qu'on dirait, à le voir, qu'il n'a pas perdu seulement sa liberté, mais encore sa propre servitude, pour s'engourdir dans le plus abrutissant esclavage.

Depuis quelques années, une large part des sciences algorithmiques cherche à attribuer à des processeurs des qualités humaines, prioritairement celles de pouvoir évaluer des situations et d'en tirer des conclusions. Ce qui est trompeusement appelé l'« intelligence artificielle » n'est pas simplement une innovation parmi d'autre, mais est la logique de systèmes aux prétentions totalisantes. Elle mêle l'analyse robotisée le plus souvent en temps réel de situations variées, leur mise en équations instantanée, en vue d'engager les actions correspondantes, par le biais d'interventions d'humains – réduit au rôle d'exécutant/d'opérateur – ou bien de façon autonome par les systèmes eux-mêmes. L'« utopie » sous-jacente à toutes ces recherches et innova-

tions, c'est de pouvoir appliquer ces systèmes à tous les pans de l'existence individuelle et collective, aussi bien dans nos rapports aux autres que dans le rapport à notre corps, à notre habitat, à l'organisation de la ville, des réseaux de transports, des flux de personnes, des lieux d'exploitation, à la santé, à la banque et la finance (qui dans ce domaine ont fait office de précurseurs), à la justice, à la guerre, à la police, aux véhicules etc etc. Dans l'ensemble, l'« intelligence artificielle » est vouée à imposer sa loi, à se constituer en autorité dans le cours des affaires humaines, à des degrés allant d'un niveau incitatif, à un niveau prescriptif, jusqu'à atteindre des niveaux coercitifs. Arrivé là, parler de *prothèse technologique* n'est plus suffisant, car la puissance injonctive de ces dispositifs est telle que nous serions d'autant plus dessaisis de notre capacité à décider en conscience et en responsabilité, et l'exercice de notre faculté de jugement et d'action se trouverait remplacé par des dispositifs exhortant ou influençant chacun de nos actes.

Au même moment que l'émergence d'Internet, au milieu des années quatre-vingt-dix, apparurent des dispositifs d'un nouveau genre, appelés « systèmes experts », destinés à décrire, rapidement et de façon fiable, certains états de faits d'un ensemble de données. Pour la première fois, des systèmes informatiques se voyaient chargés d'évaluer les propriétés de certaines situations. A quoi s'est ajouté peu après le *data mining*, l'« exploration de données », à savoir l'aptitude à distinguer des corrélations au sein de bases de données permettant de repérer des liens significatifs entre elles. Si jusqu'à l'arrivée récente de l'intelligence artificielle les personnes confrontées aux deux dispositifs ci-dessus pouvaient en user comme des bases d'informations ou s'appuyer sur leurs résultats pour engager des actions, l'intelligence artificielle tend à évacuer cette souplesse en raison non seulement de la valeur de vérité qu'on lui attribue, appelant donc par sa seule énonciation à s'y conformer par des gestes concrets, mais aussi de l'aura conférée à ses algorithmes, qui imposent leurs équations sans ambiguïté, dans

les moindres détails et de façon toujours plus automatisée sur le cours des affaires humaines. Peu à peu, à travers les nouvelles technologies et leurs lots d'algorithmes, d'applications et de dispositifs connectés, un nouveau pouvoir se met en place, un pouvoir qui tend à devenir omniscient et omnipotent, visant à l'administration de nos vies, un pouvoir qui n'exerce pas de contrainte mais qui étend son emprise sur chacun de ceux qui les utilisent, qui d'un côté disqualifie et dépossède et de l'autre promet d'assurer un gain de maîtrise sur la réalité. Un pouvoir censé, dans toutes les circonstances et ne connaissant théoriquement aucunes interruptions ni défaillances, nous guider et nous conseiller au mieux, nous protéger, prendre soin de notre hygiène et de notre bien-être, nous épargner un maximum d'effort, agencer notre temps du mieux possible, optimiser nos activités selon divers critères de rentabilité et d'efficacité, d'orienter voire de se substituer à nos décisions, juger de la conformité de nos actions, nous distraire et nous faire profiter pleinement de chaque situation. Et cet entrelacement entre les êtres et les algorithmes, entrelacement au fur et à mesure plus intime, automatique et sans interruption, prend une forme toujours plus totalisante.

En 2017, dans la Silicon Valley, fut officiellement créée l'église de l'Intelligence Artificielle. Appelée « La voie de l'avenir » et vouée à développer « le culte d'une figure divine basée sur l'intelligence artificielle », son créateur est un pionnier de la robotique, recruté par Google X puis employé de Uber, et un des concepteurs de la voiture autonome et du programme Street View. « *Ce qui va être créé, c'est effectivement un dieu, affirme-t-il. Si on arrive à quelque chose qui est un milliard de fois plus intelligent que le plus intelligent des humains, comment voulez-vous l'appeler ?* ». Si ses propos peuvent sembler risibles, ils témoignent néanmoins de l'aura dont jouit l'Intelligence artificielle, aura que vient confirmer celui qui est considéré comme le père de l'Intelligence artificielle et du deep learning, quand il déclare en prenant des airs prophétiques : « *Ce à quoi nous assistons est bien plus qu'une autre Révolution*



Industrielle. C'est quelque chose qui transcende le genre humain, et même la vie elle-même. La dernière fois que quelque chose de tel a eu lieu, c'était il y a 3,5 milliards d'années, c'est-à-dire l'apparition de la vie sur terre. Un nouveau type de vie va émerger de notre petite planète, et cela va coloniser et transformer l'univers entier. [...] Un nouveau type de vie va rendre l'Univers intelligent ».

Les tyrans se couvraient volontiers du manteau de la religion et s'affublaient quelquefois des attributs de la divinité pour donner plus d'autorité à leurs mauvaises actions.

Un lieu commun consiste à considérer les innovations technologiques des dernières décennies comme un phénomène profane. Pourtant, les nouveaux réseaux internet et mobiles et la « communication » d'un nouveau genre qu'ils permettent ont cela de commun avec les religions que ce sont des techniques de conditionnement implacables. Car si autrefois seules les religions exerçaient une puissance de conditionnement capable de synchroniser au même moment l'émotion de millions de personnes, de leur faire ressentir le même sentiment, ce que les chrétiens appellent la « communion des saints », aujourd'hui ce phénomène est devenu monnaie courante et partie intégrante des nouvelles technologies de communication, en particulier via les dits « réseaux sociaux ». On peut même dire que

pour beaucoup, il est devenu leur pain quotidien, bien qu'à des niveaux d'intensité diminuée, à l'image de la fadeur et de la médiocrité de l'existence, ce reste de vie diluée dans un monde sans cœur et un quotidien pauvre en passions.

L'organisation générale du mensonge et les manipulations – consistant à pénétrer dans l'esprit de quelqu'un pour y déposer une opinion ou provoquer une réaction ou un comportement, en réduisant au maximum ses possibilités de discuter ou de résister à ce qu'on lui dépose – que permettent de différentes manières les réseaux de « communication » n'ont rien à envier à ces repoussoirs que sont par convention les sectes, vilipendées à juste titre pour l'embrigadement, la dépossession, et l'instrumentalisation des consciences qu'elles exercent sur les individus. Par un renversement habile, ceux qu'une certaine cohérence conduit à associer dans la pratique une critique radicale des nouvelles technologies à leur refus, exerçant donc au minimum leur faculté de réflexion, de jugement et de décision, sont couramment stigmatisés comme des individus sectaires, tandis que la *grande secte technologique* qui embrigade tout individu dès son jeune âge se donne les apparences d'une société d'individus libres, donc supposés agir librement et faire des choix en toute conscience, quand leur comportement vis-à-vis des machines est contraint, imposé, automatique, ou le fruit d'un pur conformisme.

Si pendant de longues années, on est pas plus « libre » de choisir ou de renoncer à la technologie qu'un chrétien n'a été « libre » d'être baptisé ou non, le culte moderne d'Internet et consorts partage aussi avec le christianisme ses trois vertus théologiques, c'est-à-dire les vertus censées guider les hommes dans leur rapport au monde et à Dieu : la *foi* inébranlable dans le progrès, l'*espérance* dans un avenir meilleur, et la *charité*, puisque le but visé mis en avant étant le bonheur et l'accomplissement pour l'humanité entière.

Selon un témoignage, dans les années 80 les gens entraient chez Apple comme ils seraient entrés en religion, et ils devenaient à leur tour les adeptes de cette religion. Il

y avait chez eux une ferveur évangélique, ils formaient une secte qui s'était diffusée dans tous les Etats-Unis. Internet et l'ordinateur, outre leur fonction d'outils, servaient de supports à ces nouveaux fondamentalistes, qui voyaient dans ces nouvelles techniques l'incarnation d'une vision du monde où la forme l'emporte sur le contenu.

La nouvelle religiosité visait à la construction d'une nouvelle société, d'un monde « transparent à lui-même » – la notion de « transparence » est essentielle car c'est autour d'elle que s'articulait la nouvelle religiosité –, et à la mise en place d'un nouveau lien social, dont la finalité était en quelque sorte d'être un culte rendu à la communication.

Il est par ailleurs curieux de constater aujourd'hui combien l'*angoisse de la déconnexion* (peut-être pire encore : *0 % de batterie*), ce sentiment à la fois tabou et diffus, affecte sévèrement un grand nombre d'individus d'une manière qui s'apparente à la peur millénaire d'être abandonné de Dieu. Inversement, en observant attentivement nos contemporains, il est parfois troublant de constater que dans des moments de détresse, d'isolement, d'ennui rongeur, de vide existentiel, le simple fait de saisir et d'allumer son smartphone semble faire l'effet à certains d'être comme saisi par la grâce. L'accès immédiat au monde virtuel donne accès à une sorte de *béatitude de la connexion*, fournissant un palliatif à l'existence (ses peines, ses doutes, ses élans) qui, étalée comme un baume sur des plaies bien réelles, délivre pendant quelques minutes du poids de notre condition terrestre. D'une certaine manière, ce fond de religiosité que draine l'emprise du numérique se rapproche curieusement de l'influence de la drogue et des diverses addictions qui les accompagnent : toutes deux sont des paradis artificiels dans lesquelles s'échapper, toutes deux sont des béquilles existentielles. De là à constater que le *monde virtuel* a gagné sa place aux côtés d'autres *opiums* pluricentennaires, il n'y a qu'un pas que l'on gagnerait à faire, et à accompagner de la certitude – chargée de possibles puisqu'elle nous met face à nous-même – que non, *il n'y a pas*

d'ailleurs où guérir d'ici ; et de ces exhortations solennelles formulées par des compagnons :

DIEU EST MORT, LONGUE VIE AU WEB
Le crépuscule des idoles doit encore venir.

La misère terrestre existera tant que la promesse d'une autre vie résidera dans le cœur et dans l'esprit des opprimées.

Le ciel a abdiqué en faveur des écrans.

Le marteau n'a jamais trouvé un ennemi plus fragile.

Que l'ardeur iconoclaste de la liberté farouche se déchaîne sur les colonnes érigées au nom de cette nouvelle divinité.

Mais en conscience n'est-ce pas un extrême malheur que d'être assujéti à un maître de la bonté duquel on ne peut jamais être assuré et qui a toujours le pouvoir d'être méchant quand il le voudra ?

Les technologies numériques ne peuvent fonctionner que par des processus de transformation du monde des êtres et des choses en données. Or, quelle que soit la manière (aujourd'hui basée intégralement sur le système binaire fait de 1 et de 0), et au-delà des sempiternels débats sur le statut des données, leur condition d'utilisation et de circulation, les comités éthiques et les instances de régulation etc etc, toute transformation d'un phénomène en données procède inévitablement en une réduction du réel (car le numérique n'encode qu'une partie rationnellement déterminée du réel) et en une dépossession, car une fois numérisées, ce qui a été transformé en données ne peut être « utilisé » ou « consulté » qu'à travers un ordinateur (dont seuls des spécialistes connaissent et déterminent le fonctionnement incroyablement complexe), et non plus directement par l'expérience sensible à la disposition de chacun. Par ailleurs, malgré les croyances qui, depuis sa création, proclament qu'*un autre internet est possible* (et par extension qu'un autre numérique le serait aussi), ne proposant que des modifications partielles de ces derniers, si on s'attache à considérer les technologies numériques dans leur ensemble, celles-ci ne sont pas réappro-

priables. Elles ne peuvent être que le produit d'une société d'experts et de spécialistes, basée sur la division du travail et sur l'exploitation et la domination d'individus dans des usines et des mines, la dévastation des espaces dans lesquelles ces dernières sont implantées, et sur l'existence d'infrastructures et de réseaux complexes et gigantesques nécessitant une gestion bureaucratique et centralisée. Si toutes ces monstruosité dépassent la capacité d'imagination et de représentation de l'individu lambda au moment où il pose le doigt et les yeux sur son écran lisse et lumineux, où il passe à proximité d'un data center à l'allure d'une boîte de chaussures, défendre que d'autres usages du numérique sont possibles, et qu'ils seraient souhaitables, cela revient d'une part à adhérer implicitement au système dont il ne peut se passer, et de l'autre à aménager la servitude connectée.

Il n'y a pas d'alternative dans le monde de l'ordinateur et d'Internet : l'alternative est entre consentir à vivre sous le joug et dépendant du tyran technologique sans cesse étendu par le capitalisme, la technoscience et l'État, ou bien à entrer en lutte contre celui-ci, vers la conquête de la liberté et de l'autonomie.

Il est vrai de dire, qu'au commencement, c'est bien malgré soi et par la force que l'on sert ; mais ensuite on s'y fait et ceux qui viennent après, n'ayant jamais connu la liberté, ne sachant pas même ce que c'est, servent sans regret et font volontairement ce que leurs pères n'avaient fait que par la contrainte. Ainsi les hommes qui naissent sous le joug ; nourris et élevés dans le servage sans regarder plus avant, se contentent de vivre comme ils sont nés, et ne pensant point avoir d'autres droits, ni d'autres bien que ceux qu'ils ont trouvés à leur entrée dans la vie, ils prennent pour leur état de nature, l'état même de leur naissance.

La restructuration profonde opérée dans les années soixante-dix et quatre-vingt grâce à la télématique, permettant de gérer efficacement une chaîne de production décentralisée faite d'établissements, de filiales, et de sous-traitants disper-

sés aux quatre coins du pays et du monde, a d'abord eu comme résultat de *délocaliser la production*, éclatant ainsi les grandes concentrations de main-d'œuvre comme les centres industriels et les grandes entreprises en de petites unités réparties sur le territoire, mais connectées entre elles. Qu'au fil des trente ans qui ont suivi cette mutation, dont un des objectifs atteint par ces restructurations était d'attaquer frontalement les possibilités d'une transformation révolutionnaire de la société, nos vies aient été toujours plus délocalisées sur le réseau, cela peut être compris comme la poursuite d'un même processus, tendant à rendre toujours plus irréversible la société de la domination.

Depuis, bien peu de choses n'ont pas été transformées, ou ne sont pas en voie de l'être, sans interruption, si bien que l'avènement et les bouleversements de cette mal nommée « révolution numérique » sont considérés quasi unanimement comme inéluctables. Un sentiment de fatalité que renforcent abondamment les discours martelés par le gouvernement, les médias, les intellectuels de service, les techniciens, les constructeurs et les économistes, discours utilisés comme de véritables instruments de contraintes psychologiques, puisqu'ils visent à forger une représentation du monde et de la société de demain comme étant déjà écrite. Le monde de demain sera entièrement informatisé, la ville de demain sera smart, l'ensemble du territoire sera connecté, la médecine du futur sera algorithmique, la voiture, la maison et tous les objets domestiques de demain seront « intelligents » et « autonomes », l'usine du futur sera encore plus robotisée, les individus seront augmentés, la société de demain sera une société d'intelligence artificielle, elle sera comme ceci et comme cela, et personne n'y changera rien. Un processus que trente ans auparavant, un critique de la technique décrivait avec pertinence : « *Les choses se sont faites* » par la force des choses », parce que la prolifération des techniques médiatisée par les médias, par la communication, par l'universalisation des images, par le discours humain (changé), a fini par déborder tous les obstacles antérieurs, par les

intégrer progressivement dans le processus lui-même, par encercler les points de résistance qui ont pour tendance de fondre, et cela sans qu'il y ait de réaction hostile ou de refus de la part de l'humain parce que tout ce qui lui est dorénavant proposé d'une part dépasse infiniment toutes ses capacités de résistance (dans la mesure où il ne comprend pas, le plus souvent, de quoi il s'agit), d'autre part est dorénavant muni d'une telle force de conviction et d'évidence que l'on ne voit vraiment pas au nom de quoi on s'opposerait. [...] C'est à partir de cette adhésion de fond de tout le corps social et de chaque individu que le système technicien pourra se développer sans encombre ». Comme tout système de domination durable, la servitude technologique s'enracine dans cette adhésion subjective – bien qu'en grande partie inconsciente – des individus, dans cette transformation d'une imposition extérieure en une disposition personnelle à accepter (voir à se réjouir) et à s'adapter à ce qui est présenté, et qu'ils supportent, comme une fatalité. Non seulement aucune liberté



n'est possible tant que l'on restera attaché à cette *logique des choses* qu'il s'agit d'enrayer par la contradiction, l'incertitude, la surprise, l'indétermination et le désordre, mais je pense surtout que combattre pour se libérer demande d'un côté de s'extirper de cette mentalité dominante qui voudrait que tout soit déjà écrit, et de l'autre de ne pas accorder d'importance primordiale aux raisonnements sur les « chances de réussite » de ce combat, c'est-à-dire sur ses possibilités objectives de transformations du cours du monde. Et penser, avec Prudhommeaux, qu'« être fatalistes signifie attribuer nécessairement à l'effort humain ce caractère pervers (nocif envers soi-même) que nous reconnaissons dans la servitude volontaire de l'homme face à l'État – tandis que cette servitude volontaire, vu la bivalence essentielle des rapports effectifs, peut aussi se transformer en révolte volontaire, non seulement chez quelques humains, mais chez tous. Croire que l'histoire travaille nécessairement contre l'homme, après avoir cru qu'elle travaillait pour l'homme – c'est faire acte de religion envers une puissance sociale extra-humaine qui nie et anéantit la possibilité de se donner une conscience anarchiste. »

Ils ne trouvent pas de meilleur moyen pour consolider leur nouvelle tyrannie que d'accroître la servitude et d'écarter tellement les idées de liberté de l'esprit de leurs sujets, que, pour si récent qu'en soit le souvenir, bientôt il s'efface entièrement de leur mémoire. Ainsi, pour dire vrai, je vois bien entre ces tyrans quelque différence, mais pas un choix à faire : car s'ils arrivent au trône par des routes diverses, leur manière de régner est toujours à peu près la même. Les élus du peuple, le traitent comme un taureau à dompter : les conquérants, comme une proie sur laquelle ils ont tous les droits : les successeurs, comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient tout naturellement.

Experts en sécurité informatique, conseiller en éthique, ingénieurs, digital champions, lobbyistes, technocrates, développeur web, informatique et mobile, consultant informatique, architecte big-data, installateurs, chargés d'affaires, publicitaires, startupers, responsables industriels, administrateurs

systèmes/réseaux/cloud, professeurs et formateurs... tout un panel de fonctions, et donc d'entreprises, de centres de recherche et développement, d'usines, d'instituts, d'administrations, d'écoles et d'infrastructures, sont partie prenante de la servitude numérique, de son installation, de sa reproduction, de sa familiarisation (et donc en partie son acceptation) et de son extension. Pour aller plus loin que les rouages évidents de ce système (c'est-à-dire ceux facilement identifiables et dont le rôle est immédiatement lisible), la lutte contre cette partie vitale de la domination devrait s'accompagner d'un petit effort de recherche et de compréhension pour tenter de voir plus clair dans ce grand fatras technologique, et être capable, entre autres, de distinguer ce qui est déjà bien implanté, ce qui est en cours de réalisation, ce qui est à venir et ce qui relève d'un projet lointain de la technoindustrie mais permettrait un saut qualitatif. De comprendre également par quelles étapes s'impose et s'implante une nouvelle technologie (ou un nouvel usage), plus précisément que ce chemin classique : d'abord la recherche et l'invention, l'expérimentation et la production, en parallèle avec l'élaboration de protocoles et de règles, la formulation de discours d'accompagnement (dont l'objectif est de promouvoir explicitement et d'éclairer l'usage qui pourrait être fait des nouvelles technologies, de les charger du sens qui devra leur être donné), et en parallèle également avec le travail de publicité et de marketing se chargeant de les rendre désirables ou nécessaires, faisant miroiter pour ceux qui s'en serviraient des idéaux dont ces machines ont été précédemment incarnées.

Toujours en est-il certains qui, plus fiers et mieux inspirés que les autres, sentent le poids du joug et ne peuvent s'empêcher de le secouer [...]. Ce sont ceux qui ayant d'eux-mêmes l'esprit droit, l'ont encore rectifié par l'étude et le savoir. Ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et bannie de ce monde, l'y ramèneraient ; car la sentant vivement, l'ayant savourée et conservant son germe en leur esprit, la servitude ne pourrait jamais les séduire, pour si bien qu'on l'accoutrât.

Que pourraient suggérer des récits historiques comme celui de la révolution de juillet 1830, en France, où au soir du premier jour de combat, on vit en plusieurs endroits de Paris, au même moment et sans concertation, des gens tirer sur les horloges, preuve que l'horloge et la mesure du temps qu'elle permet était reconnu comme un instrument nuisible, bénéfique d'abord du point de vue de l'exploitation et suivant les logiques capitalistes ? Certes, lors des multiples et divers épisodes de luttes et de conflits des vingt dernières années en France, nous n'avions pas encore vu *en plusieurs endroits, au même moment et sans concertation*, de révoltés tirer sur les horloges du XXI^e siècle. Mais si l'expression d'un tel refus radical et d'une telle perspicacité dans l'identification de ce par quoi ce monde tient en bonne partie (du moins techniquement parlant) ont fait défaut au cours de cette période, tandis que les réseaux de télécommunications conquéraient à grande vitesse le territoire, depuis quelque temps quelque chose de nouveau et d'inédit émerge peu à peu, et pas seulement dans l'Hexagone. Un mélange de négatif à l'œuvre – que les aspects destructifs préservent face aux récupérations politiques –, et de critiques subjectives en acte – qui rompent avec l'« objectivité du débat » et la délégation, moyens de neutralisation démocratiques par excellence consistant à donner cinquante pour cent tort et cinquante pour cent raison aux différentes parties en présence autant qu'à rompre le lien entre la parole et l'action. Nous ne pouvons que souhaiter et encourager la propagation et la généralisation de ce conflit et de ces sabotages qui, indépendamment de leurs conséquences concrètes et immédiates, sont la preuve que la domination n'est pas invulnérable, et que c'est en chacun que peut couvrir le fléau éternel de la domination : le refus de servir et la volonté de se libérer.

Iolite

Sans détour. Journal anarchiste apériodique, n° 4, mars 2020

Brochures, revue et livres

Silence radio, à propos de sabotage, de répression et de signaux de fumée depuis la clandestinité (Zurich, 2016) , ed. Sans Patrie, juin 2017, 20 p., A5.

Ni cages, ni laisses électroniques... détruisons la ville-surveillance ! Smart City, logiciels de traitement des images, big data, clusters, capteurs sonores, reconnaissance faciale, Marseille, printemps 2018.

Pris dans la toile. Notes d'une époque de délire cybernétique, supplément à Return Fire Vol.4 (2016), publié par Bus Stop Press en 2018.

Les chaînes technologiques d'aujourd'hui et de demain. Une nouvelle cartographie pour l'attaque contre le pouvoir, Tumult, 2019.

Contre le smartphone, 2019.

Brûler les foyers du virus technologique. De la nécessité de couper les réseaux de la domination. Mai 2020

Cauchemar technologique. Critique de la technologie et de ses avancées actuelles. Éditions Diomedea, n° 1 juillet 2020 et n° 2 janvier 2021.

ABATTONS L'HYDRE TECHNOINDUSTRIELLE

IL N'EST JAMAIS TROP TARD POUR DIRE NON

INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Bénéficiaires de plusieurs \$100M en financement d'État, les labos d'IA oeuvrent à mettre des algorithmes d'« apprentissage automatique » au service d'une panoplie d'industries. Sous une façade « éthique », certaines applications permettront simplement aux capitalistes bien placés de s'enrichir davantage. D'autres sont destinées à renforcer la répression, qu'il s'agisse de détecter les voleurs au supermarché par la surveillance vidéo automatisée, de mettre au point des outils de reconnaissance faciale qui fonctionnent même pour des visages partiellement couverts, ou de « prédire » le crime ou la probabilité de récidive d'un.e détenu.e.

RÉSEAU SANS-FIL 5G

La puissance inouïe du réseau 5G permet le déploiement de l'IA au niveau d'une ville en temps réel. Tout déplacement devient traçable grâce à des milliers de caméras intégrées à un système de surveillance centralisé, une vision déjà mise en pratique dans plus d'une « smart city » européenne. D'innombrables capteurs à travers l'espace public, dans les commerces, les voitures, le transport en commun ou bien portés sur nos corps cherchent à faire de toute action l'objet de calculs, de prédictions et de contrôle, le tout sous un couvert éco-responsable. Une toile d'algorithmes devient omniprésente donc invisible, invisible donc incontestable.

30 juillet 2020
Achim, Allemagne

Une grue est incendiée sur le chantier d'un immense centre logistique d'Amazon, retardant les travaux et causant des centaines de milliers de dollars en dommages. Un autre grain de sable dans l'engrenage d'un chef de file de l'exploitation numérique.

anarchistsworldwide.noblogs.org

ROBOTIQUE ET AUTOMATISATION

Voitures autonomes. Entrepôts robotisés. Magasins sans caissières. Robots de livraison qui appellent les flics lorsqu'ils sont attaqués. Une infrastructure se déploie qui changera le monde du travail ainsi que nos milieux de vie de façon permanente. Il ne s'agit pas de pleurer la disparition d'emplois éreintants et ennuyeux. Un rythme déshumanisant est imposé aux travailleurs restants, qui doivent suivre la cadence des machines et des logiciels de productivité ou se retrouver à la porte. D'autre part, quelles mesures de contrôle social et quels stratagèmes d'exploitation attendent les nouvelles masses d'exclus du chômage technologique ?

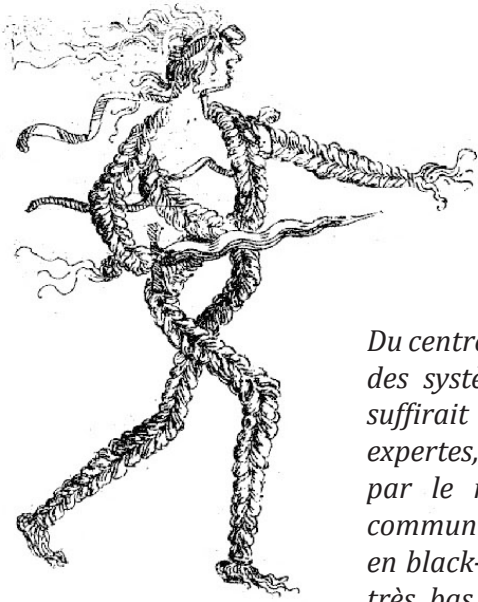
LA VIE DEVANT UN ÉCRAN

Les possibilités de relations authentiques entre les humains et avec ce qui nous entoure sont de plus en plus effacées au service d'une hyperconnectivité virtuelle. La compréhension, la découverte et la recherche de sens sont réduites à une production de données. Déficit d'attention, troubles de mémoire, perte de capacités affectives et d'imagination, perturbation du sommeil, douleurs musculo-squelettiques, anxiété, solitude, dépression : les symptômes de la dépendance aux technologies connectées empirent alors qu'un pan grandissant de la population est immergé dans les écrans tactiles depuis la petite enfance.

POUR DES VIES LIBRES ET RICHES, OUVERTES À L'INCONNU



SOYONS LA PANNE DANS LEUR RÉSEAU !



Du centre à la périphérie / Désintégrer le contrôle / Sabotage des systèmes informatiques / La bonne technologie / Il suffirait pourtant d'un rien / Plus il y a de machines expertes, plus les humains sont idiots / Enchaînés par le réseau / La télématique souterraine / Sur la communication / Contribution barbare / De court circuit en black-out social / Ce qui se trouve en haut, peut tomber très bas / Syncopes / Court-circuit des élections? / Flux et reflux / Technologie et vision en tunnel / Tout paralyser / Les chaînes technologiques d'aujourd'hui et de demain / Désarticuler le monde de l'autorité / Poké-blues / Le bip bip quotidien / Pris dans la toile / Contre les smartphone / Le contrôle technologique / Transformer l'homme / Silence! Les antennes crament / Station F: un incubateur de l'exploitation et du contrôle à l'air cool / Technopolis / Données capitales / Quand les déserts de béton deviennent intelligents / Vile prison / Imaginaires / Dans les rangs de l'ennemi / Ce qui veut donc dire ? / Allô, allô ? / Fermer le clapet / La servitude volontaire à l'ère digitale / La coupure est possible / Psychodélits / Attaque! / Cellnex, le roi trop méconnu des pylônes de télécommunication / 5G: le réseau de la domination / Quelques trous dans la toile: réflexions hors-réseaux / Elle arrive ! / Un petit pas pour l'homme / Sortir les idées d'internet / À propos d'antennes relais qui flambent et d'une obsession pour le complot / Aucune normalité / Le bel art du sabotage / Chaînes et bracelets / Une propagation différente / Le monde selon Pac-man / Tracer, tester, isoler / Quand, si ce n'est maintenant ? / L'imaginaire technologique / Qui a peur de l'avenir? Commentaires sur la 5G / Une par jour. Les antennes continuent à flamber / Chaud devant! / Fantôme / L'épopée du numérique / Pourquoi je suis contre la 5G / Signaux de fumée / Quelques réflexions sur les attaques d'antennes relais! / À l'assaut de l'existant / La tyrannie de la flexibilité / À distance du monde / En regardant les étoiles / À l'aube d'une ère nouvelle / Vive le télétravail / Une missive suggestive / Nyctalopes / Déconnexion / Technomonde : une nouvelle cible débarque dans l'hexagone / Les œillères du monde / Et si les stocks... / A propos de servitude technologique volontaire

